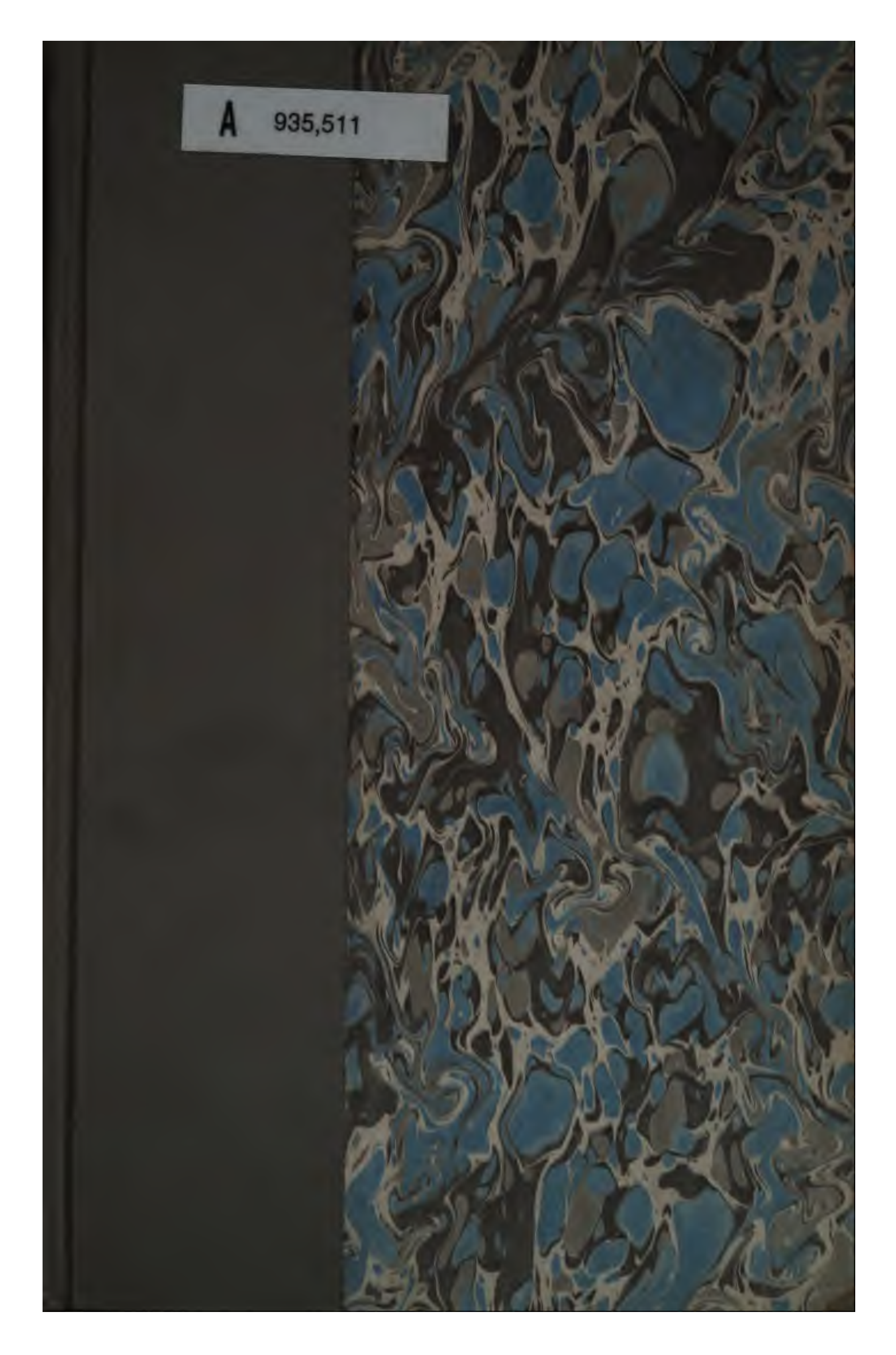
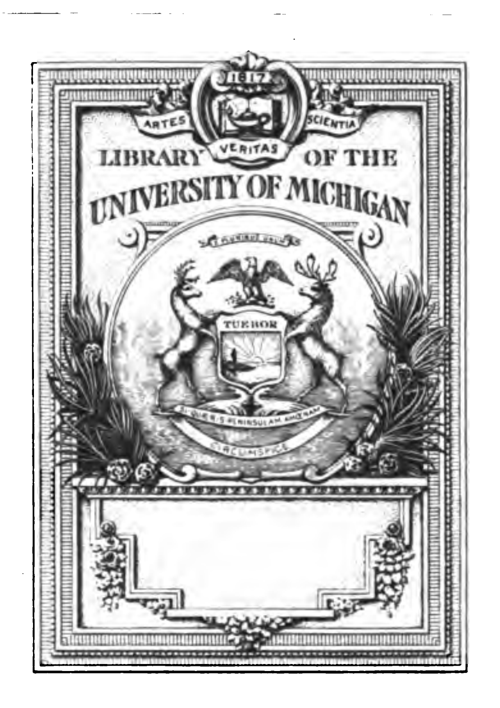
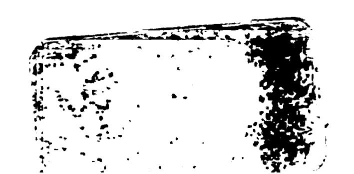
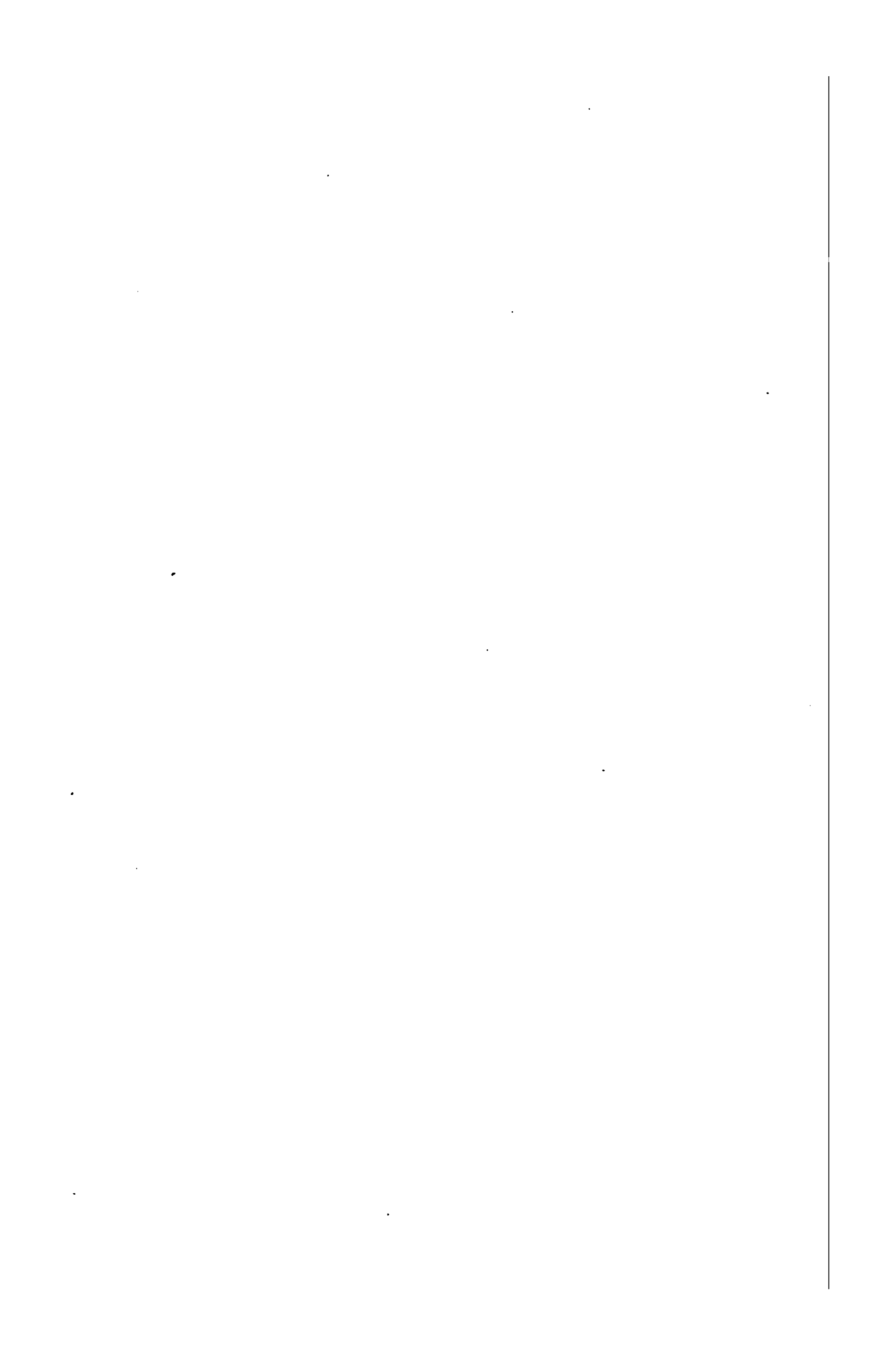

A 935,511


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





THÉATRE CHOISI

DE

F.-A. DUVERT

II

PARIS. — IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET V. RENAULT
6, rue des Poitevins, 6.

THÉATRE CHOISI

DE

F.-A. DUVERT

TOME DEUXIÈME

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1877

LES

CABINETS PARTICULIERS

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 octobre 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. XAVIER

PERSONNAGES

ACQUARD, fabricant de briquets phosphoriques [1].
LEFÉBURE, oncle de Gavet et régisseur du théâtre [2].
GAVET, neveu de Lefébure [3].
PIGNOT, commis dans un roulage [4].
MORIN, restaurateur [5].
UN MONSIEUR, au balcon [6].
VOIX, à l'orchestre [7].
VOIX, dans une loge grillée [8].
GIBELOTTE, garçon restaurateur [9].
LE SOUFFLEUR [10].
UN GARÇON RESTAURATEUR [11].
UN MUSICIEN.
ERNESTINE DUFOUR [12].
MADAME GAVET [13].

La scène se passe à Paris, dans le restaurant de Morin.

NOTA. Pour la représentation de cette pièce sur les théâtres des départements, on substituera au nom de M. Hippolyte, celui de l'amoureux chargé du rôle de Gavet.

Il sera convenable également de mettre sur l'affiche : MADAME JACQUARD *débutera par le rôle de madame Gavet.*

1. M. Arnal. — 2. M. Lepeintre jeune. — 3. M. Hippolyte. — 4. M. Dérouvère. — 5. M. Armand. — 6. M. Perrin. — 7. M. Ballard. — 8. M. Cassel. — 9. M. Émilien. — 10. M. Achille. — 11. M. Oterneau. — 12. Mademoiselle Georgina. — 13. Mademoiselle Ad. Alphonse.

LES

CABINETS PARTICULIERS

Le théâtre représente un salon de restaurateur; à droite et à gauche, deux cabinets particuliers, dont les fenêtres sont ouvertes du côté des spectateurs; à gauche, le n° 5; à droite, le n° 6.

SCÈNE PREMIÈRE

MORIN, GARÇONS RESTAURATEURS.

CHŒUR.

AIR : *Chœur des buveurs de Robert le Diable.*

Allons ! allons ! { mettons-nous / mettez-vous } à l'ouvrage !
{ Suivons / Suivez } les ordr's qu'on vient { de nous / de vous } donner.
{ Montrons, amis, / Montrez, garçons, } du zèle et du courage
Voici bientôt l'heure du déjeuner.

MORIN.

AIR du vaudeville de *Michel et Christine.*

Garçons ! on désignait nos pères
Sous le vil nom de gargotiers;
Mais dans ce siècle de lumières,
Soyez fiers d'être cuisiniers !
Restaurateurs ! la morale moderne
Nous a faits rois, par ses décrets nouveaux ;

Car les humains sont comme les chevaux,
C'est par la bouch' qu'on les gouverne.

CHŒUR.

Allons, allons, etc.

MORIN.

Les primeurs, les poissons, sont-ils sur les cartes?

PLUSIEURS GARÇONS.

Oui!

UN GARÇON, s'avançant.

Mais il n'y en a pas à la cuisine.

MORIN.

Je demande si on les a mis sur les cartes.

LE GARÇON.

On vous dit qu'oui... mais...

MORIN.

C'est tout ce qu'il faut.

LE GARÇON.

Et si on en demande?

GIBELOTTE.

On dit : n'y en a pas.

MORIN.

Qui est-ce qui a parlé? quel est l'imbécile qui vient de faire une réponse aussi saugrenue?...

GIBELOTTE, s'avançant à son tour.

Dame! c'est moi... si on me demande du poisson...

MORIN.

Eh bien! c'est embarrassant? Il faut, mon cher ami, que vous soyez plus dinde qu'une oie... il y a deux réponses toutes simples, cela dépend de l'heure qu'il est :

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

Aux déjeuneurs, on dit d'un air bonasse :
Le poisson n'est pas arrivé;

Puis aux dîneurs, on dit : quelle disgrâce !
Les déjeuneurs nous ont tout enlevé !
Par ce moyen, l'obstacle est esquivé.
    Si l'amateur perd patience,
Le vrai talent est de le retenir,
    Entre le poisson d'l'espérance
    Et le poisson du souvenir.

Que diable! un restaurateur doit être diplomate... A propos! a-t-on préparé le cabinet particulier?

GIBELOTTE.

Oui, Monsieur, le n° 6, qui a été retenu par ce petit jeune homme de l'autre jour, avec cette jolie dame.

MORIN.

Je présume que ce sont deux jeunes mariés.

GIBELOTTE.

Ça, des mariés?... un mari qui viendrait faire ici le portrait de sa femme... ça ne me paraît pas vraisemblable, ça... et puis en la peignant...

MORIN.

Comment? il la...?

GIBELOTTE.

Il la regarde avec des yeux...

MORIN.

C'est assez naturel.

GIBELOTTE.

Avec des yeux... très-cocasses...

MORIN.

Silence!... J'interdis le système des interprétations dans mon restaurant... Un cuisinier doit être...

LE GARÇON.

Sourd et muet?

MORIN.

C'est ça... mais la foule commence à se précipiter dans mes salons...

LE GARÇON, *à part.*

Ils sont deux... c'est justement eux.

MORIN.

A vos fourneaux !... Allez voir à la cuisine si j'y suis.

CHŒUR.

Allons ! allons, mettons-nous à l'ouvrage, etc.

Les garçons sortent.

SCÈNE II

MORIN, ERNESTINE, *en homme,* MADAME GAVET.

ERNESTINE, *se donnant un air d'importance.*

J'ai demandé un cabinet particulier ; est-il prêt, Monsieur ?

MORIN.

Oui, Monsieur, il va l'être... Voici la carte... Rien n'y manque... primeurs, poissons... ils viennent d'arriver... Si vous voulez bien faire votre menu, le cabinet sera prêt dans un instant... *(Appelant.)* Garçon !

Gibelotte arrive ; Morin lui parle à l'oreille, Gibelotte entre dans le cabinet, Morin sort par le fond.

SCÈNE III

MADAME GAVET, ERNESTINE.

MADAME GAVET.

Ah ! mon Dieu ! heureusement qu'il ne faut plus

qu'une séance, n'est-ce pas, Ernestine? car deux femmes seules, dans un lieu public.. cela a l'air si drôle!...

ERNESTINE.

Et pour qui me prends-tu? Ne suis-je pas un joli cavalier? après tout, ce que j'en ai fait, moi, c'est pour toi, pour te servir de protecteur, de porte-respect... Aurais-tu mieux aimé que je vinsse dire au restaurateur. « Monsieur, madame Gavet, que je vous présente, est la femme d'un original, qu'elle aime cependant, et à qui, pour sa fête, elle veut faire présent de son portrait. Moi, je suis artiste et de plus amie de madame Gavet. Impossible de faire poser madame Gavet chez elle, ce qui eût éveillé les soupçons de l'original dont je vous parle; nous avons donc décidé d'un commun accord que nous travaillerions dans un de vos cabinets particuliers. »

MADAME GAVET.

Tu diras tout ce que tu voudras; la première fois, l'originalité du fait, ton déguisement, le plaisir même de la peur m'avaient fait passer par-dessus tout le reste; la seconde fois j'étais déjà moins hardie; aujourd'hui, je tremble!

ERNESTINE.

Mais pourquoi?

MADAME GAVET.

Parce que... mon mari est bon... mais...

ERNESTINE, l'interrompant.

Bon commerçant, parfait vinaigrier.

MADAME GAVET.

Mais jaloux!...

ERNESTINE.

Jaloux, même de moi, car il n'a jamais voulu me voir, parce que j'étais ta meilleure amie à la pension, c'est d'un ridicule !... Tiens, quand on a affaire à un jaloux, le meilleur parti, c'est d'en rire. Moi, par exemple, j'ai M. Amédée Picnot qui me fait la cour, M. Picnot, premier commis dans une maison de roulage, eh bien ! lui aussi, se mêle de trancher de l'Orosmane.

MADAME GAVET.

Et ça ne te fait rien ?

ERNESTINE.

Si fait, ça m'amuse... ça prouve qu'il m'aime. Tiens, hier, je lisais ta lettre par laquelle tu me donnais rendez-vous, pour ce matin ; il a vu en tête : *ma chère amie...* Je lui ai caché la signature ; il a dit que c'était une écriture d'homme, et il est parti en jurant qu'il ne me reverrait de sa vie ; aussi est-il revenu au bout d'une heure.

MADAME GAVET.

Tu l'as détrompé ?

ERNESTINE.

Pourquoi faire ?

On entend du bruit en dehors.

MADAME GAVET.

Ah ! mon Dieu ! n'entends-je pas ?...

ERNESTINE.

Quoi ?

MADAME GAVET.

C'est la voix de mon mari... Ernestine ! ah ! mon Dieu ! où nous cacher ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, GIBELOTTE, *sortant du cabinet, puis* MORIN.

LE GARÇON.

Monsieur et Madame, le cabinet est prêt.

MADAME GAVET.

Eh ! vite, eh ! vite !

MORIN, entrant.

Et le menu du déjeuner ?

ERNESTINE.

Ah ! le menu ?

MADAME GAVET, troublée et entrant.

Vous êtes bien bon, il ne nous faut rien... Nous n'avons pas faim.

Elles entrent précipitamment dans le cabinet de droite et referment la porte sur elles.

SCÈNE V

MORIN, LE GARÇON.

MORIN, d'un air scandalisé.

Comment !.. il ne faut rien ?

LE GARÇON, de même.

Ils sont sans façons.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LEFÉBURE, GAVET.

GAVET, furieux.

Je vous dis, mon oncle, qu'on l'a vue entrer ici avec un jeune homme.

LEFÉBURE, avec beaucoup de flegme.

Mais, mon neveu, ma nièce est incapable...

GAVET.

Il faut que j'en aie le cœur net.

LEFÉBURE.

Incapable de rien faire...

GAVET.

C'est inimaginable, cela!

LEFÉBURE.

De rien faire qui puisse...

GAVET.

Sortir sans me prévenir!!!

LEFÉBURE.

Qui puisse vous porter préjudice.

GAVET.

Mais, mon oncle, quand je vous dis que Tortempion les a vus entrer ici.

LEFÉBURE, étonné.

Qu'est-ce que c'est que Tortempion?

GAVET.

Mon garçon de boutique.

MADAME GAVET, à part, à la fenêtre du cabinet.

Il nous a fait espionner.

LEFÉBURE.

Qu'est-ce que cela prouve?

GAVET.

En vérité, si je ne m'écoutais, vous me feriez sauter à une hauteur incroyable, avec votre sang-froid.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MORIN.

MORIN.

Voilà, Monsieur!... Que vous faut-il pour déjeuner!

GAVET, s'éloignant avec humeur.

Il s'agit bien de déjeuner.

MORIN, à part.

Comment! eux aussi!...

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Ah ça! mais, deviens-je imbécile?
Il m' sembl' que tous ces visiteurs
S' réuniss'nt dans mon domicile
Pour aller déjeuner ailleurs.
Que suis-je donc aux yeux de ces farceurs?
C'est absurde, et c'est téméraire :
Ils prenn'nt ma maison (quel abus!)
Pour un cabinet littéraire,
Ou pour un omnibus.

Pendant le couplet, Gavet fort animé cherche à persuader son oncle, dont le sang-froid l'irrite encore plus.

Définitivement, messieurs, que demandez-vous?

GAVET.

N'est-il pas venu ici une jeune femme?

MADAME GAVET, à Ernestine.

Je tremble comme la feuille.

ERNESTINE.

Ne crains rien, je prends tout sur moi.

LEFÉBURE, à Morin.

Une jeune femme qui a les yeux bleus, et un schal

idem, chapeau rose, et le teint de la même nuance, figure chiffonnée, et une robe...

MORIN.

Oui! Monsieur, avec un jeune homme très-bien frisé, et que je soupçonne fort d'être premier ou second clerc... chez un coiffeur.

GAVET, à Morin.

Où sont-ils?

MORIN.

Monsieur! mon établissement est si vaste!.... et je ne sais si je dois... un restaurateur doit être discret.

GAVET, à demi-voix, à Lefébure.

Mon oncle, je vais faire un coup scandaleux.

LEFÉBURE, à part.

Je suis extrêmement fâché d'être venu avec Gavet... je voudrais m'en aller.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PICNOT, *paraissant dans le fond.*

PICNOT, à part.

Ernestine ne se doute pas que j'en ai vu assez dans sa lettre pour avoir surpris le rendez-vous.

LEFÉBURE, bas à Gavet.

Contenez-vous, mon neveu.

GAVET.

Je me contiens. (A Morin.) Mais, Monsieur, cette jeune dame... c'est celle que je cherche, elle m'attend.

MORIN.

Elle vous attend?

PICNOT, *à part.*

Elle l'attend!... est-ce que ce serait?... écoutons.

ERNESTINE, *à madame Gavet.*

Voyons comment tout cela finira.

GAVET.

Oui, monsieur, elle m'attend... je lui ai donné rendez-vous ici.

PICNOT.

Quand je disais que c'était une écriture d'homme... mais, point de précipitation, Picnot! écoutons encore!

MORIN.

S'il en est ainsi, monsieur, vous n'irez pas loin..., il paraît qu'on vous attendait pour faire le menu... voici la carte.

GAVET, *s'animant.*

Où est-elle, monsieur?

MORIN, *présentant la carte.*

La voilà! ah! cette dame!... je ne vous l'ai donc pas dit?... ici, au numéro 6.

PICNOT, *à part.*

Au numéro 6!

LEFÉBURE, *à part.*

Il est dans un état d'exaspération! je voudrais m'en aller.

GAVET.

Numéro 6! (*Il regarde le cabinet avec attendrissement.*) Dire que c'est peut-être dans ce numéro 6, que je suis le plus malheureux des hommes!...

ERNESTINE, *bas à madame Gavet.*

Laisse-moi faire... nous allons nous amuser.

GAVET, agitant violemment la porte du cabinet.

La porte est fermée.

ERNESTINE, de l'intérieur, élevant la voix.

Qui est là? que demandez-vous?

PICNOT, à part.

C'est la voix d'Ernestine! plus de doute! mais de la circonspection! infâme rival! je vais chercher des armes, et je ne te perds pas de vue.

Il sort sans avoir été vu de personne; Morin sort aussi.

SCÈNE IX

LEFÉBURE, GAVET, *en scène*, MADAME GAVET, ERNESTINE, *dans le cabinet*.

GAVET.

Quelle est cette voix?

LEFÉBURE.

Celle du petit jeune homme... il a la voix bien douce... mon cher ami... allons-nous-en.

Il remonte la scène ; Gavet le retient.

GAVET, avec indignation.

Nous en aller!... ouvrez, monsieur! ouvrez! de par la loi! de par le diable! ou je brise la porte! voulez-vous bien ouvrir?

LEFÉBURE.

Cher ami! je vous assure que vous vous emportez, ma parole d'honneur, vous vous emportez. (A part.) Je voudrais être bien loin. (Haut.) Attendez! moi, j'ai mon sang-froid, je vais arranger l'affaire. (A Ernestine, à travers la porte.) Dites-moi! Monsieur, n'auriez-vous pas par hasard une jeune dame avec vous?

ERNESTINE.

Une jeune dame?

LEFÉBURE.

Oui! (A Gavet). Vous voyez bien... le tout est de s'entendre.

ERNESTINE.

Votre nom?

LEFÉBURE.

Anselme Lefébure, ancien contrôleur de l'octroi, et maintenant fabricant de serinettes, tient les cordes à violon et autres, rue des Singes, qui voudrait vous parler.

ERNESTINE, d'un air impatienté.

Connais pas.

GAVET, prenant sa place.

Eh! mon oncle! laissez-moi faire.

LEFÉBURE, à part.

Je donnerais l'impossible pour n'être pas venu avec Gavet!

GAVET, à Ernestine.

On vous demande, Monsieur, si vous n'êtes pas venu avec une jeune dame?

ERNESTINE.

Connais pas.

GAVET, frappant à coups redoublés sur la porte.

Ouvrez au nom de la loi, et de tout ce qu'il y a de plus sacré... dans Paris! je me nomme Joseph Gavet.

ERNESTINE.

Vous disiez : Lefébure.

GAVET.

Lefébure? c'est mon oncle, avec quoi je suis venu.

LEFÉBURE, d'un air triomphant.

C'est moi, Lefébure.

ERNESTINE.

Pourquoi dites-vous Gavet, alors?

LEFÉBURE.

Mais, Lefébure et Gavet, ce sont deux êtres. (A Gavet.) Parlez avec moi, mon cher ami, pour convaincre ce jeune homme. (Criant de toutes ses forces.) C'est moi, Lefébure.

GAVET, criant en même temps.

C'est moi, Gavet.

LEFÉBURE.

Avez-vous entendu les deux voix?

ERNESTINE.

Oui... mais... connais pas.

LEFÉBURE.

Il ne connaît pas. Alors, votre femme n'est pas avec lui... allons-nous-en.

GAVET.

C'est trop fort! et puisqu'il faut employer la violence...

MADAME GAVET, à Ernestine.

Je te promets de suivre tes conseils, tu vas voir. (Au moment où Gavet s'avance vers la porte du cabinet, elle l'ouvre brusquement et la referme ensuite.) Eh! bon ami! comment? c'est vous qui faites tout ce tapage?

GAVET, stupéfait.

Bon ami!

LEFÉBURE, bas à Gavet.

Elle est fort douce, votre femme.

GAVET.

Que faites-vous ici, madame? avec qui y êtes-vous? je vais voir!...

Il fait un mouvement pour entrer dans le cabinet.

MADAME GAVET, le retenant.

Non, Monsieur! vous n'entrerez pas! m'oser soupçonner! quelle horreur!

GAVET.

Comment! quelle horreur! expliquez votre conduite, madame, expliquez-la.

MADAME GAVET.

Volontiers, bon ami, mais ce n'est qu'en tête-à-tête...

LEFÉBURE.

Je ne demande pas mieux que de m'en aller.

GAVET, le retenant.

Restez, mon oncle... nous pouvons, Madame, entrer dans cet autre cabinet. (Il désigne le cabinet de gauche.) (A part.) J'ai mon projet. (Bas à Lefébure.) Restez! et surveillez le numéro 6.

LEFÉBURE.

J'aurais cependant bien voulu...

MADAME GAVET.

Eh bien, Monsieur, entrons dans ce cabinet...

Gavet et sa femme se disposent à entrer dans le cabinet à gauche.

SCÈNE X

LES MÊMES, *en scène*, JACQUARD, *dans la salle, au balcon.*

JACQUARD, se levant d'un air furieux.

Je m'y oppose! c'est une horreur! c'est une abo-

mination ! ça ne se peut pas ! ça ne se peut pas ! c'est impossible !

GAVET, à sa femme.

Eh bien ! oui, Madame, entrons dans ce cabinet.

JACQUARD.

Il n'entrera pas ! je m'y oppose !

UNE VOIX, à l'orchestre.

A la porte ! à la porte ! silence ! à la porte !

JACQUARD.

Il n'y a pas !... il n'y a pas !... je suis ici pour mes cinq francs... Je demande à déployer mes raisons.

UNE VOIX, à l'orchestre.

A la porte ! à la porte !

JACQUARD, avec dignité.

Vous en êtes un autre.

UN MONSIEUR, à l'autre balcon.

Mais, Monsieur, vous interrompez la pièce ! c'est indécent.

JACQUARD, toujours avec dignité, et ayant l'air de consulter ses voisins.

Je ne crois pas avoir rien dit, ni rien commis d'indécent. Tous les jours un homme demande à s'expliquer, et tous les jours un homme s'explique, il n'y a rien de plus commun.

UNE VOIX, à l'orchestre.

Laissez parler ! laissez-le s'expliquer !

LE MONSIEUR, du balcon, à Jacquard.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

JACQUARD.

Monsieur, c'est ma femme... oui ! la jeune dame qui débute ce soir, dans le rôle plus que léger de madame Gravet, Gravelet... comment ?...

LE MONSIEUR, du balcon.

Gavet.

JACQUARD.

Gavet, soit ! ça ne fait rien... mais elle ne s'appelle pas plus Gavet que vous et moi... Gavet, un nom trivial ; elle se nomme réellement madame Jacquard, qui est mon nom, à moi, et que je trouve (ricanant) un peu plus flatteur que l'autre ; qu'en dites-vous ?

UNE VOIX, dans l'intérieur d'une loge grillée.

Vous avez tort, mon gendre !

JACQUARD.

Hein ? qui est-ce qui a parlé ?... pour en finir, je déclare que ma femme débute malgré moi, je déclare que je ne veux pas que ma femme joue la comédie..., j'ai mes motifs...

LE MONSIEUR, du balcon.

Mais, vous interrompez.

JACQUARD, appuyant.

J'ai mes motifs.

PLUSIEURS VOIX, au parterre et à l'orchestre.

A la porte ! à la porte !

JACQUARD, avec résolution.

Eh bien ! non ! je ne sortirai pas. Je demande qu'on m'amène le commissaire de police... qu'il vienne ! j'ai la loi pour moi. (Madame Gavet fait un mouvement pour sortir de la scène.) Restez, madame Jacquard. (D'un ton impérieux.) Paméla ! restez ! (Au public.) J'avais d'abord permis à mon épouse de jouer aux Variétés avec M. Odry... Je ne suis pas jaloux, moi, du physique de M. Odry : il ne me porte pas ombrage, M. Odry ; je le respecte... et je l'aime... mais je ne veux pas que ma femme joue avec M. Hippolyte : j'ai des raisons pour

cela, des raisons particulières et qui ne regardent personne... voilà! (Il se rassied.) Maintenant vous pouvez continuer.

GAVET, en scène.

Comment? quelle horreur? Expliquez votre conduite, madame, expliquez-la.

JACQUARD, à sa femme, d'un air indigné.

Oui ! expliquez-la.

MADAME GAVET, à Gavet.

Volontiers, bon ami, mais ce n'est qu'en tête-à-tête...

JACQUARD, se levant à moitié et se rasseyant aussitôt.

Ah ! mais...

LEFÉBURE.

Je ne demande pas mieux que de m'en aller.

GAVET.

Restez, mon oncle. (A sa femme.) Nous pouvons, madame, entrer dans cet autre cabinet. (A part.) J'ai mon projet. (A Lefébure.) Restez et surveillez le numéro 6.

LEFÉBURE.

J'aurais cependant bien voulu...

MADAME GAVET.

Eh bien ! Monsieur, entrons dans ce cabinet...

GAVET.

Eh bien ! oui, madame, entrons dans ce cabinet.

JACQUARD, se levant de nouveau.

Je m'y oppose ! Je ne veux pas que ma femme entre dans le cabinet avec monsieur Hippolyte.

Lefébure quitte la scène.

GAVET, s'avançant jusqu'à la rampe du côté de Jacquard.

Mais alors, Monsieur ! il est impossible de continuer la pièce.

JACQUARD.

Eh bien ! Monsieur, passez la scène.

GAVET.

Comment ?

JACQUARD.

Quand je dis, passez la *scène*, je ne veux pas vous dire d'aller de l'autre côté... (D'un air de sentiment.) Oh ! non ! non, ma foi ! je ne suis pas en position de me livrer à un aussi pitoyable calembourg.

La débutante pleure.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LEFÉBURE, *rentrant à pas précipités.*

LEFÉBURE, au public.

Messieurs ! c'est en qualité de régisseur de ce théâtre, que j'ai l'honneur de prendre la parole devant vous. (Jacquard applaudit.) Nous sommes désolés du scandale qui vient d'avoir lieu ; on vient d'aller chercher monsieur le commissaire de police.

JACQUARD, frappant sur l'appui du balcon.

Très-bien ! c'est moi qui l'ai demandé, je m'expliquerai devant les autorités.

LEFÉBURE, à Jacquard.

Monsieur ! vous troublez le spectacle, vous compromettez par votre interruption le succès d'un ouvrage qui nous a paru renfermer des beautés de premier ordre, et sur lequel l'administration fonde les plus grandes espérances.

JACQUARD, avec noblesse.

Je les partage, monsieur l'entrepreneur, je les par-

tage !.. Je trouve cette pièce extrêmement bien ; pas commune, et les caractères, surtout celui du vinaigrier, parfaitement établis, monsieur l'entrepreneur!

LEFÉBURE.

D'abord, Monsieur, vous m'appelez : monsieur l'entrepreneur, je suis artiste et régisseur du théâtre.

JACQUARD, au public.

Oh ! (Avec emphase.) Artiste ! artiste ! ils ont un amour-propre, ces baladins-là !! (Au régisseur.) Qu'est-ce que ça me fait ? Allez me chercher l'entrepreneur général, alors; j'ai à lui parler. (D'un air impatienté.) Allons ! voyons, allez me le chercher ; je veux lui parler ; qu'on me l'amène !

LEFÉBURE.

Mais, Monsieur, monsieur le directeur n'est pas dans l'usage de paraître sur la demande du premier venu.

JACQUARD, fort étonné.

Comment ! du premier venu ? Je suis si peu le premier venu, que j'ai failli ne pas trouver de place pour claquer mon épouse. Je vous trouve très-curieux, par exemple. (Il rit d'un air goguenard.) Ah ! mais, il est adorable !

VOIX, dans une loge grillée.

Vous avez tort, mon gendre !

JACQUARD, regardant au fond.

Qui est-ce qui m'appelle son gendre ?... ça ne peut être que mon beau-père. Si ce n'est pas lui, c'est quelqu'un qui se trompe. Où donc êtes-vous ?

LA VOIX.

Au numéro 52.

JACQUARD, riant.

Il est bon là, le beau-père ; il croit que je puis voir les numéros d'ici... Il est fort naïf.

LEFÉBURE.

Mais, Monsieur, encore une fois, j'ai l'honneur de vous répéter que vous troublez l'ordre... Si vous avez quelques observations à faire...

JACQUARD, avec sentiment.

J'en ai, Monsieur, j'en ai; et de douloureuses... je ne veux pas que ma femme joue la comédie avec monsieur Hippolyte ; j'ai mes motifs... (A demi-voix.) Si vous êtes époux...

LEFÉBURE.

Je le suis, Monsieur.

JACQUARD.

Eh ! bien ! si vous l'êtes, vous devez comprendre...

LE MONSIEUR, du balcon.

Et pour quelle raison, Monsieur ?

JACQUARD.

La raison ?... (Après une pause et d'un air décidé.) Eh bien, je vais vous la dire, la raison ; elle intéresse tous les honnêtes gens... (A sa femme, d'un air de reproche.) Vous voyez, Paméla, où j'en suis, c'est gai, c'est extrêmement gai.

VOIX, à l'orchestre.

Silence ! chut ! écoutez.

JACQUARD, se levant.

Justine-Paméla de Crapuzot, femme Jacquard, appartient à une des premières familles de Lorient... Quand je dis de Lorient, n'allez pas croire qu'elle soit de Smyrne ou de Constantinople ; non, elle est née à Lorient, dans le Morbihan, jolie petite ville,

très-mal bâtie, et fort malpropre... Son père... (de ma femme) y occupait des emplois considérables; il y recevait la meilleure société et était réellement un des gros bonnets de la ville; il était sur le point d'obtenir la préfecture de son département, lorsque, par suite de la dernière révolution qui a déplacé tant de fortunes, cet homme se trouva ruiné de la tête aux pieds... Alors, il se condamna à la retraite, et devint tambour-maître dans le 7e de ligne.

MADAME JACQUARD, à son mari.

Mais, Monsieur, il est inutile...

JACQUARD, avec douceur.

Laissez, Paméla, je m'explique avec ces messieurs, touchant votre père.

VOIX, dans une loge grillée.

Vous avez tort, mon gendre!

LEFÉBURE.

Mais, monsieur, cette interruption est intolérable... D'ailleurs, ce que vous dites là n'a aucun rapport...

JACQUARD, d'un air de dédain.

Vous m'ennuyez! (Au public.) Mon épouse, qui était alors mademoiselle de Crapuzot, vint à Paris où je fis sa connaissance. Comme elle était bonne musicienne, qu'elle dansait comme un ange, comme elle parlait fort bien l'italien et l'anglais, je lui confiai la direction de mon établissement de briquets.

LE MONSIEUR, du balcon.

Monsieur Jacquard, permettez! j'ai payé aussi mes cinq francs à la porte, mais je vous prie de croire que ce n'était pas pour entendre la biographie de madame votre épouse.

JACQUARD, braquant sa lorgnette sur le monsieur du balcon, l'examinant un instant, puis ajustant sa lorgnette et le lorgnant de nouveau.

C'est un huissier.

LE MONSIEUR, du balcon.

Allez au fait.

JACQUARD.

M'y voilà... François-Antoine Casmajou...

LE MONSIEUR, du balcon.

Encore une biographie !

JACQUARD.

Non, Monsieur, c'est le petit bonhomme que j'emploie dans ma fabrique de briquets ; un enfant plein d'intelligence ; aussi l'autre jour je lui dis : Va me chercher une demi-once de tabac... (Avec finesse.) Le petit Casmajou comprend très-bien ce que ça veut dire ; il y va, et il me rapporte... quoi? une demi-once de tabac. (Un enfant rempli de moyens !) En mettant le tabac dans ma tabatière. (Jacquard prononce ces mots : *en mettant le tabac,* de manière à rappeler l'air : *J'ai du bon tabac.*) J'aperçois sur le cornet un nom ! le nom de Paméla ! Il me prend au même instant un éblouissement !... Ma main tremblait comme ça. (Il agite vivement sa main, et la montre successivement à ses voisins, puis il l'élève pour la faire voir aux spectateurs des loges, et se baisse pour faire remarquer ce tremblement aux spectateurs de l'orchestre.) Je lis !.. ô Dieu !.. ah ! pouah ! c'était un billet signé... (c'est ignoble !) signé : Hippolyte ! mais le marchand de tabac en avait coupé un coin ; il avait arrondi cette turpitude pour établir son cornet... (Il tire un cornet de sa poche.) Le voici cet horrible cornet, où je pus lire des phrases de cette nature. (Il lit.) « Votre mari, par son physique, semble naturellement destiné à être... »

Le mot est coupé ! (Il lit.) « Je m'estimerais heureux si vous vouliez que ça soye moi qui... » Le mot est encore coupé, dans l'arrondissement du cornet.

GAVET, s'avançant avec mauvaise humeur.

Mais, monsieur !...

JACQUARD, impérieusement.

Taisez-vous ! je vous regarde comme bien peu. Voilà comment je vous regarde... (Au public.) Enfin, ma femme débute au théâtre ci-inclus, et que vois-je encore ce matin sur l'affiche ?... Le nom d'un M. Hippolyte qui joue dans la pièce !... Cette affiche produisit sur moi un effet... extraordinaire ; je n'essaierai pas de vous le dépeindre. Certes, j'aime la vie, (appuyant) j'aime la vie ! Eh bien, j'aurais préféré qu'une cheminée ou qu'un pot de fleurs tombât du cinquième étage sur quelqu'un à côté de moi ; je le déclare, ça m'aurait fait moins de mal. (Il se rassied.) Et voilà pourquoi je m'oppose à ce que mon épouse joue avec la personne au cornet.

VOIX, dans la loge grillée.

Vous avez tort, mon gendre !

JACQUARD.

Ah ça ! mais il est insupportable, le beau-père, dans sa loge grillée : il a l'air d'un pensionnaire du Jardin des Plantes... (S'adressant aux acteurs.) J'ai le droit, j'ai la loi pour moi... ma femme ne peut pas jouer la comédie avec un autre sans que j'adhère... Voilà le Code civil... (Il fouille dans ses poches et en retire d'abord des briquets de plusieurs formes.) Ça, c'est un briquet de mon invention : *Le Talisman des Fumeurs*, ainsi nommé parce que les éléments chimiques qui composent mon allumette sont si parfaits qu'ils donnent au cigare le plus vul-

gaire le parfum et la qualité des cigares les plus estimés. — Le briquet Médianitos, qui ne vaut que cinq francs, cinq francs la douzaine ! — Voici le délicieux Trabucos, 10 fr. ; et le divin Londrès, 15 fr. ; c'est pour rien ; je vous le passerai à quatre francs parce que c'est vous... et d'un usage si facile... On frotte l'allumette, Messieurs... c'est bien simple... (Il frotte une allumette.) Tiens, ça ne prend pas... Je sais d'où ça vient, le briquet est trop neuf. — Un autre briquet, Messieurs ! voyez comme c'est agréable, il n'y a que ça à faire. (En frottant.) Crac !.. Tiens, ça ne prend pas... Je sais d'où ça vient, c'est l'allumette qui est trop vieille. — Messieurs, ils sont tous comme ça ; c'est le vrai *Talisman des Fumeurs!* Si même ces messieurs voulaient de mes adresses, voilà ! (Il tire de sa poche un grand nombre d'adresses, les jette dans la salle et en distribue galamment aux dames qui sont près de lui.) [1] Mais où diable est donc ce maudit Code ?.. Ah ! le voilà ! (D'un ton goguenard au régisseur.) Ah ! ah ! vous ne vous attendiez pas à celui-là, mon cher ami ! (Il ouvre le code.) Voilà qui vous condamne ! (Il lit.) « Article 657. Tout copropriétaire peut faire bâtir contre un mur mitoyen et y faire placer des poutres et solives, dans toute l'épaisseur du mur. » Ce n'est pas ça... je me trompe d'article... le voilà ! (Il lit.) « Article 674. Celui qui veut creuser un puits... » Ce n'est pas encore ça... c'est drôle, je le tenais tantôt... (Il feuillette le code.) Attendez ! attendez !..

1. L'adresse distribuée par Jacquard est ainsi conçue :
JACQUARD, inventeur du *Talisman des Fumeurs*, au Vaudeville. S'adresser au bureau de la location des loges.

N. B. Son épouse, madame Jacquard, née Justine-Paméla de Crapuzot, qui a été élevée dans le Morbihan, enseigne l'anglais et l'italien, danse comme un ange, et prend les enfants en sevrage.

LE MONSIEUR, du balcon.

Ah ça ! monsieur Jacquard, est-ce que vous allez nous lire tout le code civil ?... Je le sais par cœur, moi.

JACQUARD, enchanté.

Ah ! bravo ! ah ! bravo !... Monsieur le sait par cœur, c'est un jurisconsulte. Faites-moi le plaisir de le répéter... nous allons voir ! je reconnaîtrai l'article, ah ! ah ! (Il ouvre le Code.) Allez ! Monsieur !

UNE VOIX, à l'orchestre.

La pièce ! la pièce !

LE MONSIEUR DU BALCON, d'un ton posé.

Monsieur Jacquard ! au train dont vous allez, vous nous ferez rentrer chez nous à quatre heures du matin ; si vous avez des motifs de mécontentement, cela vous regarde ; mais il y a ici sept ou huit cents personnes qui ont payé leur place, et il me semble qu'un seul individu n'a pas le droit d'empêcher tout un public de s'amuser ; cela ne me paraît pas convenable, un homme bien né ne se comporte pas ainsi. Voilà ce que j'avais à vous dire.

JACQUARD, tranquillement, après avoir longtemps lorgné le monsieur.

Ce monsieur a bu.

Il se rassied.

UNE VOIX, à l'orchestre.

La pièce ! la pièce ! ou rendez l'argent !

LEFÉBURE.

Vous voyez à quoi vous nous exposez, monsieur Jacquard !

JACQUARD.

Eh bien ! écoutez, écoutez ! il y a un moyen ! il y

a un moyen! je me dévoue... pour mettre tout le monde d'accord, je propose de jouer le rôle de monsieur Hippolyte... je débute avec ma femme... et le prix des places ne sera pas augmenté. (D'un air satisfait.) Ah ! ah !

VOIX, à l'orchestre.

C'est ça ! c'est ça ! Bravo ! bravo !

LEFÉBURE.

Mais, Monsieur, vous n'avez pas appris le rôle. (Au public.) Monsieur n'a pas appris le rôle.

JACQUARD.

Ah ! c'est mal ! vous cherchez à influencer l'orchestre... c'est déjà pas bien, çà. Je n'ai pas appris le rôle, c'est vrai ; mais je le lirai, monsieur l'entrepreneur, je le lirai ; un homme vaut un homme.

VOIX, à l'orchestre.

Oui, oui, qu'il joue le rôle ! qu'il joue le rôle ! très-bien !...

JACQUARD, avec modestie.

C'est-à-dire, très-bien... Je le jouerai. (Au public.) Messieurs, je ne me flatte pas de jouer le rôle comme pourrait le jouer mademoiselle Mars... mais, enfin, chacun son métier... aussi je réclame toute votre indulgence... je me rends à mon poste.

Il se lève pour sortir.

VOIX, dans la loge grillée.

Vous avez tort, mon gendre !

JACQUARD.

Messieurs, laissez mon beau-père se remuer derrière son grillage. Je n'ai qu'une seule chose à vous recommander. Dans l'intérêt du bon ordre et de la

sûreté publique, ne lui donnez pas d'aliments, et ne l'agacez pas.

Il sort; Gavet quitte la scène.

SCÈNE XII

LES MÊMES, *excepté* JACQUARD *et* GAVET.

LEFÉBURE, au public.

Messieurs! après une aussi longue, et je puis le dire, une aussi scandaleuse interruption, il est presque impossible de juger sainement un ouvrage de cette importance, surtout, avec un changement de distribution imprévu. Ne trouvez-vous pas convenable d'ajourner à demain la manifestation de votre opinion et de vous abstenir aujourd'hui de toutes marques d'improbation?

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JACQUARD.

JACQUARD, arrivant sur la scène.

Me voilà! me voilà! (Il marche en tremblant sur le plancher.) Est-ce solide?

LEFÉBURE, aux acteurs.

Maintenant, nous pouvons reprendre... (A Jacquard.) Monsieur! voici un manuscrit de la pièce; votre réplique est : Vous n'avez pas le sens commun.

JACQUARD, bas à Lefébure.

Bien honnête, merci. M. Hippolyte n'est plus là?

LEFÉBURE.

Non, puisque vous le remplacez.

JACQUARD.

Je veux dire, est-il parti tout à fait! ou s'il est resté dans l'établissement?

LEFÉBURE.

Ne vous en occupez pas. Reprenons quelques répliques plus haut... (Jouant son rôle.) J'aurais cependant bien voulu...

MADAME GAVET.

Eh bien! Monsieur, entrons dans ce cabinet... Mais, vous jouez là un bien triste rôle, et, soyez-en bien sûr, les jaloux sont toujours ceux que l'on trompe le plus facilement.

JACQUARD, parlant.

Plaît-il?

MADAME GAVET.

Et dans votre propre intérêt, je vous déclare que vous n'avez pas le sens commun.

JACQUARD, parlant.

Vous n'avez pas le sens commun... Un instant! c'est à moi. (Lisant d'un ton sentimental.) « Nous verrons, Madame, nous verrons; ce n'est point dans un restaurant qu'on peut raisonner sur la morale. »

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PICNOT, *paraissant dans le fond, une paire de pistolets à la main.*

PICNOT.

Mon rival est encore là?... Mettons-nous ici pour le surveiller de plus près.

Il se glisse dans le cabinet sans être vu de Gavet ni de sa femme.

LEFÉBURE.

Il me semble, cher ami, que vous vous expliqueriez mieux chez vous.

JACQUARD, lisant.

« Mon oncle, vous êtes l'homme le plus stupide. » (Regardant Lefébure, et changeant tout à coup de ton.) Tiens! c'est M. Lepeintre! (Lisant.) « L'homme le plus stupide des quatre parties du monde. » (Parlant.) Ça va bien? (Lisant.) Et croyez que vous n'y entendez rien. (A Lefébure.) Entrons dans ce cabinet, Madame! (Se reprenant.) Ah! (A sa femme.) Entrons dans ce cabinet, Madame, et finissons-en! »

MADAME GAVET.

Entrons, Monsieur!

JACQUARD, lisant.

« Passez la première. »

MADAME GAVET.

Très-volontiers.

Madame Gavet entre dans le cabinet, Jacquard va pour la suivre.

LEFÉBURE, le retenant par le bras.

Lisez donc l'indication!

JACQUARD, parlant.

L'indication!... Ah! bien! bien! (Il lit.) « Ici Gavet laisse entrer sa femme seule, et referme vivement la porte sur elle. » (A part.) Très-bien! très-bien! (Il retourne ouvrir la porte, et la referme vivement d'après l'indication.) (Parlant.) Ce sont des pattes de mouche.

LEFÉBURE.

Mais que faites-vous, mon neveu? que faitesvous? vous affichez votre femme!

JACQUARD, lisant.

« La voilà sous chef. (Se reprenant.) La voilà sous

clef..... » (Il prononce *cleffe*) (Parlant.) Ah ! ils auront voulu mettre sous clé. (A part.) Ce sont des pattes de mouche, il faudrait un télescope. (Lisant.) « Je suis tranquille. »

MADAME GAVET, dans le cabinet.

Un homme ici ?

PICNOT.

Oui, Madame, un homme qui a à se venger de votre mari.

Il lui baise les mains.

JACQUARD, à part, entendant le baiser.

Qu'est-ce que c'est que ça?..... (A Lefébure.) Dites donc, Monsieur Lepeintre, est-ce que M. Hippolyte est encore dans l'établissement ?

LEFÉBURE, à demi-voix.

Non, non ; allez donc !

JACQUARD, lisant.

« A mon rival, maintenant. Courons le trouverre.»

LEFÉBURE, l'arrêtant.

Qu'allez-vous faire, cher ami ?

JACQUARD, lisant.

« Ne plus écouterre que ma fureur, enfoncerre la porte, et apprendre à ce jeune godel... (retournant la page) ureau; (parlant) ah ! oui ! godelureau ! — (Lisant.) Si, comme vous le dites, ce n'est qu'un enfant, un pur mioche, que je ne manque pas de courage lorsque j'ai la tête moulée.... montée... oui, je me vengerai !... oh ! rien qu'à cette idée, mon sang bout dans mes veines; je suis dans un état d'exaspération que je ne peux pas rester en plan.... en place. » (A part.) Eh bien ! ça va.

LEFÉBURE, d'un air très-animé.

Calmez-vous, mon neveu... vous mettre dans un

pareil état ! y pensez-vous ? (A part.) Je suis bien fâché d'être venu ici avec Gavet.

AIR : *Doux moment.*

N'allez pas vous hâter,
Il faut ici l'attendre.
Évitez un esclandre
Qui pourrait tout gâter.

L'orchestre continue pendant quelques mesures l'air commencé et s'arrête ensuite.

JACQUARD, lisant.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Un marchand d' moutard', quoi qu'on dise,
A cet affront ne s'ra pas destiné...
Car je sens que ma marchandise
Est prête à me monter au né, né, é.

LEFÉBURE, à demi-voix.

Vous vous trompez d'air.

JACQUARD, parlant.

Comment ! je me trompe d'air ?... je ne connais pas celui que vous venez de dire.

LEFÉBURE, à demi-voix.

C'est désagréable ! n'importe ! passons l'air ; allez, et faites plus de gestes.

JACQUARD, parlant.

Bien. (Lisant.) « Ah ! si les jeunes femmes savaient se mettre en garde... (Il fait le geste de se mettre en garde) contre les piéges de la séduction ! mais non ! »

Ici l'orchestre exécute bruyamment la ritournelle de l'air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Air : Au temps heureux de la ch'val'rie,
Une fille en donnant sa main, in, in, in, in.

Forme les projets
L'orchestre s'arrête.
Mais sur l'Océan...
(Parlant.)

Eh bien ?

LEFÉBURE.

Ça ne va pas encore.

JACQUARD.

Je crois bien, ils s'arrêtent. (Désignant l'orchestre.) Ces messieurs s'arrêtent.

LEFÉBURE.

C'est vous, mon cher Monsieur, qui n'allez pas... qu'est-ce que c'est que ce diable d'air que vous nous chantez là ?.. voyons quel air savez-vous ?

JACQUARD.

L'air : (chantant l'air) *Avec vous sous le même toit :* la, la, la, la, la, la,

LEFÉBURE.

C'est l'air : « *Avec vous sous le même toit.* »

JACQUARD.

C'est l'air avec moi sous le même toit?

LEFÉBURE.

Il ne va pas. (Cherchant.) Savez-vous : *Si Pauline est dans l'indigence?*

JACQUARD, étonné.

Ma foi, non !.. qui ça, Pauline? Pauline des Variétés? ma foi, je n'en sais rien, ah! cette pauvre Pauline!

LEFÉBURE.

Mais non!... c'est un air, mon cher ami !

JACQUARD.

Ah ! tant mieux! ça m'aurait fait de la peine.

LEFÉBURE, au chef d'orchestre.

Voudriez-vous bien jouer l'air à Monsieur?

JACQUARD.

S'il vous plaît, Monsieur! (Il s'accroupit près du trou du souffleur, le chef d'orchestre joue lès premières mesures de l'air.) Encore une fois, s'il vous plaît. (Même jeu, puis se relevant.) J'en ai beaucoup entendu parler; mais je ne le connais pas autrement que de réputation. Mais voyons! voyons! est-ce qu'on ne pourrait pas..... (Il s'approche du souffleur, perd l'équilibre et tombe dans le trou. Le souffleur jette un cri de douleur.) Aïe... holà...

LEFÉBURE, l'aidant à se relever.

Ah! grand Dieu! vous êtes-vous fait mal?

JACQUARD, se relevant avec peine.

Du tout! du tout!... aïe!... pas le moins du monde... je suis tombé sur Monsieur, qui est très-doux. (Au souffleur.) Je ne vous ai rien cassé, par hasard?

LE SOUFFLEUR, sortant à demi de son trou.

Non, Monsieur!

JACQUARD.

Vous ne pouvez pas m'en vouloir..... c'est bien involontairement. (Il lui donne une poignée de main.) Enchanté, Monsieur, que cette circonstance me procure l'honneur de faire votre connaissance!

LE SOUFFLEUR.

Comment donc, Monsieur, c'est moi qui le premier...

JACQUARD.

Du tout, c'est moi qui, le premier, suis allé vous... (Il lui donne une de ses adresses, puis il dit à Lefébure.) Il a l'air très gracieux!

LE SOUFFLEUR, à Jacquard.

Mais il peut aller... il peut aller! (Jacquard regarde fixement le souffleur et ne comprend pas.) (A Lefébure.) On peut le faire aller.

Il rentre vivement dans le trou.

JACQUARD, d'un ton menaçant, et penché sur le trou.

On peut le faire aller?... qui ça, Monsieur?... dites donc! dites donc! qui ça peut-on faire aller?

LE SOUFFLEUR.

Votre air. On peut le faire aller.

JACQUARD, se relevant.

Ah! pardon... mon air... bien! bien! il est rempli d'esprit ce monsieur-là. (Lisant son rôle.) « Ah! si les jeunes femmes savaient se mettre en garde contre les piéges de la séduction... mais non! »

LEFÉBURE, au chef d'orchestre.

L'air de monsieur, vous savez?

JACQUARD.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Une fille en donnant sa main
Forme les projets les plus sages;
Mais sur l'océan de l'hymen
La route est fertile en naufrages.
Sur ses pas qu'il faut rassurer
Un époux veillera sans doute;
Mais le plaisir, pour l'égarer,
A mis trop d'*écuell's* sur la route.

LE SOUFFLEUR.

Écueils! écueils!

JACQUARD.

Écuelles, je l'ai dit.

LE SOUFFLEUR.

Écueils!

JACQUARD.

Eh bien! écueils, qu'est-ce que j'ai dit?

LE SOUFFLEUR.

Vous avez dit : écuelles.

JACQUARD.

Écuelles ou écueils, c'est la même chose. (A Lefébure.) Il m'arrête pour ça? il est bête comme un pot, ce monsieur. (Lisant.) « Je vais briserre la porte de ce cabinet, et mon odieux rival..... » (S'arrêtant tout court comme quelqu'un qui croit lire une phrase plus étendue.) C'est tout.

SCÈNE XV

LES MÊMES, ERNESTINE.

ERNESTINE, sortant du cabinet.

Il n'est pas besoin de briser la porte, car cet odieux rival, il est devant vous.

Jacquard salue Ernestine profondément.

AIR : *Faisons la paix.*

Oui, me voilà! oui, me voilà!
Calmez l'ardeur qui vous anime.
A quoi bon cette fureur-là?
Si vous cherchez une victime,
Oui, me voilà! oui, me voilà!
Parlez, Monsieur, car me voilà!

JACQUARD, lisant.

« D'un ton furieux, même air. »

Chantant sur l'air : *Avec vous sous le même toit*

Quoi! le voilà! quoi! le voilà!
Sans trembler, mon rival m'affronte!

Conçoit-on cette audace-là !
Ah ! son sang va laver ma honte,
Car le voilà, oui le voilà !...
Ta la, la, la, la.

(Parlant.) Il n'y a plus de paroles, c'est incommode. (Chantant.) Ta la la la la la la. Les paroles sont trop courtes, il faut en faire ajouter... Ta la la la, etc. (Il achève l'air en gesticulant d'un air furieux)... (Parlant.) C'est égal ! il est à effet ce couplet-là... mais il faudra y faire ajouter des mots. (Lisant.) «Comment, jeune sans cœur, vous osez aimerre ma femme ? »

ERNESTINE.

Et depuis longtemps... et le sentiment qu'elle m'inspire... elle le partage, soyez-en sûr !

JACQUARD, lisant.

Grand Pieu. (Lefébure lui touchant le bras pour le reprendre, Jacquard se tourne vers Ernestine d'un air d'indignation comme pour l'injurier.) Grand Pieu !..... Ah ! non ! grand Dieu ! s'il est possible ? c'est un D, ça ? (Il retourne le manuscrit vers le public.) Si jamais on a fait un D comme ça !

ERNESTINE.

Et la preuve, c'est que voici son portrait.

JACQUARD, lisant sans regarder le portrait que lui donne Ernestine.

« Son portrait, est-il possible ?... oui... voilà bien son front ! ses yeux !... son nez ! sa bouche !... Ah ! c'est bien ainsi qu'elle était lorsque je l'épousai. (Regardant le portrait.) Tiens ! un petit paysage ! Ça représente la porte Saint-Denis... avec un arbre dessus. (Lisant avec fureur.) « Eh bien, garde cette image ! garde l'original ! mais avec tout cela tu auras ma vie, ou j'aurai la tienne. »

ERNESTINE.

J'accepte la partie.

PICNOT, à madame Gavet, après avoir regardé par le trou de la serrure.

Les voilà ensemble, et je vais... elle s'était déguisée encore.

ERNESTINE, à Jacquard.

Je vous attends ce soir.

JACQUARD, lisant.

« Ce soir ? »

PICNOT.

Ce soir?

ERNESTINE.

A huit heures.

JACQUARD, lisant.

« A huit heures ? »

PICNOT.

A huit heures.

JACQUARD, lisant.

« C'est qu'il fera nuit. »

ERNESTINE.

Nous nous battrons à la chandelle.

JACQUARD, parlant à part.

C'est moins dangereux qu'à l'épée.

PICNOT, à part.

Qu'est-ce qu'elle parle de chandelle?

ERNESTINE.

Soyez exact au rendez-vous.

JACQUARD, lisant.

« J'y serai. »

AIR : *Il faut qu'on s'amuse.*

Déclamant.

ENSEMBLE

L'épreuve est trop rude,
Et pour m'y trouver ce soir.
J' n'ai pas l'habitude
De m' battr' sans y voir.

PICNOT, à part.

Quelle ingratitude !
Me jouer un tour si noir !
Elle n'est pas prude,
J' commence à le voir.

LEFÉBURE.

Ah ! l'épreuve est rude
Et pour mon neveu, ce soir,
J'ai d' l'inquiétude
Et bien peu d'espoir.

ERNESTINE.

De la promptitude,
Monsieur ; vous devez savoir
Que l'exactitude
Est notre devoir.

ERNESTINE, seule.

Sachez vous y rendre.
Je n'ai pas, entre nous,
Coutume d'attendre
Dans un rendez-vous.

Reprise de l'ensemble.

Jacquard déclame sa partie et finit longtemps après les autres. Ernestine sort.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, *excepté* ERNESTINE.

JACQUARD, parlant.

Chantent-ils vite, ceux-là? Cette scène-là est très-bien !... (Lisant.) « Allons rejoindre madame Gavet !..... (Il ouvre la porte du cabinet en détournant la tête.)

« Venez, Madame, venez. » (Jacquart suit l'indication, tend la main à sa femme sans la regarder ; c'est Picnot qui lui donne la sienne, et qui est conduit par lui jusqu'au milieu du théâtre ; madame Gavet les suit.) Madame !

PICNOT, lui tapant fortement sur l'épaule.

Dis-donc, vinaigrier du diable, séducteur à l'estragon ! c'est donc toi qui veux m'enlever Ernestine ?

JACQUARD salue profondément Picnot, puis se tourne vers Lefébure.

D'où vient-il donc celui-là ? (A Picnot.) Est-ce que vous êtes de la pièce ?

LEFÉBURE, à Jacquard.

Lisez donc !... lisez donc !

JACQUARD.

Lisez donc !... Je ne l'avais pas vu entrer. (Lisant.) Comment ! vous enleverre votre Ernestine ?

PICNOT.

Pas d'explication ici... mais ce soir à huit heures... je t'attends... à huit heures, entends-tu ?

JACQUARD, lisant.

« A huit heures, impossible ! j'ai affaire. »

PICNOT.

Oui, je sais... un rendez-vous d'amour... mais je saurai bien te forcer à le manquer... tu te battras.

JACQUARD, lisant.

« Je ne me battrai pas. »

PICNOT.

Je saurai bien t'y contraindre.

JACQUARD, lisant.

« Et comment ça ? »

PICNOT.

Voici comment.

Il lui donne un soufflet.

JACQUARD, étourdi.

Ah ça! mais, dites donc! c'est un vrai soufflet, ça, dites donc! dites donc; ça s'escamote ces choses-là! il ne sait pas escamoter, ce monsieur-là. (Il s'éloigne avec mauvaise humeur.) On fait comme ça.

Il frappe dans sa main pour simuler la manière de donner un soufflet en scène.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MORIN.

MORIN, accourant.

Qui est-ce qui appelle?... Monsieur veut déjeuner?

PICNOT.

Je veux me battre! et voilà tout.

MORIN.

Vous battre chez moi? un instant!

LEFÉBURE ET MADAME GAVET.

Au secours! au secours!

JACQUARD, lisant tranquillement.

« Au secours! au secours! »

MORIN.

Holà! garçons!...

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, GARÇONS.

AIR : *Du tapage! du tapage* (de *Madame Grégoire.*)

Quel scandale, (*bis.*)
Messieurs! sortez de la salle,
Quel scandale! (*bis.*)
Battez-vous;
Mais pas chez nous.

MORIN.

Quel est l'agresseur?

PICNOT, désignant Jacquard.

C'est Monsieur.

JACQUARD, lisant.

C'est une grande *faussette*... C'est une grande *faussette*... (Lefébure lui pousse le coude.) Ah! fausseté! il n'y a pas d'accent.

MORIN.

N'importe! jetez ces deux messieurs à la porte, et qu'il n'en soit plus question.

PICNOT.

A la porte? un instant, garçons!... jetez simplement monsieur par la fenêtre, et comptez sur un bon pourboire.

Reprise du chœur.

Pendant le chœur, les garçons poursuivent Jacquard qui leur échappe; ils le ressaisissent lorsque le chœur est fini.

JACQUARD, se débattant au milieu d'eux.

Un instant, Messieurs! Messieurs!... garçons! garçons! choristes! choristes! C'est une horreur, mon habit n'appartient pas à l'entrepreneur... je rends le rôle à M. Hippolyte. (Ici les garçons lâchent Jacquard, qui jette le manuscrit par terre : un des garçons rend à Jacquard une basque de son habit qui lui est restée dans les mains.) Quelle horreur! je quitte l'art théâtral... je retourne dans la salle, j'en ai suffisamment, mais je demande qu'on recommence à partir de la scène du soufflet; car réellement le public n'en a pas joui; ni M. Hippolyte non plus... (Avec intention.) Je suis bien aise de l'admirer dans cette scène.

LEFÉBURE.

C'est impossible, nous n'en finirions pas.

JACQUARD.

Alors, vous me permettrez de ne pas vous dire ce que je pense de votre procédé... C'est dégoûtant... je n'ai que ça à vous dire... je suis honteux pour vous, je rougis pour vous ! (Regardant avec douleur la basque de son habit) et j'ai payé cent sous pour ça !!!

Il descend à l'orchestre par l'avant-scène.

LEFÉBURE, au public.

Messieurs, nous vous demandons encore pardon de cette nouvelle mutation de personnage... notre camarade Hippolyte va reprendre le rôle de Gavet.

SCÈNE XIX

GAVET, LEFÉBURE, PICNOT, MORIN, ERNESTINE, MADAME GAVET.

Au départ de Jacquard, Gavet est entré en scène, et s'est placé entre les mains des garçons restaurateurs.

Reprise du chœur.

ERNESTINE, entrant en costume de femme.

Eh mon Dieu ! pourquoi tout ce tapage?

GAVET.

Que vois-je? mon rival déguisé en femme?

JACQUARD, à l'orchestre.

A partir du soufflet, je demande le soufflet.

PICNOT.

Votre rival? que signifie?

ERNESTINE.

Cela signifie que vous êtes deux jaloux dont nous

nous sommes moquées... Ce portrait qu'elle vous destinait pour votre fête...

GAVET.

Est-il possible?

Il baise le portrait.

ERNESTINE.

Ce n'est pas le portrait, c'est le modèle qu'il faut...

GAVET, à sa femme.

Ah! oui!

Il lui tend les bras, madame Gavet s'y précipite. Ils restent longtemps dans cette position.

SCÈNE XX

LES MÊMES, JACQUARD, *à l'orchestre.*

JACQUARD, jetant un cri.

Ah! c'est odieux! c'est indécent! je reprends le rôle. (Au public.) Il embrasse ma femme à présent? mais il n'y a que moi qui ai le droit. Je reprends le rôle.

PICNOT.

Monsieur Gavet, me pardonnerez-vous certain soufflet?

JACQUARD, indigné.

Va, fais le généreux! fais le généreux! C'est moi qui l'ai reçu! grand trivial que tu es. (Au public). Il me répugne à voir... (D'un ton bref et impérieux.) Monsieur Hippolyte! je vous prierai de ne pas vous rejeter dans les bras qui m'appartiennent, s'il vous plaît.

MORIN.

Et moi, Monsieur Gavet, me pardonnerez-vous l'assaisonnement que j'y ai fait mettre par mes garçons?

GAVET.

Je pardonne tout, puisque madame Gavet me pardonne.

Ils se jettent de nouveau dans les bras l'un de l'autre.

JACQUARD, se levant.

Séparez-les! séparez-les! (Criant de toutes ses forces.) Paméla, voulez-vous le lâcher? je reprends mon rôle... Monsieur Hippolyte! voulez-vous ne pas vous jeter dans les bras de mon épouse, ou je vous jette monsieur à la tête. (Montrant un musicien).

LE MUSICIEN, se levant vivement.

Monsieur!...

JACQUARD.

Ça ne vous regarde pas, j'en fais mon affaire.

LEFÉBURE.

Et nous, allons nous mettre à table pour célébrer la réconciliation.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR *de la Tentation.*

Vous voyez qu'il n' faut pas qu'un époux
Soit jaloux.
C'est pour vous
Qu'on faisait
En secret
Ce portrait.
Un mari, de soupçons occupé,
Est trompé;
Et souvent il ne doit son malheur
Qu'à l'erreur.
L'heure vient de sonner,
Allons dîner.

Pendant le chœur, Jacquard a tenté d'escalader l'orchestre en criant :

Je reprends mon rôle.

Mais il est arrêté par des personnes qui lui demandent des adresses :



il perd son temps à les distribuer, il arrive sur l'avant-scène au moment où le rideau baisse, et se trouvant séparé de sa femme, il crie de toutes ses forces par le trou du rideau :

Séparez-les, monsieur l'entrepreneur! séparez-les.

Se tournant vers le public.

Un instant, un instant! la pièce ne peut pas finir comme ça, ça n'a pas le sens commun... (Riant d'un air de pitié.) Ah ! Messieurs, j'en appelle à vous! c'est une horreur!!!

D'un ton furieux.

Air du vaudeville du *Jour des noces*.

Un' femme artist' qui se déguise en homme,
Une autr' qui court à l'insu d' son mari ;
L'amant qui s' cach', le mari qu'on assomme ;
Cette pièc'-là, c'est un amphigouri !
Nous somm's volés, la chose est bien certaine :
Je déclar', moi, que j' suis fort mécontent;
Mais j'y r'viendrai jusqu'à c' que j' la comprenne ;

Changeant de ton.

Promettez-moi, Messieurs, d'en faire autant.

FIN DES CABINETS PARTICULIERS

JACQUEMIN

ROI DE FRANCE

COMÉDIE MÊLÉE DE CHANTS, EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 8 septembre 1834.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE FOUGEROLLES, colonel, aide de camp du roi [1].
JACQUEMIN, expéditionnaire au ministère des affaires étrangères [2].
ÉMILIE, jeune orpheline, élevée par madame de Ligneville [3].
LA COMTESSE [4].
MADAME DE LIGNEVILLE [5].
PREMIER DOMESTIQUE [6].
DEUXIÈME DOMESTIQUE [7].
INVITÉS.

La scène se passe, au 1er acte, à Paris, chez madame e Ligneville ; au 2e, dans le parc réservé de Saint-Cloud.

1. M. Hippolyte. — 2. M. Arnal. — 3. Madame Thénard. — 4. Madame Doche. — 5. Mademoiselle H. Balthazard. — 6. M. Ballard. 7.— M. Émilien.

JACQUEMIN
ROI DE FRANCE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon très-riche, disposé pour un bal; le fond du salon a trois issues ouvertes sur la galerie. Le salon et la galerie sont éclairés par des lustres et des candélabres. Dans le salon, deux portes latérales, chaises, fauteuils; banquettes de bal dans la galerie. — Au lever du rideau, deux domestiques, en livrée élégante, ouvrent les portes du salon, et sortent par le fond immédiatement après l'entrée de madame de Ligneville.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE LIGNEVILLE, *entrant par le salon à gauche*, FOUGEROLLES, *entrant par la galerie à droite.*

MADAME DE LIGNEVILLE, allant au-devant du colonel.

C'est trop aimable à vous, colonel ! Comment, arriver le premier à mon bal ?

FOUGEROLLES.

Mon service d'aide-de-camp de Louis XVIII me donne si rarement le loisir d'être à moi, que je ne puis mieux l'employer, Madame, qu'en vous le consacrant.

MADAME DE LIGNEVILLE.

Vous occupez là, colonel, un bien beau poste, et qui doit faire bien des envieux ?

FOUGEROLLES.

Pauvre fonction, au résumé ; point d'avancement! J'espérais que la formation du cordon sanitaire, qui n'est au demeurant qu'une armée d'observation destinée à contenir les cortès d'Espagne, serait pour moi le signal d'une faveur qui m'était promise ; j'espérais avoir le commandement d'une brigade, et je vois que l'année 1823 s'écoulera encore sans que j'aie rien obtenu. Le roi ne veut absolument pas la guerre ; il résiste aux instances du ministère ; et moi, je reste là.

MADAME DE LIGNEVILLE.

Vous avez pourtant une puissante protection...

FOUGEROLLES.

Oui, celle de la comtesse : elle exerce un grand ascendant sur l'esprit du roi ; je lui dois le poste que j'occupe ; j'espère tout d'elle... mais elle ne veut pas abuser de son crédit.

MADAME DE LIGNEVILLE.

Je l'attends ce soir ; j'ai sa promesse...

FOUGEROLLES.

Tarderez-vous encore beaucoup, Madame, à vous installer pour la belle saison dans votre jolie habitation de Saint-Cloud ?

MADAME DE LIGNEVILLE.

Cela dépend d'Émilie ; ma filleule m'a témoigné le désir de rester encore quelques jours à Paris ; j'ai été élevée avec elle, je l'aime comme une sœur, et je n'ai pas voulu la contrarier. Mais je vois venir quelques-uns de mes invités... Vous pardonnez, colonel?

Elle remonte pour recevoir quelques personnes qui paraissent dans la galerie. Elles viennent de la droite et entrent par le milieu.

FOUGEROLLES, à part, pendant que madame de Ligneville a remonté la scène.

Je ne vois pas paraître la jolie filleule. Me fuirait-elle comme à l'ordinaire? Oh! parbleu!... nous verrons bien.

SCÈNE II

LES MÊMES, AUTRES INVITÉS, *entrant de même*, *puis* ÉMILIE.

CHŒUR.

AIR *de la Camargo.*

Pour le plaisir, pour la gaîté,
Il faut ici que l'on s'apprête
A prendre part à cette fête;
Par l'amitié chacun de nous est invité.

Pendant le chœur Fougerolles cherche des yeux Émilie, qui entre par la porte à gauche au moment où le chœur finit; madame de Ligneville cause dans le fond avec des invités.

FOUGEROLLES.

La voilà !.. (Allant à Émilie et la retenant.) Charmante Émilie, je vous cherchais avec une bien vive anxiété.

ÉMILIE.

Moi, monsieur de Fougerolles? C'est trop d'honneur...

FOUGEROLLES.

Voilà une heure que je suis ici... et vous savez quel est l'aimant qui m'attire au bal de votre marraine...

ÉMILIE.

Pardon, monsieur le colonel, je suis chargée par elle de mille petits soins qui m'appellent ailleurs.

Elle s'échappe vivement par la galerie à gauche.

FOUGEROLLES, à part.

Est-ce coquetterie? est-ce timidité? Je ne puis

jamais obtenir une minute d'entretien... et voilà deux mois que je soupire... Oh! il serait plaisant qu'une petite orpheline sans fortune, sans nom, me jouât de cette manière!...

MADAME DE LIGNEVILLE.

Eh bien! colonel, les salons sont déjà tout peuplés de jolies femmes, et vous restez là pensif? Vous avez l'air de bouder tout le monde... Donnez-moi votre bras, je vous prie.

FOUGEROLLES.

Madame, je suis tout à vous.

Reprise du chœur.

Pour le plaisir, pour la gaîté, etc.

Après cette reprise, tout le monde sort par la galerie à gauche.

SCÈNE III

ÉMILIE, *seule, rentrant par la porte à gauche.*

Ma marraine occupe M. de Fougerolles; m'en voilà débarrassée pour quelques instants. Mais quel est donc son projet, à ce colonel? Croit-il donc que je puisse, que je doive répondre à cette grande passion qu'il me fait l'honneur de me témoigner? Oh! non... je ne porte pas si haut mon ambition... (Après une pause.) Si seulement mon bon Jacquemin avait une meilleure place; mais expéditionnaire... 1,500 francs d'appointements... c'est bien peu, et ma marraine m'a tant de fois répété que, voulant me doter, elle ne consentirait à me marier qu'à un homme aisé... ou qui, du moins, eût une place sûre et lucrative,

que je n'ai pas osé lui parler de l'amour de Jacquemin ; quelle différence entre ce colonel, si emphatique, si ennuyeux, et mon pauvre employé, si simple, si franc dans son langage !

Air *de Doche.*

L'un me débite, avec trop d'assurance,
Ce qu'il a l'air d'avoir appris par cœur ;
Mais Jacquemin... ah ! quelle différence !...
Toujours il tremble, on dirait qu'il a peur. (*bis.*)
Croyez, dit l'un, à mon ardeur extrême,
A votre aspect mon cœur est un volcan ;
L'autre me dit simplement : Je vous aime !
Avec finesse.
Je trouve, moi, qu'il est plus éloquent.

Mais voilà plusieurs jours que je ne l'ai vu... il travaille tant!.. Pauvre garçon! je lui ai dit ce que madame de Ligneville exige de mon prétendu... et depuis qu'il sait cela, il fait la besogne de deux commis, il espère obtenir une place de cent louis qui lui est promise... il compte bientôt l'avoir... et c'est pour en attendre la nouvelle que j'ai décidé ma marraine à retarder notre départ pour la campagne... Si c'était sa nomination qui causât son retard... Ah ! quel bonheur!.. Eh ! mais... Ah ! mon Dieu ! je ne me trompe pas, c'est lui ! (Elle va au-devant de Jacquemin qui entre par la galerie à droite.) C'est vous, Jacquemin ? Y pensez-vous, venir ici, justement un jour de bal ?

SCÈNE IV

JACQUEMIN, ÉMILIE.

JACQUEMIN, d'un air mystérieux.

Je sais bien, je sais bien ; j'ai séduit le concierge,

j'ai séduit le domestique, j'ai séduit la femme de chambre, j'ai séduit tout le monde pour arriver jusqu'à vous.

ÉMILIE, avec joie.

Je devine. Vous avez obtenu l'avancement que vous sollicitiez, et qui vous permettra de demander ma main à madame de Ligneville ?

JACQUEMIN, tristement.

Il est joli l'avancement que j'ai eu ! et puisque votre marraine en fait la condition de notre mariage, au train dont ça va, vous m'épouserez quand je serai octogénaire... à quoi ça servira-t-il ?

ÉMILIE.

Mais que vous est-il donc arrivé, Jacquemin? vous m'effrayez... parlez !

JACQUEMIN.

Oh ! non... je craindrais... vous allez danser, vous allez vous amuser... vous allez être heureuse, et ce n'est pas le moment...

ÉMILIE.

Mais encore qu'avez-vous ? je veux le savoir... Ne suis-je donc plus votre compagne d'enfance ? votre père et le mien n'étaient-ils pas amis? et si, à la mort de mon père, les parents de ma marraine me firent élever avec elle, en suis-je devenue plus fière? plus riche? je ne possède rien, je n'ai rien... comme vous...

JACQUEMIN.

Oh ! je sais bien tout ça.

ÉMILIE.

Eh bien ! alors, parlez donc ?

JACQUEMIN.

Mademoiselle Émilie! regardez-moi bien... vous voyez devant vous un jeune homme sans place... voilà l'avancement que j'ai eu...

ÉMILIE.

Sans place !...

JACQUEMIN.

Sans place... chassé du ministère des affaires étrangères, réduit à exercer la profession de... vagabond, et peut-être, sous huit jours, traduit devant la cour d'assises... voilà l'avancement que j'ai eu.

ÉMILIE.

Qu'avez-vous donc fait, bon Dieu?

JACQUEMIN.

Rien. Vous allez voir. L'autre jour, j'allais porter à la signature de M. de Guerbois, mon chef de bureau, un rapport assez long, en petite bâtarde, un ouvrage très-bien fait; car vous savez, mademoiselle Émilie, je ne suis pas joli, on ne dira pas en me voyant: voilà un très-beau garçon... Ce que j'ai de mieux, c'est mon écriture, et malheureusement ce n'est pas une qualité qui saute aux yeux. Tandis que mon chef de bureau parcourait le rapport, moi, je m'amusais à lire un petit gribouillage écrit par lui-même, et qui se trouvait à ma portée... C'était tout surchargé, tout effacé... Bref, c'était une chanson dans laquelle il était question d'un nommé Lindor, d'une appelée Églé et de Croquemitaine... Je ne compris pas un mot à cette composition; mais je trouvais la chanson fort jolie, et mon malheur voulut que j'en retinsse deux couplets... (Plusieurs invités se

promènent dans le fond. — Avec douleur.) J'ai une mémoire affreuse, je vais vous les chanter.

Il chante sur l'air : *A peine au sortir de l'enfance.*

Lassé du poids du diadème
Croquemitaine, un beau matin...

ÉMILIE, l'interrompant.

C'est inutile, Jacquemin!.. Y pensez-vous ?.chanter ici de pareilles choses !

JACQUEMIN.

Comme vous voudrez. Rentré dans mon bureau, cette chanson me trottait par la tête, et pour ne pas oublier les deux malheureux couplets que j'avais retenus, je me mis à les écrire en petite ronde, avec une foule de traits de plume fort hardis tout autour... C'était joli ! et pour faire une tête, je jette à main levée un aigle qui tenait des éclairs dans ses pattes. (C'est absurde, car jamais de la vie un aigle n'a pu tenir... mais enfin ça se faisait comme ça sous l'empire.) Je montre ce travail à mes collègues ; tout le monde m'en fait compliment ; ils en prennent des copies ; et moi je laisse cette pièce d'écriture dans ma pancarte... Bon !

ÉMILIE.

Eh bien ?

JACQUEMIN.

Ce matin, à mon arrivée, le chef de bureau me fait appeler. (D'un air furieux.) Qu'est-ce que c'est que ça ? me dit-il en me montrant mon aigle, avec le tonnerre aux pattes (comme il en portait sous l'empire). Ça ? je lui réponds, c'est votre chanson ; je sais bien qu'il y manque deux couplets... — Misérable !

répond cet homme ! le ministre sait tout, il est furieux ; ce Lindor, c'est Son Excellence monseigneur le ministre des affaires étrangères... — Ah ! bah ?... — Ce Croquemitaine... on sait qui vous avez voulu désigner... — Ah ! bah ! — Et ce nom d'Églé... Vous êtes un calomniateur, un pamphlétaire, un bonapartiste ; vous n'appartenez plus au ministère, l'affaire va être transmise au procureur du roi ; sortez !... (Tranquillement.) Et voilà l'avancement que j'ai eu.

ÉMILIE.

C'est une indigne calomnie... Avez-vous été trouver le ministre ?

JACQUEMIN.

Quand j'y serais allé, il m'aurait dit que je l'avais traité de Lindor ; et encore, ce nom de Lindor, il est bien inoffensif, et n'a aucun rapport avec le nom de Son Excellence... Quant à celui de (il divise le mot) Croque-Mitaine, je n'en connais pas l'étymologie, mais il indique, du reste, un penchant qui n'a rien de féroce... Et je serais traduit pour cela devant la cour d'assises !

ÉMILIE.

Cela n'est pas possible, mon cher Jacquemin, on vous rendra justice.

JACQUEMIN, avec naïveté.

C'est ma place que je voudrais ; et c'est pour ça que je viens vous trouver ; car, moi, je ne connais pas un chat... je suis entré au ministère par le canal du suisse... c'était mon seul protecteur, et maintenant que je suis en disgrâce, il dit qu'il ne me connaît pas... Voilà les hommes ! (Avec indignation.) Voilà bien les suisses !.. Mais, vous, mademoiselle Émilie,

vous entendrez mieux raison qu'un... Vous avez de belles connaissances...

ÉMILIE.

Votre position m'afflige, mon pauvre Jacquemin, et je ferai tout pour vous en tirer.

JACQUEMIN.

Je vous avoue que malgré la pénurie où je suis, ce n'est pas encore tant la place que je regrette...

ÉMILIE.

Je vous comprends, c'est une question d'amour-propre.

JACQUEMIN, *naïvement.*

Non! ce sont les appointements. Je ne voudrais nuire à personne; mais si, par vos connaissances, vous pouviez faire parvenir la vérité jusqu'au pied du trône... et si on pouvait chasser ignominieusement mon chef de bureau. (*Gaîment.*) Voilà qui m'obligerait beaucoup.

ÉMILIE.

Oh! cela est impossible!... Mais vous me donnez une idée.

JACQUEMIN.

Ah! tant mieux. Je suis flatté de vous avoir donné une idée.

ÉMILIE.

Comptez sur moi. Je remuerai ciel et terre pour vous faire rentrer dans votre emploi. J'ai un projet...

JACQUEMIN.

J'en ai un aussi, moi, un projet, si le vôtre ne va pas; mais ça me ferait tant de peine de vous quitter, vous, la seule amie que j'aie, la seule qui s'intéresse à moi.

ÉMILIE.

Comment, me quitter, vous songeriez à partir?

JACQUEMIN.

J'ai un oncle maternel; il a fait son chemin celui-là! A la Révolution, il est parti pour l'Espagne comme émigré... il était valet de chambre d'un marquis. Son marquis est mort, alors il s'est fait moine... il m'écrit qu'il jouit dans le pays de beaucoup de considération et... d'embonpoint. Il ne fait rien entre ses repas, et il mange du chocolat quand il veut... voilà un homme heureux! un emploi comme ça suffirait à ma modeste ambition; aussi, si je ne trouve pas de place, j'ai un petit projet... bien triste...

ÉMILIE.

Quoi donc?

JACQUEMIN.

Je me livre au célibat, j'irai trouver mon oncle.

ÉMILIE, avec émotion.

En Espagne?

JACQUEMIN.

Que diable voulez-vous? il faut vivre. Je me ferai moine.

ÉMILIE.

Comment, moine?

JACQUEMIN.

Moine espagnol.

ÉMILIE.

Quelle folie!.. je vous défends, Jacquemin, d'avoir de pareilles idées... vous expatrier?

On voit M. de Fougerolles se promener dans la galerie du fond avec l'un des invités.

JACQUEMIN.

Que diable voulez-vous?

ÉMILIE.

Tenez! (indiquant Fougerolles) voyez-vous ce jeune monsieur décoré?

JACQUEMIN.

Oui; mais je ne le connais pas.

ÉMILIE.

Eh bien, je veux lui parler de vous, il a du crédit.

JACQUEMIN.

Il est bien heureux. Comment l'appelons-nous?

ÉMILIE.

C'est M. de Fougerolles, aide-de-camp du roi.

JACQUEMIN, vivement.

Ah! grand Dieu! c'est mon ennemi: 84, rue Saint-Dominique; il a un chien de Terre-Neuve.

ÉMILIE.

Ne parlez pas si haut... Comment le connaissez-vous?

JACQUEMIN, de même.

84, rue Saint-Dominique, il a un chien de Terre-Neuve; c'est un cancre... nous avons plaidé ensemble.

ÉMILIE.

Avec lui!..., comment cela?

JACQUEMIN.

L'année dernière, je passais devant chez lui, 84, rue Saint-Dominique: un domestique l'a agacé après moi (pas le maître, le chien); il m'a couru après, il m'a sauté dessus jusqu'aux Invalides, en me mordant les jambes; alors, moi, je l'ai traduit en police correctionnelle (pas le chien, le maître); je l'ai traduit comme cancre; car s'il alimentait, comme il le doit, les êtres qu'il emploie, ils ne seraient pas

réduits à chercher un supplément de nourriture dans les mollets des affaires étrangères.

Des invités se promènent dans le fond ; quelques dames sont assises.

ÉMILIE.

Quel singulier conte me faites-vous là, Jacquemin?

JACQUEMIN.

Un conte?... si nous n'étions pas en butte aux regards de la multitude, je vous en ferais voir les preuves. (Avec force.) Il y a eu jugement! j'ai obtenu jugement!... j'ai été condamné à seize francs d'amende... seize francs d'amende!... c'est digne du moyen âge.

ÉMILIE.

Gardez-vous bien de rien faire paraître de votre rancune, vous détruiriez tous mes projets... Faites-moi demander dans la soirée; j'aurai peut-être du nouveau à vous annoncer... Mais éloignez-vous... (Elle lui tend la main.) Adieu, Jacquemin.

JACQUEMIN, prenant la main d'Émilie.

Adieu, mademoiselle Émilie, adieu! je ne compte que sur vous dans le monde entier, d'abord. Je vous ferai demander, c'est convenu; et puis j'irai chez une tante que j'ai à Saint-Cloud. Qu'elle sera contente d'apprendre que j'ai retrouvé ma place, elle qui ne sait pas que je l'ai perdue!...

Air : *Le voilà.*

JACQUEMIN.

ENSEMBLE {
Au revoir, (*bis.*)
Au revoir, ce soir.
J'aurai de la prudence ;
Grâce à votre éloquence,
Je pourrai, je le pense,
Voir combler mon espoir.
}

ENSEMBLE

Au revoir, (*bis.*)
Au revoir, ce soir.

ÉMILIE.

Au revoir, (*bis.*)
Au revoir, ce soir.
Ayez de la prudence ;
Oui, j'en ai l'espérance
Je pourrai, je le pense,
Couronner votre espoir.
Au revoir, (*bis.*)
Au revoir, ce soir.

Jacquemin sort par la droite de la galerie.

SCÈNE V

ÉMILIE, *seule.*

Pauvre Jacquemin !... sans place !... sans espoir de m'épouser !... Voici le colonel.... J'ai peut-être eu tort de le brusquer ; il peut me servir, j'ai besoin de lui, faisons contre fortune bon cœur.

SCÈNE VI

ÉMILIE, FOUGEROLLES, *entrant par la gauche de la galerie,* INVITÉS, *circulant dans le fond.*

FOUGEROLLES.

Je me dérobe un instant aux ennuis du bal, belle Émilie, je viens chercher ici un plaisir qu'on ne saurait trouver où vous n'êtes pas.

ÉMILIE.

Monsieur le colonel a trop de bontés.

FOUGEROLLES.

Que ne puis-je vous en dire autant!

ÉMILIE.

Ah! monsieur le colonel... toujours...

Elle fait un mouvement pour s'éloigner.

FOUGEROLLES, la retenant.

Allez-vous encore m'échapper? depuis deux mortelles heures que je suis près de vous, je n'ai pu obtenir ni un mot, ni un regard d'indulgence...

ÉMILIE.

Et deux heures suffisent pour lasser la patience de monsieur de Fougerolles?

FOUGEROLLES, s'animant.

Oh! vous l'avez mise à une plus rude épreuve... voilà six mois, cruelle, six grands mois que vous seule régnez sur ce cœur... que vous êtes l'unique objet de mes pensées... que je perds jusqu'à ma raison...

ÉMILIE, souriant.

C'est ce que j'allais vous dire.

FOUGEROLLES.

Que faudra-t-il donc, non pour me faire aimer, sans doute, mais pour vous convaincre au moins de ma sincérité?

ÉMILIE.

Prenez garde! on pourrait vous entendre, et votre réputation d'homme raisonnable serait gravement compromise.

FOUGEROLLES.

Toujours de la raillerie, toujours du sarcasme, toujours ce sourire désolant... Savez-vous que rien ne froisse plus le cœur d'un galant homme que cette

cruelle gaîté qui repousse en riant l'amour le plus passionné ?

ÉMILIE, *gaiement.*

Vous m'en faites un crime ! je suis donc bien plus indulgente que vous, colonel, je ne vous blâme pas de traiter sérieusement une fantaisie que vous voulez bien appeler de l'amour... Mais soyez aussi généreux que moi, accordez-moi le droit de rire de votre air tragique.

FOUGEROLLES.

Mais que faut-il faire pour vous convaincre de la pureté de mon affection ?... parlez... imposez-moi des conditions : rien ne me coûtera.

ÉMILIE.

Et si je vous prenais au mot ?... si je vous demandais un service ?

FOUGEROLLES, *vivement.*

Vous me combleriez de joie.

ÉMILIE.

Au fait, voilà de quoi il s'agit. Il court de par le monde une chanson qui renferme, dit-on, des allusions offensantes à des personnages éminents... je ne sais, il y a un... Croquemitaine, un...

FOUGEROLLES, *gaiement.*

Je la connais, elle est même fort drôle... Attendez donc.

Il chante :

Lassé du poids du diadème...

ÉMILIE.

Précisément.

FOUGEROLLES, de même.

Oh !... nous en avons beaucoup ri... le ministre y est drapé de la bonne manière... (d'un ton confidentiel) et même ma protectrice n'y est pas ménagée.

ÉMILIE.

Eh bien ! cette chanson a causé au ministère des Affaires étrangères la plus déplorable erreur. On accuse de l'avoir composée un malheureux jeune homme qui en est bien innocent, le pauvre garçon ; on l'a chassé du ministère, au moment où il allait être nommé sous-chef, et maintenant il est sans place et menacé de la cour d'assises. Vous, colonel, vous que vos fonctions mettent dans le cas de voir quelquefois le ministre, voulez-vous faire rendre sa place à ce pauvre jeune homme ?

FOUGEROLLES.

Bien plus ! je veux lui faire avoir celle qui lui était promise.

ÉMILIE.

Eh bien ! colonel, j'en reçois votre parole ! qu'on lui rende justice, et je croirai à votre désir de m'être agréable.

FOUGEROLLES.

(Air : *Il est bien vieux le père Étienne* (d'Édouard Donvé).

Comptez sur moi, belle Émilie,
A moi, puisque l'on se confie,
C'est un bonheur, c'est un devoir
De ne pas trahir votre espoir.

ÉMILIE.

Ah ! que bientôt votre obligeance
Fasse éclater son innocence !
Si de vous j'obtiens ce secours,
Mon cœur s'en souviendra toujours !

ENSEMBLE

ÉMILIE, à part.

Il est à moi, bonheur extrême;
Il sauvera celui que j'aime.
J'en ai l'espoir, oui, je le croi,
Oui, je le tiens, il est à moi.

FOUGEROLLES, à part.

Elle est à moi, bonheur extrême!
Je vais prouver combien je l'aime;
C'est une marque de ma foi,
Oui, j'en suis sûr, elle est à moi.

ÉMILIE.

Je suis d'autant mieux fondée à défendre ce jeune homme que je sais quel est le véritable auteur de la chanson.

FOUGEROLLES.

Ah! qui donc cela?

ÉMILIE.

C'est un chef de bureau des Affaires étrangères, nommé M. de Guerbois.

FOUGEROLLES.

M. de Guerbois?.. Ah! diable! ceci devient grave... Ce Guerbois a été placé là par une jolie dame à laquelle le ministre s'intéresse fort... Mon crédit échouerait... J'en parlerai ailleurs... Oui, j'opposerai influence à influence, et c'est le rang du protecteur qui décidera de la victoire.

ÉMILIE.

Surtout, insistez bien sur ce point que mon pauvre protégé, à moi, est incapable d'être auteur de quoi que ce soit; et tâchez qu'on ne le traduise pas en justice.

FOUGEROLLES.

Cela ferait sa réputation.

ÉMILIE, gaiement.

J'aime mieux qu'il n'en ait pas.

FOUGEROLLES.

Et vous l'appelez?

ÉMILIE.

Jacquemin.

FOUGEROLLES, à part.

Jacquemin, Jacquemin..., où diable ai-je entendu prononcer ce nom-là?... N'importe! mon succès est bien lancé.

ÉMILIE, bas à Fougerolles.

De grâce, éloignez-vous; voici ma marraine... il est inutile qu'elle sache...

FOUGEROLLES.

Soyez tranquille.

SCÈNE VII

MADAME DE LIGNEVILLE, *entrant par la gauche de la galerie en s'occupant de ses invités*, DAMES ET INVITÉS, ÉMILIE, FOUGEROLLES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la comtesse.

Le domestique se retire; madame de Ligneville disparaît un moment pour aller au-devant de la comtesse.

CHŒUR.

AIR *de valse de Doche.*

Le bal s'apprête.
Pour cette fête
Tout semble ici se réunir;
La ritournelle
Qui nous appelle
Est le doux signal du plaisir.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA COMTESSE.

MADAME DE LIGNEVILLE, donnant la main à la comtesse.

Belle comtesse ! ah ! j'ai craint sur mon âme,
Qu'un accident ne nous privât de vous.

LA COMTESSE.

Loin de gronder, ah ! plaignez-moi, madame,
Puisque trop tard j'arrive au rendez-vous.

CHŒUR.

Le bal s'apprête, etc.

FOUGEROLLES, à la comtesse.

Pour mettre ici le comble à notre ivresse,
A nos plaisirs quelque chose manquait...
Nous gémissions, mais maintenant, comtesse,
Vous arrivez et le bal est complet.

CHŒUR.

Le bal s'apprête, etc.

MADAME DE LIGNEVILLE, à la comtesse.

Vous avez bien tardé !

LA COMTESSE.

J'arrive des Tuileries... le roi est toujours souffrant, cela me désole ; mais que je n'arrête point, je vous prie, l'essor de vos plaisirs.

FOUGEROLLES, à Émilie.

Comptez sur moi, je lui parlerai.

CHŒUR.

Le bal s'apprête.
Pour cette fête, etc.

Tout le monde sort par la gauche de la galerie sur la reprise de l'air, Fougerolles donne la main à la comtesse, madame de Ligneville et Émilie les suivent, puis les invités.

SCÈNE IX

JACQUEMIN, *arrivant d'un air craintif par la galerie à droite; il n'est remarqué de personne.*

Il m'a fallu déployer toutes les ressources de l'imagination la plus féconde pour rentrer dans ce malheureux local; ce vieux coquin de concierge n'a jamais voulu se déranger; à l'entrée, les domestiques m'ont regardé d'un air tout inquiet... et après tant d'avanies, je ne vois pas mademoiselle Émilie; nous avons rendez-vous, il faut absolument que je la voie, d'autant plus que je serai forcé de partir ce soir même pour Saint-Cloud... mon scélérat de propriétaire m'ayant prié de ne point rentrer dans mon logement, sous le misérable prétexte que je ne pouvais pas le payer... Le jour, ça irait encore, mais la nuit, c'est dur.

Air *de Doche.*

Au clair de la lune, à la pluie,
Courir la nuit tous les quartiers!
Ne rencontrer, si l'on s'ennuie,
Qu' des patrouill's et des chiffonniers;
Puis, quand l'aurore éclair' la ville,
Recommencer ce travail-là...
Ah! n'avoir point de domicile,
Non, rien n'est plus gênant que ça!

Oui, c'est une idé' qui me tue;
Combien d'êtres sont plus heureux!
Le limaçon et la tortue
Portent leur maison avec eux!
J'envi', moi, qui suis sans asile,
Le sort de ces animaux-là!

Car n'avoir point de domicile !
Non, rien n'est plus gênant que ça !

Aussi mon parti est pris, je vais chez ma tante, seul domicile politique qui me reste.

SCÈNE X

Plusieurs domestiques portent des plateaux de rafraîchissements et en offrent aux invités qui sont revenus dans la galerie.

JACQUEMIN.

Ah! ah! voilà les rafraîchissements et les petits gâteaux qui commencent leurs évolutions. J'aperçois des petits machins au chocolat... ça m'a l'air diablement bon. (Un autre domestique passe avec un plateau.) Oh! il n'y a pas de danger que ces vils laquais m'en proposent, et cependant dans les positions difficiles où je me suis trouvé depuis que je me connais, je n'ai jamais méprisé la pâtisserie... ni le chocolat. Tout le monde me regarde! je suis dans une situation horriblement pénible... (Fougerolles et la comtesse paraissent au milieu de la galerie, ils causent bas.) Voilà l'homme au chien de Terre-Neuve

SCÈNE XI

FOUGEROLLES, LA COMTESSE, JACQUEMIN, INVITÉS *au fond*, DOMESTIQUES *allant et venant*.

FOUGEROLLES, à la comtesse.

Oui, Madame, c'est un jeune homme qui m'intéresse et qu'on a calomnié... L'auteur de la chanson est un nommé Guerbois, chef de bureau au ministère...

et la manière indigne dont il vous traite ne mérite aucune pitié.

JACQUEMIN, à part.

Je ne connais personne ici... Prenons une tournure.

Il met sa main dans l'emmanchure de son gilet, et se promène en se donnant un air important et en fredonnant.

LA COMTESSE, à Fougerolles.

Sans doute, mais je ne voudrais pas faire intervenir le roi dans cette révoltante affaire.

Elle cause bas avec Fougerolles.

JACQUEMIN, à part.

J'aimerais assez jaser aussi avec cette dame qui paraît très-bien, on croirait que je suis de sa connaissance, et ça me ferait une position dans le bal.

Il passe très-près de la comtesse en évitant cependant de la regarder; il chante :

Lassé du poids du diadème,
Croquemitaine, un beau matin,
Disait : l'amour de mon Églé que j'aime
Ne suffit plus à charmer mon destin.

LA COMTESSE, avec humeur.

Que veut cet homme?... quelle est son intention en chantant près de moi cette indigne chanson?

FOUGEROLLES, à la comtesse.

Je vais lui parler, (A Jacquemin.) Monsieur, vous fredonnez là des couplets...

JACQUEMIN, faisant l'important.

Mais, oui, Monsieur, mais oui.

FOUGEROLLES, sèchement.

Je dis, Monsieur, que vous savez là de misérables

couplets qui devront porter malheur à quiconque les aura retenus.

Fougerolles retourne auprès de la comtesse.

JACQUEMIN.

Oh! je suis joliment de votre avis, par exemple!

LA COMTESSE, *à Fougerolles.*

Éloignons-nous.

Ils s'éloignent un peu, Jacquemin les suit.

JACQUEMIN, *à part.*

Gueux de Guerbois! c'est toi qui les as composés; Ah! si mademoiselle Émilie pouvait te faire sauter et me faire rendre ma place!

LA COMTESSE.

Oui! je prends intérêt à la cause de votre jeune homme; mais il faut attendre.

FOUGEROLLES.

C'est un brave et digne garçon! (*Apercevant Jacquemin tout près de lui.*) Parbleu! voilà un quidam bien incommode.

JACQUEMIN, *à Fougerolles.*

La chaleur est accablante, il y aura de l'orage, je sens cela.

FOUGEROLLES, *impatienté.*

Pour Dieu, Monsieur!... je ne suis point astronome, et je cause avec madame... Laissez-nous.

JACQUEMIN, *s'éloignant.*

Il est très-dur au dialogue, cet aide-de-camp du roi.

Il continue l'air :

Je conviens qu'elle est noble et belle;
Mais par malheur pour sa fierté,
C'est la Vénus de Praxitèle,
Belle de son antiquité;

FOUGEROLLES, *faisant un mouvement menaçant pendant lequel Jacquemin s'est retourné.*

Ah ! c'est un guet-apens et je vais...

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Non ! pas d'esclandre !... Cet odieux Guerbois triompherait : ce dernier trait me détermine... On rendra justice à votre protégé, le roi saura tout... Je vais écrire à Sa Majesté; procurez-m'en les moyens.

FOUGEROLLES.

Vous seriez assez bonne ?...

Il sort par la porte du salon à gauche, avec la comtesse.

JACQUEMIN, *reprenant la fin de l'air, en les regardant partir.*

C'est la Vénus de Praxitèle, ta, ta, ta, etc.

SCÈNE XII

JACQUEMIN, DOMESTIQUES *allant et venant*, INVITÉS *au fond.*

JACQUEMIN.

Il faut pourtant que je trouve à lui parler; tout le monde s'éloigne de moi, j'ai l'air d'un chat tombé au milieu d'une volière... Essayons de jaser avec les domestiques, c'est quelquefois par là qu'on arrive. (*Il s'approche d'un domestique qui passe et qui porte un plateau garni de glaces; le domestique est entré par la porte à droite et va sortir par l'extrémité gauche de la galerie.*) Il fait diablement chaud ici.

PREMIER DOMESTIQUE, *sans s'arrêter.*

Mais oui, il fait assez chaud.

Le domestique s'arrête dans la galerie pour offrir des glaces.

JACQUEMIN.

Il n'est pas causeur celui-là ; je voudrais cepen-



dant ne pas avoir l'air d'un intrus; il ne s'agit que de m'y prendre adroitement. (Un autre domestique passe auprès de lui portant un plateau garni de pâtisseries.) Quelle diable de chaleur il fait dans ce salon!

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

C'est justement pour cela qu'on a inventé les rafraîchissements. (Il rit.) Eh, eh, eh!

JACQUEMIN, à part.

Bon! il mord à l'hameçon! j'ai trouvé mon nomme. (Haut.) Avez-vous de bons gages, ici, vous, Monsieur?...

Il essaie à plusieurs reprises de prendre un gâteau sur le plateau, que le domestique retire chaque fois que Jacquemin approche la main.

DEUXIÈME DOMESTIQUE, à part.

Qu'est-ce que c'est que cet olibrius-là? il a l'air d'avoir une fameuse démangeaison à la langue.

PREMIER DOMESTIQUE, revenant par le milieu de la galerie.

Dites donc, l'ami un tel! qu'est-ce que vous faites ici, vous?

JACQUEMIN, stupéfait.

Comment? ce que je fais ici! vous me demandez ce que je fais ici?

PREMIER DOMESTIQUE.

Sans doute, je vous le demande; vous n'êtes pas invité.

JACQUEMIN, à part.

O horreur de position! il me pousse une sueur froide qui me glace!

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Qu'est-ce que vous parlez de glaces... est-ce que vous êtes de chez M. Tortoni?

JACQUEMIN.

Qu'est-ce que vous dites de M. Tortoni?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Je vous demande si c'est vous qui êtes pour les glaces?

JACQUEMIN, à part.

Idée!... (Haut.) Mais je suis de chez M. Tortoni! je suis pour les glaces, les gâteaux, les machins au chocolat, et veiller à ce que rien ne manque.

PREMIER DOMESTIQUE.

Il fallait donc le dire... Eh! bien, je vous en fais mon compliment : On a commandé trois cents glaces, il n'y en a pas le tiers d'arrivé.

JACQUEMIN, feignant un étonnement très-marqué.

Oh! c'est inouï, cela! j'avais remarqué, en effet, que vous n'en offriez pas à tout le monde... (A part, gaiement.) Quel odieux subterfuge!

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Ne restez pas là comme une borne; aidez-nous au moins à faire le service, et allez à l'office.

JACQUEMIN, essayant de prendre le plateau du deuxième domestique. Gaiement.

Avec le plus grand plaisir, mon brave camarade.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Descendez à l'office!

PREMIER DOMESTIQUE.

Venez.

Le deuxième domestique va offrir des pâtisseries dans la galerie et disparaît; le premier sort par la porte de droite.

JACQUEMIN, à part.

O amour! ô destin! voyez un peu à quoi vous me

réduisez, mes pauvres amis ! un employé des affaires étrangères.

PREMIER DOMESTIQUE, reparaissant à la porte.

Eh bien !

JACQUEMIN, gaiement.

Me voilà ! me voilà !...

Ils disparaissent.

SCÈNE XIII

MADAME DE LIGNEVILLE, LA COMTESSE, FOUGEROLLES, ÉMILIE, *venant de la galerie, après s'être arrêtée un instant au milieu des invités qui restent en scène jusqu'à la fin.*

ÉMILIE, à part.

Le colonel s'occupe de moi ; s'il pouvait réussir à intéresser la comtesse en faveur du pauvre Jacquemin !

MADAME DE LIGNEVILLE.

En vérité, colonel, j'ai de graves reproches à vous faire, vous enlevez toutes nos jolies femmes... c'est un monopole très-blâmable.

FOUGEROLLES.

Je me rends, madame la comtesse ; je ne veux pas qu'on m'accuse d'égoïsme... d'ailleurs, Madame, j'ai mon excuse.

LA COMTESSE.

Oui, nous traitions d'une affaire importante.

Elle remonte la scène avec madame de Ligneville ; plusieurs invités causent avec elle.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JACQUEMIN.

Fougerolles s'approche d'Émilie et lui parle bas.

JACQUEMIN, portant un plateau garni de glaces, à part, mangeant un gâteau. Il entre par la porte à droite.

Cette manière de solliciter une place au ministère des affaires étrangères! (Il va à l'entrée de la galerie à droite, des invités prennent toutes les glaces de son plateau. Apercevant Émilie qui cause avec M. de Fougerolles.) Ah! la voilà! elle ne me voit pas!

FOUGEROLLES, à Émilie.

Cela va bien!

JACQUEMIN, à part.

Il paraît qu'elle lui demande comment il se porte... quelle faiblesse!

En ce moment on voit le premier domestique entrer par le milieu de la galerie, il remet une lettre à la comtesse.

FOUGEROLLES, à Émilie.

La comtesse est pour nous, elle vient d'envoyer un exprès au roi, elle attend la réponse.

ÉMILIE.

Il serait vrai?

Jacquemin a les yeux fixés sur Émilie, et ne s'aperçoit pas que les invités ont enlevé toutes les glaces de son plateau.

FOUGEROLLES, à Émilie.

Continuerez-vous à m'accabler de vos dédains?

ÉMILIE.

Vous n'avez pas encore réussi.

JACQUEMIN.

Ah! grand Dieu! offrons-leur des glaces pour couper la conversation.

LA COMTESSE, à Fougerolles.

Colonel?

Fougerolles quitte Émilie, et se groupe avec madame de Ligneville et la comtesse au deuxième plan à gauche. La comtesse lui communique la lettre qu'elle vient de recevoir. Pendant ce mouvement Jacquemin descend la scène et présente le plateau à Émilie.

ÉMILIE, bas.

Jacquemin, que signifie?

JACQUEMIN, bas à Émilie.

Silence! Jacquemin est mort, je m'appelle Tortoni... je suis pour les glaces et les gâteaux.

ÉMILIE, étonnée.

Tortoni!

JACQUEMIN, de même.

Vous m'avez dit de revenir... Voyez à quoi je m'expose pour vous voir... je chipe des noms italiens!... Y a-t-il du nouveau?

ÉMILIE.

Pas encore... mais j'espère.

Le premier domestique prend le plateau des mains de Jacquemin.

FOUGEROLLES, à la comtesse.

Ah! Madame, que ne vous dois-je pas? (Vivement à demi-voix à Émilie.) Guerbois est arrêté.

LA COMTESSE, répondant à ce que lui a dit Fougerolles; ils descendent un peu la scène.

Cela vous intéressait, colonel.

ÉMILIE, bas à Jacquemin.

Guerbois est arrêté.

JACQUEMIN, étonné.

Guerbois est arrêté? ah! le scélérat! tant mieux

LA COMTESSE, au colonel.

Demain matin, je parlerai au roi de votre pro-

tégé; venez à midi, je vous dirai la décision de Sa Majesté!

Elle cause bas avec madame de Ligneville.

FOUGEROLLES, mystérieusement à Émilie.

Demain, je vais chez le ministre pour votre protégé... voudrez-vous connaître sa réponse?

ÉMILIE, vivement.

Oh! sans doute.

FOUGEROLLES, à Émilie.

Ici, à deux heures.

Il cause avec la comtesse et avec madame de Ligneville.

ÉMILIE, à Jacquemin.

Soyez ici demain, après deux heures, j'aurai à vous donner des nouvelles de votre place.

JACQUEMIN, avec joie.

De ma place!... mais je ne pourrai pas, je vas à Saint-Cloud, je n'ai plus de logement ici : je serais forcé de me promener toute la nuit.

ÉMILIE, à Fougerolles après avoir réfléchi un instant.

Colonel, je réfléchis, demain je ne serai pas à Paris. quelques dispositions à ordonner dans la campagne de madame de Ligneville ; je pars pour Saint-Cloud.

FOUGEROLLES, à part.

Ah diable! (A la comtesse.) Demain, une affaire importante m'appelle à Saint-Cloud pour quelques jours, me permettrez-vous de m'y rendre?... j'ai besoin de respirer un meilleur air...

LA COMTESSE.

Je vous approuve, colonel... (A Madame de Ligneville.) La campagne est nécessaire aussi à la santé du roi... je la lui ferai ordonner par son premier médecin. (A Fougerolles.) Vous n'irez pas seul, colonel...

FOUGEROLLES.

Ah! Madame, tant de bonheur! (A part.) Quel ennui! (A Émilie.) Demain donc, à Saint-Cloud, j'y vais pour quelque temps.

Madame de Ligneville remonte la scène.

ÉMILIE, à part.

Ah! c'est insupportable! mais ce pauvre Jacquemin, il faut bien souffrir quelque chose pour lui. (A Jacquemin.) Prenez courage, j'irai aussi à Saint-Cloud.

JACQUEMIN, avec joie.

Oui? bravo!

Les invités descendent dans le salon.

FINALE (de Doche.)

CHŒUR.

L'orchestre nous appelle
Au doux plaisir du bal,
Sa vive ritournelle
En est l'heureux signal.

JACQUEMIN, à Émilie.

Demain, c'est convenu, je serai chez ma tante.

LA COMTESSE, à part.

Misérable Guerbois, quelle audace insolente!

ÉMILIE.

Partez, partez!
Mais du silence!

JACQUEMIN.

Comptez, comptez
Sur ma prudence.

ÉMILIE.

Partez donc!

JACQUEMIN.

Mais comment? je n'en sais rien du tout.
Ah! la porte s'ouvre, je croi.
Saint Tortoni! protége-moi!

A Émilie.

A Saint-Cloud!

ÉMILIE, à Jacquemin.

A Saint-Cloud !

Jacquemin sort furtivement par la porte à droite.

Émilie dit à Fougerolles.

A Saint-Cloud !

FOUGEROLLES, à Émilie.

A Saint-Cloud !

A la comtesse.

A Saint-Cloud !

LA COMTESSE, à Fougerolles.

A Saint-Cloud !

Quelques quadrilles se sont formés dans la galerie. Fougerolles, la comtesse, madame de Ligneville, Émilie et d'autres invités rentrent dans les salons par la galerie à gauche.

CHŒUR.

L'orchestre nous appelle, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Le théâtre représente une partie des jardins anglais du parc réservé du château de Saint-Cloud.

SCÈNE PREMIÈRE

FOUGEROLLES, LA COMTESSE.

Ils arrivent par la droite en causant.

LA COMTESSE, avec humeur.

Mais, mon cher colonel, les cortès! les cortès!... font leur affaire, et je ne vois pas trop ce qu'on peut y trouver à redire...

FOUGEROLLES.

Comment, madame, mais Ferdinand est prisonnier dans sa capitale; toute la cour en gémit...

LA COMTESSE.

Parlez bas! dans ce parc réservé de Saint-Cloud, on peut être épié.

FOUGEROLLES.

L'on va jusqu'à dire que le roi oublie ce qu'il doit à sa famille en ne donnant pas une leçon à ces révoltés espagnols, qui osent gouverner au nom de leur souverain.

LA COMTESSE, de même.

Oui, c'est cela! la guerre, la guerre!... le ministère aussi la désire... le roi ne la veut pas.

FOUGEROLLES, avec humeur.

Le roi est d'un libéralisme outré.

LA COMTESSE.

Le roi agit sagement... et je l'approuve. S'il a eu tort, c'est de consentir à former dans les Pyrénées une espèce d'armée sous le nom de cordon sanitaire. En effet, que nous importe Ferdinand?... refuser avec hauteur l'offre de mes services, de mon amitié!... il n'a que ce qu'il mérite.

FOUGEROLLES.

A cet égard, sans doute! il est pourtant bien cruel de ne pouvoir trouver une occasion de justifier les bontés dont vous m'accablez.

LA COMTESSE.

Comment?...

FOUGEROLLES.

N'est-ce pas à vous que je dois le poste que j'occupe, le grade dont je suis honoré?

LA COMTESSE.

Et vous en êtes digne, colonel.

FOUGEROLLES, d'un air de doute.

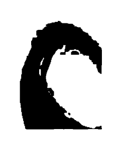
Mes services ne datent que de Gand... Quelques esprits chagrins pensent que nous avons, en France, un grand nombre d'officiers sans emploi dont les titres remontent... plus haut.

LA COMTESSE.

On ne pouvait employer tout le monde... nous avons la paix.

FOUGEROLLES.

Et c'est là le mal... Si on faisait la guerre... cela nous consolerait, nous autres jeunes officiers... car, je vous l'avouerai, ce service d'antichambre me dé-



plait... j'envie malgré moi le sort de nos devanciers; il s'en usait beaucoup, c'est vrai; mais c'était sur le champ de bataille, et... tomber là, c'est bien quelque chose; ah! si j'avais l'occasion de me distinguer, je serais bientôt général!

AIR *d'Arwed* (de Doche).

Ils jouissaient d'un heureux privilége,
A leur courage on offrait des combats;
Mais nous, nous sortions du collége
Lorsque la paix vint enchaîner nos bras.
Notre âge seul suffit à notre excuse,
Ce champ d'honneur, qu'on daigne nous l'ouvrir!
Alors ce que le passé nous refuse,
Nous l'obtiendrons bientôt de l'avenir.

LA COMTESSE.

Allons! c'est assez plaisanter; la guerre est impossible. Parlons plutôt de votre protégé, qui devient le mien, et dont vous ne me dites pas un mot.

FOUGEROLLES.

Vous m'aviez promis de vous en occuper...

LA COMTESSE.

Et je n'oublie pas vos recommandations.

FOUGEROLLES.

On lui rend sa place?...

LA COMTESSE.

J'ai fait mieux; j'ai obtenu pour lui celle de sous-chef qui était vacante. Quant à M. de Guerbois, il fallait à cet homme plus de loisirs pour cultiver son joli talent de poëte; et, en attendant son jugement, on lui a signifié sa destitution... Êtes-vous content de moi?

FOUGEROLLES, lui baisant la main.

Ah! Madame, je vous suis deux fois reconnaissant... (A part.) Quand Émilie saura... quel bonheur!

LA COMTESSE, remontant la scène.

Silence! voici madame de Ligneville et sa filleule.

FOUGEROLLES, à part, avec joie.

Émilie!...

SCÈNE II

FOUGEROLLES, ÉMILIE, MADAME DE LIGNEVILLE. (*Elles entrent par la gauche.*) LA COMTESSE.

MADAME DE LIGNEVILLE, allant à la comtesse.

Eh! la voilà, notre chère comtesse!... Bonjour, ma toute belle!

LA COMTESSE.

Bonjour, ma bonne amie... je me disposais à aller vous faire ma visite ce matin... J'ai à vous parler.

FOUGEROLLES.

Madame de Ligneville me permettra-t-elle de lui présenter mon hommage... (A Émilie.) Mademoiselle!...

MADAME DE LIGNEVILLE, à la comtesse.

J'avais comme un pressentiment que je vous trouverais de ce côté du parc.

Elle cause bas avec la comtesse.

FOUGEROLLES, à demi-voix à Émilie.

Guerbois est destitué!

ÉMILIE.

Et Jacquemin?...

FOUGEROLLES.

A force de sollicitations, j'ai obtenu pour lui la place de sous-chef!



ÉMILIE, étonnée, et avec joie.

Il serait vrai?...

MADAME DE LIGNEVILLE, à la comtesse.

C'est cela, je vous accompagne.

LA COMTESSE.

Colonel!...

FOUGEROLLES, bas à Émilie.

J'ai tenu ma parole... Et vous?...

ÉMILIE, bas avec embarras.

Monsieur!...

FOUGEROLLES, à Émilie.

Attendez-moi, je reviens bientôt...

LA COMTESSE, avec un peu d'humeur.

Colonel!...

FOUGEROLLES.

Mesdames, je suis tout à vous.

Air : *Éternelle amitié* (d'Ad. Adam).

ENSEMBLE

FOUGEROLLES, bas à Émilie.

Je veux à vos genoux
Faire un serment si doux,
Et loin de tous les yeux
Je reviens en ces lieux;
Oui, d'espoir palpitant,
Amoureux et constant,
Je reviens à l'instant
Au bonheur qui m'attend.

ÉMILIE.

Monsieur, y pensez-vous ?
Comment ?... un rendez-vous !
Quoi !... loin de tous les yeux
Vous attendre en ces lieux
Ah ! pour moi quel tourment !
Ah ! quel engagement !
Mon cœur est palpitant,
Pourquoi tremblé-je tant?

ENSEMBLE

LA COMTESSE et MADAME DE LIGNEVILLE.

Comtesse, / Madame, } éloignons-nous.
Oui, je vais avec vous!

A Émilie.

Ici { tu seras / vous serez } mieux!
Je { te / vous } laisse en ces lieux!
Reste / Restez } là, mon enfant!
Reste / Restez } seule un moment,
Je reviens dans l'instant.

LA COMTESSE, à Émilie.

Ne vous dérangez pas.

FOUGEROLLES, à la comtesse et à madame de Ligneville.

J'accompagne vos pas,
Oui, daignez accepter le secours de mon bras.

A part, indiquant Émilie.

Elle tremble, ma foi,
C'est de crainte, je croi.

ÉMILIE.

Mais qu'espère-t-il donc? je frémis malgré moi!

Reprise de l'ensemble.

Fougerolles, la comtesse et madame de Ligneville sortent par la droite.

SCÈNE III

ÉMILIE, *seule.*

Mon Dieu! croirait-il vraiment que je l'aime, ce M. de Fougerolles?... j'en suis effrayée... et pourtant il fallait bien trouver un moyen de le mettre dans les intérêts de mon protégé... Oh! il sera généreux, je le désabuserai... Enfin, j'ai réussi, Jacque-



min a une place, unè bonne place; mais s'il allait blâmer le moyen que j'ai employé... car il est déjà jaloux du colonel! Après tout, suis-je donc si coupable?

AIR de *Téniers*.

Non, cet amour qui l'inquiète,
Mon cœur est loin de l'éprouver;
Et malgré moi, si j'ai fait la coquette
N'était-ce pas pour le sauver?
D'autres, peut-être, auraient droit d'en médire;
Mais à ses yeux, c'est un tour innocent
D'employer l'amour qu'on inspire
A protéger celui que l'on ressent.

Quant au colonel, c'est entre nous au plus fin, et j'espère bien gagner la partie... Voilà Jacquemin!

SCÈNE IV

ÉMILIE, JACQUEMIN, *entrant par le fond à droite. Il a une bande de taffetas noir sur la main gauche, près du poignet.*

ÉMILIE.

Grand Dieu! Jacquemin, qu'avez-vous?... pourquoi votre main est-elle enveloppée?

JACQUEMIN, avec humeur.

Rien, rien, ce n'est rien. Voilà un quart-d'heure que je vous guette; mais ce damné colonel (l'homme au chien), rôde tout autour d'ici... Il m'a coupé le passage... (Avec force.) Et cela me... chiffonne, mademoiselle Émilie, cela me... chiffonne!

ÉMILIE.

Vous êtes de belle humeur, c'est gentil!... J'ai quelque chose à vous dire, moi, quelque chose

d'important... Eh bien! je ne vous le dirai pas... vous ne méritez pas en vérité qu'on s'intéresse à vous; mais qu'avez-vous, voyons! vous êtes donc tombé?

JACQUEMIN.

Pas le moins du monde... Au reste, je puis vous le dire : Hier, avant de prendre le coucou qui devait m'amener ici, et comme il commençait à pleuvoir, je m'arrêtai dans un café pour me rafraîchir et pour me livrer un peu aux funestes idées qui poursuivent les employés... sans emploi. Je demandai un petit verre... seul genre de consommation auquel je pusse me livrer, ne pouvant me permettre la bavaroise au chocolat... (Je vous demande pardon d'entrer avec vous dans des détails aussi puérils). A la table voisine, il y avait deux gaillards; l'un ne m'était pas inconnu, mais je ne pouvais pas placer un nom sur ce visage, dont la nuance tient le milieu entre l'acajou et le pain d'épice. Ces deux gaillards causaient entre eux, lorsque j'entendis prononcer votre nom.

ÉMILIE.

Mon nom?

JACQUEMIN.

Votre nom. L'un des gaillards que je reconnus alors, était un employé de l'ambassade d'Espagne...

ÉMILIE.

M. Alva, que ma marraine voulut me donner pour époux, et dont la figure brune me faisait tant de peur.

JACQUEMIN.

Juste... c'est précisément ce qu'il racontait à l'autre gaillard en gesticulant... énormément. Vous



sentez que j'étais tout oreilles : Cette petite Émilie, dit-il... (Je vous demande pardon d'entrer avec vous dans ces détails puérils).

ÉMILIE.

Ah, parlez, parlez! vous piquez ma curiosité à un point...

JACQUEMIN.

Cette petite Émilie, c'est une franche coquette...

ÉMILIE.

Coquette!

JACQUEMIN.

Coquette!... le mot a été lâché.

ÉMILIE, à part.

Quelle horreur! je m'en vengerai.

JACQUEMIN.

Et disant cela, cet indigne étranger secouait la tête d'un air furieux... Moi, ma main remuait de colère... (Je vous demande pardon d'entrer avec vous dans ces détails puérils).

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Pénétrez-vous de ce tableau cocasse
Brûlant, hélas! de venger mon grief,
Ma main voltigeait dans l'espace,
L'Espagnol remuait son chef
D'une façon fort dramatique. Bref,
De nos desseins, comme le sort se joue!
Ces deux objets se rencontrant soudain,
L'Espagnol m'appliqua sa joue
Dans le creux de la main. (*bis.*)

ÉMILIE.

Oh ciel! vous lui avez donné un soufflet?

JACQUEMIN.

C'est là ce qu'il a prétendu, ce malheureux... péninsulaire!...

ÉMILIE.

Est-il possible?

JACQUEMIN.

Et je dois avouer que la plupart de ceux qui se trouvaient là étaient de son avis. Enfin, cet homme se croyant insulté, m'en a demandé satisfaction... Et ce matin (montrant sa main gauche) voilà comment il m'a arrangé... aussi, je vous réponds qu'il ne se frottera plus à vous injurier.

ÉMILIE.

Mon Dieu, mon Dieu! est-ce une blessure grave?

JACQUEMIN.

Non... (en souriant) ça me cuit! (il rit plus fort.) Oh! pour me cuire, ça me cuit; mais, comme c'est pour un bon motif, je ne m'en occupe pas, et j'en suis même flatté.

ÉMILIE.

Voilà, Monsieur, voilà ce qu'on gagne à être mauvaise tête!... Et si votre adversaire vous avait tué?

JACQUEMIN.

Il m'aurait rendu service, et je lui en aurais su gré éternellement: parce que, n'ayant pas de place, il vaut mieux mourir d'un coup d'épée... que d'appétit. Secondement, si j'étais *ad patres*, je ne serais pas exposé à rencontrer cet indigne colonel que j'exècre, et à qui je ferai tout le mal possible, je vous le déclare.

ÉMILIE.

Mais lui ne vous a jamais rien fait?



JACQUEMIN.

Il faut bien qu'il y en ait un qui commence.

ÉMILIE.

Voyez comme vous êtes injuste... c'est à sa sollicitation que vous n'avez pas été inquiété pour cette chanson... Il a fait destituer M. de Guerbois...

JACQUEMIN, avec joie.

Il est destitué? oh! bravo! bravissimo!... je m'exprime en italien, de joie.

ÉMILIE.

Et vous, vous rentrez en grâce auprès du ministre.

JACQUEMIN, joie croissante.

Je suis réemployé aux affaires étrangères?

ÉMILIE.

Avec avancement... la place de sous-chef.

JACQUEMIN, au comble de la joie.

Sous-chef de bureau! ah! grand Dieu de Dieu de tous les dieux! quel bonheur!!! sous-chef! (avec regret) mais quelle écriture et quelle intelligence perdues!

ÉMILIE.

C'est pourtant à M. de Fougerolles que vous devez cela! voyez comme vous êtes ingrat envers lui!

JACQUEMIN, s'animant.

Je ne vous dis pas; mais ce colonel ne sait pas si j'ai une belle écriture et des moyens... il l'ignore; nous n'avons jamais eu ensemble que des relations de chien... de Terre-Neuve!.. S'il m'a protégé, c'est uniquement pour vous plaire... Mettez-vous à ma place, mademoiselle Émilie! Je suis d'un tempérament jaloux... C'est là mon malheur! (Avec force.) Je tuerais un homme comme un stupide lapin.

ÉMILIE.

Vous?

JACQUEMIN.

Il faut qu'il s'éloigne de moi, ou que je m'éloigne de lui. Je ne peux pas exposer mon avenir à une rivalité... à graines d'épinards!...

ÉMILIE.

Vous êtes terrible, en vérité!

JACQUEMIN.

Je ne désire point sa mort, non! oh! grand Dieu! non; mais il faut qu'on le renvoie... Il ne serait qu'à cinq ou six cents lieues de Saint-Cloud, c'est égal : je me dirais : Je suis tranquille, il est à la campagne.

ÉMILIE.

Dépend-il de moi de l'éloigner?

JACQUEMIN.

Vous comprenez que je ne peux pas entrer là-dedans; les aides-de-camp, les Espagnols et moi, nous ne pouvons pas cadrer; il faut qu'ils soient détruits, ou moi. (Avec force.) C'est Rome et Carthage. Ah! si j'étais roi de France!... je ferais battre les Espagnols et les aides-de-camp à mort... je renouvellerais le fameux duel de ces deux animaux qui se sont complétement dévorés, et dont il n'est resté, dit-on, que les pattes de derrière. Voilà dans quel état je voudrais les voir! sauf mon oncle...

ÉMILIE.

Vous me donnez une idée...

JACQUEMIN.

Vrai?... Ah ça mais, je ne fais donc que ça de vous

donner des idées! alors ça m'explique pourquoi je n'en trouve plus quand j'en ai besoin.

ÉMILIE.

Du calme, mon ami, de la patience, et laissez-moi agir... J'aperçois le colonel.

JACQUEMIN, avec humeur.

Encore! quel être!

Il fait un mouvement pour sortir.

ÉMILIE, le retenant.

Restez un instant, que je vous présente... il faut bien qu'il connaisse son protégé.

JACQUEMIN.

Il ne me connaît que trop: quand il ne me fait pas mordre par ses employés, il me suit de sa personne. Il ne me protége pas, cet homme-là; il me poursuit, il me pourchasse!

ÉMILIE.

En vérité, Jacquemin, vous vous créez des chimères pour le plaisir de vous chagriner.

JACQUEMIN.

C'est vrai, mademoiselle Émilie, c'est vrai, je suis mon plus grand ennemi... sans moi, je serais très-heureux; j'ai une tête affreuse!

ÉMILIE.

Silence, le voilà.

SCÈNE V

FOUGEROLLES, ÉMILIE, JACQUEMIN.

FOUGEROLLES, entrant par la droite, à Émilie avec empressement.

Je me suis échappé et j'accours auprès de vous... (Apercevant Jacquemin.) Quel est donc ce jeune garçon?

ÉMILIE.

C'est Jacquemin, votre protégé.

FOUGEROLLES.

Ah! ah!

JACQUEMIN, avec humeur.

Oui, Monsieur, oui!

ÉMILIE.

Et qui voulait vous faire ses remercîments; mais il est timide... (Bas à Jacquemin.) Prenez l'air content.

FOUGEROLLES, à Jacquemin.

Eh bien! vous avez un emploi lucratif, vous êtes satisfait?

JACQUEMIN, de même.

Mais oui, je suis très-flatté... comme vous voyez... de ce que vous avez fait... et de ce que vous voulez faire pour moi.

FOUGEROLLES.

Ma protection est bien placée, je le sais.

JACQUEMIN, à part.

Il veut dire à gros intérêt, le sacripant!

FOUGEROLLES.

Je ne vous laisserai pas là; avec du zèle et de l'intelligence on va loin.

JACQUEMIN, à part.

Alors, tu n'en auras jamais autant que je t'en souhaite.

FOUGEROLLES, à Émilie.

Éloignez-le, je vous en conjure.

ÉMILIE, bas à Jacquemin.

Allez, Jacquemin, et rassurez-vous, vilain jaloux.

JACQUEMIN, bas à Émilie.

Qu'il s'en aille! qu'il s'en aille! ou je me livre à

mes projets ecclésiastiques; je prends le froc, net, (avec force) je prends le froc... (plus fort) net!

Il sort par le troisième plan à gauche.

SCÈNE VI

ÉMILIE, FOUGEROLLES.

FOUGEROLLES.

Eh bien! charmante Émilie, êtes-vous contente de moi?

ÉMILIE.

Pourquoi cette question, monsieur le colonel?

FOUGEROLLES.

C'est que si le terme des bons offices est arrivé, celui des récompenses doit être proche.

ÉMILIE, avec embarras.

Vous êtes, monsieur de Fougerolles, un impitoyable créancier... (A part.) Si je pouvais ajourner...

FOUGEROLLES.

J'ai rempli mes engagements, refuserez-vous de tenir les vôtres?

ÉMILIE.

Mais...

FOUGEROLLES.

AIR : *Il faut agir avec prudence (Pré-aux-Clercs).*

Quel est donc ce mystère?
Devant moi vous tremblez...

ÉMILIE.

Je ne puis vous le taire,
Tous mes sens sont troublés!

FOUGEROLLES.

Cet aveu de tendresse

Qui m'a fait vous servir,
J'en reçus la promesse,
Pourquoi donc en rougir?

ÉMILIE.

Dans ce moment, monsieur, c'est moi qui vous supplie.
Vous faire un tel aveu! voyez mon embarras.

FOUGEROLLES.

Vous me l'aviez promis, parlez, belle Émilie,
Eh quoi! vous ne répondez pas?

ENSEMBLE

FOUGEROLLES.

Quel est donc ce mystère?
Devant moi vous tremblez;
Je ne puis vous le taire
Tous mes sens sont troublés.
Cette douce tendresse,
Si j'ai su l'obtenir,
De tenir sa promesse
Doit-on jamais rougir?

ÉMILIE.

Cachons-lui ce mystère,
Tous mes vœux sont comblés,
Et sachons le lui taire;
Tous mes sens sont troublés.
Éludons ma promesse;
Si j'ai su réussir,
De trahir ma tendresse
J'aurais trop à rougir.

FOUGEROLLES.

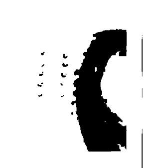
Imiterez-vous votre protégé, qui, en vérité, n'a pas l'air très-touché des services que je lui ai rendus.

ÉMILIE.

Oh! vous vous abusez... c'est qu'il est souffrant, et préoccupé d'une pensée... (par inspiration) dont vous êtes l'objet.

FOUGEROLLES.

Moi?



ÉMILIE.

N'avez-vous pas remarqué qu'il est blessé?

FOUGEROLLES.

J'ai cru voir qu'il est blessé à la main; mais quel rapport?...

ÉMILIE.

Diriez-vous encore qu'il est un ingrat, si cette blessure (avec intention) il l'avait reçue pour vous? (A part.) Forçons-le à me venger d'Alva.

FOUGEROLLES.

Pour moi? ah! voilà qui est fort singulier.

ÉMILIE.

Car Jacquemin est un homme rare... sous cette enveloppe de timidité, de simplicité même, il y a un cœur brave et généreux.

FOUGEROLLES.

De grâce, expliquez-moi...

ÉMILIE.

Jacquemin se trouvait je ne sais dans quel lieu public, il y avait là plusieurs Espagnols attachés à l'ambassade... Ces messieurs disaient tout haut leur opinion sur les personnages les plus éminents de la cour, et les maltraitaient d'une affreuse manière.

FOUGEROLLES, impatient.

Mais vous parliez de moi?

ÉMILIE, toujours avec intention.

Ils ajoutaient que l'armée était sans chef habile, sans officiers distingués, qu'on avait renvoyé tous les généraux de l'empire.

FOUGEROLLES, avec une impatience plus marquée.

Mais moi, moi?

ÉMILIE.

Oh! je n'oserais répéter...

FOUGEROLLES, vivement.

Dites, dites; je meurs d'impatience.

ÉMILIE, à part, finement.

Allons donc... (Haut.) Mais il disait qu'on peut juger par vous des officiers qui entourent le roi, que vous êtes un colonel de boudoir, sans talents militaires.

FOUGEROLLES, avec colère.

Misérables Espagnols! et le roi appuie ces gens-là!

ÉMILIE, continuant avec une hésitation feinte.

Ils ajoutaient même... oh! pardonnez! ils ajoutaient que Napoléon n'aurait pas voulu faire de vous un caporal.

FOUGEROLLES, avec explosion.

Ah! c'en est trop! je cours à l'ambassade.

ÉMILIE, à part.

Tout serait perdu! (Haut, le retenant.) Et qu'allez-vous faire à l'ambassade?

FOUGEROLLES.

Laver dans le sang de ces misérables!...

ÉMILIE.

Eh quoi! vous allez chercher querelle à quarante personnes?

FOUGEROLLES.

Il faut cependant que je me venge!

ÉMILIE

Si vous en tuez quelques-uns, cela convertira-t-il les autres? et si vous vous faites tuer?.. c'est de tous qu'il faudrait se venger.

FOUGEROLLES, *se promenant agité.*

Et le roi ne châtierait pas en masse ces insolents étrangers?

ÉMILIE, *avec intention et finesse.*

Il y a peut-être un moyen.

AIR : *Je lui disais sur toi sans cesse* (Capitaine Roland)

On dit partout que la comtesse
A du crédit auprès du roi ;
Elle a du tact, de la finesse,
Et vous n'en manquez pas, je croi ;
Votre esprit, votre intelligence,
Sauront bien arranger cela.

FOUGEROLLES, *animé.*

Comptez sur mon expérience, (*bis.*)
Je trouverai ce moyen-là. (*bis.*)

ÉMILIE, *toujours avec intention.*

Une bonne petite déclaration de guerre.

FOUGEROLLES.

Oh! c'est impossible!

ÉMILIE.

Pourquoi? en faisant envisager à la comtesse que le gouvernement espagnol fait insulter... (*après une pause*) le roi par ses agents.

Elle examine le colonel pour voir quel effet produit ce qu'elle vient de dire.

FOUGEROLLES.

Non! non, ce n'est qu'en intéressant directement les gens qu'on peut en obtenir quelque chose.

ÉMILIE, *à part.*

Les beaux esprits se rencontrent.

FOUGEROLLES.

Même air.

Jamais à perdre on ne s'expose
Avec des protecteurs puissants ;

Mais il faut toujours à sa cause
Il faut associer les gens.
Je vais lui dire en confidence
Que c'est elle qu'on attaqua...
Qu'en pensez-vous?

ÉMILIE, avec finesse, mais d'un air modeste et les yeux baissés.

Mon ignorance...
J'avouerai que mon ignorance,
N'eût pas trouvé ce moyen-là. (*bis.*)

FOUGEROLLES.

C'est que vous ne connaissez pas le monde comme moi.

ÉMILIE, finement.

Vous êtes diplomate, colonel.

FOUGEROLLES, avec une modestie feinte.

Tout le monde l'est un peu.

ÉMILIE, finement.

Vous croyez? eh bien! j'aime à vous voir dans ces dispositions. Je suis aise que vous preniez cette affaire à cœur, car je suis indignée de la conduite de ces Espagnols.

FOUGEROLLES, avec intention.

Est-ce une preuve de l'intérêt que vous portez à la personne offensée?

ÉMILIE, avec embarras.

En pourriez-vous douter?

FOUGEROLLES.

Avec une si douce certitude, ma réussite est assurée.

AIR : *Allons, compte sur moi, ma chère* (de *Pécherel l'Empailleur*).

Les coups de ma juste vengeance,
Je saurai bien les diriger,
Et de leur coupable insolence,



Je saurai bientôt me venger.
C'est de loin qu'ils portent leurs coups;
De les imiter, je me flatte;
Puisqu'on m'attaque en diplomate,
En diplomate vengeons-nous!

ENSEMBLE

Les coups de ma juste vengeance, etc.

ÉMILIE, à part.

Je diffère, ainsi je le pense,
L'aveu qui devait m'engager;
Son cœur est tout à son offense,
A l'amour il ne peut songer.

Fougerolles sort par la porte de droite.

SCÈNE VII

ÉMILIE, *seule.*

Cela va bien... le voilà aux prises avec sa vanité blessée; j'en suis débarrassée pour aujourd'hui, et demain je retourne à Paris : c'est lui qui me vengera d'Alva... Mais est-il possible? voilà que j'ai entamé une intrigue... moi?... me voilà chef d'un complot... contre l'ambassade d'Espagne!... mais où donc ai-je pris tant d'audace?... en vérité, je ne me reconnais plus depuis hier que je suis à Saint-Cloud... (Elle remonte la scène et regarde à droite.) Bien, bien, j'aperçois le colonel... il a trouvé la comtesse; elle a l'air scandalisé; ils approchent.

Elle se met un instant derrière un bosquet, à droite, pour n'être point vue.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, FOUGEROLLES.

Ils entrent par la droite et sont très-affairés, s'arrêtent un instant et traversent le théâtre, sans descendre la scène.

LA COMTESSE, **à Fougerolles, d'un ton très-animé en marchant.**

Cela est-il possible, colonel?

FOUGEROLLES.

Rien n'est plus exact, Madame.

LA COMTESSE, **s'arrêtant ainsi que Fougerolles.**

Et ce pauvre jeune homme est blessé pour moi?... ah! si je pouvais faire repentir de leurs propos les insolents démocrates qui font les affaires d'Espagne!

FOUGEROLLES.

Je vous l'ai dit, Madame, les intérêts du roi exigent qu'ils soient mis à la raison, cela devient intolérable!

ÉMILIE, **à part.**

A merveille!

LA COMTESSE, **montrant à Fougerolles une lettre qu'elle tient à la main.**

Voyez-donc, colonel, l'aimable lettre que m'écrit le roi Ferdinand... il m'appelle son amie, sa protectrice.

FOUGEROLLES.

Cela prouve qu'il sait choisir.

ÉMILIE, **à part.**

Et qu'il a besoin de la comtesse.

LA COMTESSE.

Venez, je veux parler de cette affaire à Sa Majesté.

Fougerolles et la comtesse sortent du côté opposé à celui par lequel ils sont venus.



SCÈNE IX

JACQUEMIN, ÉMILIE.

ÉMILIE, d'abord seule, avec joie.

Allons... courage, patience... les affaires s'embrouillent... c'est de bon augure... ah! l'on me traite de coquette!... (Elle remonte la scène et regarde à gauche.) Voilà mon jaloux! il cause avec la comtesse! ah! mon Dieu! que lui disent-ils donc? (A Jacquemin qui paraît.) Eh bien! qu'y a-t-il encore?

JACQUEMIN, entrant à grands pas et avec beaucoup d'humeur.

Qu'est-ce que ça veut dire? qu'est-ce que ça signifie? je viens de rencontrer votre aide-de-camp avec la comtesse de chose...

ÉMILIE.

Eh bien?

JACQUEMIN.

Ils m'ont pris la main l'un après l'autre, en me disant : Brave et digne jeune homme! votre conduite est gravée là... comptez sur moi! Qu'est-ce que c'est qu'un homme qui vient me broyer la main sans m'en prévenir? il m'a fait un mal affreux! et vous direz que ce colonel ne vous aime pas?

ÉMILIE.

Pas si haut, on pourrait vous entendre.

JACQUEMIN.

Qu'est-ce que ça me fait, je n'ai rien à craindre, moi! (Avec colère.) Ne cherchez pas à le cacher, mademoiselle Émilie, vous lui avez dit que je me suis

battu pour vous, et alors, lui, il m'écrase les mains pour me prouver sa reconnaissance.

ÉMILIE.

Mais Jacquemin, vous ne savez pas.

JACQUEMIN, l'interrompant.

Mademoiselle Émilie, ne me coupez pas!.. je connais le cœur humain, on n'écrase pas les mains des gens sans motif!

ÉMILIE.

Et si M. de Fougerolles croyait avoir la preuve que c'est pour lui que vous vous êtes battu?

JACQUEMIN.

Pour lui?.. Moi? me battre pour lui? (Riant de pitié.) Oh! mais c'est d'une fatuité inconcevable! j'irais me battre pour l'être que j'abhorre le plus?

ÉMILIE.

C'est moi qui le lui ai dit...

JACQUEMIN, avec colère et se promenant à grands pas.

Vous?... mais alors vous compliquez ma situation! la protection de cet homme-là m'était déjà fort incommode; maintenant, voilà que je suis en butte à son amitié. Mademoiselle Émilie! vous me faites prendre ma patrie (ma belle patrie, comme on dit)... vous me la faites prendre en grippe. (Plus fort.) Allons! c'est fini, il n'y a pas moyen d'empêcher cet homme de vous aimer, aussi je jette les Pyrénées entre nous... La France, je l'ai maintenant en horreur, je livre la France à l'exécration de la postérité, elle et ses colonels... (D'un air de dégoût.) Ah Dieu!

ÉMILIE.

Calmez-vous, au nom du ciel, et écoutez-moi.

JACQUEMIN, *extrêmement animé.*

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Non, tout le courroux de mon âme
Contre la France est déchaîné ;
Je te maudis, pays infâme,
Pays d'enfer, pays damné,
Où pour mon malheur je suis né !
Pour expier tes injustices,
Oui, je voudrais avant deux ans
Voir périr tous tes édifices,
Et raser tous tes habitants.

Se reprenant :

Non... voir raser tes édifices ;
Et périr tous tes habitants.

C'est plus fort que moi ; je ne peux pas fouler le même sol que cet intrigant-là !

ÉMILIE.

Eh bien ! je ne dirai plus rien pour vous détourner de votre belle résolution. Adieu !

Elle sort par la gauche.

SCÈNE X

JACQUEMIN, *seul, stupéfait.*

Elle me plante là !.. (Il redescend la scène.) O mon oncle !... mon pauvre cher bon gros oncle !... accueille dans ton monastère un sous-chef de bureau exilé... (S'animant de nouveau et remontant la scène.) Oui, ingrate Émilie, je pars pour l'Espagne. Dans ce pays-là, je vais me livrer à la plus odieuse flânerie qu'il y ait sous le ciel... dans ce pays-là, je ne ferai rien de rien... je vais peut-être acquérir une grosseur révoltante, ma dimension deviendra un objet de curiosité pour les

voyageurs... et ce sera ton ouvrage... de toi et de ton colonel!... (Après une pause.) Mais comment partir? comment faire la route? moi qui n'ai jamais été habitué à demander l'aumône... surtout en espagnol... je ne sais que *si signor*... et encore c'est italien... n'importe!

AIR : *Beau voltigeur, éloigne-toi* (d'Amédée de Beauplan).

Adieu donc, climat enchanteur!
Adieu donc, France, ô ma patrie!
Ton ciel n'est plus en harmonie
Avec l'ouragan de mon cœur. (*bis.*)
Pour accomplir mes destinées,
Je fuis ton ciel, ton ciel serein : (*bis.*)
Il me faut un soleil d'airain,
Je vais franchir les Pyrénées.

Pour mettre un terme à mes regrets,
Daigne m'accueillir dans ma fuite,
Espagne ! terre favorite
Des guitares et des mulets. (*bis.*)
Tes routes de mendiants ornées,
Et tes monts couverts de voleurs; (*bis.*)
Avec force.
C'est ce qu'il faut à mes malheurs,
Je vais franchir les Pyrénées.

Avec colère après avoir regardé à gauche.

Allons, les voilà qui reviennent. Je ne peux pas m'expatrier tranquillement.

SCÈNE XI

MADAME DE LIGNEVILLE, FOUGEROLLES, ÉMILIE, *entrant par la gauche*, JACQUEMIN.

MADAME DE LIGNEVILLE.

Mais qu'avez-vous donc, colonel, vous paraissez préoccupé?



FOUGEROLLES.

En effet, une affaire importante se traite en ce moment...

ÉMILIE, à Fougerolles.

Et cela vous intéresse?...

FOUGEROLLES.

Beaucoup.

MADAME DE LIGNEVILLE.

La comtesse est chez le roi. Elle a passé près de moi sans me voir; elle semblait vivement émue... des courriers viennent de partir du château. Il y a quelque chose d'extraordinaire.

FOUGEROLLES, remontant et regardant à gauche.

Nous allons le savoir, car je vois la comtesse... (Ici les dames remontent pour apercevoir la comtesse. A Jacquemin d'un air mystérieux.) N'oubliez pas que c'est pour elle que vous vous êtes battu...

JACQUEMIN, étonné.

Comment, pour elle? c'est donc changé?

FOUGEROLLES.

Silence!

JACQUEMIN, à Émilie pendant que Fougerolles va au-devant de la comtesse.

Mademoiselle, un mot d'explication avant mon départ pour les Pyrénées.

ÉMILIE, à demi-voix.

Taisez-vous! vous gâteriez tout.

JACQUEMIN, à part.

Comment?

MADAME DE LIGNEVILLE.

Voici la comtesse.

SCÈNE XII

MADAME DE LIGNEVILLE, LA COMTESSE, FOUGEROLLES, ÉMILIE, JACQUEMIN.

FOUGEROLLES, *vivement.*

Eh bien! madame?

LA COMTESSE.

Les yeux du roi se sont dessillés. L'ambassadeur d'Espagne reçoit ses passeports; le cordon sanitaire va franchir les Pyrénées... la guerre est déclarée!

FOUGEROLLES, *avec joie.*

La guerre!

MADAME DE LIGNEVILLE et ÉMILIE, *avec surprise.*

La guerre?

JACQUEMIN.

Comment, la guerre? la guerre avec l'Espagne? (*Avec une surprise inquiète.*) Eh bien! et mon oncle?

LA COMTESSE.

Vous, général de Fougerolles...

FOUGEROLLES, *avec reconnaissance.*

Général? Ah! madame!

LA COMTESSE.

Le roi vous confie une brigade d'infanterie... et vous ordonne de partir aujourd'hui même pour Bayonne.

JACQUEMIN, *avec explosion.*

Il part!.. Vive le roi!.. oh! sacrebleu! vive le roi!

ÉMILIE, *à part.*

Quel bonheur! (*Bas à Jacquemin.*) Partez-vous toujours, grognon?

JACQUEMIN, très-gaîment.

Non, puisque le monstre s'en va.

LA COMTESSE.

Vous, mon cher Jacquemin... (Jacquemin passe devant Fougerolles qu'il salue d'un air gauche) vous qui avez si généreusement, si vaillamment exposé vos jours pour défendre l'honneur du roi...

JACQUEMIN, stupéfait.

Du roi, du roi... c'est donc pour le roi, à présent? (A la comtesse.) Ah! ça, mais vous ne voulez donc plus?... (Il se retourne vers Fougerolles.) C'est que M. de Fougerolles m'avait dit...

Fougerolles lui fait signe de se taire.

LA COMTESSE, bas avec mystère.

Silence!... (Haut.) Sa majesté vous accorde sur sa cassette une pension de quinze cents francs.

JACQUEMIN, au comble de la joie.

Quinze cents francs?... (Avec explosion.) Vive le roi! oh! sacrebleu! vive encore le roi! (Après un temps et à pleine voix.) Vive le roi!...

LA COMTESSE, bas à Jacquemin.

Et si le roi vous faisait appeler, ce qui ne m'étonnerait pas...

JACQUEMIN, d'un air très-entendu.

Ni moi.

LA COMTESSE.

C'est pour lui, pour lui seul que vous vous êtes battu.

JACQUEMIN, avec hésitation.

Bon... c'est uniquement pour... lui, pour le roi? (Changeant de ton en la prenant un peu à part.) Ah ça! dites-moi,

c'est pour le roi, pour le roi de France, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Certainement, vous sentez l'importance...

JACQUEMIN, avec aplomb.

Parbleu!

LA COMTESSE.

Je sais que c'est réellement pour moi que vous vous êtes exposé.

JACQUEMIN, toujours plus étonné.

Ah! vous savez que c'est... réellement... enfin, vous savez que c'est réellement!... bien, bien! (A part, avec doute.) Je dis : bien! bien!.. enfin, c'est égal.

LA COMTESSE.

Comptez toujours sur ma protection.

JACQUEMIN.

J'y compte, madame la comtesse.

LA COMTESSE, haut, à tout le monde.

Je vous laisse. Le roi quitte Saint-Cloud dans un instant... Je retourne à Paris... Général! je compte vous revoir avant votre départ.

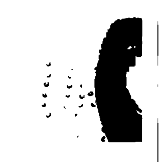
JACQUEMIN, à la comtesse.

Je vous souhaite un bon voyage.

LA COMTESSE, à Jacquemin.

AIR : *Vous avez fait déjà* (de la *Salamandre*).

Un mot nous perdrait tous.
Surtout! point d'imprudence,
Toujours ma bienveillance
Saura veiller sur vous.



FOUGEROLLES.

Un mot nous perdrait tous, etc.

ENSEMBLE

JACQUEMIN, à part.

Sur l'honneur ils sont fous !
C' n'est pas pour eux, je pense,
Que j'eus tant de vaillance...
N'importe ! taisons-nous !

ÉMILIE, à Jacquemin.

Un mot les perdrait tous ;
Ah ! gardez le silence,
Toujours leur bienveillance
Saura veiller sur vous.

MADAME DE LIGNEVILLE.

Est-il donc entre eux tous
Un secret d'importance ?
Je le saurai, je pense.
N'importe ! taisons-nous.

Fougerolles s'incline, madame de Ligneville et la comtesse sortent par la gauche, Fougerolles les conduit.

SCÈNE XIII

JACQUEMIN, ÉMILIE, FOUGEROLLES, *d'abord dans le fond.*

JACQUEMIN, à Émilie, avec joie.

Pensionnaire du roi ! ce sera notre dot.

ÉMILIE, à Jacquemin, de même.

Oui, et maintenant vous pouvez en toute confiance demander ma main à ma marraine.

FOUGEROLLES, redescendant, d'un air stupéfait.

Comment ?

ÉMILIE.

Je me marie, monsieur de Fougerolles ; vous êtes diplomate, et vous n'avez pas deviné cela, quand c'est vous qui avez aplani tous les obstacles qui s'opposaient à notre union.

FOUGEROLLES, piqué et avec reproche.

Ah! mademoiselle, quand vous m'aviez dit...

ÉMILIE, finement.

D'attendre.

JACQUEMIN, gaîment.

D'attendre, général, pas plus!

FOUGEROLLES.

Ainsi tout ce que j'ai fait, c'était pour lui.

ÉMILIE.

Non, Monsieur, c'était pour vous.

JACQUEMIN, de même.

Uniquement pour vous... pas plus!

FOUGEROLLES.

Je suis joué... De tout ce que j'ambitionnais, je n'ai rien.

ÉMILIE.

Et votre titre de général?

JACQUEMIN.

Et votre titre de général?

FOUGEROLLES.

J'espérais mieux.

JACQUEMIN, à part.

Quand je disais qu'il voulait quelque chose... Hein? ô grand Dieu! je dansais sur un précipice.

FOUGEROLLES, feignant de se résigner.

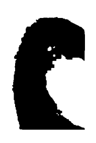
Allons, je suis battu!

ÉMILIE.

Vous prendrez votre revanche sur les Espagnols.

FOUGEROLLES.

Je l'espère. (A part.) Résignons-nous... autrement cet imbécile pourrait me trahir. (A Émilie froidement. Adieu donc, madame. (A Jacquemin.) Vous, mon brave



Jacquemin, le colonel de Fougerolles sait quel danger vous avez affronté pour défendre sa réputation.

JACQUEMIN.

Comment, c'est encore rechangé?... dites donc, dites donc... il faudrait tâcher de nous entendre un peu... la comtesse, le roi, le colonel... (Gaîment.) Arrangez ça entre vous, je ne peux cependant pas m'être battu pour tout le monde; (en riant) je ne suis pas un soldat suisse.

FOUGEROLLES, souriant.

Sans doute ! quant à la comtesse et au roi, c'est une feinte.

JACQUEMIN.

Bien, bien! je disais aussi : quant à la comtesse et au roi... ça ne peut être qu'une feinte... agréable d'ailleurs!... j'y suis...

FOUGEROLLES.

Mais je sais que c'est réellement pour moi...

JACQUEMIN, stupéfait.

Ah! vous savez aussi que c'est réellement... (A part) je n'y suis plus du tout... à force de m'expliquer l'affaire... il m'a embrouillé... je barbote... je ne comprends plus...

FOUGEROLLES.

Je n'oublierai rien... mais pas un mot à la comtesse.

JACQUEMIN.

Elle ne saura jamais ce qui en est... jamais!... jamais!..

FOUGEROLLES.

Je compte sur votre loyauté.

JACQUEMIN.

Comptez sur ma loyauté !

Même air que le précédent.

	FOUGEROLLES.
	Un mot nous perdrait tous, etc.
	JACQUEMIN, à part.
ENSEMBLE	Sur l'honneur, ils sont fous, etc.
	ÉMILIE.
	Un mot les perdrait tous, etc.

Fougerolles sort par la gauche.

SCÈNE XIV

JACQUEMIN, ÉMILIE.

JACQUEMIN, avec joie.

Mademoiselle Émilie... ou plutôt Émilie tout court; ma foi oui, Émilie, il faut que je me jette à vos genoux, (il s'agenouille) car c'est à vous que je dois tout ce qui m'arrive !

ÉMILIE, le relevant.

Je n'ai été dans tout ceci que l'instrument de vos désirs, c'est vous qui avez eu l'idée de tout ce qui s'est fait.

JACQUEMIN.

Comment ça?...

ÉMILIE.

Mais dame ! vous désirez rentrer au ministère...

JACQUEMIN.

Et voilà que je rattrape ma place avec avancement.



ÉMILIE.

Pour demander ma main, il vous manquait de la fortune...

JACQUEMIN.

Et voilà la cassette du roi qui s'ouvre à deux battants pour moi... (gaîment) c'est vrai!

ÉMILIE.

Pour éloigner le colonel, vous désirez la guerre...

JACQUEMIN, s'animant.

Je jette des cris belliqueux... et crac !...

ÉMILIE.

Voilà la guerre en Espagne.

JACQUEMIN, au comble de la surprise.

O ciel! est-il possible... mais je suis fâché de ça... j'ai été trop loin, je n'en voulais, ma foi, pas à l'Espagne. Voilà mon mariage qui va peut-être coûter la vie à cent mille hommes... (Avec regret.) Je ne pourrai jamais réparer ça! (Tout à coup et comme cherchant à rassembler ses souvenirs.) Ah ça! mais voyons donc, voyons donc; mais d'après ça, je pourrai donc devenir membre de l'histoire de France, comme Mazarin... et autres?

ÉMILIE.

Pourquoi pas? mais nous sommes heureux, tenons-nous-en là.

JACQUEMIN.

Oh! avec plaisir; mais retournons à Paris. (Appuyant.) Je veux retourner à Paris. (On entend le tambour qui bat aux champs) Qu'est-ce que c'est que ça?

ÉMILIE, remontant et regardant à gauche.

C'est le roi qui retourne à Paris; toute la cour le suit...

JACQUEMIN, effrayé.

Grand Dieu! c'est encore moi qui les fais déménager. (Il crie au fond à gauche.) Arrêtez, arrêtez!... je ne veux pas que le roi aille à Paris!

ÉMILIE, le retenant.

Que faites-vous, Jacquemin?

JACQUEMIN, redescendant d'un air très-contrarié.

Non, j'aime mieux rester que de déranger continuellement la couronne.

ÉMILIE.

Puisqu'ils s'en vont, restons ici encore quelques jours; nous aurons le temps de nous marier tranquillement.

JACQUEMIN.

Allons, je le veux bien... c'est égal, j'ai des remords... L'Espagne va être bouleversée... mon pauvre oncle va peut-être se voir forcé de se sauver à pied; un gros homme comme ça, c'est bien pénible... Ah! si j'avais songé à ma funeste influence sur l'Europe, j'aurais épargné une guerre à la France! (D'un air important.) J'arrangerai cela.

AIR *de Doche.*

ENSEMBLE
Cachons-nous et sachons nous taire,
Laissons en paix partir la cour;
La solitude et le mystère
Sont les protecteurs de l'amour.

ÉMILIE, au public.

Messieurs, surtout que sa folie
N'ait pas d'imitateurs chez vous;
S'il s'est battu pour son amie,
Soyez plus d'accord, je vous prie,
Et ne vous battez pas pour nous.

JACQUEMIN.

Oui, oui; car les pièces nouvelles,

Pour raison redoutent le bruit ;
Et puis, bien souvent les querelles,
Vous voyez où cela conduit :
Ça détruit,
Ça nuit,

Indiquant gaîment sa main blessée.

Et ça cuit.

En s'éloignant, et à demi-voix.

ENSEMBLE {
Cachons-nous et sachons nous taire,
Laissons en paix partir la cour ;
La solitude et le mystère
Sont les protecteurs de l'amour.

FIN DE JACQUEMIN, ROI DE FRANCE.

UN SCANDALE

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre et dans la salle du Palais-Royal, le 18 janvier 1834.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE



PERSONNAGES

POMAGEOT, tanneur[1].
LAROCHE, étudiant[2].
ÉDOUARD, cousin de madame Durand[3].
MADAME DURAND, jeune veuve[4].
FROMAGEOT, peaussier[5].
ERNEST, cousin de madame Fromageot[6].
BOURDON, spectateur au parterre[7].
COTIGNEAU, contrebassier à l'orchestre[8].
MADAME FROMAGEOT, née Titine Camuset, femme de Fromageot[9].
UNE VOIX, dans la salle[10].

La scène se passe au théâtre du Palais-Royal.

1. M. Dormeuil. — 2. M. Anatole. — 3. M. Galle. — 4. Mademoiselle Éléonore. — 5. M. Alcide Tousez. — 6. M. Lhéritier. — 7. M. Bourdon. — 8. M. Barthélemy. — 9. Mademoiselle Virginie Déjazet. — 10. M. Bachelard.

UN SCANDALE

Un salon fermé, meublé.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DURAND, *assise auprès d'un guéridon; elle brode.*
ÉDOUARD, *entrant par le fond.*

MADAME DURAND.

Bon Dieu! Édouard, qu'avez-vous?

ÉDOUARD, désespéré.

Ce que j'ai? vous me le demandez... je sors du conseil de révision; en attendant mon tour, je me suis échappé pour vous voir, car dans une demi-heure je serai soldat, sans doute, je ne pourrai plus soupirer; je ne pourrai plus penser à vous sans la permission de mon capitaine.

MADAME DURAND.

Édouard, je vous défends de nourrir ces folles idées, entendez-vous, je vous le défends... Qu'est-ce que c'est donc qu'un étourdi comme ça?... Vous voulez donc me compromettre?

ÉDOUARD, vivement.

Moi? oh! jamais... Mais, ma cousine, mettez-vous à ma place : vous avez vingt ans, vous êtes conscrit; moi, je suis jolie femme, je suis veuve, vous m'ai-



mez, vous m'adorez... vous n'avez pas deux mille francs pour acheter un homme... vous allez être forcée de partir avec un sac sur le dos, un grand fusil bien lourd... et vous vous désolez... n'est-ce pas bien naturel?

MADAME DURAND.

D'abord, Édouard, à part l'absurdité de votre supposition, je vous défends encore une fois de vous exprimer ainsi.

ÉDOUARD.

Mais, ma cousine, alors, donnez-moi un conseil, il me sera toujours plus favorable que le conseil de révision. D'abord, s'il faut que je parte, s'il faut que je vous quitte...

MADAME DURAND.

Eh bien?...

ÉDOUARD.

AIR du *Baiser au porteur.*

S'il faut que je sois militaire
Dans quelque triste garnison,
Je me conduirai de manière
A passer ma vie en prison.

MADAME DURAND.

Y pensez-vous? perdez-vous la raison?

ÉDOUARD.

Oui, je ferai mal mon service,
Je veux languir sous les verroux.
Du moins tout seul, à la sall' de police,
J'aurai le droit de m'occuper de vous.
Du moins, tout seul, à la sall' de police,
Oh! ma cousin', j'pourrai penser à vous.

MADAME DURAND, après avoir réfléchi.

J'ai bien un projet qui vous sauverait. M. Pomageot m'aime... il ferait tout pour me plaire.

ÉDOUARD, avec humeur.

M. Pomageot! ce vieux ladre, ce vieux algonquin que je ne peux pas souffrir... et qui a l'audace de vouloir vous épouser?...

MADAME DURAND.

Lui-même. Je lui ai déjà dit un mot à votre sujet... il a fait la sourde oreille; mais je crois qu'en lui accordant ma main en échange du service qu'il me rendrait, cela pourrait...

ÉDOUARD.

Oh! j'aime mieux partir... ce serait payer trop cher ma libération...

MADAME DURAND.

Mais si aujourd'hui même il faut avoir ce remplaçant.

ÉDOUARD.

Eh bien! tant pis!... Il se présentera peut-être un moyen de me faire réformer... Je vais retourner au conseil de révision... je leur dirai... je ne sais pas trop ce que je leur dirai... je leur dirai que je suis amoureux.

MADAME DURAND.

Ce n'est pas un cas d'exemption.

ÉDOUARD.

Et si je ne réussis pas, c'est à moi que M. Pomageot aura affaire.

MADAME DURAND.

Silence! voici quelqu'un.

ÉDOUARD.

C'est une tyrannie, cela!

SCÈNE II

LES MÊMES, LAROCHE, *entrant par le fond.*

LAROCHE.

Me sera-t-il permis, ma chère voisine, de vous présenter mon hommage?

ÉDOUARD, à part.

Encore ce M. Théophile Laroche.

MADAME DURAND.

Vous savez, Monsieur, que j'ai toujours grand plaisir à vous recevoir.

ÉDOUARD, bas à madame Durand.

Ah! vous avez du plaisir à le recevoir... je veux partir.

LAROCHE.

Je vous l'avouerai, mon aimable voisine, je craignais qu'une indisposition ne vous eût atteinte, car vous n'avez point encore paru à votre fenêtre, et deux heures viennent de sonner.

ÉDOUARD.

Deux heures! l'heure du conseil... Au revoir! au revoir, ma cousine! (A Laroche, d'un air menaçant.) Monsieur...

LAROCHE.

Qu'est-ce que c'est?

ÉDOUARD, d'un ton poli.

Je... vous salue.

LAROCHE, à part.

Ma présence n'a pas l'air de le flatter beaucoup.

Édouard sort par le fond.

SCÈNE III

MADAME DURAND, LAROCHE.

LAROCHE.

Eh! mais, si je ne m'abuse, mon aimable voisine, un nuage bien sombre a traversé votre enjouement ordinaire... Auriez-vous quelque souci?

MADAME DURAND.

Un tracas, un ennui... le procès que je soutiens contre la famille de mon défunt mari...

LAROCHE.

Un embarras d'argent?...

MADAME DURAND.

Eh! mon Dieu, oui; une misérable somme de deux mille francs dont j'ai besoin aujourd'hui même me fait faute, m'inquiète, me rend toute...

LAROCHE, l'interrompant.

Est-il possible?... Ah! c'est dans ce moment que je sens tout le prix de la fortune... (Avec feu.) Que je serais heureux si je pouvais vous dire: ma belle voisine, les voilà! prenez, acceptez... je ne demande en échange d'un si léger service qu'un regard d'indulgence.

MADAME DURAND.

Monsieur Laroche!... Eh! mais...

LAROCHE.

Voilà ce que je vous dirais, Madame, si j'avais le bonheur de pouvoir vous obliger. (D'un ton posé.) Mais je n'ai rien dans ce moment; je ne suis qu'un pauvre



étudiant dont toute la fortune est encore dans l'avenir... et je n'ose vous exprimer ce que j'éprouve.

MADAME DURAND.

Courage, monsieur Laroche; mais pour un homme timide, vous ne vous acquittez pas mal d'un rôle fort éloigné de votre caractère.

LAROCHE, à part.

Elle a compris. (Haut.) Mais, j'y songe, M. Pomageot, lui qui m'a tant de fois parlé de vous...

MADAME DURAND.

Oh! lui...

LAROCHE.

Il est riche, il a de l'argent... je crois même qu'il en fait commerce.

MADAME DURAND.

Mais il est célibataire... il songe à se marier... il m'aime, en un mot.

LAROCHE.

Lui?... ah! grand Dieu! que me dites-vous là?

MADAME DURAND.

Il ne doute pas, dit-il, de ma solvabilité, mais il ne veut prêter qu'à sa femme.

AIR d'*Yelva*.

LAROCHE.

A-t-il bien pu vous tenir ce langage?
C'est un vieux fou... c'est un horrible juif.

MADAME DURAND.

Il m'a vraiment offert le mariage;
C'est là, dit-il, son désir le plus vif.
Faudra-t-il faire un pareil sacrifice?
Cet argent-là, certes, m'obligerait;
Mais l'épouser pour payer ce service,
C'est emprunter à trop gros intérêt.

LAROCHE.

Eh bien ! c'est moi, ma chère voisine, c'est moi qui aurai le bonheur de vous tirer d'embarras, aujourd'hui même... comptez sur moi... ces deux mille francs, vous les aurez... dussé-je les emprunter au diable !

MADAME DURAND.

Quoi ! vous voudriez... mais je ne sais, monsieur Laroche, si je puis consentir...

LAROCHE.

Vous me refuseriez ?...

MADAME DURAND, à part.

C'est qu'il les faut aujourd'hui !... (Haut.) Allons, je vous permets de me rendre service... (Avec finesse.) Sans condition ?...

LAROCHE.

Oh ! sans condition... (A part.) Ces choses-là ne se stipulent jamais. (Haut.) L'essentiel est de songer aux deux mille francs. Je cours m'en occuper.

MADAME DURAND.

Et moi, je vous laisse... et vous attends avec la plus vive impatience... Au revoir.

LAROCHE.

Au bonheur de vous revoir.

MADAME DURAND, à part, en sortant.

Édouard est sauvé.

LAROCHE, la reconduisant.

Vous êtes adorable !

Madame Durand sort par le côté.



SCÈNE IV

LAROCHE, *seul.*

Maintenant, il ne s'agit plus que de trouver la somme, car, comme dit le *Cuisinier Français*, pour faire un civet de lièvre, prenez d'abord un lièvre... Deux mille francs! c'est juste ce que mes parents m'accordent pour la dépense d'une année, et pas de danger que ce vieux cancre de Pomageot me compte au bout du trimestre un centime de plus que les cinq cents francs que mon père l'autorise à me payer... Si j'essayais cependant de l'attendrir... Après tout, quand je lui demanderais ces deux mille francs, qu'est-ce que je risque? il ne me proposera peut-être pas de m'épouser, quand le diable y serait... Justement le voilà... Ah! le vieux coquin! Est-ce que par hasard il apporterait l'argent à madame Durand?

SCÈNE V

POMAGEOT, *entrant par le fond*, LAROCHE.

LAROCHE.

Bonjour à monsieur Pomageot; enchanté de vous rencontrer ici.

POMAGEOT.

Comme vous voyez, ça ne va pas mal. Est-ce que madame Durand n'est pas chez elle?

LAROCHE.

Si fait... Elle est sans doute à sa toilette, elle va venir.

POMAGEOT.

Bien! Vous savez que je l'épouse.

LAROCHE.

Vous?

POMAGEOT.

Oui... c'est une affaire arrangée.

LAROCHE.

Ah! ah!...

POMAGEOT.

Voyez-vous... Je veux me retirer tout à fait de la tannerie, et alors, vous comprenez que j'ai besoin d'une femme pour bien des choses... un vieux garçon, c'est fort bête.

LAROCHE, avec intention.

Je l'ai souvent remarqué.

POMAGEOT.

De son côté, madame Durand, qui n'a pas de fortune, est bien aise de trouver un particulier... Moi, je suis fort épris d'elle. Tout bien combiné, nous nous allons parfaitement, et le maire de notre arrondissement est exposé à prononcer au premier jour la chose en question, mon pauvre ami.

LAROCHE, à part.

C'est ce qu'il faudra voir, par exemple!

POMAGEOT.

Et comme je veux que vous partagiez mon bonheur...

LAROCHE.

Comment ça?

POMAGEOT.

Je vous donnerai une nouvelle qui, je crois, n'est pas fort désagréable.



LAROCHE.

Qu'est-ce donc?

POMAGEOT.

Votre père m'écrit (j'ai reçu sa lettre hier), qu'il est tellement content du succès que vous avez obtenu dans votre dernier... comment est-ce que vous appelez cela?

LAROCHE.

Examen.

POMAGEOT.

C'est ça!... qu'il m'autorise à vous compter une année de votre pension à titre de... pourboire.

LAROCHE.

De gratification.

POMAGEOT.

Oui, de gratification, je me trompais de mot.

LAROCHE.

Ah! monsieur Pomageot! mon digne monsieur Pomageot! c'est la manne, la manne qui me tombe du ciel.

POMAGEOT, *étonné.*

La manne!... comment, ça vous fait cet effet-là?...

LAROCHE, *avec exaltation.*

C'est un bienfait qui, dans ce moment, vaut pour moi un million... Avez-vous jamais aimé?

POMAGEOT.

Si j'ai aimé?... la question...

LAROCHE.

Avez-vous jamais éprouvé le bonheur d'obliger, de tarir les larmes de l'objet de votre affection?

POMAGEOT.

Quant à tarir les larmes de l'objet de mon affec-

tion, je puis me flatter de les avoir taries... autrefois... c'était sous le Directoire... c'est-à-dire... eh bien! oui, c'était sous le Directoire; je suis tombé amoureux de la fille d'un chandelier de la rue des Arcis, le père n'a pas voulu... Je suis devenu maigre, mon pauvre ami, maigre, maigre... enfin, je ne sais à quoi comparer l'état funeste où j'étais... moitié coucou, moitié manche à balai; voilà ma position sous le Directoire.

LAROCHE, à part.

Il m'ennuie à mourir. (Haut.) Dites-moi, monsieur Pomageot, pouvez-vous me remettre aujourd'hui cette somme?

POMAGEOT, tirant de son porte-feuille des billets de banque qu'il remet à Laroche.

Volontiers... la voilà... vous êtes heureux que j'aie touché mes loyers ce matin.

LAROCHE.

Vous destiniez peut-être cet argent à madame Durand?

POMAGEOT.

Pas si bête! vous ne savez donc pas?... Elle a bien cherché à m'en emprunter; mais, moi, qui sais pourquoi faire, j'ai dit en moi-même : Non!... un petit moment!

LAROCHE.

A quel usage donc le destinait-elle?

POMAGEOT.

Oh! mon cher ami, une affaire atroce, et si je l'avais faite, je mériterais d'être mis sur un piédestal avec cet écriteau : *double jobard.*

LAROCHE.

Mais encore...

POMAGEOT.

Figurez-vous que cette jeune veuve voulait m'emprunter de quoi acheter un remplaçant à son petit cousin, qui est appelé par la conscription... elle paraît tenir beaucoup à ce que son petit cousin ne parte pas.

LAROCHE, à part.

L'aimerait-elle ?

POMAGEOT.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce que vous avez, Laroche?... vous êtes tout ému... (Criant.) Vous vous décomposez... Laroche, qu'avez-vous?

LAROCHE.

Rien, rien!... c'est la surprise... l'indignation... Elle voulait vous... (A part.) Quel trait de lumière!... (Haut.) Mon brave monsieur Pomageot, vous l'avez échappé belle! un si digne homme!... ah! mais c'est un serpent que ce petit cousin!

POMAGEOT.

Un serpent, vous avez dit le mot, heureusement qu'il n'est point à sonnettes, et c'est moi qui les tiens.

LAROCHE.

Mon cher monsieur Pomageot, je suis indigné du tour qu'on a voulu nous jouer.

POMAGEOT.

Comment, nous jouer?

LAROCHE.

Je dis nous, car je sens vivement cette injure, la part que j'y prends!... Vous, l'ami de mon père...

POMAGEOT.

Brave jeune homme! s'intéresse-t-il à moi, donc, celui-là?... Mais elle tarde bien à paraître, madame Durand.

LAROCHE.

Oh! vous n'y êtes pas... Madame Durand est à sa toilette, et vous concevez...

POMAGEOT.

Alors, je reviendrai... j'ai encore quelques termes à toucher dans cette maison... les affaires avant les plaisirs; au revoir, je reviens dans un instant...

Il sort.

SCÈNE VI

LAROCHE, *seul.*

J'espère ne pas placer à fonds perdus. Ah! madame Durand, vous nous dupiez tous les deux... Eh bien! je renonce à mon tiers de prétention. Je saurai bien vous forcer à épouser M. Pomageot, vous ne pouvez pas le sentir, tant mieux! vous m'avez laissé me confondre en soupirs, en protestations; je me venge... Vous l'épouserez... La voilà, à mon rôle.

SCÈNE VII

MADAME DURAND, LAROCHE.

MADAME DURAND.

Eh bien! monsieur Laroche?

LAROCHE.

Ah! Madame, vous voyez le plus heureux des hommes; j'ai réussi...



MADAME DURAND.

Ah ! Monsieur, que de reconnaissance !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Ah ! ma cousine, je suis le plus malheureux des hommes. J'ai échoué... me voilà dans le dix-septième de ligne, c'est gentil ! J'ai un quart d'heure pour fournir un homme.

MADAME DURAND, bas à Édouard.

Silence !

ÉDOUARD, étonné, et à part.

Comment ?

MADAME DURAND, à Laroche.

Quoi ! vraiment, vous vous êtes procuré cette somme ?

LAROCHE.

Oui, Madame, j'ai été éloquent, entraînant... je parlais pour vous... voilà les deux mille francs de M. Pomageot... quant à la condition qu'il vous impose, je ne sais si je puis, devant votre cousin...

MADAME DURAND.

Je vais l'éloigner.

LAROCHE, à part.

En lui donnant l'argent...

MADAME DURAND, bas à Édouard.

Tiens, voilà les deux mille francs, cours vite !

ÉDOUARD, avec joie, en sortant.

O ma cousine, je vous aime encore plus, si c'est possible. Il sort.

SCÈNE IX

MADAME DURAND, LAROCHE.

MADAME DURAND.

Et cette condition?

LAROCHE.

Vous la connaissez, Madame, et j'ai engagé ma parole d'honneur que vous ne l'enfreindriez pas... M. Pomageot vous aime... l'amour est de tout âge... il désire votre main; c'est à ce prix seul qu'il a consenti à vous rendre le service que je sollicitais pour vous.

MADAME DURAND.

Quoi! vraiment, il y tient... mais, Monsieur, songez donc...

LAROCHE.

Refusez... vous êtes libre... veuillez me rendre la somme et je cours dégager ma parole.

MADAME DURAND.

Ah! Monsieur, c'est un tour affreux que vous m'avez joué!

SCÈNE X

LES MÊMES, POMAGEOT, ÉDOUARD.

POMAGEOT, à Édouard.

Voulez-vous me laisser tranquille, jeune homme?... voulez-vous me laisser tranquille? (A madame Durand.) Madame, défendez-moi, je vous prie : votre cousin



m'attrape sur l'escalier... il saute sur moi, il m'embrasse, il m'appelle son sauveur...

ÉDOUARD.

Ah ! Monsieur !

POMAGEOT, le repoussant.

Encore...

LAROCHE.

Je sais, je sais ce que c'est, monsieur Pomageot ; j'ai prêté 2,000 francs à Madame pour votre compte ; elle est pénétrée de reconnaissance pour votre généreux procédé et consent à vous épouser. (Bas.) Dites comme moi.

POMAGEOT.

Il serait possible ? (A part.) Je tombe des nuages !

MADAME DURAND.

Si monsieur Pomageot m'épouse... certes, il s'en repentira.

SCÈNE XI

LES MÊMES, ERNEST *et* MADAME FROMAGEOT, *dans une loge*, L'ACTEUR *jouant le rôle de Pomageot*, *sur le théâtre*, BOURDON, *au parterre*, COTIGNEAU, *à l'orchestre des musiciens.*

MADAME FROMAGEOT, dans la loge, poussant un cri.

Ah ! je n'ai pas dit ça ?

L'ACTEUR.

Qu'est-ce que c'est ?

Mouvement général d'intérêt dans la salle et sur le théâtre. Les personnages de la pièce causent entre eux et semblent se demander quelle peut être la cause de cette interruption.

ERNEST, dans la loge.

C'est une dame qui se trouve mal, s'il y avait un médecin parmi ces messieurs ?

L'ACTEUR, aux autres acteurs.

Un médecin ! un médecin ! (Au public.) Messieurs... s'il y avait un docteur...

ERNEST.

C'est inutile!... la voilà qui revient... la voilà!

BOURDON, au parterre.

Tapez-y ferme dans les mains!

UNE VOIX, riant.

Conseil de claqueur!

L'ACTEUR, aux autres acteurs.

Continuons.

Il fait un signe au chef d'orchestre, l'orchestre joue la ritournelle de l'air de la *Colonne*.

MADAME FROMAGEOT, criant.

Arrêtez! arrêtez!...

L'ACTEUR.

Comment, Madame?...

MADAME FROMAGEOT, pleurant et passant sur le devant de la loge.

C'est indigne! c'est scandaleux! on devrait défendre des choses comme ça... cette pièce qu'on joue là... c'est un satyre.

L'ACTEUR, étonné.

Un satyre?...

MADAME FROMAGEOT.

Oui, Monsieur, un satyre... une pièce pleine d'inconvenance, et tout ça pour me perdre, pour ternir la réputation d'une femme qui n'a pas à se reprocher ce qui s'appelle une panse d'a; c'est mon événement que vous avez joué-là... et si je n'écoutais que mon indignation, je vous ferais traduire tous! depuis le premier jusqu'au dernier des derniers...



L'ACTEUR.

Mais, Madame, permettez !... cette violence...

MADAME FROMAGEOT.

Comment ! violence !... je vous fais mon compliment, vous avez des mots très-honnêtes.

BOURDON.

Laissez-la parler c'te dame ! qu'a s'explique... Honneur au beau sexe !

MADAME FROMAGEOT *à* L'ACTEUR, en l'indiquant.

Ce Monsieur est six fois plus aimable que vous, voyez-vous !

Elle salue Bourdon.

L'ACTEUR.

Je n'ai pas l'intention de lutter de courtoisie avec ce monsieur dont l'organe me paraît d'ailleurs excessivement agréable... mais je vous ferai observer d'abord, Madame, que vous interrompez un ouvrage qui n'est pas achevé.

MADAME FROMAGEOT.

Je vous trouve fort joli, par exemple ! (A Ernest qui essaie de la calmer.) Laissez-moi, mon cousin, laissez-moi ! je tiens à m'expliquer avec ce monsieur qui prononce des allocutions qu'on ne rencontre pas dans des bouches bien élevées... (A l'acteur.) Comment, Monsieur, vous jouez une infamie où je suis détériorée, dilapidée... et vous voulez que j'écoute ça en me croisant les bras ?... merci !...

L'ACTEUR.

Mais, Madame, si cette pièce présente quelque analogie avec votre situation (ce que j'ignore), il me semble que vous vous compromettez bien plus en en faisant la remarque publiquement qu'en la laissant

paisiblement achever, car maintenant voilà six cents personnes dans la confidence... et sans vouloir, en aucune façon, vous désobliger, je crois que vous avez pris le mauvais moyen.

MADAME FROMAGEOT.

Vous n'êtes qu'un bavard.

ERNEST, cherchant à la contenir.

Je vous en conjure, calmez-vous!

MADAME FROMAGEOT, criant.

C'est un bavard!

L'ACTEUR, au public.

Je ne répondrai pas à cette inconvenance.

MADAME FROMAGEOT, s'essuyant les yeux.

Mesdames, voilà de quoi il s'agit... Je dis, Mesdames, car c'est aux dames que je m'adresse : il n'y a qu'elles qui puissent apprécier ce qui m'arrive et sympathiser avec mon désagrément.

L'ACTEUR.

Mais, Madame, cela ne nous regarde pas, et si vous persistez à troubler ainsi le spectacle, je vais me voir contraint à requérir l'autorité pour...

MADAME FROMAGEOT.

Allez chercher qui vous voudrez, l'huissier, la troupe de ligne et le percepteur des contributions, ça m'est égal; je suis dans mon droit et toutes les dames me soutiendront.

BOURDON.

Oui, vivent les femmes!

MADAME FROMAGEOT, à Bourdon.

Mon jeune ami, taisez-vous aussi! vous avez de bonnes intentions, mais vous êtes horriblement ennuyeux.

BOURDON.

Avec plaisir. Respect à la beauté!

MADAME FROMAGEOT.

Mesdames, je vous demande un moment d'attention.

L'ACTEUR, impatienté.

Allons, asseyons-nous! c'est inimaginable... on n'a jamais vu chose pareille.

Il s'assied; les autres personnages de la pièce s'asseyent, en donnant des signes d'impatience.

MADAME FROMAGEOT.

Il s'agit ici de l'intérêt de tout le monde, car ce qui m'arrive aujourd'hui peut vous arriver demain. Il ne faut pas croire qu'on ait le droit de prendre la réputation d'une femme, d'y mettre des couplets sur l'air de *la Colonne*, et puis de dire : Je vais te faire voir pour de l'argent... non... non... (L'acteur donne des signes d'impatience.) Quand vous vous tortillerez sur votre chaise, vous comprenez que ce n'est pas tout ça qui me fait peur. Voilà le fait : Je me nomme Titine Camuset. Camuset du nom de mon père, Titine est un sobriquet d'amitié qui m'a été donné dans mon bas âge et il m'est resté; mais le fait est que mon prénom véritable, c'est Augustine, je ne vous le cache pas. Je suis venue au monde dix mois après l'entrée des alliés : mon père était très-riche et paralytique depuis 1813, par suite des grands bénéfices qu'il avait faits, et d'une peur... ayant quatre chevaux dans son écurie, et un tremblement dans les genoux qui inspirait le plus grand intérêt à tous ceux qui l'ont connu.

L'ACTEUR.

Mais tout ceci ne nous intéresse pas... Je ne vois point le rapport.

MADAME FROMAGEOT, au public.

Messieurs, je vous prierai d'imposer silence à ce monsieur qui me gêne.

PLUSIEURS VOIX.

Silence!

BOURDON.

Silence, les hommes!

MADAME FROMAGEOT.

Mes *pères* et mère me procurèrent la meilleure éducation... J'avais des maîtres de toute nature... maîtres de langues, maîtres d'agréments, etc., lorsque je perdis mes parents : j'avais alors trois ans... mais concevez-vous ça? ils avaient tout placé en viager... ils ne m'ont laissé absolument que ce qui s'appelle le blanc des yeux... Ah! ciel de Dieu! (je révère leur mémoire.) Dans un âge si tendre, je *m'armas* de philosophie et je me suffis à moi-même... avec l'aide du gouvernement qui me donna une place dans un établissement où je fus élevée avec beaucoup d'autres enfants frappés du même désagrément.

BOURDON.

C'est compris.

MADAME FROMAGEOT.

A l'âge de quinze ans je *m'échappas* de ce local et je fis la connaissance de M. Jacquinel, trombone au Cirque... un gros blond, le roi des hommes, celui-là! mais sans le sou, la misère en grandeur naturelle; manquant de tout : il se faisait des bre-



telles avec des cordes à violon qu'il chipait dans l'orchestre.

L'ACTEUR.

Madame, je mets la plus grande bonne volonté à suivre les phases de votre histoire, et je ne vois pas en quoi la pièce nouvelle peut vous compromettre.

MADAME FROMAGEOT, à l'acteur.

Laissez-moi tranquille! ce n'est pas à vous que je parle. (Au public.) *Je l'épousas*... brave homme! plein de délicatesse et de sentiment, il avait l'habitude fastidieuse de frapper les femmes et de se livrer aux liqueurs.

BOURDON, avec force.

C'est un gueux!

MADAME FROMAGEOT.

Enfin, à la suite d'une symphonie, le ciel le rappela à lui. J'honore sa mémoire, et je le *pleuras* pendant le temps nécessaire.

L'ACTEUR.

Mais, Madame, encore une fois, c'est un scandale.

MADAME FROMAGEOT.

Je vendis sa trombone ou son trombone, car je ne sais pas au juste le sexe de cet instrument-là, et pour me suffire à moi-même, *j'entras* demoiselle de boutique, c'est-à-dire, veuve de boutique chez un confiseur de la rue des Lombards. Au bout du temps consacré à l'affliction par la loi, j'unis ma destinée *à celui* de monsieur Fromageot, peaussier, rue Montorgeuil. (A l'acteur.) Ah! c'est ici que je vous tiens... mon petit.

L'ACTEUR.

Comment? votre petit?

MADAME FROMAGEOT.

C'est ici que la calomnie saute aux yeux. Vous avez vu que la dame de la pièce (celle qui est là avec son petit air), vous avez vu qu'elle va épouser M. Pomageot; moi, j'ai le désagrément d'avoir pour mari M. Fromageot... On voit l'intention... ils ont mis *Po* au lieu de *Fro!* parce qu'ils se sont dit : Si nous mettons *Fro*, nous pourrions nous faire une mauvaise chose, mettons *Po;* et alors ils ont mis *Fro*, et pas *Po*, c'est-à-dire, non, ils ont mis *Po* et pas *Fro*. Et on viendra soutenir que ce n'est pas mon anecdote? que ce n'est pas moi qui suis mise en pièce? moi et mon cousin... (Avec chaleur.) Oui, j'avoue que je l'ai sauvé du recrutement; mais il ne s'agissait pas de deux mille francs, ils ont falsifié la somme... il ne lui manquait que quatre-vingt-cinq francs... (S'animant davantage.) Il est vrai que je les ai empruntés à M. Fromageot avant la célébration, mais c'est parce que je ne les avais pas... (appuyant) c'est parce que je ne les avais pas!

L'ACTEUR.

Qu'est-ce que ça prouve? cela prouve tout au plus que l'action de cette petite pièce est naturelle puisque précisément la même chose vous est arrivée.

MADAME FROMAGEOT.

Il y a des êtres bien fatigants... dans les théâtres. Voilà comme ça s'est fait...

L'ACTEUR.

Je le demande aux gens de bonne foi, comment

est-il possible de supposer que nous ayons eu l'intention?...

VOIX, au parterre.

C'est juste.

BOURDON.

Je donne raison à Madame.

MADAME FROMAGEOT, à l'acteur.

Je ne vous en veux pas, à vous, mais vous avez été dindonné.

L'ACTEUR.

Madame! voilà une expression...

MADAME FROMAGEOT.

Dindonné : j'ai dit le mot et j'y tiens; quant à la pièce, quoique je la trouve fort... pitoyable, j'en ai vu de meilleures; cependant je vous dirai qu'au milieu de cet embrouillamini d'amour, de deux mille francs, de recrutement, il y a une chose qui est très-vraie, c'est le caractère saugrenu qu'ils ont donné à mon mari; ça... ça m'a fait plaisir; c'est très-bien observé... Vous allez voir l'infamie... Figurez-vous que mon mari a la faiblesse du domino... cet homme va donc satisfaire ses penchants au café de la Pointe Saint-Eustache où il boit de la bière.. mais il en boit... il en boit... (A Ernest.) Vous savez... et en jouant au domino, ce vieillard a la douloureuse infirmité de conter toutes ses affaires... La personne avec quoi il joue ordinairement est un autre vieux bonhomme, M. Cotigneau, qui gratte de la contrebasse ici à l'orchestre de cet établissement, et voilà comment le cancan s'est propagé.

COTIGNEAU, *se levant.*

Madame!

MADAME FROMAGEOT.

Taisez-vous!.. je respecte votre perruque blonde et votre gros violon... par égard pour ces dames, je ne veux pas vous dire ce que je pense... Vous n'êtes qu'un vieux cuistre! asseyez-vous et que le plus grand silence règne dans tous vos discours.

L'ACTEUR, *perdant tout à fait patience.*

Allons, il faut décidément prendre son parti.

SCÈNE XII

LES MÊMES, FROMAGEOT, *à la porte d'une loge.*

FROMAGEOT, *à l'ouvreuse.*

Je veux entrer! j'ai le droit, j'ai payé... je veux savoir ce qui en est... (*Au public.*) Messieurs, voilà ce qui m'arrive... une aventure fort tragique. (*Regardant la scène.*) Ah! si on joue la comédie, je ne veux pas troubler l'ordre.

L'ACTEUR.

Eh parbleu non! Monsieur, nous ne la jouons pas; depuis une demi-heure la comédie est dans la salle, nous sommes désolés.

FROMAGEOT.

Ah! si on ne joue pas, je peux parler... Figurez-vous que je me promenais tranquillement dans le jardin du Palais-Royal, je venais de faire ma partie de domino à la pointe Saint-Eustache... (*A la contrebasse.*) Cotigneau! vous n'êtes pas venu, vous, vieux farceur!

COTIGNEAU.

Je n'ai pas pu, j'avais répétition générale... j'aurais mieux aimé y aller.

FROMAGEOT.

Lorsque j'apprends qu'il y a du bruit dans le théâtre et qu'une dame s'est permis de livrer mon nom à la chose publique... quelle est cette dame?

COTIGNEAU.

C'est votre femme, madame Fromageot, tenez, là.

FROMAGEOT.

Ma femme! j'aurais dû m'en douter...

MADAME FROMAGEOT, se levant.

Eh bien! oui, Mesdames, je ne vous le cache pas, voilà l'homme à quoi je suis unie, M. Fromageot, peaussier; jugez de l'agrément que j'ai, étant liée à un être aussi ancien.

ERNEST.

Le fait est que vous êtes bien insupportable.

FROMAGEOT, apercevant Ernest.

Ah! mon Dieu!... Ernest avec ma femme!... Titine, je vous avais défendu...

MADAME FROMAGEOT.

Mesdames! monsieur est mon cousin... cousin germain... je ne veux pas qu'on pense...

FROMAGEOT.

Cousin!... cousin!... je vous l'avais défendu.

ERNEST.

Monsieur Fromageot! vous avez tort de venir faire du scandale dans un endroit public.

MADAME FROMAGEOT.

C'est une abomination!

FROMAGEOT.

Mon cousin! permettez...

ERNEST.

Vous avez tort de venir faire du scandale dans un endroit public; j'avais promis à Augustine de la régaler de spectacle.

MADAME FROMAGEOT.

Il m'avait promis de me régaler de spectacle.

ERNEST.

Je la régale.

MADAME FROMAGEOT.

Il me régale.

BOURDON, avec force.

Passez-moi le mari... j'en veux, moi, du mari.

FROMAGEOT.

Du tout! je ne veux point troubler l'ordre.

MADAME FROMAGEOT.

Comment, vous ne voulez pas troubler l'ordre, et vous venez me guetter, m'espionner, me tendre des piéges?... mais c'est une machination infernale..., celle de la rue Saint-Nicaise autrefois n'était qu'une chandelle romaine auprès...

L'ACTEUR.

Au fait, Monsieur, quoique cela ne me regarde pas, si ce monsieur est parent de votre dame.

FROMAGEOT.

C'est vrai! il est son cousin... (Je ne voudrais pas troubler l'ordre.) Mais cependant, il y a des bornes à tout, ma femme a des cousins que ça passe l'imagination... elle en a dans le commerce, elle en a dans le notariat, elle en a dans la garde municipale... Vous comprenez, Messieurs, que ma position



est digne d'intérêt... il me pleut des cousins... au point que l'autre jour j'ai dit à mon épouse... mais, malheureuse femme que tu es, donne-moi la note de tes parents, que je sache à combien de cousins je suis exposé.

MADAME FROMAGEOT.

Ah! l'horreur d'homme!... je ne demande qu'une chose : c'est si un mari a le droit, quand il est pourvu d'un physique aussi... dégénéré... s'il a le droit... encore, le physique, ce n'est rien... mais vous allez juger de son esprit... Ah! ah! mon cher ami, je vous tiens ici... Je vais dire l'histoire des perdreaux.

FROMAGEOT.

Madame!

MADAME FROMAGEOT.

Je vais dire l'histoire des perdreaux...

FROMAGEOT.

C'est une affaire de ménage qui ne regarde personne. (A l'acteur.) Monsieur, faites-la taire, s'il vous plaît!

L'ACTEUR.

Eh, Monsieur! si j'avais pu y parvenir, parbleu!... mais c'est un affreux scandale!

MADAME FROMAGEOT.

Voilà. Mon mari étant rempli de moyens, c'est lui qui va au marché... comme j'aime beaucoup les perdreaux; nous avons des personnes qui aiment beaucoup les perdreaux, d'autres qui ne s'en soucient pas, ça dépend des goûts. Moi, je les chéris... aux choux!... c'est une opinion. Et, comme j'avais plusieurs de mes cousins à dîner, je dis à mon mari

de me rapporter des perdreaux; il trouve donc un marchand qui en avait six; il lui demande le prix, le marchand lui dit : comme c'est mon reste, si vous prenez les six, je vous les passerai à vingt sous la pièce... cela faisait six francs; mais si vous voulez choisir, vous les paierez trente sous... Qu'est-ce qu'il fait, mon gaillard?... il choisit, il en prend quatre pour six francs, et il en laisse deux au marchand, lorsqu'il aurait pu les avoir tous les six pour le même prix... J'ai été trente-cinq minutes, montre à la main, à lui faire comprendre sa bêtise... il répétait toujours : « Mais j'ai eu les plus beaux. »

FROMAGEOT, *vivement.*

Mais j'ai eu les plus beaux, c'est vrai!

MADAME FROMAGEOT.

Là! voyez-vous? le voilà qui continue son travail!

BOURDON.

Quel affreux cornichon!

FROMAGEOT.

Eh bien! Titine, voulez-vous que je vous le dise? ce que vous venez de faire là, c'est très-petit. Voilà ce que j'appelle une femme atroce avec son mari.

MADAME FROMAGEOT.

Une femme atroce!... Ah! le gros monstrueux! mais vous êtes un homme de trop dans le monde... vous n'êtes qu'un affreux superflu... vous devriez vous retirer de la société, et aller vivre dans les bois avec les animaux les plus ridicules.

BOURDON.

Avec les cerfs et les daims... vu l'ornement.

FROMAGEOT.

Vous êtes un grossier, vous!

BOURDON.

Honneur aux dames!

MADAME FROMAGEOT.

Et je resterais avec un homme comme ça, moi?... Je demande la séparation ou je me détruis... Ah! ciel de Dieu! je regrette mon premier mari.

FROMAGEOT.

Et moi, donc?...

L'ACTEUR.

Mais, Madame, ce n'est pas dans une salle de spectacle qu'on vient déposer sa plainte... il y a un procureur du Roi.

MADAME FROMAGEOT.

Écoutez, mon brave homme!

L'ACTEUR, piqué.

Votre brave homme! votre brave homme!

MADAME FROMAGEOT.

J'ai un projet pour lequel vous pouvez m'être très-propice; pour me soustraire aux indignités de M. Fromageot, je veux me faire artiste.

FROMAGEOT.

Comment, artiste? ah! ma femme artiste... voilà du nouveau.

BOURDON.

Silence, le mari!

FROMAGEOT.

Mais qu'est-ce qu'il a donc, celui-là? il est acharné après moi!

L'ACTEUR.

Mais, Madame, cela exige des études, et d'ailleurs, nous n'avons besoin de personne.

MADAME FROMAGEOT.

Ah ! grand farceur que vous êtes, allez ! Ils disent qu'ils n'ont besoin de personne ; ils ont ici une petite mince qui chante.

L'ACTEUR.

Sans doute, Madame.

MADAME FROMAGEOT.

Elle n'a qu'un filet, mon cher, un simple filet.

L'ACTEUR.

Il ne m'appartient pas...

MADAME FROMAGEOT.

Je crois bien qu'il ne vous appartient pas ; mais, moi qui vous parle, j'ai la prétention de la remplacer, et même, je crois, avec quelque avantage. J'ai beaucoup de ses airs ; je les chante même toute la journée... et puis, je ne sais pas si c'est une sympathie, je l'abomine, cette petite actrice-là ; je ne peux pas la regarder en face ; il suffit qu'elle soit sur le théâtre pour que je ne puisse pas être dans la salle. Je veux lui couper l'herbe.

L'ACTEUR, appuyant.

Mais, Madame, peu nous importe votre antipathie...

MADAME FROMAGEOT.

Je veux lui couper l'herbe... Ah ! je ne demande pas le diable, allez ! pourvu que je sois débarrassée de mon monstre, c'est tout ce que j'ambitionne... (Elle se lève pour sortir.) Je vais aller en jaser avec vous.

FROMAGEOT.

Titine, je vous défends de vous livrer aux jeux de la scène.



MADAME FROMAGEOT.

Taisez-vous, substance inerte que vous êtes... allez acheter des perdreaux... vous n'êtes propre qu'à ça... et encore, et encore. Messieurs, je vous le recommande, quand cet homme est contrarié, c'est un cheval échappé... pur!... cheval!...

Elle sort.

L'ACTEUR.

Comment!... elle vient?...

Il quitte la scène pour aller au-devant de madame Fromageot.

FROMAGEOT.

Elle y va, le diable m'emporte... elle y va... malgré ma défense... Vous voyez, Messieurs, à quel degré est tombée l'autorité conjugale dans la rue Montorgueil... Oh! le mariage! le mariage!... celui qui l'a inventé est un scélérat digne du dernier supplice. S'il y a ici des hommes très-heureux dans leur ménage, et qui soient très-flattés d'être mariés... qu'ils se lèvent!

BOURDON, se levant seul.

Présent!

FROMAGEOT.

Voyez-vous! un sur six cents! voilà la proportion. Eh bien! écoutez, mes pauvres amis, mes chers compagnons d'infortune, je vous demande main-forte; il s'agit de faire chorus avec moi pour faire une avanie à ma femme, je désire qu'elle soit huée, sifflée, ressifflée et ressiffleras-tu!... car enfin, mes amis, vous savez ce que je suis... c'est ici une affaire de corporation... Il y a eu coalition des charpentiers, des tailleurs, des chandeliers... s'il y en avait une des... (L'expression me manque, notre langue est si

pauvre.) Quelle masse!! mais nous ne nous entendons pas, nous n'avons pas de syndic, nous allons chacun pour notre compte et voilà ce qui arrive... (Apercevant sa femme qui entre en scène avec l'acteur.) Attention! la voilà!

Il prend sa clef et siffle.

SCÈNE XIII

MADAME FROMAGEOT, L'ACTEUR, *et tous les autres* PERSONNAGES *de la pièce.*

MADAME FROMAGEOT, à son mari.

Ah! que c'est joli, ce que vous faites-là!... c'est propre!... c'est gentil!

FROMAGEOT, au public.

Je suis furieux!

BOURDON.

A la porte, le mari!

FROMAGEOT.

Je ne vous parle pas, à vous, avec votre voix de quarante-huit. (Au public.) Je la trouve détestable, est-ce votre avis?

MADAME FROMAGEOT, au public.

Messieurs! jugez un peu mon mari, je ne veux pas lui dire des choses désagréables devant le monde.

FROMAGEOT.

Il est temps!...

MADAME FROMAGEOT.

Mais vous avez dû remarquer qu'il n'a pas pour deux liards d'intelligence, il me siffle et je n'ai pas encore dit un mot, c'est un cabaleur. (A Fromageot.) Vous êtes un cabaleur.



BOURDON ET VOIX, au parterre.

A la porte, le cabaleur!...

FROMAGEOT.

Si c'est comme ça, je m'en vas... j'ai passé une soirée bien agréable pour mes cent sous... Merci, Titine!

Il sort.

MADAME FROMAGEOT, au public.

Maintenant qu'il est parti, je puis vous dire que je viens de conclure avec le Directeur.

Air d'*Aristippe*.

C'est convenu, le Directeur m'engage,
Oui, mais ce soir, par ma mauvaise humeur
J'ai compromis le succès d'un ouvrage,
Moi, qui souvent avais porté bonheur,
Oh! j'ai des torts bien grands envers l'auteur;
Mais il est beau de guérir ceux qu'on blesse,
Pour que l'auteur puisse atteindre son but,
Demain, Messieurs, je jouerai dans la pièce.
Je vous invite à mon premier début.

FIN D'UN SCANDALE.

FICH-TONG-KHAN

OU L'ORPHELIN DE LA TARTARIE

PARADE CHINOISE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 3 mars 1835.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. T. SAUVAGE ET G. DE LURIEU.



PERSONNAGES

FICH-TONG-KHAN, prince tartare, sous le nom et l'habit d'un banquiste [1].
KAKAO LXII, empereur de la Chine [2].
KAOUT-CHOUC, mandarin [3].
POUSSAH-POUF, id. [4].
GOULGOULY, fille de Kaout-Chouc [5].
MANDARINS.
GARDES.
ESCLAVES.
PEUPLE.

La scène se passe dans une salle du palais de l'empereur, à Pékin.

1. M. Achard. — 2. M. Tousez. — 3. M. Boutin. — 4. M. Sainville. — 5. Mademoiselle Pernon.

FICH-TONG-KHAN

Une grande salle d'un palais chinois. — Galerie au fond donnant sur un paysage et fermée par une balustrade; au premier plan, à gauche, une énorme théière. Au troisième plan, au fond, trois piédestaux sur lesquels sont des magots de grandeur naturelle; des coussins, à droite, au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

GOULGOULY, *seule, à la balustrade et regardant sur la place.*

LE PEUPLE, en dehors.

Bravo! oh! oh!

GOULGOULY.

O l'aimable jongleur! chaque jour il vient sur cette place, et chaque jour je trouve un nouveau charme à le voir. O mon Dieu! il pose une pointe d'épée sur son front, quel équilibre! ça fait plaisir et peine en même temps, c'est qu'il n'a pas l'air de s'occuper de ce qu'il fait; il regarde toujours de ce côté, il est très-gentil... une tournure distinguée... fi! que c'est laid, Goulgouly, vous, la fille du grand ministre Kaout-Chouc, bras droit du sublime Kakao, empereur de la Chine, vous jetez un regard à un vil saltimbanque! ah! c'est que le saltimbanque est un fort joli garçon, et ils ne sont pas communs les jolis garçons dans ce pays de magots.



AIR du *Baiser au porteur.*

C'est bien cruel! mais à ta destinée,
Pauvre Chinoise, il te faut obéir ;
Pense qu'ailleurs plus d'une infortunée,
Loin d'un amant est réduite à languir,
Et, comme toi, doit se taire et souffrir.
Pour notre sexe qu'on chagrine,
Partout, hélas ! les ennuis sont égaux...
On dit qu'en France on se croirait en Chine,
Tant les maris sont de vilains magots.

LE PEUPLE, en dehors.

Oh ! oh! ah! ah! (Cris d'effroi.) Aïe ! aïe !...

GOULGOULY.

Qu'arrive-t-il donc? la foule l'entoure, il se sera blessé... Kioly, Mahala... (Deux esclaves chinoises entrent et traversent le théâtre.) Courez vite sur la place et ramenez-le. Ce pauvre jeune homme! aussi, c'est ma faute, je lui ai donné des distractions, oui, je dois le secourir! il faut bien avoir de l'humanité... le voici...

SCÈNE II

GOULGOULY, FICH-TONG-KHAN, VALETS ET FEMMES DE GOULGOULY.

CHOEUR.

AIR du *Siége de Corinthe.*

Hélas ! la force l'abandonne,
Il peut à peine respirer...
Malgré moi mon âme frissonne,
Faut-il craindre ou bien espérer ?

GOULGOULY.

Souffrez-vous moins ? parlez, je vous supplie,

FICH, à part.

Ell' ne voit pas que c'est une couleur...

Haut.

En regardant une femme jolie,
Comment ne pas oublier la douleur !

CHŒUR.

Hélas ! la force l'abandonne, etc.

GOULGOULY.

Il a besoin de tranquillité, de calme, pour se remettre ; éloignons-nous...

On a déposé Fich sur les coussins, tout le monde se retire ; Goulgouly, restée la dernière, va s'éloigner.

SCÈNE III

GOULGOULY, FICH-TONG-KHAN.

FICH, à part.

J'ai réussi, je suis dedans.

GOULGOULY, revenant.

Je reviendrai quand il ne souffrira plus.

FICH, la retenant et se précipitant à ses pieds.

Reste donc, et ne me quitte jamais, tu vois ton plus fidèle esclave à tes pieds...

GOULGOULY.

Comment, cette blessure ?...

FICH.

C'était une banque, une platitude.

GOULGOULY.

Cet évanouissement ?...

FICH.

Une bamboche infâme, rédigée à ton intention... ô houri...



GOULGOULY.

Vous n'êtes donc pas malade?

FICH.

Moi, malade! je me porte comme le pont du Carrousel, et c'est là mon malheur; car j'ai un appétit à révolter la nature, et je suis dénué de pièces de cinquante centimes; voilà où j'en suis, femme adorée.

GOULGOULY, à part.

Est-il possible!... (Haut.) Vous, de l'amour pour moi! éloignez-vous, vil jongleur... lever vos regards sur la fille d'un mandarin, d'un Colao!

FICH.

Il n'y a pas de mandarin ni de Colao qui tienne, quand tu serais fille d'un académicien... ou d'un maître perruquier, ça m'est égal; nous sommes parents... un peu éloignés, c'est vrai; nous sommes enfants d'Adam et d'Ève, nous avons seulement ajouté quelque chose au costume, c'est là le mal, c'est ce qui nous empêche de nous reconnaître; tu me prends peut-être, femme céleste, pour un de ces charlatans rococos qui courent le monde, galonnés sur toutes les coutures, vendant du vulnéraire suisse, de l'eau de Cologne, ou de la poudre à gratter, arrachant les dents avec accompagnement de gencives et de grosse caisse? Point! ce sont des états que j'antipathe...

GOULGOULY.

Qui donc êtes-vous?

FICH.

Personne ne peut nous voir... eh bien! être angélique, je vais vous ouvrir mon âme, je vais me mettre à nu devant vous.

GOULGOULY.

Arrêtez...

FICH.

Sous ce méprisable carrick cicatrisé par la misère, sous ces bottes qui eurent aussi leurs beaux jours, sous cette cravate qui jouissait dans sa jeunesse d'une réputation de madras, savez-vous ce qu'il y a ?

GOULGOULY.

Vous m'effrayez.

FICH.

N'ayez pas peur : il y a un prince tartare complet...

GOULGOULY.

Un prince tartare !

FICH.

Complet !... Obligé même de porter perruque pour abuser l'autorité. Vois mon origine ! (Il ôte sa perruque et montre sa tête qui n'a qu'une houppe de cheveux.) Je suis le malheureux, l'infortuné, le déplorable Fich-Tong-Khan (passez-moi l'expression), natif de ce pays et exilé à l'âge de dix-sept mois pour crime de lèse-majesté envers notre bien-aimé maître, le cruel Kakao... soixante-deuxième du nom.

GOULGOULY.

Comment, vous seriez?...

FICH.

Oui, Fich-Tong-Khan... (repassez-moi l'expression).

GOULGOULY.

Et vous m'aimez?

FICH.

Si je vous aime, femme renversante !... Oh !... c'te question ! vous m'injuriez !



GOULGOULY.

Eh bien! puisque vous êtes mon égal... puisque je ne dois plus rougir de mon amour, je l'avoue... oui, depuis quelques jours, je sens... que je vous aime.

FICH, hors de lui.

Répétez le mot... répétez le mot...

GOULGOULY.

Oui, depuis que vous venez travailler sur cette place, je me suis surprise à dire: ce gros jongleur, je suis sûre qu'il est très-bien.

FICH, avec feu.

Voulez-vous que j'ôte mon carrick, pour développer mes avantages?

GOULGOULY.

Non, non... mais je tremble que votre audacieuse entreprise n'ait un funeste résultat.

FICH.

Comment ça?

GOULGOULY.

L'empereur a votre nom en horreur; dès qu'il l'entend prononcer, ça lui donne des attaques de nerfs...

FICH.

Ah!... il est nerveux... farceur de despote!... Ah! dès qu'on lui dit *Fich-Tong-Khan*, ça le vexe. Eh bien! ça ne m'étonne que médiocrement. Les gens en place n'aiment pas mon nom...

GOULGOULY.

Air du *Premier prix.*

Hier, dans ses transports sinistres
De la promenade rentrant,

Il a cassé quatre ministres !

FICH.

C'est un petit événement :
Quand on brise un bol, une tasse,
Autant d'perdu, pas de recours !
Mais des ministres que l'on casse,
Ça se raccommode toujours.

GOULGOULY.

On ne sait comment expliquer les ordres bizarres qu'il donne. (On entend un bruit de trompettes et de cymbales.) Tenez, écoutez...

UNE VOIX, en dehors.

« Au nom du très-sublime Kakao LXII, empe-
« reur de la Chine et de la Cochinchine, posses-
« seur de l'éléphant blanc et des vingt-quatre pa-
« rasols, tous les étrangers résidant à Pékin sont
« invités à se présenter à la douane pour y déposer
« leur oreille droite, sous peine d'être privés des
« deux, en cas de non-obéissance. »

FICH.

Leur oreille droite!

GOULGOULY.

Eh bien!... qu'en dites-vous?

FICH, furieux.

Qui m'a bâti des Chinois comme ça !...

GOULGOULY.

Ne parlez pas si haut.

FICH.

Vous avez raison. (Très-bas.) Qui m'a bâti des Chinois comme ça! (A demi-voix.) Mais qu'est-ce qu'il en peut faire de tant d'oreilles que ça?

GOULGOULY.

Je l'ignore... je sais seulement qu'il y a six mois,



notre gracieux empereur prenait sa leçon de musique; comme cet infortuné monarque a le malheur de chanter faux, son professeur impatienté lui dit: « —Votre majesté n'a pas assez d'oreille... » Aussitôt, il donna l'ordre que vous venez d'entendre proclamer...

FICH.

Quel affreux quiproquo!... Comment?... parce qu'il n'a pas assez d'oreille, il faut que ce soient les étrangers qui lui en fournissent... en voilà une petitesse! Oh! ignoble homme! stupide homme!...

GOULGOULY.

J'entends du bruit...

FICH.

Moi aussi...

GOULGOULY.

On vient... c'est la voix de mon père... Dieu! s'il vous trouvait!

FICH.

Qu'est ce qu'il me ferait, le vieux malheureux?

GOULGOULY.

Où vous mettre?... ah! dans la théière de l'empereur.

FICH.

Comment, dans la théière! mais c'est fort incommode... j'aimerais mieux... une chambre garnie, n'importe où...

GOULGOULY.

Nous n'avons pas le choix; quand vous regarderez ce vase jusqu'à demain...

FICH.

Goulgouly... je suis dans une affreuse position, je

cours des chances, ma chère amie... je cours des chances...

Il entre dans la théière.

AIR du *Code et l'Amour*.

Cette théièr' ! plus je la r'garde,
Plus elle augmente mon effroi !
Dieu ! si l'on allait, par mégarde,
Jeter d'l'eau bouillante sur moi...
Votre père a l'âme si dure !
Je crains, par ma précaution,
Qu'au lieu de me prendre en nature,
Il n' me prenne en infusion.

GOULGOULY.

Ne craignez rien... je me mets là, et je n'en bouge pas que vous ne soyez délivré...

FICH.

Pas de bêtise, au moins.

Dans la scène suivante, il passe à chaque instant sa tête et se cache aussitôt.

SCÈNE IV

FICH-TONG-KHAN, *dans la théière*, GOULGOULY, KAOUT-CHOUC.

KAOUT-CHOUC, il entre en riant.

Ah! ah! ah!

GOULGOULY.

Qu'avez-vous donc, mon père?

KAOUT-CHOUC.

Ma Goulgouly, embrasse l'auteur de tes jours... je suis l'être le plus heureux que le soleil de la Chine éclaire pour le moment. J'ai sauvé mon oreille, je jouis de ma paire...



GOULGOULY.

Quoi! l'empereur exigeait...

KAOUT-CHOUC.

Oui, les oreilles, ma chère amie, les oreilles, et même il a parlé du nez...

GOULGOULY.

Mais il a perdu la tête.

KAOUT-CHOUC.

Entre nous, cela y ressemble beaucoup; si c'était un simple particulier, il serait fou tout à fait. Depuis une semaine, notre infortuné monarque (possesseur de l'éléphant blanc et des vingt-quatre parasols... Que le grand Tien veille sur lui!), notre infortuné monarque est atteint d'une déplorable chimère... il s'imagine qu'il a une mouche sur le nez.

GOULGOULY.

Une mouche!

FICH, passant sa tête.

Une mouche!

KAOUT-CHOUC.

Une mouche, et il fait des efforts inouïs pour chasser l'insecte régipique, qui s'en va d'autant moins qu'il n'y est pas... conçois-tu, ma pauvre amie, rien de plus pitoyable que la position des ministres dans cette circonstance?

FICH, passant sa tête.

Elle est honteuse...

GOULGOULY.

C'est affreux!

KAOUT-CHOUC.

Aussi, pour apaiser sa mauvaise humeur, ma fille, j'ai un projet: Écoute, l'empereur adore la musique!

c'est son faible à cet homme, je désire que tu lui chantes un petit air, un joli petit air, n'importe en quel ton. La musique est toute-puissante sur les tempéraments nerveux... Les autruches y sont très-sensibles... le dromadaire ne l'entend pas... d'un œil indifférent, et ce serait bien le diable si un empereur de la Chine avait moins de sensibilité qu'un chameau.

GOULGOULY.

Y pensez-vous, mon père?

KAOUT-CHOUC.

Tu réussiras... ce n'est pas sans exemple...

GOULGOULY.

Je ferai tout ce que vous voudrez; mais à une seule condition... c'est que vous m'accorderez la grâce que je vais vous demander...

KAOUT-CHOUC.

Voyons... de quoi s'agit-il?

GOULGOULY.

De bien peu de chose... de me marier,

FICH, passant sa tête.

Oh! elle entre dans la question.

KAOUT-CHOUC.

Avec Poussah... peut-être?

GOULGOULY.

Non, avec... un infortuné! un exilé! dont on n'ose prononcer le nom dans ce palais...

KAOUT-CHOUC.

Fich-Tong-Khan! Fich-Tong-Khan!

GOULGOULY.

Lui-même... il est ici, je l'ai vu... il m'aime... nous nous aimons... et...



KAOUT-CHOUC.

Il est ici... Oh! le petit gueux! oh! le grand scélérat...

FICH, *passant sa tête.*

Ça va mal...

KAOUT-CHOUC.

Où est-il? que je le livre à tous les supplices les plus révoltants; dis-le-moi et je te promets... une mèche de mes cheveux.

FICH, *passant sa tête.*

Je ne crois pas le moment favorable pour me montrer...

GOULGOULY.

Moi, vous livrer celui que j'aime... Ah! mon père, ne suis-je plus votre enfant?

KAOUT-CHOUC.

Mais si! je crois que si!

GOULGOULY, *avec âme et délire.*

N'est-ce donc plus cette Goulgouly que vous aimiez tant? et qui aujourd'hui vient se jeter à vos pieds et vous supplier de l'unir à celui qu'elle aime, ou de reprendre cette vie que vous lui avez donnée.

FICH, *passant sa tête.*

Bravo!

KAOUT-CHOUC.

Je ne me serais jamais cru si stupide que ça, vis-à-vis de mon enfant... je pleure comme un bœuf en bas âge...

GOULGOULY, *aux genoux de son père, et lui pressant les mains.*

Mon père, vous êtes ému.

FICH, *passant sa tête.*

Vieillard délicieux, je te bénis.

KAOUT-CHOUC.

Silence, voici le Colao des finances, Poussah-Pouf, qu'il ne se doute pas... c'est le scélérat le plus gros et le plus malin que je connaisse...

SCÈNE V

FICH-TONG-KHAN, *dans la théière*, GOULGOULY, POUSSAH, KAOUT-CHOUC.

POUSSAH.

AIR : *La Légère.*

Moi, j'engraisse, (*bis*)
Mon front brille d'allégresse;
De l'ivresse
Qu'on s'empresse,
Oui, voilà
Le gros Poussah!...

Bien souvent je fléchis, mais
J'obéis à la secousse,
Comme ce magot qu'on pousse
Et qui ne tombe jamais.
Je borne mes espérances
A devenir un Crésus :
On m'a donné les finances,
Et je ne veux rien de plus.

Moi, j'engraisse, etc.

KAOUT-CHOUC.

Mon cher Poussah-Pouf, je vois à votre air de gaieté que la colère de notre maître est apaisée.

POUSSAH.

Oui, Kaout-Chouc; il a été calme pendant une heure, il dormait; mais, à son réveil, il a livré un assaut à la mouche, il s'est donné plus de coups de



poing sur le nez qu'il n'y a de grains de sable dans le fleuve Jaune; c'était pénible, et pour mon compte, j'ai énormément gémi en voyant dans quel état était notre infortuné prince : cet homme est le bourreau de son nez. Mais les voici tous deux... l'un portant l'autre.

Goulgouly sort.

SCÈNE VI

FICH-TONG-KHAN, *dans la théière*, KAOUT-CHOUC, KAKAO, POUSSAH, MANDARINS, PEUPLE, *au fond.*

Une musique brillante se fait entendre, l'empereur paraît dans un riche palanquin, des gardes l'escortent. Le peuple s'agenouille et des bayadères dansent devant lui. Arrivé dans le palais, l'empereur descend de son palanquin en passant sur le dos des mandarins, qui se prosternent devant lui.

CHŒUR.

AIR *de la Turque.*

Peuple et Colaos,
Tous en échos
Rendons hommage
Au grand Kakao,
Roi de Pékin, de Makao.
Clochettes, grelots,
Pour ce héros
Faites tapage,
Tous chantons bien haut,
Bien haut...
Gloire au
Beau
Kakao !
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh !
Peuple et Colaos, etc.

POUSSAH.

Soleil des Chinois, étoile de Pékin, chandelle du

monde entier... illustre descendant des Tchang, des Tchong, des Thchin, des Tcha; heureux souverain de Tching-Tong-Fou, Ching-Kiang-Fou, Tong-Zing-Hou, Pay-Hang-Hou.

KAKAO.

Et autres lieux en hou.

POUSSAH.

Pour apporter quelque soulagement à vos ennuis, nous sommes prêts à renoncer à nos oreilles, à notre langue, à notre nez, et cœtera... et à les déposer à vos pieds.

LE PEUPLE.

Vive Kakao!

KAKAO.

Chinois, je suis sensible : c'est toujours avec un nouveau plaisir que je me vois entouré de ma Chine. (D'un air dolent.) Il m'arrive une aventure du plus haut intérêt; je ne dors plus, je ne bois plus, je ne mange plus; tout est arrêté, toute mon activité animale s'est réfugiée dans mes narines, je suis en proie à la rapacité d'une mouche... Attendez, attendez, elle est posée! (Il essaie de l'attraper.) Je l'ai manquée, je la repincerai... (Reprenant son air piteux.) Chinois, vous voyez devant vous un des hommes les plus déplorables, j'ai le nez gros, n'est-ce pas?

POUSSAH.

Et qui est-ce qui n'a pas le nez gros?

KAKAO.

C'est enflé, c'est très-enflé, ce n'est pas étonnant. (Il fait un geste violent, se donne un coup de poing sur le nez, et s'écrie avec rage.) Que le grand Tien la confonde et l'annule. (D'un



air plus attendri.) Elle a fait élection de domicile où vous voyez, et elle dégrade les lieux; mon nez est dans la position de Prométhée... vous ne savez pas ce que c'est, vous êtes ignorants comme des bornes! Chinois, le trône est chagrin; cet animal me pique avec un acharnement sans exemple dans l'histoire générale de la Chine; et quand je pense à l'avenir qui m'est réservé, je pleure à inonder les environs; car enfin, Chinois, si je ne parviens pas à détruire cette odieuse mouche, et que ce monstre fasse des petits (il en a le droit), mon nez sera leur patrie, leur belle patrie!!! alors, ce n'est plus un nez, à proprement parler, c'est une ruche, c'est une ruche que j'aurai, et dans l'endroit le plus incommode pour un établissement de ce genre... Avez-vous jamais rien vu de plus fâcheux? J'ai fait appeler les plus grands médecins de Pékin : ils ont reconnu que le seul moyen de faire périr l'être en question, c'était de plonger ma tête pendant deux heures dans l'eau bouillante... Je ne suis pas médecin, mais je déclare que cela présente beaucoup d'inconvénients pour la tête. Ah! si nous raisonnons mouche, bien; mais si nous raisonnons tête, du tout. Pour la mouche, bon; pour la tête, non.

LE PEUPLE, riant.

Ah! ah! ah!

KAKAO.

Je ne vois pas pourquoi vous riez, ma position n'est ma foi pas très-comique... Maintenant, mandarins pas du tout lettrés, mais ça ne fait rien, avant de nous livrer à la discussion des grands intérêts de l'État, je suis bien aise de vous offrir une tasse du thé de ma dernière récolte; et, à cet effet, j'en ai fait

placer une grande quantité dans ma théière impériale.

FICH, *se montrant.*

Oh! c'est donc ça que je me disais : je marche sur quelque chose de douillet.

KAKAO.

Kaout-Chouc, fais apporter l'eau bouillante.

KAOUT-CHOUC.

Oui, majesté.

Il sort.

KAKAO, *à part.*

J'ai trouvé là un moyen bien ingénieux de le congédier.

FICH, *passant sa tête.*

Je te maudis, vieux misérable!

SCÈNE VII

FICH-TONG-KHAN, *dans la théière,* KAKAO, POUSSAH, MANDARINS, PEUPLE, *dans le fond.*

KAKAO.

Mandarins, je ne sais pas, mais j'ai dans l'idée que Kaout-Chouc est un gueux, c'est une idée que j'ai comme ça.

POUSSAH.

Et sur quoi Votre Majesté fonde-t-elle cet odieux soupçon?

KAKAO.

Hier, j'étais dans mon grand kiosque, lorsque j'aperçus de loin Kaout-Chouc qui se promenait tranquillement autour du bassin de marbre, et regardait

avec une attention toute particulière les poissons qui l'habitent.

POUSSAH.

Je ne vois pas la conséquence...

KAKAO.

Pourquoi Kaout-Chouc se promenait-il tranquillement autour du bassin de marbre, et regardait-il avec une pareille attention les poissons qui l'habitent?

POUSSAH.

Ah !... je l'ignore.

KAKAO.

Ah !... moi aussi.

FICH, *passant sa tête.*

Ah !... sont-ils stupides!

KAKAO.

Mais je dis qu'un mandarin qui se promène autour... de ce que vous savez, en regardant... ce que vous n'ignorez pas... avec une attention... dont je vous ai donné connaissance, est un homme qui a des projets extrêmement lugubres, d'autant plus que ce matin j'ai eu l'envie de lui couper les oreilles, et que le drôle n'a pas paru s'en soucier; ce n'est pas là une conduite!

POUSSAH, *s'inclinant.*

Je suis de l'avis de mon prince, il faut surveiller cet homme-là... (*A part.*) Je crois que le soleil de Pékin tourne à l'imbécillité.

SCÈNE VIII

FICH-TONG-KHAN, *dans la théière*, KAOUT-CHOUC, KAKAO, POUSSAH, MANDARINS, PEUPLE, ESCLAVES.

KAOUT-CHOUC, suivi de plusieurs Chinois apportant de l'eau bouillante dans une grande cafetière.

Voilà l'eau bouillante pour le thé de Votre Majesté.

On entend Fich qui gémit dans la théière.

KAKAO, faisant un signe.

Esclaves, faites le thé.

Les esclaves s'apprêtent à jeter de l'eau dans la théière, lorsque Goulgouly accourt en désordre.

SCÈNE IX

LES MÊMES, GOULGOULY.

GOULGOULY.

Arrêtez ! arrêtez !

KAOUT-CHOUC, à part.

Ma fille !

KAKAO.

Qu'est-ce que c'est, jeunesse ?

GOULGOULY.

Ah ! sire, pardonnez...

KAKAO.

Parle.

GOULGOULY.

Cette eau qu'on se dispose à jeter dans cette théière, où l'a-t-on puisée ?



KAKAO.

Mais quelle sacrebleu de question me fais-tu là? est-ce que je suis mon porteur d'eau? je n'en sais rien, cela regarde les ministres... Où a-t-on puisé cette eau?

POUSSAH.

Je n'en sais rien non plus.

KAOUT-CHOUC.

Ni moi!

KAKAO.

Comment? vous n'en savez rien, mais vous vivez donc comme des brutes, sans aucun renseignement?

UN ESCLAVE.

Si l'empereur daigne m'ordonner de parler...

KAKAO.

Mets-toi à plat ventre et parle.

L'ESCLAVE.

Cette eau a été puisée dans le bassin de marbre.

GOULGOULY.

Dans le bassin de marbre! ah! sire, au nom du ciel! daignez ne pas en boire. Depuis hier, les poissons de ce bassin meurent par centaines, et tout me porte à croire que cette eau vous serait funeste...

KAKAO.

Oh! (Aux esclaves.) Sautez sur Kaout-Chouc, sautez sur Kaout-Chouc...

Deux esclaves saisissent Kaout-Chouc.

KAOUT-CHOUC.

Sur moi, comment ça?

GOULGOULY.

Mon père!... (A part, avec joie.) Fich-Tong-Khan est sauvé!

KAKAO.

Ah! ah! mon ami, Kaout-Chouc... tu voulais m'empoisonner; tu ne t'attendais pas à celui-là. Qu'on le conduise au dix-neuvième étage de la tour de porcelaine.

KAOUT-CHOUC.

Ah! tu me condamnes, abominable souverain...

KAKAO.

Oh! il me tutoie...

KAOUT-CHOUC.

Ah! tu me pousses à bout... Eh bien! je vais te dire la vérité... tu n'as pas de mouche, malheureux!... tu n'as pas plus de mouche que sur ma main.

KAKAO.

Oh!... oh!... pchitt... pchitt... il dit que je n'ai pas de mouche.

KAOUT-CHOUC.

Tu n'es qu'un déplorable niais, un jocrisse impérial!

KAKAO, hors de lui.

Oh!... emmenez-le... qu'on lui coupe les bras, les pieds, les cheveux, les ongles, tout! et qu'on m'apporte ses débris... Je veux me faire des babouches de Kaout-Chouc... des bretelles de Kaout-Chouc.

AIR : *Montagnes.*

Vengeance! (*bis*)
Sur lui qu'on s'élance
A l'instant.
Vengeance! (*bis*)
C'est un ch'napan.

CHŒUR.

Vengeance! (*bis*)

Kakao part, suivi de l'oussah et des mandarins. On entraîne Kaout-Chouc.

SCÈNE X

FICH-TONG-KHAN, *sortant de la théière.*

Ils sont partis!... ouf!... je commençais à m'ennuyer... quelle faction!... c'est la première fois de ma vie que j'habite une théière... et j'en ai assez... avec ça que pour ne pas déborder, j'étais obligé de me conformer au logement; un bras dans le goulot, l'autre dans l'anse... Sans la présence d'esprit de ma chère Goulgouly, je faisais un thé complet, moi qui ne l'aime pas... Quelle avanie! Il paraît que l'empereur de la Chine ne plaisante que peu à la fois, et si l'on me trouvait ici, il me ferait écorcher vif. Je voudrais m'exporter... parce que j'ai la faiblesse de tenir à ma peau... affection que tous les honnêtes gens comprendront... quand on a été vingt-sept ans ensemble! Par où me sauver? (Il va regarder à l'extérieur.) Pas moyen. Des Chinois partout... comme à l'Opéra-Comique. Et ils m'ennuient... autre ressemblance.

SCÈNE XI

GOULGOULY, FICH-TONG-KHAN.

FICH.

Ah! c'est toi! ange de ma vie... Je t'adore six fois plus. Il faut que tu me procures un procédé pour mon évasion.

GOULGOULY.

Partir! il n'y faut pas songer. Il vaut mieux vous cacher.

FICH.

Encore me cacher? Ah ça ! je vais donc passer ma vie à chercher des nids?... C'est intolérable ; ce n'est pas une existence, ce n'est pas là ce que j'appelle une existence.

GOULGOULY.

Mais si l'on vous trouve... Dans l'état d'exaltation où est l'empereur, le moins qui puisse vous arriver, c'est d'être jeté vif dans le fleuve Jaune.

FICH.

A l'eau? Il ne manque plus que ça... c'est le bouquet ! (On entend un grand bruit.) Miséricorde ! Goulgouly, je veux m'en aller ; cache-moi où tu voudras, mais emporte-moi de ce séjour... Ferme, ferme, emporte-moi.

GOULGOULY.

Mais où voulez-vous que je vous mette?

FICH.

Emporte-moi, ou je ravage tout ; je me livre aux dégâts les plus monstrueux. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un prince tartare... qui a peur.

Il jette les coussins à la volée.

GOULGOULY.

Au nom du ciel, calmez-vous !

FICH, exalté.

Jamais ! (Il prend un bâton et frappe sur les magots.) Tiens, tiens, je m'en ris, je m'en joue.

Il fait tomber la tête d'un des magots.

GOULGOULY.

Qu'avez-vous fait, grand Dieu ! vous avez brisé ce magot. Perdez-vous la tête, Fich-Tong-Khan?

FICH.

Ça m'est égal. Je pulvériserais la Chine !

GOULGOULY.

Voilà l'empereur.

FICH.

Déjà ! Le monstre, qu'est-ce qu'il vient faire ?

GOULGOULY.

Vite, cachez-vous.

FICH.

Où ça ? où ça ? (Il passe derrière le magot qu'il a brisé.) Goulgouly, c'est le ciel qui m'a inspiré !

Sa tête remplace celle de la statue.

GOULGOULY.

Votre perruque.

FICH.

Tu as raison !...

Il ôte sa perruque.

SCÈNE XII

FICH-TONG-KHAN, *en magot*, GOULGOULY, KAKAO.

KAKAO, entrant brusquement.

A la tartare !... à la tartare !

FICH, à part.

Tartare... je suis reconnu.

GOULGOULY, à Fich.

Silence !

KAKAO.

Le misérable ! encore un qui nie la mouche, quand je la vois de mes deux yeux... pchitt... car ça me fait loucher... ce qui change complétement ma manière de voir.

FICH, à part.

Je n'ai plus la conscience de mes mollets...

KAKAO.

Ah!... c'est toi, jeune fille... Tu la vois, toi, la mouche?...

GOULGOULY.

Très-bien...

FICH, à part.

Oh! flatteuse! vendue au pouvoir!

KAKAO.

C'est désolant! au point, jeune fille... que je ne sais plus que faire pour me distraire. Si je n'avais pas ces magots que je me complais à faire remuer de temps en temps, ce qui me fait beaucoup rire, et me donne un peu d'appétit, je crois que je périrais de consomption.

FICH, à part.

Est-il bête? pour un grand maigriot comme ça!

KAKAO.

Regarde-les; ce sont des chefs-d'œuvre; c'est l'ouvrage du célèbre sculpteur Tchi-Tchi-Fou. Il leur a donné une expression d'hilarité qui inspire la joie. En as-tu vu remuer quelquefois, jeune fille, des magots?

GOULGOULY.

Jamais, sire... mais il est inutile. (A part.) Je tremble!

FICH, à part.

Et moi donc? je danse sur le cratère d'un volcan, pour le moment.

KAKAO.

Je ne connais rien de plus cocasse que ce divertissement. Je te l'accorde comme gratification.



V'lan... v'lan... v'lan et v'lan. (Il frappe sur la joue de tous les magots, qui remuent la tête de droite à gauche. Il rit.) Ah! ah! ah! ah! ah! ah! Ils sont délicieux! La statuaire a fait des progrès énormes sous mon règne.

Goulgouly tremble; Fich s'efforce de rire.

FICH, à part.

Je n'en peux plus, la tête me tourne.

KAKAO.

Allez! allez! v'lan, v'lan et v'lan. (Il frappe une seconde fois sur la joue de Fich.) Il est adorable, celui-là; c'est le mieux fait.

FICH, remuant la tête de droite à gauche et à part.

Holà! holà! Je regrette la théière.

KAKAO.

Ah, ah, ah! c'est drôle, cet effet-là. Ah! toi et les magots vous m'avez bouleversé.

Il la prend par la taille.

FICH, à part.

Grand Dieu! ma position devient ignoble.

KAKAO.

Je te trouve charmante; tu me plais, jeune fille... tu plais à l'empereur de la Chine... Je te donne mon cœur et du nankin à discrétion... La joie m'absorbe, j'oublie mon nez, j'ai des intentions...

Il l'embrasse.

FICH.

Vieux polisson! vieux polisson... veux-tu bien finir... attends... attends...

Il descend du magot.

KAKAO.

Qu'est-ce que c'est que ça? un magot qui parle...

un magot qui marche... (Criant.) A moi, gardes! à moi, tout le monde! je suis dans le plus grand danger.

GOULGOULY.

Il est perdu !

FICH.

Ça m'est égal!

KAKAO, criant.

A moi!... à moi!...

SCÈNE XIII

GOULGOULY, FICH-TONG-KHAN, KAKAO, POUSSAH, MANDARINS, SOLDATS, ESCLAVES.

CHŒUR.

AIR : *La Voix de la patrie.*

Vengeance, amis, vengeance,
Il veut nous outrager.
Punissons l'insolence
De l'infâme étranger.

KAKAO.

Qu'on empoigne ce magot et qu'on l'empale incontinent.

GOULGOULY.

Grand Dieu!

FICH.

Qu'est-ce qu'il a dit? Qu'on m'emballe?

POUSSAH.

Qu'on l'empale.

FICH.

Balle?



POUSSAH.

Pale...

FICH.

Pale ?...veux-tu bien te taire, affreux hippopotame ; pour qui me prenez-vous ? est-ce que vous croyez que je suis d'humeur à me livrer à cette atroce plaisanterie ?

KAKAO, à Fich.

Avance ici, étranger. Qui es-tu ?

GOULGOULY, bas, à Fich.

Ne dites pas votre nom.

FICH, bas, à Goulgouly.

Soyez tranquille, j'ai un plan... une idée volumineuse !... (A Kakao.) Grand prince !... adorable empereur de la Chine !... tu vois devant toi un humble colimaçon, que tu peux fouler de ton pied impérial.

KAKAO.

A la bonne heure... mais colimaçon... ce n'est pas une profession, ici.

FICH.

Alors, pour te parler sans métaphore, je suis un de ces trois millions de Français qui couvrent le sol de ma belle patrie sous divers prétextes... Les uns se disent agents d'affaires, les autres entrepreneurs de ci et de ça ; les autres, directeurs de théâtres, se livrant à des affiches plus ou moins surprenantes, à des spectacles plus ou moins demandés, à des entrées plus ou moins suspendues ; les autres annonçant de la pâte Regnauld qui guérit les rhumes à la simple lecture des articles. Tout cela, ô grand homme, ce sont des variétés de la même espèce ; au fond, nous exerçons tous la même industrie, car je

suis jongleur, prestidigitateur, escamoteur, banquiste ; admirable profession, essentiellement utile, notamment à ceux qui l'exercent.

KAKAO, à Poussah.

C'est fort curieux, ce qu'il me dit là ! Cet étranger m'a plongé dans la stupeur la plus complète... Ah ! vous êtes si nombreux que ça, dans ton pays... et tu en es un ?

FICH.

Oui, souverain, et je viens en Chine pour y exercer la chose ci-dessus.

KAKAO.

A la bonne heure ; tu m'as lâché un débordement de paroles... c'est fort saisissant, mais cela ne me dit pas à quelle branche tu t'adonnes.

FICH.

A quelle branche je m'adonne, monarque remarquable ! Puisqu'il faut te dire la vérité, je parcours le globe pour la destruction des animaux nuisibles...

KAKAO, avec enthousiasme.

Des animaux nuisibles ?... Oh !

FICH.

Tels que rats, tigres, punaises, lions et autres animaux plus ou moins quadrupèdes.

KAKAO.

Et les mouches ? et les mouches ?

FICH.

J'extermine les mouches avec la même vivacité.

KAKAO, en délire.

Il extermine les mouches ! j'ai trouvé mon homme, j'ai trouvé mon homme. Jamais on n'a vu un empereur de la Chine dans l'état où je suis. Il extermine



les mouches! (A Fich en se mettant à genoux.) Jongleur, tu vois à tes pieds le plus puissant monarque de la terre; mais il a quelque chose qui empoisonne sa vie; il a une mouche sur le nez : regarde, jongleur, il a une mouche, ce malheureux!

FICH, tirant une loupe de sa poche, et feignant d'examiner le nez de l'empereur. Il se met à genoux, vis-à-vis de Kakao.

Je veux que le diable me torde le cou... je ne vois rien...

KAKAO, se relevant furieux.

Tu ne vois rien?

FICH, se relevant.

Un instant.

KAKAO, se baissant.

Quoi?

FICH, se baissant.

Si fait... Je ne vois rien en fait de mouche; ce que j'aperçois très-distinctement, c'est un hanneton.

KAKAO.

Un hanneton! je m'en doutais. (Aux mandarins.) Hein! misérables, vous ne l'aviez pas vu, vous? (Vivement.) C'est un hanneton que j'ai... c'est un hanneton!

POUSSAH, humblement à Kakao.

J'ai la vue si basse!

KAKAO, se relevant.

Eh bien! jongleur, si tu parviens, soit par la violence, soit par la persuasion, à expulser cet odieux insecte, je t'accorde tout ce qu'un homme peut désirer de très-bien. Je veux bien te confier mon sacré nez...

FICH.

Je n'en abuserai pas... (Bas à Goulgouly.) Nous sommes

sauvés ; procurez-moi un hanneton... il y en a plein le jardin.

Goulgouly sort furtivement.

SCÈNE XIV

FICH-TONG-KHAN, KAKAO, POUSSAH, MANDARINS, PEUPLE.

KAKAO.

Je jouis au delà de toute expression.

POUSSAH, à part.

Je ne comprends rien au toupet de ce jongleur.

FICH, à part.

En attendant Goulgouly, gagnons du temps.

KAKAO.

Y es-tu, jongleur?

FICH, à part.

Pas encore, il faut des préparations... un peu de place à l'amitié. (Il fait le tour de l'assemblée, en faisant tourner son bâton pour faire de la place.) Habitant de ce vaste empire, terre classique des magots, source intarissable d'encre de la Chine, patrie originaire des paravents et des culottes de nankin, ce n'est point un homme ordinaire que j'ai pris la liberté d'importer en ce pays. (A part.) Goulgouly ne revient pas, ça commence à m'embêter! (Haut.) Non, judicieux Chinois, écrivez à Paris, en Italie, aux îles Mariannes, à Nanterre, on vous dira qui je suis. J'avais trois bâtiments de 250 tonneaux, uniquement chargés des certificats les plus honorables qui m'ont été délivrés par MM. les hospodars, bourgmestres, alcades, grands-turcs, juges de paix, shérifs, tambours de la garde



nationale, empereurs de Russie, débitants de tabac et autres fontionnaires; ils ont été engloutis, les certificats... pas les signataires... ce qui me prive de l'honneur de vous en donner lecture en ce moment! (A part.) Goulgouly ne revient pas, ça continue à m'embêter. (Haut.) Vous y verriez, judicieux Chinois, que je suis parvenu, dans les nombreux pays que j'ai parcourus, à opérer l'anéantissement complet des créatures malfaisantes; et, s'il en reste encore un grand nombre, c'est que ces animaux sont pleins d'astuce, et qu'ils se sont dérobés à mes remèdes, en mâchant des herbages qui leur sont salutaires. Mais, me direz-vous, jongleur...

KAKAO.

Ah! oui...

FICH.

A cela je vous répondrai que cette réflexion est juste et qu'elle décèle tout ce que votre caractère national a de fin et de perspicace...

KAKAO.

Je suis flatté, jongleur, de l'idée favorable que tu as de mes peuples... Remerciez, Chinois, remerciez... Mais je ne vois pas le rapport...

SCÈNE XV

GOULGOULY, FICH-TONG-KHAN, KAKAO, POUSSAH, MANDARINS, PEUPLE.

FICH, à part.

Ah! voilà Goulgouly! Il était temps. (Haut.) Mais tout ceci, Chinois, ce sont des paroles, vain jouet de

Borée et des Zéphirs. Il s'agit d'opérer la délivrance du nez de votre maître, ou plutôt du maître de votre nez.

KAKAO.

Parfait!

FICH.

Puisque la charte du pays lui donne la faculté exorbitante de vous destituer de ce meuble, eh bien! Chinois, je vais procéder à cette opération. (Bas à Goulgouly.) As-tu l'hanneton?

GOULGOULY, bas.

Le voilà.

FICH, vivement.

Je te bénis, être fameux! (Haut.) Illustre potentat, astre lumineux, qui vivifies de tes rayons la Chine et la Cochinchine; heureux propriétaire de la grande muraille; possesseur de l'éléphant blanc, et de... (à demi-voix) je ne sais pas combien de parasols...

KAKAO, tranquillement et d'un air piteux.

Vingt-quatre.

FICH.

Et de vingt-quatre parasols, assieds-toi là, lève la tête, ferme les yeux, et ne bouge pas.

KAKAO.

Quel événement pour moi!

Kakao se place sur les coussins comme le lui indique Fich.

FICH.

Mais un moment... Comme il est de principe qu'en opérant pour l'empereur de la Chine, on ne peut pas travailler pour le roi de Prusse, vu la distance!...



KAKAO, toujours dans la même position.

Que veux-tu dire, jongleur? Je ne comprends pas ton scrupule.

FICH.

Jures-tu, si je te délivre du monstre qui t'afflige, de m'accorder tout ce que je te demanderai?...

KAKAO.

Je le jure... sur la tête de Poussah.

POUSSAH, à part.

Je suis compromis.

KAKAO.

Dépêche-toi, jongleur, j'ai le torticolis.

FICH.

Tant mieux! (Il fait tourner son bâton, s'arrête tout à coup, saisit Kakao par le nez.) Remarquez, Chinois, que le nez ici présent n'est nullement préparé.

KAKAO, toujours dans la même position.

Je le jure, sur la tête de Poussah!...

POUSSAH, à part.

Ah ça! mais il a le diable à jurer sur ma tête; est-ce qu'il ne pourrait pas choisir autre chose? ça m'incommode.

FICH.

Attention! je commence.

Fich fait de nouveau tourner son bâton devant le nez de Kakao, qui reste toujours dans une parfaite immobilité.

KAKAO.

Ah! tu me chatouilles! ah! farceur de jongleur, j'ai envie d'éternuer.

FICH, vivement.

N'éternuez pas.

KAKAO, pendant que Fich fait tourner son bâton.

Ah ! diable d'animal que tu es, va ! Il me picote, il me picote. (Il rit.) Ah ! ah ! ah ! jongleur ! Il y a trois ans que je n'ai ri. Il me fait rire ce malheureux-là... ah ! ah !

FICH, vivement.

Ne riez pas.

KAKAO, reprenant son immobilité.

Bravo !

Fich, continuant à jouer du bâton, lui donne avec la main un coup derrière la tête. Kakao jette un cri. Tous les assistants s'approchent et jettent aussi un cri de surprise.

Aïe ! quelle tape !

FICH, feignant de ramasser quelque chose par terre.

Enlevé ! sans mal ni douleur... Voici les mânes de l'insecte...

Il montre le hanneton à la foule.

CHŒUR.

Air : *Sonnez, sonnez* (*Dame Blanche*).

Son né, (*bis*)
A la fin en réchappe !
Son né (*bis*)
N'est donc plus condamné !
Oui, par bonheur il le rattrape.
Notre monarque fortuné,
Vient de reconquérir son né.

KAKAO.

Ça m'a fait un effet ! comme quand on a le nez pris dans une porte. (Aux Chinois.) Vous n'êtes pas sans avoir eu quelquefois le nez pris dans une porte ; c'est très-commun. (A Fich.) Voyons. (Prenant le hanneton, et le regardant.) C'est bien ça...



FICH, *à part.*

O crétin !

KAKAO.

O grand Tien ! je te remercie ! Il me semble que mon nez pèse cinquante kilogrammes de moins. (*A Fich.*) Viens m'embrasser, sauveur ! (*Fich se jette dans les bras de l'empereur.*) Ce jour est le plus beau de ma vie. Que me demandes-tu ?

FICH.

La main de Goulgouly.

KAKAO.

Je te l'accorde.

FICH.

De plus, la grâce de Kaout-Chouc ; ça me fera un beau-père ; j'en manque...

KAKAO.

Je te l'accorde. Est-ce tout ?

FICH.

Je te demande aussi ma grâce.

KAKAO.

Ta grâce ?

FICH.

Car ce jeune homme qui vient de te délivrer de ce que tu sais, c'est l'infortuné Fich-Tong, né en Tartarie, fils de Fich-Tong-Khan, adjudant-major des Tartares !

KAKAO.

Le fils de mon ennemi ? Ai-je la berlue ?

FICH.

Lui-même, qui vient se confier à ton immense générosité.

KAKAO.

Mais si je ne me fais point illusion, malheureux que tu es, tu es entré dans mon palais à l'aide d'un subterfuge, à l'aide des détours les plus odieux! Est-ce là la marche que tu devais suivre? Est-ce là la marche des Tartares?

Air *de la Marche des Tartares.*

Tu mériterais qu'en ce moment,
Je te fisse étrangler subitement.
Oui, tu mériterais qu'en ce...

Il essaie de continuer l'air en faisant : tra, la, la, tra, la, la.

Ça va trop haut!... Mais comme tu m'as obligé... je te pardonne...

FICH.

O ma Goulgouly!

GOULGOULY, tendrement.

O Fich-Tong-Khan!

KAKAO.

De plus, j'ordonne que l'insecte soit empaillé et déposé au bureau des renseignements, et que la Chine entière se livre à la joie la plus délirante.

Reprise du chœur.

Son né, (*bis*)
A la fin en réchappe!
Son né, (*bis*)
N'est donc plus condamné;
Oui, par bonheur il le rattrape.
Notre monarque fortuné
Vient de reconquérir son né.

KAKAO, au public.

Air *des Frères de lait.*

Quoi! Fich-Tong-Khan imprimé sur l'affiche!
Je ne sais pas ce que l'on y mettra!

Du bon public, je crois que l'on se... moque.
Et le public, un jour, se fâchera;
A son courroux chacun applaudira.

(Parlé.) Cepeudant, permettez.

Certes, en français, ce mot doit se proscrire.
Mais un savant est venu m'assurer
Que Fich-Tong-Khan, en chinois, ça veut dire :
Donnez-vous la peine d'entrer.
Oui, Fich-Tong-Khan, etc.

FIN DE FICH-TONG-KHAN.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 13 juin 1838.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. XAVIER ET LAUZANNE



PERSONNAGES

GAMBILLARD, touriste[1].
DESCHAMPS, aubergiste[2].
PAUL GUIBERT, officier des douanes[3].
JULES, jeune peintre[4].
TORELLO, contrebandier piémontais, tuteur de Maria[5].
CARLO, son fils[6].
OLYMPE, nièce de Deschamps[7].
MARIA, parente et pupille de Torello[8].
UN PAYSAN, TOURISTES FRANÇAIS, PAYSANS et PAYSANNES PIÉMONTAIS.

Au premier acte, la scène se passe dans les montagnes qui avoisinent Turin.

1. M. Arnal. — 2. M. Amant. — 3. M. Fradelle. — 4. M. Ludovic. — 5. M. Fontenay. — 6. M. Bridet. — 7. Mademoiselle L. Mayer. — 8. Mademoiselle H. Balthazar.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un site montagneux. A la gauche du spectateur, un arbre au pied duquel sont placés des fragments de rochers qui servent de table et de siége. A la droite, un rocher qui s'avance et s'élève au-dessus du sol de neuf pieds environ. Au pied de ce rocher et en face du spectateur, un banc naturel formé par une saillie de la roche.

SCÈNE PREMIÈRE

JULES, *en blouse de toile écrue, pantalon d'été, chapeau de paille ;* DESCHAMPS, *en habit veste, gilet blanc, culotte marron, guêtres de cuir, casquette.*

Au lever du rideau, plusieurs touristes sont occupés à l'arrière-plan à dessiner sur leurs albums ; au premier plan à gauche, quelques autres sont occupés à boire. Jules est du nombre.

CHŒUR.

AIR *du chœur d'introduction d'Arthur.*

Buvons ! joyeux touristes,
Et fêtons dans nos chants,
Le roi des aubergistes,
Le vertueux Deschamps.

DESCHAMPS, debout au milieu de la scène, les saluant.

Ah ! Messieurs ! je vous prie...
Je suis vraiment confus !

A part.

Bravo ! leur courtoisie !



Ils boiront d'autant plus.

TOUS.

Buvons, joyeux touristes, etc.

DESCHAMPS.

Je suis confondu, Messieurs...

JULES, *aux touristes, en se levant.*

Au fait, ce digne Deschamps, ni l'ardeur du soleil, ni la crainte des brigands, n'ont pu l'empêcher de nous accompagner dans ces montagnes pour que nous n'y mourions pas de faim!

DESCHAMPS.

J'ai fait mon devoir, Messieurs...

AIR *d'Yelva.*

Des vrais gourmets nobles modèles,
Vous qui, des bords de la Seine et du Rhin,
Venez descendre en touristes fidèles,
Dans mon auberge de Turin!
N'est-ce donc pas chose juste et décente,
Quand vous partez, hardis explorateurs,
Que l'auberge reconnaissante
Suive à son tour les voyageurs?

Que l'auberge reconnaissante, etc.

JULES.

C'est là raisonner en philanthrope.

DESCHAMPS, *à part.*

Et en aubergiste.

JULES.

Piémontais.

DESCHAMPS.

Comment Piémontais? Je ne suis pas du pays plus que vous! Je suis Français aussi, moi! Si je me suis fixé depuis quinze mois en Italie, ça a tenu tout bon-

nement à une circonstance... heureuse au fond, la mort d'une parente de ma nièce, qui dirigeait le Soleil...

JULES.

Ah !

DESCHAMPS.

Le Soleil d'Or, à Turin, et qui nous l'a laissé ; moi, auparavant, j'étais établi en France, à Paris même. . dans le beau quartier... rue Mauconseil !

JULES.

Rue Mauconseil ?

DESCHAMPS.

C'est même là que j'ai connu M. Gambillard qui loge chez moi depuis huit jours. C'est une vieille connaissance, car, rue Mauconseil, nous étions voisins ! il mangeait chez moi... (à part) à vingt-deux sous ! (haut) et le malheureux était même amoureux de ma nièce !

JULES.

De la charmante Olympe ? Mais qu'est-il donc devenu?... on ne le voit plus reparaître depuis qu'en route on a parlé de ce Trombolino !

UN TOURISTE.

Trombolino ?...

DESCHAMPS.

Oui, un chef de brigands, on ne parle que de lui à Turin. (Avec ironie.) Mon Gambillard sera retourné en ville, voilà un fier touriste ! un homme qui veut écrire ses voyages !

LES TOURISTES, rient.

Ah ! ah ! ah !



SCÈNE II

DESCHAMPS, JULES, OLYMPE, TOURISTES, *au fond.*

OLYMPE, arrivant vivement par la gauche.

Mon oncle ! mon oncle ! il y a un mulet échappé !

DESCHAMPS, d'un air contrarié.

Il sera retourné à la maison ! c'est comme ce malheureux Gambillard, où est-il ?

JULES, qui a remonté la scène et regardant à gauche.

Mais, je ne me trompe pas, il y a là-bas un cheval !

DESCHAMPS, courant et regardant du même côté.

Un cheval ! ça doit être mon mulet. (Regardant plus attentivement.) Mais non, c'est un homme !

OLYMPE, remontant à son tour la scène.

Un homme ! ça doit être Gambillard.

JULES, regardant toujours.

En effet, il y a un homme.

DESCHAMPS, avec joie.

Ah ! je vois le cheval. Il y a un homme et un cheval !

JULES.

Bon ! l'homme est sur le cheval.

DESCHAMPS.

Mais non ! c'est le cheval qui est sur l'homme.

JULES.

Le fait est qu'on n'y reconnaît plus rien !

DESCHAMPS.

Mais ma nièce a raison ! c'est Gambillard !

JULES ET LES TOURISTES.

C'est bien lui ! le voilà !

CHOEUR.

AIR :

C'est lui ! Gambillard lui-même !
Qui donc a pu l'arrêter?
Grand Dieu ! que sa face est blême !
Que va-t-il nous raconter ?

SCÈNE III

DESCHAMPS, GAMBILLARD, *vêtu d'un paletot d'été de couleur noisette, cravate de couleur, col rabattu, pantalon de coutil rayé, bottes, chapeau de forme très-basse ; il porte sur le dos un tabouret pliant, un carnier en filet, un parapluie et un bâton ferré ;* JULES, OLYMPE, *qui a descendu la scène avec tout le monde, à l'entrée de Gambillard, s'est assise sur le banc de roche, à droite, sans être vue de lui.*

Le parapluie doit pouvoir se visser sur le bâton ferré.

GAMBILLARD, fort animé.

Eh bien ! vous êtes gentils ! Comment ! je m'arrête un instant pour respirer la brise des Alpes; je tombe... une minute tout au plus... dans une profonde rêverie, et quand je renais à la société, vous étiez tous partis !... je me trouve seul... en Italie !...

DESCHAMPS.

Il fallait continuer tout droit.

GAMBILLARD.

Tout droit ? il y avait quatre chemins ; une parodie du carrefour Bussy ! Voulant vous rejoindre, j'aperçois un sapin, j'y monte.

DESCHAMPS, étonné.

Un sapin ?

GAMBILLARD, impatienté.

Un arbre, un sapin, quoi ! du haut duquel j'espérais vous apercevoir.

DESCHAMPS, comprenant.

Ah ! bon !

GAMBILLARD.

Une fois dans le sapin, j'entends un coucou.

DESCHAMPS, étonné, de nouveau.

Un coucou ? c'est donc une nouvelle entreprise ?

GAMBILLARD.

Un oiseau, un coucou, quoi ! un (il imite le chant du coucou) coucou !... (A part aux touristes.) Est-il bête, cet homme-là ! (Haut.) Je me trouve nez à nez avec lui ; il a peur... ça m'effraie, et je me dépêche de descendre; justement un de vos mulets se trouvait au bas de l'arbre et broutait quelques herbes piémontaises. Je me dis : Toi, tu vas me servir de marche-pied. Je pose donc mon pied sur son bât, et je dis : Ah ! — cet animal entend : Hue ! (Avec importance à Deschamps.) Je dis : Ah ! il entend : Hue ! il ne sait pas un mot de français, votre mulet.

DESCHAMPS.

Dame !

GAMBILLARD.

Et il part sans me prévenir ! lui au galop, moi debout et m'accrochant aux poils de sa nuque ; et houp ! houp ! houp !... Je représentais en ce moment le Cirque Olympique dans un de ses plus pénibles exercices. J'avais beau crier comme une andouille de Melun.

DESCHAMPS, bas à Gambillard et d'un air officieux.

Anguille !

GAMBILLARD, insistant.

Andouille !

DESCHAMPS, de même.

Anguille.

Gambillard se tourne vers Jules comme pour le consulter.

JULES, à Gambillard.

Anguille !

GAMBILLARD, continuant sa narration.

Vous croyez ? C'est possible ! Je ne le cache pas, j'aurais voulu descendre. Enfin, mes amis, cet animal fit une ruade tellement gigantesque, tellement cyclopéenne, qu'il me jeta à plat sur cette belle terre d'Italie, terre des beaux-arts, si vous voulez, mais qui est diablement dure quand on y tombe sur le dos. Je voudrais me brosser.

JULES, gaîment.

Vous qui préparez une relation de vos aventures. vous n'oublierez pas celle-ci ?

GAMBILLARD.

J'en priverai le lecteur.

DESCHAMPS.

C'est pas l'embarras, vous avez été rudement secoué ; vous devez avoir bien faim ?

GAMBILLARD.

Faites-moi donner... tout de suite, s'il vous plaît... une brosse.

DESCHAMPS, désappointé.

Une brosse ! je vous dis : Vous devez avoir bien faim.

GAMBILLARD.

Du tout !...



DESCHAMPS, descendant la scène à gauche, avec humeur.

Ah ça ! la faim est donc supprimée !

GAMBILLARD.

Enfin me voilà ! j'ai mes quatre membres, ça suffit à mon bonheur. Vive la joie ! Avez-vous rencontré beaucoup de brigands ?

JULES.

Pas un.

DESCHAMPS.

Mais c'est du côté du col de Ténia qu'ils sont !

GAMBILLARD.

Messieurs, voulez-vous que je vous dise une chose ?

JULES.

Dites.

GAMBILLARD.

Je ne crois pas aux brigands alpestres.

DESCHAMPS, d'un air de doute.

Oh ! oh !...

GAMBILLARD.

Je les regarde comme une utopie propre à égarer simplement l'imagination des vieilles portières... Je ne vous cacherai même pas que c'est cette conviction, profonde chez moi... (appuyant) qui m'a déterminé à prendre part à la dangereuse battue que vous faites.

JULES, riant.

L'aveu est naïf.

GAMBILLARD.

Parce que... on cherche un brigand... on trouve autre chose ! Qu'est-ce que je demande, moi ? des impressions de voyage. J'ai trois mille six cents livres de rente, dont j'ai hérité de ma tante Bacot... je

veux les manger à ça... il m'en faut, j'en veux, j'en cherche, j'en ai soif! (Pendant ce temps les touristes se sont retirés au fond, de sorte que Gambillard aperçoit Olympe qui est assise sur le banc.) Ah ! vous étiez là, Olympe?

OLYMPE, se levant.

Sans doute.

Les touristes se dispersent et disparaissent peu à peu.

GAMBILLARD, d'un ton de reproche.

Comment ! moi qui vous aime, car je vous aime toujours, Olympe... moi qui suis venu à Turin, de la rue Mauconseil, pour vous, vous ne vous êtes donc pas aperçue de mon absence?

OLYMPE, naïvement.

Ah ! que si ! je disais aussi : Où est donc Gambillard?

GAMBILLARD, scandalisé.

Ah ! ce mot ! (Avec dignité.) Olympe ! je ne trouve pas qu'il parte du cœur; vous auriez égaré votre chat, que vous emploieriez cette locution !...

OLYMPE, à part.

Mais qu'est-ce qu'il veut que je lui dise... devant mon oncle?

DESCHAMPS, se mettant entre eux.

Mon cher monsieur Gambillard, si vous recherchiez encore ma nièce en mariage... je ne dis pas...

Il repousse Gambillard vers la gauche.

GAMBILLARD.

Il ne s'agit pas de ça ! fi donc ! le mariage, un touriste ! un voyageur !



SCÈNE IV

GAMBILLARD, DESCHAMPS, PAUL, OLYMPE.

Pendant toute cette scène, jusqu'au moment où Gambillard reconnaît Paul, celui-ci tourne constamment le dos, de manière à n'être point aperçu de lui.

PAUL, arrivant par la droite et descendant près d'Olympe, bas.

Olympe ! il faut cependant que je vous parle de la Villa-Torello!... j'en viens!... j'ai vu Maria!...

OLYMPE.

Ma pauvre cousine !... (Avec crainte, indiquant Deschamps.) Mais mon oncle!...

GAMBILLARD, à lui-même.

Quel est donc ce jeune homme qui vient m'enlever mon Olympe? (A Deschamps.) Connaissez-vous ce monsieur qui me tourne le dos?

DESCHAMPS, apercevant Paul.

Moi, pas du tout.

GAMBILLARD.

Et vous le souffrez?

DESCHAMPS.

Ah! mais... (Il se place entre Olympe et Paul.) Monsieur demande quelque chose?

PAUL.

Non, j'avais seulement quelques mots à dire à mademoiselle.

DESCHAMPS.

Pardon, on l'appelle là-bas! Allez, Olympe!

OLYMPE, remontant la scène.

Qui est-ce qui me demande?

GAMBILLARD, en haut de la scène, l'arrêtant au passage.

C'est moi, Olympe!... Vous connaissez donc ce jeune homme?

OLYMPE.

Eh bien?

GAMBILLARD, très-animé et redescendant.

Vous l'aimez, peut-être?...

OLYMPE, piquée.

Quand cela serait?... puisque vous n'avez pas voulu de moi.

GAMBILLARD.

Mais au contraire!... seulement j'ai le mariage en antipathie, voilà tout!

DESCHAMPS, les apercevant ensemble et venant les séparer.

Ah! c'est trop fort, à la fin!...

Olympe va de nouveau du côté de Paul.

GAMBILLARD, les lui montrant.

Eh bien!...

DESCHAMPS, retournant vivement entre Paul et Olympe.

Est-ce que vous me prenez tous pour un battant de cloche?

LES TOURISTES, hors de vue.

A boire! à boire!

DESCHAMPS.

Voilà! voilà!... On ne peut donc, à la fois, exercer comme oncle et comme aubergiste?... (Allant vers le fond.) Voilà! voilà!

Les touristes appellent encore.

SCÈNE V

GAMBILLARD, PAUL, OLYMPE.

GAMBILLARD, à lui-même, après avoir remonté la scène un moment.

Il les laisse seuls! oh! ma tête se monte... (D'un ton résolu.) Troublons-les... tant pis!

Il s'avance vers Paul, qui lui tourne toujours le dos, et lui frappe du doigt sur l'épaule, comme s'il frappait à une porte.

PAUL, sans se retourner.

Qui est là?

GAMBILLARD.

Monsieur! quand vous aurez fini, je voudrais vous dire deux lignes!

PAUL, se retournant.

Monsieur?

GAMBILLARD.

Je désirerais connaître ce que vous pouvez avoir à dire à mademoiselle.

PAUL, avec beaucoup de douceur.

Mais je l'entretenais de choses... qui me sont personnelles.

GAMBILLARD, à part.

Il file doux!... hardi! ça fera bien devant Olympe. (Haut.) Monsieur! je serais cependant curieux de savoir...

PAUL, s'excusant.

Permettez-moi, Monsieur...

GAMBILLARD, à part.

Il canne! (Haut.) Non, Monsieur! je ne vous le permettrai pas! (A part.) Il canne. (Haut.) Il m'insupporte

de vous voir auprès d'Olympe! Il faut que ça finisse!

PAUL, s'animant.

Comme vous voudrez, au surplus!

OLYMPE, se précipitant entre eux.

Ah! mon Dieu! ne vont-ils pas se battre à présent! Gambillard, voulez-vous donc me faire cette peine-là? (Elle entraîne Paul à droite.) Et vous, monsieur Paul, est-ce ainsi que vous reconnaissez ce que je fais pour vous? Merci! il y a de l'agrément à rendre service aux gens!

Deschamps et Jules entrent par le fond à gauche.

GAMBILLARD, élevant la voix.

Quel genre de service pouvez-vous rendre à cet être?

PAUL, s'emportant.

Ah ça! monsieur Gambillard!

GAMBILLARD, criant aussi.

Eh bien! quoi donc, Monsieur?

SCÈNE VI

JULES, DESCHAMPS, GAMBILLARD, OLYMPE, PAUL, *puis* LES TOURISTES.

DESCHAMPS, descendant au bruit.

Qu'est-ce donc?

JULES.

On dispute par ici?

Les touristes entrent, ils viennent par le fond.

GAMBILLARD.

C'est ce petit monsieur qui se permet...



JULES, examinant Paul.

Mais j'ai l'avantage de connaître monsieur.

PAUL.

Moi?

JULES.

Monsieur Paul Guibert.

TOUS.

Paul Guibert!

PAUL, d'un ton de mauvaise humeur, à part.

Le diable emporte la connaissance!

DESCHAMPS.

Comment! ce fameux duelliste qui ne manque jamais son homme? (A Gambillard.) C'est pour ça qu'il cachait son nom.

Gambillard, frappé d'effroi, prend Deschamps à bras-le-corps, le fait pirouetter, et se retrouve ainsi placé entre lui et Jules.

JULES, à Gambillard.

L'homme le plus adroit les armes à la main.

Gambillard fait pirouetter Jules, et se retrouve ainsi placé à l'extrême gauche.

GAMBILLARD, à lui-même.

Mais c'est une horreur! il me laisse comme ça lui chercher querelle sans m'avertir... c'est un abus de confiance; je dansais sur un cratère.

JULES, aux touristes.

Maintenant, si nous faisons la rencontre de Trombolino, nous sommes sûrs de notre capture. Monsieur est officier de douaniers.

GAMBILLARD, bas à Jules, d'un air méprisant.

Gabelou! gabelou!

Il remonte la scène à pas de loup pour s'esquiver.

JULES.

Il a l'habitude de relancer les contrebandiers, les vagabonds.

PAUL, l'interrompant avec humeur.

Il suffit, Monsieur. (Allant à Gambillard.) Monsieur Gambillard?

GAMBILLARD, s'arrêtant tout court.

Plaît-il?

PAUL, le retenant par le bras.

Est-ce que vous vous éloignez?

GAMBILLARD, un peu déconcerté.

J'allais herboriser, cueillir quelques fraises... je m'occupe beaucoup de botanique. (Paul lui prend la main et le ramène doucement.) J'ai la plus belle collection de colimaçons qu'il y ait en Europe, savez-vous?

Il fait un mouvement pour s'en aller.

PAUL.

Veuillez rester!

GAMBILLARD, d'un air mortifié.

Avec grand plaisir. (A part en redescendant.) En voilà une impression de voyage! et désagréable!

PAUL, aux touristes.

Messieurs, je désirerais parler à M. Gambillard en particulier.

JULES.

Comment donc! très-bien!

PAUL, à Olympe.

Ne vous éloignez pas, Mademoiselle. (A Deschamps.) Vous permettez?

DESCHAMPS, s'inclinant.

Je suis sans inquiétude, l'estime que je professe pour vous...



GAMBILLARD, à part.

Ont-ils tous peur de lui !... et moi donc!... j'éprouve de l'éloignement pour cet homme.

Deschamps sort par le fond à droite. Les touristes disparaissent par la gauche.

SCÈNE VII

GAMBILLARD, PAUL, OLYMPE.

OLYMPE, bas à Paul, avec intérêt.

Monsieur Paul, ne le tuez pas, au moins! car enfin ce pauvre Gambillard, j'ai toujours quelque chose pour lui.

PAUL, bas à Olympe.

Ce n'est pas quand vous êtes assez bonne, assez généreuse pour protéger mes amours, que j'irai troubler les vôtres.

GAMBILLARD, à part, avec colère.

Ils causent ! (Il s'approche d'eux avec précipitation, s'arrête tout court, les examine et revient vers la gauche, en disant d'un air très-tranquille :) Ils causent !

PAUL, bas à Olympe.

Ne craignez rien, je vais m'acquitter envers vous. (Haut.) Monsieur Gambillard, l'argus s'est éloigné, je vous fais belle chance; n'avez-vous rien à dire à mademoiselle ?

GAMBILLARD, d'un ton solennel.

Je vous remercie, Monsieur ! (Passant près d'Olympe.) Faisons-lui mes derniers adieux. Olympe, dans ce moment désagréable pour moi, où je vais peut-être bientôt paraître... (montrant le ciel) devant qui de droit,

je veux vous donner une preuve de mon... (regardant Paul avec inquiétude) de ma... (Même mouvement; se décidant enfin à s'adresser à Paul.) Monsieur, m'autorisez-vous à me servir du mot amour qui n'a rien de déplacé dans ma bouche? (Assentiment de Paul.) Rival généreux! (A Olympe, avec transport.) Oui, une preuve de mon amour!

OLYMPE, avec un ton de reproche.

Prenez-garde!

GAMBILLARD, s'attendrissant.

Il le permet! Olympe, je veux assurer votre avenir; je vous fais un legs de toute ma fortune... trois mille quatre cents livres de rente. (Petit mouvement d'Olympe.) Oui, j'ai dit trois mille six cents, parce que vous pouvez hardiment vous les faire en tripotant un peu le coupon... (Mouvement d'Olympe, qui lui indique qu'elle ne comprend pas.) Oui, oui, en tripotant; mon agent de change vous dira ce que c'est... Je n'y mets qu'une condition au legs, une seule, une simple condition... (avec force) c'est que tu ne te marieras jamais et... que tu t'enseveliras pour le restant de tes jours dans un affreux couvent... (après une pause et avec importance) de femmes, bien entendu!

OLYMPE, riant.

Est-il drôle? C'est égal, ce que vous venez de dire là prouve que vous m'aimez encore un peu.

GAMBILLARD, avec feu.

Beaucoup, passionnément...

PAUL, l'interrompant.

Eh bien! au lieu de mourir et de l'empêcher de se marier, pourquoi ne pas vivre et l'épouser vous-même?



GAMBILLARD, très-surpris.

Comment ! vous y consentiriez, à me laisser vivre ?

PAUL.

Très-bien, cent ans !

GAMBILLARD, au comble de la joie.

Cent ans ! ça me donne de la marge... cent ans ! et à me la laisser épouser ?

OLYMPE, à part.

Enfin ! nous nous marierons !

GAMBILLARD, avec enthousiasme, et fichant dans le sol son bâton ferré, sur lequel il place son chapeau.

Olympe, viens sur mon cœur, je préfère ta main au trépas le plus glorieux ! (Il l'embrasse.) Mais j'achèverai avant la noce ma tournée de voyageur ; je ne puis déshériter le public et ses arrière-neveux de mes observations... profondes, Olympe.

OLYMPE.

Accordé ! (A part.) Il m'épousera ! quel bonheur !

PAUL, lui tendant la main.

Maintenant, monsieur Gambillard, nous sommes amis.

GAMBILLARD, lui serrant la main avec exaltation.

Jusqu'au décès ! j'aime mieux ça. (Avec la plus grande expansion, et en marchant à droite et à gauche.) Ah ! je renais donc tout à la fois à la vie, à l'Italie et à Olympe, trois choses à quoi je tiens ! Je nage, je nage dans un océan de... ma foi, je dis le mot, personne ne m'entend... (au public, d'un air confidentiel) dans un océan de félicité ! (A Paul.) Mon ami, mon cher ami, ah ! que j'ai donc bien fait d'avoir quitté la rue Mauconseil, et d'avoir suivi celui que vous m'avez donné !

PAUL, souriant.

N'est-ce pas ?

GAMBILLARD, toujours avec exaltation.

Embrassons-nous !

Olympe sort un instant et revient avec un panier de provisions.

PAUL, à part.

Il devient fou, le pauvre garçon. (Haut.) Allons !

Il tend les bras à Gambillard, qui, au lieu de s'y jeter, lui tourne brusquement le dos.

GAMBILLARD.

Après des émotions comme celles-là, il faut que je me calme un peu en escaladant quelque pic neigeux ; je vais en chercher un. (A Paul.) Je ne suis pas fâché, voyez-vous, de relater toutes les impressions de ma matinée, dans un endroit propre à ce genre de pensées... J'éprouve le besoin d'écrire quelques petites choses... un peu grandioses ! (Avec dignité.) Je me le dois à moi-même, je le dois à mes enfants, qui se diront un jour... (Il réfléchit pendant quelques moments ; puis, ne trouvant pas ce qu'il cherche, il dit à Paul, avec gaieté :) Adieu, cher ami !

Il remonte en chantant. S'apercevant qu'il oublie son chapeau, qui est resté sur sa canne fichée au milieu du théâtre, il revient sur ses pas et ne parvient qu'avec beaucoup d'efforts à la déplanter. Gambillard sort par le fond à droite.

SCÈNE VIII

PAUL, OLYMPE.

PAUL, à Olympe.

Enfin ! ce n'est pas sans peine : je puis vous parler, ma chère Olympe ; il paraît que Maria, votre



belle cousine, est toujours retenue en chartre privée par son tuteur? Mais quel homme est-ce donc?

OLYMPE.

Je ne sais pas comment ça se nomme ici; mais, en France, nous appellerions ça un vilain monsieur! et qui, dans la circonstance, donnerait très-bien un coup de stylet.

PAUL, à Olympe.

Viens, ma charmante confidente, mon ange tutélaire; viens là, près de moi, cela pourra peut-être me rendre mes illusions... (Olympe s'assied près de lui sur le banc.) Tu es sa parente, tu lui ressembles un peu, et peut-être...

Il lui prend la taille.

OLYMPE, se dégageant de ses bras.

Oh! c't' illusion! eh bien! et Gambillard! merci, par exemple! non, non, causons d'elle tout simplement et sans gestes; vous l'avez donc vue, ce matin?

PAUL, avec tristesse.

Oui, mais de loin, de bien loin; elle était à sa fenêtre... rêveuse... elle m'a aperçu, cependant; et son cri de surprise est arrivé jusqu'à moi. (Baisant la main d'Olympe.) Ah! Olympe, que je l'aime!

OLYMPE, l'éloignant un peu.

Je n'en doute pas, mais après?

PAUL.

Elle m'a fait des signes... j'ignore si j'ai bien compris; il m'a semblé qu'elle me disait qu'on voulait la marier! Conçois-tu? il faut enfin que je sache à quoi m'en tenir.

Ils causent bas; Olympe se défend contre Paul, qui lui prend souvent la taille ou la main.

SCÈNE IX

OLYMPE, PAUL, *assis sur le banc ;* GAMBILLARD, *paraissant sur le rocher, à droite.*

GAMBILLARD, essoufflé, et paraissant tout désappointé de se trouver là.

Je suis vexé comme un poulet d'Inde poursuivi par un cuisinier. Je descends dans la vallée, j'aperçois un roc gigantesque, je le gravis à quatre pattes, et, après cette gymnastique pénible, je me trouve à cette espèce de petit entresol ; mais je ne plane pas du tout sur les orages, je ne distingue nullement devant moi ni les Alpes ni les plaines de la Lombardie ; je ne vois même pas les bords du Pô ! (D'un air décidé.) Allons, allons, décemment, je ne puis regarder les quarante pieds de rocailles dont je suis environné comme me représentant l'Italie dans tout son ensemble. N'importe, dressons toujours ici ma petite tente ! (Il s'arrête tout court et pousse un soupir.) Ah ! ce mot me rappelle que j'en ai perdu une... qui m'aimait... ma tante Bacot... Mais, éloignons tout souvenir rétrospectif.

Pendant qu'Olympe chante le couplet suivant, Gambillard plante son bâton ferré, et y visse son parapluie ; puis il déploie le tabouret qu'il portait sur son dos, s'assied dessus, tire de sa poche son portefeuille et se dispose à écrire lorsque le couplet finit.

OLYMPE, à Paul, qui la lutine toujours.

AIR *de la Fille du Danube* (Adam).

Mais restez donc tranquille !
Vous êtes trop fragile ;
Il est bien difficile
De vous parler raison.
Celle qui vous est chère,



Je ne dois rien lui taire,
Serai-je messagère
De votre trahison ?
Ma cousine a, je pense,
Je vous le dis tout bas,
Droit à votre constance ;
Ah ! ne l'oubliez pas !

GAMBILLARD, toujours sans les voir.

Écrivons les impressions de ce jour, et arrangeons un peu la chose... (Il lit tout haut en écrivant.) « Aujourd'hui, je me levai de bon matin, et j'aperçus le soleil qui en faisait autant de son côté. Cet astre, dont on n'a en France qu'une idée... très-vague, était entouré de nuages d'opale, et semblait un clou doré, fiché au plafond du firmament... par un audacieux tapissier... » (A lui-même.) Hein ! voilà de la couleur ! Comme les hauteurs ça élève l'esprit ! je n'aurais pas trouvé cela en bas... (Il continue de lire en écrivant.) « Parvenu au sommet le plus élevé de cette chaîne des Apennins, je tirai de mon carnier un beefsteack d'ours, que j'avais tué la veille... » (A lui-même.) Je le tuerai demain, parce qu'il faut être exact... Mais y a-t-il des ours dans les Apennins ?... Oui, oui, il me semble que Martin en était membre ! (Écrivant.) « Je le dévorai... » (à lui-même) le beefsteack, pas l'ours ! (écrivant) « avec un appétit patriotique, vengeant ainsi les mânes du vétéran qui fut croqué par l'ours du Jardin des Plantes... (avec emphase) heureux de donner à ce brave cette tardive satisfaction... La chair de ce quadrupède est fort délicate, mais inférieure au veau... et plus rare... »

OLYMPE, à Paul.

Mais je ne puis y aller aujourd'hui !

GAMBILLARD, se levant.

En voilà assez sur l'ours, embrassons l'horizon. Voilà cependant un spectacle peu connu rue Mauconseil ; c'est comme ça que faisait Byron... Byron ! que les Anglais nomment lord *Baïronne*... dans leur ignorance de la prononciation française. — Quand il voulait éprouver quelque chose de drôle, il grimpait sur un roc... il se drapait dans son manteau... je n'ai pas de manteau, par exemple ! (Il s'agite avec mauvaise humeur.) Ah ! diable, c'est dommage... Il laissait flotter ses cheveux au vent, et il avait des pensées énormes, et se faisait peindre dans cet état. Ah !

Il pousse un soupir, se rassied, appuie sa tête dans sa main et tombe dans la rêverie.

PAUL, à Olympe, très-animé.

Oh ! vois-tu ? si tu pouvais seulement me rapporter un mot écrit de sa main...

OLYMPE.

Eh bien ?

PAUL.

Eh bien ! je crois que je t'embrasserais...

lui donne furtivement un baiser, dont le bruit est entendu de Gambillard.

GAMBILLARD, inquiet.

Quoi ! (Il se lève, se penche par-dessus le rocher et les aperçoit.) Oh ! que vois-je ! malédiction !

PAUL, se levant et le regardant.

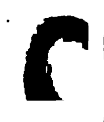
Encore ce Gambillard !

GAMBILLARD, furieux, passant une jambe en dehors du rocher, comme s'il voulait descendre.

Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

AIR *du Comte Ory.*

O ciel ! quelle est ma rage !
C'est vraiment une horreur !



Ce baiser qui m'outrage
A vibré dans mon cœur!

PAUL ET OLYMPE.

Quel est donc ce tapage!
Quelle est donc son erreur?
Moi, lui faire un outrage!
Quand lui seul a mon cœur...
Quand j'ai fait son bonheur.

GAMBILLARD, furieux.

C'est du gentil! c'est du propre! et vous croyez que je vous épouserai?

OLYMPE, pleurant.

Quelle indignité! après ce qu'il m'a promis!

PAUL, avec emportement.

Comment! vous manqueriez à une parole dont j'ai été garant?

GAMBILLARD.

L'épouser! moi! J'aimerais mieux prendre la poste et aller me jeter dans le canal de l'Ourcq.

PAUL.

C'en est trop!

GAMBILLARD, de plus en plus furieux.

Oui, c'en est trop! (A part.) Il me prend mon mot. Et c'est là ce qu'on appelle un voyage en Italie? (Avec mépris.) Ah! je vous regarde comme bien au-dessous de moi, tous les deux!

PAUL.

Pour en finir, comment allez-vous?

GAMBILLARD, interdit.

Ma santé?

PAUL.

Votre montre. Veuillez régler votre montre sur

la mienne, Monsieur. (Il tire sa montre.) Trois heures cinq.

GAMBILLARD, tranquillement, interrogeant sa montre.

Vous retardez de quatre minutes.

PAUL.

Eh bien! monsieur, notez bien que si, dans douze heures, à partir de ce moment, je vous rencontre quelque part que ce soit, je vous coupe les oreilles!

GAMBILLARD, indigné.

Les oreilles! Je ne m'y prêterai point, (appuyant avec force) je ne m'y prêterai point! D'abord c'est un supplice turc qui n'a jamais été usité en France qu'à l'égard des carlins: c'est une exception, ça! c'est une exception, ça! Et c'est là ce qu'on appelle un voyage en Italie?

Il disparaît en emportant tout son bagage.

SCÈNE X

PAUL, OLYMPE, DESCHAMPS, JULES, LES TOURISTES, *arrivant par la gauche.*

Ils sont tous armés de fusils.

PAUL.

Il me le paiera! Mais tout le monde arrive de ce côté.

DESCHAMPS, accourant.

Vite, ma nièce, délogeons; nos jeunes gens vont faire leur expédition. Retournons à Turin, et au plus vite.

PAUL, bas à Olympe.

Je vous y précède. Je compte sur vous!



DESCHAMPS.

Les paquets! les paquets! n'oublions rien!

Il enlève la vaisselle qu'il avait apportée pour le déjeuner de Paul et sort par la droite.

CHŒUR DE TOURISTES, qui entrent tout armés.

AIR *des Chasseurs (du Ramoneur)*.

Préparons-nous!
Amis, chargeons nos armes!
Tâchons d'être sûrs de nos coups,
Puisque le pays en alarmes
En ce jour se confie à nous.
Préparons-nous! préparons-nous!

SCÈNE XI

JULES, GAMBILLARD, *accourant dans une grande agitation;* OLYMPE.

GAMBILLARD, entrant par la droite, affublé de tout son équipement de touriste; le parapluie est resté vissé au bâton ferré.

Messieurs, comptez sur ma vaillance!
Armez-moi! je suivrai vos pas!
Je veux risquer une existence
Qui désormais ne me sert pas.

Avec onction.

Oui, terre d'Italie,
Garde à jamais mes os!
Hélas! pour moi la vie
Pèse deux cents kilos!
Pèse trois cents kilos!

CHŒUR.

Quelle noble énergie!
Quels valeureux propos!
Secondons sa furie,
Il devient un héros!

OLYMPE, à part.

Quelle est donc sa furie?
Quels étranges propos!

Lui qui, toute sa vie,
Aima tant le repos!

Pendant cet ensemble on présente à Gambillard une carabine, un grand sabre de cavalerie et des pistolets d'arçon, qu'il suspend au ceinturon de son sabre; il tient toujours son parapluie, et para fort incommodé de ce bagage.

GAMBILLARD, douloureusement.

Se peut-il que je ceigne
Cet attirail guerrier?... (*bis.*)
Il se regarde d'un air piteux.
Dieu! j'ai l'air de l'enseigne
D'un marchand armurier! (*bis.*)

CHŒUR.

Allons! préparons-nous! etc.

Les touristes sortent par le fond à gauche ; Gambillard reste le dernier et va disparaître, lorsque Olympe s'approche de lui et le tire par son habit.

SCÈNE XII

OLYMPE, GAMBILLARD, *puis* UN PAYSAN.

OLYMPE, le faisant pirouetter sur lui-même.

Anastase!

GAMBILLARD, d'un air indifférent.

Qu'est-ce? Ah! c'est vous?

OLYMPE, d'un petit ton de reproche et le forçant de redescendre la scène

Savez-vous que c'est bien vilain ce que vous m'avez dit?

GAMBILLARD, l'imitant.

Savez-vous que ce n'est pas bien joli ce que j'ai vu? (Brusquement.) Laissez-moi! vous voyez à mon costume que j'ai des intentions... un peu meurtrières. (Il fait quelque pas vers la droite et s'embarrasse dans son sabre.) Ce sabre est d'une longueur pénible!



OLYMPE, d'un air suppliant.

Anastase!

GAMBILLARD.

Plus d'Anastase pour vous! adieu!

Il remonte vivement la scène.

OLYMPE, l'arrêtant lorsqu'il est au fond.

Non, vous ne partirez pas! vous m'entendrez! je veux me justifier.

Elle l'arrête malgré lui, et, le poussant violemment, elle le fait courir jusqu'à l'avant-scène; il ne se retient qu'à l'aide de son bâton ferré, qu'il pique en terre. Olympe effrayée court après lui et le retient, émue de l'idée qu'il aurait pu tomber.

GAMBILLARD.

Ah! grand Dieu! (A part.) je ne suis pas fâché qu'elle me retienne un peu.

OLYMPE.

M. Paul ne m'aime pas; je ne l'aime pas, et je puis d'un mot vous faire revenir de vos préventions à mon égard.

Elle pleure.

GAMBILLARD, s'animant graduellement.

D'un mot! eh bien! dis-le, ce mot! dût-il avoir quatorze syllabes et être plus dur à prononcer que le nom de M. *Schné-itz-ho-ef-fer* de l'Opéra, dis-le, dis-le! je l'entendrai avec plaisir. (Tendrement.) Car si je suis ton petit Anastase, tu as toujours été ma petite Olympe! Mon Olympe! où je voudrais être Dieu! et m'enivrer... de malvoisie. (Dans ce moment un paysan, qui vient d'entrer par la gauche, remet furtivement à Olympe un billet; Gambilard, qui s'en aperçoit, sort tout à coup de son espèce d'extase, en criant d'une voix forte :) Qu'est-ce que c'est que ça?

Le paysan se sauve.

OLYMPE, toute troublée et tenant le billet.

Ça?

GAMBILLARD.

Ça !

OLYMPE.

Pour mon oncle, sans doute !

GAMBILLARD.

Mensonge ! (Lui saisissant la main et prenant le billet). Voilà !

OLYMPE.

Ce que vous faites là est abominable !

GAMBILLARD, tranquillement.

Nous sommes manche à manche. (Il s'éloigne de quelques pas et se trouve à cheval sur son sabre.) Dieu ! que ce sabre est donc incommode ! il me fera tomber ! (Lisant à demi-voix tandis qu'Olympe lit par-dessus son épaule.) « A la chute du jour, « à la villa Torello, trois coups dans la main, la fe-« nêtre s'ouvrira. De la prudenee ! » (Olympe exprime par un geste qu'elle a lu. Haut.) Horreur ! je pouvais encore vous pardonner votre manière d'être avec ce spadassin, parce que je me disais : (d'un ton léger) Bah ! eh bien ! quoi ? pou ! (Avec fureur.) Mais à présent...

OLYMPE, avec vivacité.

Tenez, laissez-moi tranquille ; vous m'êtes insupportable !

DESCHAMPS, appelant du dehors.

Olympe ! Olympe !

OLYMPE, s'emportant, à Gambillard.

Oui, je suis lasse de vous, à la fin ! Vous m'avez pris cette lettre, gardez-la, ça m'est bien égal ; mais si vous avez le malheur d'en abuser, vous verrez ! autant je vous aimais, autant à présent je vous-z-haïs. Adieu !

DESCHAMPS, hors de vue.

Olympe ! allons donc !

Elle sort par la gauche.



SCÈNE XIII

GAMBILLARD, *seul, restant interdit.*

Vous verrez ! j'ai déjà vu. (Il pose son fusil près d'une roche à gauche.) Qu'elle ose nier à présent! voilà des preuves! l'adresse. (Il regarde l'adresse.) « A Monsieur, Monsieur... » (Il interrompt sa lecture et dit :) Comment, monsieur? Olympe? je certifie que... (Lisant.) « Monsieur Paul Guibert. » (Avec joie.) Oh ! c'était pour lui ! il ne se doute pas qu'il a un rendez-vous ce soir! Bon! ah! tu veux me souffler ma maîtresse, toi? gare à la tienne! oui, gare aux femmes, quand je passe. C'est fini, je veux devenir un mauvais sujet, un garnement! je séduirai, je compromettrai les femmes! (avec un rire diabolique) je les déshonorerai! (Gaîment au public.) Ça y est-il? hein? convenu!

AIR : *Tendres échos, errants dans ces vallons.*

Oui, les époux vexés dans leur honneur,
De mes excès nourrissant mille preuves,
Diront : Voilà, voilà le séducteur
De nos jeun's fill's, de nos femm's, de nos veuves !
A moi Faublas ! à moi Casanova !
Oui, votre voix m'appelle, et l'on y va.
A moi Faublas ! à moi Casanova !
C'est entendu ! c'est très-bien ! bon ! ça va !

Il ne m'a donné que douze heures ! je les emploierai bien, tes douze heures! je m'en flatte! puis je partirai. Ce n'est pas qu'il me fasse peur : la preuve c'est qu'avant mon départ je lui écrirai une lettre très-grossière, que je montrerai à Olympe! (Il fait un mouvement de sortie.) Tiens, il pleut! (Il dit les deux mots qui sui-

vent comme s'il allait chanter l'air : Il pleut, il pleut, bergère !) Il pleut, il pleut, le diable me pardonne! Je n'ai pas envie d'ajouter un rhume à mes autres contrariétés.

Il ouvre son parapluie et s'assied sur les roches, à gauche du spectateur.

SCÈNE XIV

GAMBILLARD, TORELLO.

TORELLO, entrant par la droite, enveloppé de son manteau.

Il était parmi ees gens que j'ai vus ici ce matin, m'a-t-on assuré ; j'aurais été bien aise de le voir pour l'exécution de mon projet : mais ils sont partis!

Il s'abrite sous le rocher à droite.

GAMBILLARD, à lui-même.

Tiens, tiens, voilà un monsieur qui cherche à se mettre à l'abri comme moi, un voyageur sans doute. (A Torello.) Monsieur, je vous salue.

TORELLO, sèchement.

Bonjour. (A part.) Quel est ce bouffon en attirail de guerre?

GAMBILLARD.

Voilà un diable de temps!

TORELLO.

Oui. (A part.) Il pourra peut-être me donner des renseignements.

GAMBILLARD.

Monsieur voyage?

TORELLO.

Souvent;... la nuit surtout.

GAMBILLARD.

Vous craignez la chaleur du jour?



TORELLO.

C'est cela.

GAMBILLARD.

Mais vous n'avez pas de parapluie, mon cher monsieur! (En ricanant niaisement.) Permettez, pour un voyageur, c'est une grande imprudence. (Il se lève.) Comme confrère, je mets le mien à vos pieds, comme on dit.

TORELLO.

A mes pieds, non; mais sur ma tête, à la bonne heure.

Torello s'avance et se place sous le parapluie.

GAMBILLARD, riant.

Ah! ah! (A part.) Il est très-aimable!

TORELLO.

Vous êtes Français, Monsieur?

GAMBILLARD.

Même Parisien, rue Mauconseil. Je suis littérateur, et je suis venu en Italie pour y recueillir des impressions de voyage, (avec mystère) notamment, s'il faut vous le dire, des impressions amoureuses.

TORELLO, ironiquement.

Oh! On voit que vous voulez faire des conquêtes. Vous avez l'air d'un arsenal ambulant!

GAMBILLARD, riant.

Ah! très-joli! (A part.) Il a beaucoup d'esprit, ce monsieur-là!

TORELLO, repoussant violemment du pied le sabre de Gambillard.

Pardon, c'est que votre sabre me gêne.

GAMBILLARD, riant toujours.

Il me gêne aussi; il est assez long pour nous gêner tous les deux. Au fait, je vais ôter tout cela, je

n'en ai plus besoin. Voulez-vous tenir un peu le parapluie, s'il vous plaît.

Torello reste seul sous le parapluie, Gambillard se dirige vers le banc qui est à droite.

TORELLO.

Volontiers.

GAMBILLARD, étendant la main.

Eh! mais il ne pleut plus.

TORELLO, pliant le parapluie.

Tant mieux!

Torello ferme le parapluie et le dépose près du rocher à droite, tandis que Gambillard dépose son sabre, ses pistolets, son tabouret, son carnier et son chapeau sur le banc.

GAMBILLARD, prenant un air léger et fanfaron.

Pour en revenir à notre conversation, mon cher monsieur, je vous disais donc que je m'occupe beaucoup d'affaires...

TORELLO.

Amoureuses?

GAMBILLARD, gaiement.

Oui; les Français sont assez versés dans ce genre d'industrie, vous le savez?

TORELLO.

Ils s'en vantent.

GAMBILLARD, riant et d'un ton affirmatif.

Ils s'en vantent.

TORELLO.

Et il y a longtemps que vous êtes en Piémont?

GAMBILLARD.

Huit jours.

TORELLO.

Vous n'avez guère eu le temps d'exercer ce que vous appelez votre industrie.



GAMBILLARD, d'un ton avantageux.

Bah! vous croyez!

TORELLO.

Oh! voilà bien les Français! se vantant toujours! Ils passent pour un peu...

GAMBILLARD, l'interrompant vivement.

Oh! le mot est trivial!

TORELLO.

Je n'ai rien dit.

GAMBILLARD.

J'ai cru que vous alliez le dire. (Avec emphase.) Non, Monsieur, je ne suis point un blagueur, jamais! c'est preuves en main que je parle. (Avec finesse.) Quoique voyageur, connaissez-vous de nom la villa Torello?

TORELLO, avec émotion.

La villa Torello?

GAMBILLARD.

Yes.

TORELLO.

Je l'ai entendu citer. Eh bien?

GAMBILLARD, frissonnant un peu.

Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il fait froid?

TORELLO.

Comment?

GAMBILLARD.

Oui, l'humidité...

TORELLO.

Oh! on n'a jamais froid avec un manteau comme le mien.

GAMBILLARD.

Mais moi qui n'ai qu'un paletot d'été.

TORELLO.

Vous m'avez offert la moitié de votre parapluie, si je vous offrais...

GAMBILLARD, avec empressement.

La moitié de votre manteau? volontiers!

Torello passe la moitié de son manteau sur les épaules de Gambillard ; Torello tient avec la main les deux côtés du collet du manteau, de sorte que leurs têtes sont près l'une de l'autre ; ils s'asseyent à droite.

TORELLO, à part.

A présent je suis sûr d'avoir la fin de l'histoire.

GAMBILLARD, s'asseyant.

Ah ! ah! Paul et Virginie sous l'allée des Pamplemousses, absolument !

Il rit.

TORELLO.

Revenons!

GAMBILLARD.

S'il vous plaît.

TORELLO.

Vous dites qu'à la villa Torello...

GAMBILLARD.

Savez-vous lire ?

TORELLO.

Moi?

GAMBILLARD.

Les écritures de femme, ce n'est pas toujours facile.

TORELLO.

Après?

GAMBILLARD, avec mystère.

Vous êtes discret.

TORELLO, d'une voix sombre.

Comme la tombe.

GAMBILLARD, un peu ému, à part.

Oh! la comparaison n'est pas joyeuse, mais elle est forte! (Haut.) Eh bien! lisez (lui montrant la lettre, qu'il a soin de plier de manière à en cacher la signature) ces deux lignes seulement; (riant) car je suis aussi comme la tombe, moi! (Il lit.) « A la chute du jour, à la villa Torello, « trois coups dans la main. » Hein?

TORELLO, à part.

Miséricorde! c'est bien son écriture! plus de doute!

GAMBILLARD, avec un peu d'inquiétude.

Qu'est-ce que vous avez?

TORELLO.

Moi? rien! (A part.) Le voilà donc, ce séducteur!

Il se lève brusquement et entraîne avec lui Gambillard jusqu'à la gauche du théâtre.

GAMBILLARD, tandis que Torello l'entraîne.

Eh bien! eh bien! vous n'avertissez pas?

TORELLO.

Je vous rends justice!

GAMBILLARD, riant.

Vous me rendez justice, mais vous n'avertissez pas!

TORELLO.

Vous m'avez pris pour votre confident, je vais vous prendre pour le mien.

GAMBILLARD.

Vrai? vous allez me conter votre histoire? Bon! je la mettrai dans ma relation! Mais je ne vous cache pas une chose, mon cher monsieur : ce manteau n'ayant été établi que pour un seul habitant, j'ai le cou un peu contrarié.

Il fait un mouvement pour se dégager.

TORELLO, fortement.

Restez!

Il le secoue.

GAMBILLARD, interdit et avec inquiétude.

Comme il me traite! (Torello lui donne une saccade. Gambillard lui dit avec colère :) Monsieur, me prenez-vous pour un nègre? (A part.) Il ne m'inspire plus de confiance!

TORELLO.

Vous avez sans doute entendu parler des bandits qui...

GAMBILLARD, déjà effrayé.

Très-bien! très-bien! vous êtes gendarme? (A part et comme satisfait d'avoir mortifié Torello.) Vlan!

TORELLO.

Je suis leur chef.

GAMBILLARD.

Des gendarmes?

TORELLO.

Des bandits.

GAMBILLARD, avec terreur.

Trombolino?

TORELLO.

Lui-même! (Ici une lutte s'établit entre Torello et Gambillard, qui veut inutilement se dégager du manteau.) Qu'avez-vous donc? vous remuez beaucoup?

GAMBILLARD, criant en se remuant toujours.

Je vous dis que ça me gêne. (D'un air caressant.) Monsieur Trombolino, j'ai peu d'argent sur moi, j'en suis désolé... soyez gentil, soyez gentil!...

TORELLO.

Tu as peur, je crois.



GAMBILLARD, à part.

En voilà une impression de voyage! j'étais mieux sur le mulet. (Haut.) Prenez mon parapluie.

TORELLO.

Ce n'est pas tout cela qu'il me faut, il me faut une explication.

GAMBILLARD, à part.

Je suis dans la conjoncture du chevalier d'Assas. (On entend des voix au dehors.) Ah! voilà les autres! (Criant et se débattant.) A moi, d'Auvergne! oh! sacrebleu! à moi, d'Auvergne!

TORELLO, à part.

On vient, garde à nous!

Il s'éloigne rapidement par le premier plan à gauche, laissant le manteau au pouvoir de Gambillard, et lui en jetant un pan sur la tête. Gambillard continue de crier : *A moi, d'Auvergne!* sans pouvoir se dégager du manteau; il va et vient au hasard au milieu des touristes qui arrivent.

SCÈNE XV

GAMBILLARD, LES TOURISTES, *arrivant par la gauche.*

FINALE.

AIR *nouveau de J. Doche.*

CHŒUR DES TOURISTES.

Mais quels sont donc ces cris d'alarmes?
A qui donc livre-t-il combat?
Quoi! c'est Gambillard qui, sans armes,
Fait à lui seul pareil sabbat?

GAMBILLARD, se dégageant enfin du manteau.

Je viens de voir Trombolino!

TOUS.

Ciel! il a vu Trombolino!

GAMBILLARD, avec fierté.

Je l'ai frappé... (à part) de mon regard.

TOUS.

Honneur (*bis*) à Gambillard !

GAMBILLARD, se drapant dans le manteau.

Je l'ai roulé dans la poussière,
Car je voulais avoir sa peau ;
Mais le bandit, calculant son affaire,
Ne m'a laissé que son manteau.
C'est déjà bien ! mais, cré tonnerre !
Ah ! que je regrette sa peau !

Il va prendre le parapluie.

TOUS.

Ah ! que c'est beau !...

GAMBILLARD, à part, le bras tendu, et s'appuyant avec noblesse sur son parapluie.

Oui, cette victoire est brillante,
Mais j'en attends, ce soir, incognito,
Une plus douce et plus riante,
A la villa Torello !

CHŒUR DES TOURISTES.

De Gambillard chantons la gloire;
C'est le héros de l'Apennin !
Il a remporté la victoire
Son seul parapluie à la main !...

Tous remontent la scène aux dernières mesures du final, et s'en vont par la gauche. Gambillard, resté presque seul, s'aperçoit que la pluie tombe de nouveau; il retrousse le manteau tout autour de lui, ouvre le parapluie et suit les autres.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II

Le théâtre représente une chambre de la maison de Torello. Fenêtre au fond, au milieu; sur le premier plan, à droite, un cabinet dont la fenêtre est en face du spectateur; cette fenêtre est fermée seulement par un rideau; sur le premier plan, à gauche, une cheminée. Au deuxième plan, à droite et à gauche, deux portes latérales; une banquette sous la fenêtre, une autre entre la fenêtre et le côté gauche. A gauche, une table; sur la cheminée une bougie allumée et une échelle de corde.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIA, *seule, appuyée sur la fenêtre et regardant avec précaution à l'extérieur. Elle porte le costume piémontais.*

Ils sont partis, et lui va venir! Il me semble que cette triste maison vient d'être changée tout à coup en une riante demeure. Tant que mon tuteur est là, surtout quand il a son air de mauvais augure, il me fait une peur! il me fait une peur! oh! il n'a pas besoin alors de parler pour que je lui obéisse..... qu'il fronce le sourcil, et je suis tremblante, je suis soumise, et je le déteste! Ah! mais à peine a-t-il un pied hors du logis que je ressens une joie... une joie! je redeviens moi-même, je renais à l'espoir, et vraiment je l'aime presque, car il a du bon parfois, bien qu'il prenne toujours la précaution de m'enfermer quand il sort. Enfin, il vient de s'éloigner avec son très-cher fils, mon cousin, et ils ne doivent rentrer qu'au jour. Paul doit être averti, mainte-

nant, il ne peut tarder. Je vais donc le revoir! pas seul, j'espère, car M. Paul est souvent d'un caractère très-vif.

Voici l'heure, je crois entendre marcher. (Elle se dirige vers la fenêtre.) Donnons le signal... (Elle frappe trois coups dans sa main.) On ne répond pas! (On entend frapper trois coups dans la main.) C'est lui! (Jetant l'échelle de corde qu'elle prend sur la cheminée.) Ah! qu'il y a de plaisir à tromper les tyrans!

SCÈNE II

MARIA, PAUL, *puis* OLYMPE.

PAUL, paraissant à la fenêtre et sautant dans la chambre.

Maria!

MARIA, avec une sorte d'effroi.

Vous êtes seul?

PAUL.

Dans ce moment, oui, mais pas pour longtemps, aussi...

Il l'embrasse.

OLYMPE, paraissant à la fenêtre.

Eh bien! c'est comme ça que vous m'offrez la main?

MARIA, courant à elle.

Chère Olympe, je craignais que tu ne fusses pas venue.

OLYMPE, arrivant en scène.

Si fait! si fait! mais je tenais à ne pas passer la première, parce qu'une échelle de corde, c'est traître en diable.



PAUL, avec amour.

Chère Maria !

AIR : *Éternelle amitié.*

ENSEMBLE

OLYMPE.

Je comprends leur bonheur !
Et combien c'est flatteur !
Mais pourtant je conçoi
Quelques sujets d'effroi,
Si l' cousin à son tour
Par un fâcheux retour...
Quels chagrins ! quels ennuis !
Pour deux cœurs bien unis !

PAUL ET MARIA.

O moment enchanteur !
Quels transports de bonheur !
Enfin je { la / le } revoi !
{ Il / Elle } est là... près de moi !
Le ciel à notre amour
Devait ce doux retour !
Plus de pleurs ni d'ennuis !
Nous voilà réunis !

Olympe va retirer l'échelle de corde, la place sur la banquette qui est devant la fenêtre et referme la fenêtre.

PAUL, à Maria.

J'oublie en ce moment
Un siècle de tourment !
O destin ! quel bonheur !
Je la tiens sur mon cœur !

MARIA.

Oui, ce bonheur est doux...
Mais... pourtant... avec vous...

OLYMPE, revenant près d'eux.

Je comprends leur bonheur, etc.

PAUL ET MARIA.

O moment enchanteur ! etc.

MARIA.

Voyons, Monsieur, que je vous regarde bien !

PAUL, avec transport.

Que je t'aime!

MARIA.

Voulez-vous bien vous taire!... moi aussi, je vous aime.

PAUL.

Vous m'aimez toujours?

OLYMPE.

Je t'aime, tu m'aimes, vous m'aimez..... c'est-il drôle, les amoureux! ça dit quarante mille fois la même chose et toujours sur le même air, comme les sansonnets.

PAUL.

Olympe m'a-t-elle dit vrai? votre tuteur ne doit rentrer qu'au jour?

MARIA.

Oui!

PAUL.

Ainsi...

MARIA.

Nous allons souper ensemble... oui, j'ai tout préparé.

OLYMPE.

Et je vais mettre le couvert.

MARIA.

Quoi! tu serais assez bonne...

Olympe disparaît un moment par la porte à gauche.

PAUL.

Chère Maria, ne puis-je donc bientôt espérer fléchir ce Torello? d'où vient la haine qu'il a conçue pour un homme qu'il ne connaît pas?



MARIA.

Ah! par malheur, cette haine n'est pas sans motifs... d'abord, mon tuteur voulait me faire épouser son fils Carlo.

PAUL.

Vous auriez refusé?

MARIA.

Ma foi! je ne sais pas, s'il l'avait voulu bien fort... car enfin je suis sous sa dépendance... il peut faire de moi une religieuse.

OLYMPE, occupée à mettre le couvert; elle a apporté de la lumière.

Une Piémontaise, ça obéit d'abord quand il s'agit de mariage, quitte à se venger plus tard de celui qui l'épouse malgré elle! chacun son genre de vengeance.

Elle s'approche d'eux.

MARIA.

Dieu merci, depuis quelques jours, il n'est plus question de ce projet; mais la haine de mon tuteur n'en subsiste pas moins...

PAUL.

Je ne vois pas comment j'ai pu donner lieu...

MARIA.

Vous vous rappelez un combat qui s'engagea il y a six mois, sur la ligne qui sépare la France du Piémont, entre les douaniers français et des fraudeurs?

PAUL.

Certainement, car nous fîmes une magnifique capture sur les contrebandiers, et j'en blessai un de ma main. Cela me fit même quelque honneur, j'avais atteint l'insaisissable Trombolino.

OLYMPE, étonnée.

Trombolino!

MARIA.

Bon, monsieur Paul! cette magnifique capture fut faite sur mon tuteur.

OLYMPE ET PAUL.

Torello!

MARIA.

Et l'homme que vous avez blessé, c'est mon cousin Carlo.

PAUL.

Quoi! ces contrebandiers...

MARIA.

Vous comprenez maintenant la haine de mon tuteur.

OLYMPE.

Vous avez quasi ruiné le père, vous avez blessé le fils : alors vous ne risquez rien, monsieur Paul! si le cousin Torello vous surprenait chez lui, je ne sais trop sous quelle forme vous en sortiriez; car ces Italiens, ça se vengerait d'un hanneton.

Elle remonte la scène pour achever de mettre le couvert.

PAUL, à part.

Heureusement, je ne suis pas venu sans armes. (Haut.) Au surplus, j'ai fait mon devoir! Et moi aussi, je me vengerai de lui, en faisant la cour à sa pupille et en buvant son vin.

MARIA.

A quoi pensez-vous donc là?

PAUL.

Je pense que jusqu'à présent la peur ne m'empêche pas d'avoir bon appétit!



OLYMPE, achevant de mettre le couvert.

Voilà! voilà!

Elle place sur la table la bougie qui était sur la cheminée.

MARIA, regardant la table.

Comment, deux couverts! eh bien! et toi, Olympe?

OLYMPE.

Moi? je ne soupe jamais; et puis le cœur et l'estomac, ça se touche. (Elle s'approche de Maria.) Ce malheureux Gambillard, je l'aime, au bout du compte! m'en a-t-il fait aujourd'hui! m'en a-t-il fait! (En soupirant.) Si cet être-là est né pour faire le bonheur de ma vie, je peux dire qu'il commence bien tard ses fonctions!

PAUL.

Allons, écartons toutes ces idées, et...

MARIA, inquiète, remontant la scène.

Chut!

PAUL.

Quoi donc?

MARIA.

Des pas!

Tous prêtent l'oreille avec anxiété.

OLYMPE.

Je n'entends rien du tout! je ne sais pas ce que tu as à nous faire des peurs comme ça! (On frappe fortement à la porte.) Aïe!

MARIA.

Que faire? nous sommes perdus!

PAUL, comme cherchant une arme cachée.

Cordieu! le premier...

TORELLO, en dehors.

Maria!

MARIA.

Mon tuteur! (A Paul.) Cachez-vous?

PAUL.

Non pas!

MARIA.

Il y va de votre sûreté.

PAUL.

Bah!

MARIA.

De mon honneur! Je vous en prie, dans ma chambre!

PAUL.

Dans votre chambre? A la bonne heure

OLYMPE.

Sainte Vierge! veillez sur nous!

Toute cette fin de scène est très-animée. Maria va ouvrir à Torello la porte qui est au deuxième plan à droite, tandis que Paul entre dans le cabinet du même côté, et Olympe dans celui à gauche.

SCÈNE III

OLYMPE, MARIA, TORELLO, CARLO.

TORELLO, tandis que Maria ôte le verrou.

Plus vite, plus vite! (En entrant.) Pourquoi donc mettre le verrou?

MARIA, balbutiant.

C'est que... étant seule... dans cette maison...

TORELLO.

Seule! alors pourquoi deux couverts?

MARIA, interdite.

C'est que... c'est que...



OLYMPE, sortant du cabinet à gauche.

Je suis venue lui tenir compagnie; oui, cousin.

TORELLO.

Ah! c'est toi, Piccoletta! As-tu soupé?

OLYMPE.

Non.

TORELLO.

Eh bien! tu vas t'en aller, car il se fait tard.

OLYMPE.

Mais...

TORELLO.

Carlo, offre ton bras à la cousine!

OLYMPE, à part.

Manière honnête de... (A Maria.) Bonsoir! (Avec l'intention d'être entendue de Torello.) Maintenant tu n'as plus peur, M. Torello est rentré.

MARIA.

Sans doute!

OLYMPE, à voix basse.

Il est de bonne humeur! il ne sait rien!

MARIA, inquiète.

Tu crois?

TORELLO.

Allons, Carlo, tu vois bien qu'on t'attend!

Carlo passe à gauche de la scène et offre son bras à Olympe, qui le prend.

OLYMPE, à part.

C'est égal, je trouverai moyen de revenir!

MARIA.

Adieu!

OLYMPE.

Adieu!

Elle sort par la droite accompagnée de Carlo.

SCÈNE IV

MARIA, TORELLO.

TORELLO, *d'un air railleur.*

Attendez-vous encore quelqu'un ?

MARIA, *troublée.*

Personne !

TORELLO, *lui prenant la main et la regardant fixement.*

Eh bien ! cependant, un homme doit venir !

MARIA, *à part.*

Il savait tout ! (*Haut et d'un ton caressant.*) Ah ! mon cher tuteur, est-ce que vous croyez ?... je suis incapable. Non, je n'attends personne... et personne ne viendra!

TORELLO, *toujours avec ironie.*

Ta, ta, ta ! qu'avez-vous donc? qui vous accuse ? Certes, je vous crois incapable d'avoir des intrigues, (*mouvement de Maria ; Torello continue*) de donner rendez-vous à un jeune homme, (*même jeu*) à un étranger, à un Français, la nuit, chez moi, en mon absence !

MARIA, *suppliante.*

Ah ! de grâce !

TORELLO, *l'interrompant et reprenant le ton railleur.*

Je vous rends pleinement justice, vous dis-je ; (*avec fermeté*) mais cet homme qui doit venir, c'est moi qui l'attends, c'est à moi qu'il aura affaire !

MARIA, *à part.*

S'il se doutait qu'il est là !

TORELLO, *gravement.*

Ouvrez cette fenêtre !



MARIA, hésitant.

Cette fenêtre ?

TORELLO.

Allons, ouvrez !

MARIA, ouvrant la fenêtre avec hésitation.

Pourquoi faire ?

TORELLO.

Frappez trois coups dans la main !

MARIA, d'un air dégagé.

C'est bien inutile, je vous assure ; mais enfin, vous vous défiez de moi, tenez, voilà ! (Elle frappe trois coups dans la main.) Est-ce assez fort? Qui voulez-vous qui réponde ?

TORELLO.

Silence !

On entend trois coups frappés dans la main au dehors.

MARIA, étonnée, descendant un peu la scène.

Dieu ! qui donc ?

TORELLO.

Vous allez accueillir cet homme comme si vous ne me saviez pas de retour.

MARIA.

Moi ?

TORELLO, d'un ton brusque et impératif.

Vous ! je le veux ! (Avec calme.) Vous l'inviterez à souper, vous le ferez asseoir ici.

Il lui indique la chaise qui est devant la table.

MARIA, à part.

C'est pour ça qu'il a renvoyé Olympe.

TORELLO.

Et pas un mot qui laisse deviner ma présence.

MARIA, affectant de l'indifférence.

Puisque vous le voulez, qu'est-ce que ça me fait à moi ? Mais, enfin, quel est votre dessein ?

TORELLO.

Ceci me regarde. Jetez l'échelle de corde !

MARIA.

J'obéis !

Elle jette l'échelle de corde qui était sur la banquette.

TORELLO, prêtant l'oreille.

On approche.

MARIA.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Eh bien !... qui cela peut-il être ?
Ah ! mon esprit n'y peut rien concevoir !
Un étranger entrer par la fenêtre !...

TORELLO.

Songez à le bien recevoir !
Montrez-vous gaie, aimable, prévenante !

MARIA.

Mon cher tuteur, on vous obéira.

A part.

Qui donc ainsi dans ces lieux se présente ?
Que j'aurais peur si Paul n'était pas là !

TORELLO, après l'avoir regardée, à part.

Ah ! je le tiens enfin ce Paul Guibert ! Oh ! les femmes ! *Razza maladetta !*

Il sort par la gauche.



SCÈNE V

MARIA, GAMBILLARD.

Il a le manteau de Torello roulé sur l'épaule.

GAMBILLARD, chantant, avant d'être aperçu.

Je suis Lindor, ma naissance est commune.

Il montre sa tête seulement.

C'est très-haut ! pas l'air... l'étage. Ah ! pardon, Mademoiselle, je me trompe peut-être de chemin : la villa Torello, s'il vous plaît ?

MARIA.

Vous y êtes, Monsieur.

GAMBILLARD.

Bon ! bravi ! (Montant un échelon de plus.) Excusez l'inexpérience d'un jeune voyageur !

MARIA, riant.

Ah ! quelle drôle de figure !

GAMBILLARD.

La mienne ? (A part.) Bon signe ! bravo !

MARIA.

Entrez, Monsieur !

GAMBILLARD.

Entrez ! elle me dit d'entrer ! Bon ! brava ! pardon ! c'est que la corniche me gêne ! Mademoiselle, serait-ce une indiscrétion que de vous faire la demande de votre main ?

MARIA, étonnée.

Comment, ma main ?

GAMBILLARD, tendant la main.

Pour descendre ! (Maria lui donne la main.) Bravi! brava!

bravo ! (Il enjambe le balcon et entre.) Dans ce pays, on sait monter aux échelles de corde : tous les Piémontais sont badigeonneurs ! (La saluant profondément.) A vous rendre mes devoirs ! (A part.) Eh bien ! je croyais ça plus difficile, le métier d'homme à bonnes fortunes ; je m'y ferai facilement.

Pendant l'à-parté suivant de Maria, il va déposer le manteau sur la banquette qui est entre la fenêtre et la porte de gauche.

MARIA, à part.

Mais quel rôle mon tuteur me fait-il donc jouer là ? Enfin il l'a dit, ça le regarde ; et pourvu que Paul soit en sûreté...

GAMBILLARD, revenant.

Vous désirez sans doute savoir qui je suis ? (A part.) Elle est très-bien !

MARIA.

Oui, Monsieur.

GAMBILLARD, à part.

Très-bien ! très-bien ! (Haut.) Permettez-moi auparavant de vous demander pardon d'être arrivé jusqu'à vous par un chemin aussi... espagnol.

AIR : *Sur votre table quand on porte.*

J'eus pour cela des raisons assez fortes ;
Par la fenêtre, ici, j'ai débarqué...
Certes, depuis l'invention des portes,
C'est un chemin assez peu pratiqué ;

Maria sourit.

Votre esprit vif l'a déjà remarqué !
Convenez-en, quand on connaît les êtres,
La moindre porte offre moins d'embarras,
Et je ne sais que trois grands corps d'états
Qui, par instinct, entrent par les fenêtres :
Les amoureux, les voleurs et les chats.



Or, n'appartenant à aucune de ces deux dernières classes de la société, je suis donc...

MARIA, surprise.

Un amoureux?

GAMBILLARD, gaiement.

Vous avez dit le mot... amoureux, fol!

MARIA.

Et de qui?

GAMBILLARD, riant.

Et de qui!... la question est insidieuse, dans cette maison où vous semblez demeurer seule... oui, charmante... Comment vous appelez-vous?

MARIA.

Maria.

GAMBILLARD.

Charmante Maria, je vous aime ; ça peut vous paraître bizarre, mais c'est mon genre à moi. (A l'oreille, et d'un air mystérieux.) Avez-vous lu les mémoires de Casanova ? (il l'entraîne quelques pas vers la droite, et lui dit avec importance) ouvrage très-leste.

MARIA, à part.

Décidément, ce monsieur est timbré... N'importe, obéissons à mon tuteur. (Haut.) Voulez-vous souper avec moi ?

GAMBILLARD, à part, et d'un air étonné.

Tiens! tiens! le site est sauvage, mais les femmes pas. (Haut.) Si je veux souper avec vous!... mais souper, mais tout ce que vous voudrez... (Maria se dirige vers la table. A part.) Ah! chenapan de Guibert... je lui prends sa maîtresse et son souper... Ah! tu veux me couper les oreilles, toi!

MARIA, à la table.

A table !

GAMBILLARD, s'approchant.

J'accepte avec enthousiasme... (Il s'assied.) Enfin, voilà une impression de voyage agréable, je la tiens !... (Déployant sa serviette et donnant des marques de la plus grande joie.) C'est un conte des Mille et une Nuits qui m'arrive là... c'est un rêve, une orientale ! Maria, ma sultane, vous me transportez... (il cherche l'expression) dans le Midi, parole d'honneur... (Maria, qui s'est assise, lui offre à boire.) Elle m'offre à boire, c'est le coup de grâce !

AIR *de la marche de M. Botte.*

Oui, dans mon rêve asiatique,
Je crois être un nouveau Sindbad,
Au milieu d'un palais magique
De Samarcande ou de Bagdad !
Voici l'almée, la bayadère !
Il ne manque qu'un dromadaire.
Esclaves, comblez mon transport !
Versez, eunuques, jusqu'au bord. } (*bis*).

Il se lève pendant la ritournelle et va se rasseoir pour commencer le second couplet.

SCÈNE VI

MARIA, GAMBILLARD, TORELLO, *entrant par la porte à gauche, sans être vu de Gambillard.*

Torello va jusqu'à la fenêtre, il en retire l'échelle de corde, la pose sur la banquette, fait signe à Maria de sortir et de lui céder sa place ; il se met à table sur le siége laissé vacant par Maria. Ce jeu de scène a lieu tandis que Gambillard chante les cinquième et sixième vers du couplet suivant, de manière à ce que Torello soit placé et regarde Gambillard pendant le refrain.

GAMBILLARD.

Ange, viens, de ce doux mirage
Prolonger les illusions !



Viens, de mon fortuné voyage,
Embellir les impressions !
Ton œil brillant, ton doux sourire
Semblent m'exhorter à te dire :
Remplis de vin ma coupe d'or !
Verse, mon ange, verse encor,
Remplis de vin ma coupe d'or.
Verse, mon ange...

Il s'arrête tout court en apercevant Torello devant lui, qui le regarde fixement et fredonne la ritournelle de l'air que Gambillard n'a point achevé. Gambillard paraît frappé de stupeur, et, pour dissimuler son effroi, il achève de chanter la ritournelle avec lui.

(A part.) Je suis dans une caverne ! mon voleur !

TORELLO.

Comment, votre voleur !... c'est vous qui êtes le mien, car vous m'avez pris mon manteau, le voilà !

GAMBILLARD.

C'est juste !

Il essaie de se lever, et retombe de faiblesse sur la chaise.

TORELLO.

Vous tremblez, je crois !

GAMBILLARD, avec empressement.

Moi ! du tout, je suis sujet à un petit mouvement nerveux.

TORELLO, emplissant de vin les deux verres.

Buvez, cela vous remettra.

GAMBILLARD, à part.

Dieu ! si le vin était empoisonné ! (Haut.) Je n'ai pas soif.

TORELLO.

Vous êtes bien sobre.

GAMBILLARD.

Je resterais quatre jours sans boire ; je tiens du chameau.

Pendant ce temps, voyant que Torello a bu, il se décide à en faire autant, et avale d'un trait son verre de vin.

TORELLO.

Eh bien, causons... Vous aimez ma pupille ?

GAMBILLARD.

Votre pupille ! (A part.) C'est à lui cette pupille-là ! alors je ne m'étonne plus; elle attire les voyageurs dans le coupe-gorge... voilà une vilaine profession pour une femme.

TORELLO.

Vous en êtes amoureux !

GAMBILLARD, d'un air indifférent.

Hou... hou... comme ça !.. comme ça !

TORELLO, avec mauvaise humeur.

Comment hou ! hou ! alors, qu'êtes-vous donc venu faire ici ?

GAMBILLARD, un peu étonné.

Mais... la question... (Il tourne sa chaise et se pose bien en face de Torello.) Permettez, monsieur Trombolino; quand un rat est pris dans une souricière, si un magistrat lui demandait ce qu'il est venu faire là, cet animal serait fort embarrassé, fort ennuyé : vous-même, qu'êtes-vous venu faire ici ?

TORELLO.

Je suis ici chez moi !

GAMBILLARD, avec saisissement.

Nous sommes chez vous ! (Il se lève et examine la chambre.) Vous êtes bien logé ! (A part.) Où diable ai-je été me fourrer ?

Il se dirige furtivement vers la porte à droite pour s'en aller.

TORELLO, brusquement.

Pas de faux-fuyants, Paul Guibert ! Tu vois que je sais qui tu es.



GAMBILLARD, revenant.

Moi, Paul Guibert!... fi donc, j'aimerais mieux m'appeler Cartouche.

TORELLO, avec force.

Tu mens !

GAMBILLARD.

Parole d'honneur ! (A part.) Ah ! bon, il me dit ça à cause de Cartouche qui était un de ses... aïeux! (Haut et d'un air respectueux.) Je n'attaque pas la mémoire de cet illustre entrepreneur, je la vénère : il avait ses idées sur les grandes routes, toute opinion consciencieuse a droit au respect des honnêtes gens.

TORELLO, d'un air confus.

Tu ne serais pas Paul Guibert ?

GAMBILLARD, tranquillement.

Je ne serais pas Paul Guibert.

TORELLO.

La preuve ?

GAMBILLARD, tirant son portefeuille.

Voici mes papiers !

TORELLO, à part, frappant du pied avec impatience.

Per Bacco !

GAMBILLARD, à part.

Il m'appelle père Bacot, il me prend pour mon oncle.

TORELLO.

Ainsi tu es étranger, et tu as surpris notre secret, ce secret d'où dépend la sécurité de notre famille !

GAMBILLARD.

Je n'en abuserai pas.

TORELLO, d'un ton menaçant.

Oh ! tu n'en auras pas le temps !

GAMBILLARD, effrayé.

Quoi ?

TORELLO.

Ah ! si tu étais celui que je croyais tenir, il pourrait espérer merci, lui, car ma pupille l'aime.

GAMBILLARD, vivement, en s'éloignant un peu.

Il se pourrait ? (Il indique par un geste qu'il vient de concevoir une bonne idée ; il se rapproche de Torello, qui en ce moment a les bras croisés; il lui dit d'un ton affectueux :) Monsieur Trombolino, vous avez une figure qui me revient, nous sommes faits pour nous comprendre. (Il tend la main à Torello ; celui-ci ne changeant pas de position, Gambillard lui touche successivement le coude et le bras, et ne parvient jamais jusqu'à sa main ; il y renonce enfin, et lui dit avec mystère :) Je le suis !

TORELLO.

Qui ?

GAMBILLARD, hésitant comme s'il se trompait.

Paul Guib... eh bien, oui, Paul Guibert !

TORELLO, à part, avec joie.

Je savais bien l'y amener. (Haut.) Tu l'avoues, à la fin !

GAMBILLARD.

Je ne puis m'en dispenser. (Feuilletant ses papiers.) Plus je regarde mes papiers, plus je vois que je ne puis être autre chose que l'homme en question.

TORELLO.

Voyons ces papiers.

GAMBILLARD, tirant une lettre de son portefeuille.

D'abord, je saisis sur moi une lettre adressée à Paul Guibert.

TORELLO, prenant la lettre et la dépliant.

La lettre de Maria !

Torello la met dans sa poche.

GAMBILLARD, avec empressement.

Vous voyez bien !... (Lui montrant une seconde lettre.) De plus, une lettre que je n'ai pas eu le temps de mettre à la poste, (se reprenant vivement) de décacheter, je veux dire.

TORELLO, lisant l'adresse.

A M. Paul Guibert. (A part.) C'est bien lui !

GAMBILLARD, à part, en remettant cette lettre dans son portefeuille, et descendant la scène à droite, tandis que Torello est resté dans le haut à gauche.

Il donne entièrement dans le panneau. (Au public, à demi-voix et d'un ton confidentiel.) C'est la lettre que j'avais écrite pour la faire voir à Olympe, (il recommence sa phrase comme pour se faire mieux comprendre) la lettre que j'avais écrite pour la faire voir à Olympe ! (Regardant avec inquiétude Torello, qui l'examine attentivement.) Comme il me toise !... j'éprouve un grand malaise... (Haut.) J'ai un mètre soixante-dix-sept... (A part.) Quel intérêt a-t-il à me prendre la taille !

TORELLO, à part.

Est-ce un rôle qu'il joue ?... lui qu'on dit brave et spirituel... ou, comment Maria s'est-elle éprise d'un pareil homme ?... N'importe, par un moyen ou par l'autre, j'arriverai à mon but.

GAMBILLARD, à part, se dirigeant vers la fenêtre à pas de loup.

Je m'amuse bien peu en Piémont... ô France ! ô ma patrie ! que je voudrais te presser dans mes bras !

En disant ce dernier mot, il pose le pied sur la banquette qui est devant la fenêtre, Torello lui saisit le bras et le ramène.

TORELLO.

Toute tentative d'évasion serait inutile, je t'en

préviens... (Il ferme la fenêtre.) Reste là, tu ne languiras pas longtemps.

Il emporte l'échelle de corde et sort par la droite.

SCÈNE VII

GAMBILLARD, *seul d'abord, puis* PAUL, *à la fenêtre du cabinet.*

GAMBILLARD.

J'ai 3,400 livres de rente, et un grand avenir littéraire... eh bien! je déclare que, pour m'en aller, j'en donnerais une forte partie. (Il va à la porte qu'il essaie vainement d'ouvrir.) Pas moyen, je suis clos...

PAUL, dans le cabinet, ouvrant le rideau.

Je n'entends plus parler! sont-ils partis?

GAMBILLARD, marchant avec agitation.

Quelle position! et je passe pour autrui!... ah! je voudrais seulement faire un trou... un trou... énorme à la muraille... et m'en aller par là... comme ce fameux prisonnier de la Bastille... c'est ça qui me ferait un fort chapitre!

PAUL, regardant avec précaution.

Mais c'est Gambillard... comment est-il ici?

GAMBILLARD.

Oh! que je ferais dresser de cheveux... sur des têtes... en poétisant un peu cette démolition!... (Avec désespoir.) Et pas une pioche sur moi!... je ne possède qu'un canif... (Il tire un canif de sa poche.) Tiens, j'ai perdu la lame... allons, bien, il ne me manquait plus que ça... eh bien! raidissons-nous contre le sort... et puisque je ne puis pas sortir...

Il s'agite violemment et s'assied ensuite à la table à gauche.



PAUL, à part.

Qu'a-t-il donc à gesticuler ainsi ?

GAMBILLARD, avec fierté et d'une voix éclatante.

Ne volons pas mon siècle, ne le privons pas de mes faibles essais... (il tire de sa poche son portefeuille et le place sur la table) qu'il apprenne les choses noires qui me sont arrivées aujourd'hui. (Il écrit et lit en même temps.) « Une jeune fille qui m'avait vu danser la *Tarentule* s'éprit de moi et me lança un de ces longs regards qui veulent dire : Je t'attends ce soir à la villa Torello, sur les huit heures, huit heures et demie. Je me rendis de pied à cet établissement. A mon arrivée la jeune beauté m'accueillit avec un petit sourire qui me laissa voir... toutes ses dents... blanches et rangées comme les touches d'un piano de Pleyel... » (A lui-même.) C'est assez poétique ceci. (Il écrit.) « Mais moins grandes. Un repas somptueux me fut servi, et je me livrais à toutes les joies que comportait la situation, lorsqu'au milieu d'une meringue... (il mange de la meringue) je me vois cerné par dix brigands, sortis des fentes de la muraille, comme de hideux cloportes ; c'était la troupe de Trombolino, ce redoutable chef de bandits, que j'avais blessé la veille... (il boit) dans son amour-propre. Ces misérables font feu sur moi tous ensemble... Par un bonheur inouï, pas une balle ne m'atteint ; alors ils veulent me poignarder. Exaspéré par ce... procédé, je tombe sur eux, j'en tue... » (A lui-même.) Voyons, combien ?... Quatre ! oh ! quatre, c'est bien peu... (Écrivant.) « Oh ! j'en tue sept de ma main, j'en blesse trois... les autres m'écrasent sous leur nombre, et je me vois désarmé au milieu de cette scène de carnage. »

PAUL, à part.

Abominable menteur !

GAMBILLARD, écrivant toujours.

« Oh ! qu'alors ma position devint pénible !... » (A lui-même.) Ah ! voilà un bon mouvement... et bourré, bourré d'intérêt... (Il reprend avec emphase.) « Oh ! qu'alors ma position devint pénible !... » (A lui-même.) Si je fourrais un petit peu de lune là-dedans? oui. (Écrivant.) « La lune... (il s'arrête un moment et cherche ce qu'il va écrire) la lune... diable ! ah ! la lune projetait ses rayons blafards sur les faces livides de mes quatorze victimes... » (A lui-même.) Un instant... (il compte sur ses doigts) nous disons : sept morts et trois blessés, ça ne fait que dix ; il me manque quatre morts... ou quatre blessés... j'en ai déjà sept d'une part et trois de l'autre... ce n'est pas l'embarras, je pourrais bien tuer encore quelques blessés... mais, oh ! oh ! tant de tués que de blessés... non, c'est assez, il faut être exact... (Il écrit.) « Les faces livides de mes dix victimes... Pendant ce terrible moment, les quinze autres brigands délibéraient sur l'usage qu'ils feraient de ma personne. » (Il s'écrie tout à coup d'un air effrayé.) Grand Dieu ! mais c'est vrai tout ce que j'écris là... (Frappant sur la table d'un air désespéré.) Ils sont là, ils prennent des mesures...

PAUL, avec curiosité.

De qui donc a-t-il peur ?

GAMBILLARD, avec une inquiétude croissante.

Qu'est-ce que j'ai entendu ? on marche... (Une musique très-harmonieuse et très-douce se fait entendre.) J'entends les hennissements de je ne sais quel animal ! Ils viennent... (D'une voix éteinte.) Je suis perdu ! (Il crie avec désespoir.) On n'entre pas ! il y a du monde ! Paul se retire.



SCÈNE VIII

GAMBILLARD, PAYSANS *et* PAYSANNES, *entrant par la droite, au fond.*

Les femmes ont toutes un bouquet à la main; les hommes se rangent derrière elles au fond. Gambillard se lève et les regarde très-surpris.

CHŒUR.

Air du *Cheval de bronze.*

Vive ce nouveau ménage !
Quels moments
Pour des amants !
On attend leurs serments ;
Bientôt l'ermitage
Sera témoin des serments
De ces deux jeunes amants.
Quels moments !
Doux serments
Pour des amants !

GAMBILLARD, consterné.

De la musique! des bouquets ! quelle est cette jonglerie dans ce moment solennel ?... Ah ! j'ai ri, des fois, en regardant le bœuf gras couvert de fleurs, et avec ses cornes dorées... (Avec douleur.) Actuellement, je comprends sa position.

Il reste rêveur et accablé par cette dernière pensée.

SCÈNE IX

GAMBILLARD, *sur le devant de la scène, à gauche,* CARLO, *amenant Maria par la main, et venant par la gauche;* PAYSANS *et* PAYSANNES, *au fond.*

MARIA, à part.

Paul n'y est pas... que je suis malheureuse !

GAMBILLARD, *à part, toujours préoccupé de l'idée du bœuf gras.*

Pauvre bête !

MARIA, *à Carlo, en lui montrant Gambillard.*

Dis-moi, Carlo, ce jeune homme...

CARLO, *bas.*

Rassure-toi, Maria, il sera ton époux.

MARIA, *à part.*

Mon époux ! c'est ainsi qu'ils se vengent de Paul... ah ! je l'aurais dû deviner.

GAMBILLARD, *à part, regardant Maria.*

La voilà, la sirène ! (*Avec mépris.*) Tu fais un joli métier, va ! c'est galant, c'est honorable...

SCÈNE X

PAYSANS *et* PAYSANNES *au fond*, GAMBILLARD, CARLO, MARIA ; TORELLO, *entrant par la droite, une lettre à la main; puis* PAUL, *dans le cabinet.*

TORELLO, *allant à Maria.*

Vous connaissez cette lettre?

MARIA, *avec émotion.*

Quoi ! entre vos mains ? oh ! pardon !

TORELLO, *impérieusement.*

Pas un mot ! rentrez dans votre chambre.

MARIA.

Dans ma chambre? (*Avec crainte, à part.*) Et Paul ?

TORELLO, *de même.*

A l'instant, changez-y de costume...

MARIA, *troublée.*

Mais... mais... (*A part.*) Et Paul ?



TORELLO, après lui avoir parlé bas.

Je le veux.

Il prend la main de Maria et la conduit jusqu'à la porte de la chambre.

GAMBILLARD, à part, avec indignation.

Il lui fait sa leçon, le vieux gueux qu'il est.

MARIA.

Allons, puisqu'il le veut !...

Elle entre dans le cabinet, Paul paraît à l'instant à la fenêtre.

PAUL, à Maria.

Que se passe-t-il donc ?

MARIA.

Ils veulent me marier à cet homme !

PAUL, indigné.

Te marier !... Infâme Gambillard ! nous verrons !
Demeure, et surveille ce qui se passe.

MARIA, avec anxiété.

Que prétendez-vous ?

Paul disparaît, tandis que Maria reste à la fenêtre du cabinet, en vue du spectateur.

SCÈNE XI

PAYSANS ET PAYSANNES, *au fond ;* GAMBILLARD, TORELLO, *sur le devant de la scène ;* MARIA, *à la fenêtre du cabinet.*

TORELLO, à Gambillard.

Étranger !

GAMBILLARD, sortant de sa rêverie.

Hein ? ah ! c'est vous ?

TORELLO.

Ma pupille t'aime, tu l'as séduite...

GAMBILLARD, avec éclat.

Moi ? grand Dieu, de Dieu, de tous les dieux !... Qui est-ce qui a dit ça ?

TORELLO.

Tu ne sortiras d'ici que mort (mouvement d'effroi de Gambillard) ou...

GAMBILLARD, vivement.

Ou ?

TORELLO.

Ou son époux !... choisis !...

GAMBILLARD, atterré.

Que je choisisse ?... (A part.) Épouser une voleuse !... et Olympe !...

TORELLO.

Eh bien ?...

GAMBILLARD, avec énergie.

Plutôt mourir !... (mouvement violent de Torello ; Gambillard reprend avec calme) que de ne pas l'épouser !

TORELLO.

A la bonne heure !

GAMBILLARD, à part, s'éloignant un peu de Torello.

Qu'est-ce que je risque ?... je me marie sous un faux nez !... (se reprenant) sous un faux nom, je veux dire !... je me suis trompé ; quoi ! ça peut arriver à tout le monde.

TORELLO.

Nous allons procéder aux fiançailles !

GAMBILLARD, répétant machinalement.

Oui, procédons aux fiançailles !

TORELLO.

En présence des nôtres.



GAMBILLARD, jetant un coup d'œil en arrière.

Ah! c'est la troupe!

TORELLO.

Je vais recevoir ton serment à la face du soleil...

GAMBILLARD.

Du soleil?... (à demi-voix, à Torello) de la lune, il fait nuit...

TORELLO.

Jure!

GAMBILLARD, levant le bras gauche.

Je jure!...

TORELLO.

Le bras droit!

GAMBILLARD.

C'est juste! je levais le bras gauche! (A part.) Si je pouvais aussi l'épouser de la main gauche!

TORELLO.

Je jure de prendre Maria pour épouse!

GAMBILLARD.

Pour épouse!... (A part, avec fureur.) Ah! oui, je jure... de la prendre pour épouse! crrrr...

TORELLO.

Et tu sais que, si tu manquais à ce serment, sacré chez nous, chacun des membres de la famille aurait le droit de t'enfoncer son stylet dans le cœur.

Ici les hommes, qui jusque-là s'étaient tenus derrière les femmes, changent de place avec elles et viennent se ranger devant. L'un d'eux a une barbe noire, des moustaches et un air rébarbatif, et doit occuper l'extrême gauche du spectateur.

GAMBILLARD, avec anxiété.

La famille est-elle nombreuse?

TORELLO, indiquant les parents qui sont derrière lui.

Tu la vois ici!... (Gambillard remonte la scène et serre successi-

vement la main de tous les parents, en commençant par celui qui est à droite. Lorsqu'arrive le tour du dernier, Gambillard paraît frappé de terreur par cette atroce figure, et ne peut se décider à prendre la main que celui-ci lui tend.) La cérémonie des fiançailles consiste, dans ce pays, à laisser durant une partie de la nuit la fiancée seule avec son fiancé.

GAMBILLARD.

Quelle imprudence !

Il regarde l'homme à la barbe noire, qui lui tend aussitôt la main.

TORELLO.

Maria va venir ; demain vous serez définitivement unis !

GAMBILLARD.

T-unis ! tope ! (A part.) Si je m'en tire, ô Ambroise Dupont (c'est mon éditeur) ! tu seras bien heureux, mon pauvre ami !

TORELLO, aux jeunes filles.

Allons, jeunes filles !... et que Maria vous entende !

CHOEUR.

AIR *de Doche.*

O jeune fiancée,
Que l'amour a bercée !
L'hymen vient embellir
Ton heureux avenir !
Plus de pleurs ni de crainte :
Livre-toi sans contrainte !
Entends ce doux signal.
Pour toi c'est jour de fête,
Couvre ta jeune tête
Du voile nuptial.

GAMBILLARD, à part.

Rage, furie !
On me marie ;
Ah ! c'est un tour affreux !
C'est odieux !



A cett' larronne,
Il faut qu' je donne
Le nom si pur de mes aïeux.

Maria, qui était restée à la fenêtre du cabinet, se retire et laisse tomber le rideau.

SCÈNE XII

GAMBILLARD, TORELLO, OLYMPE, DESCHAMPS, *entrant par la droite.*

Olympe et Deschamps passent derrière les parents, se trouvent placés à la gauche du théâtre, et donnent les signes du plus grand étonnement en voyant Gambillard.

TORELLO, à Gambillard.

Vous vous aimez, soyez heureux.

GAMBILLARD, indigné.

Qui ! moi ! (à part) tu peux garder tes vœux ;
Je te maudis, vieux malheureux !

OLYMPE, à part.

O ciel ! en croirai-je mes yeux ?

Torello impose silence à Olympe et à Deschamps, et les fait sortir par la droite, d'un air mystérieux.

GAMBILLARD, à part, furieux.

Ah ! si j'écoutais mon délire,
Que d'horreurs j'aurais à lui dire !
Quelle affreuse douleur !
Vraiment (*bis*) c'est une horreur !
Ah ! pour moi quel malheur !

CHŒUR.

Le ciel doit vous sourire,
Livrez-vous à votre délire ;
Oui, jeunes amoureux,
Tout comble vos vœux.
O jeune fiancée, etc.

Torello indique à Gambillard la porte du cabinet où est sa fiancée. Tout le monde sort par la droite, excepté Gambillard. Le parent dont la figure a épouvanté Gambillard reste le dernier en scène et lui présente de nouveau la main ; Gambillard hésite encore ; enfin il se décide à la lui serrer ; l'homme sort, Gambillard se dirige vers la porte à droite et offre la main à Paul habillé en mariée, la tête couverte d'un long voile.

SCÈNE XIII

GAMBILLARD, PAUL.

PAUL, debout devant la porte à droite, soulevant son voile, et à part.

A nous deux, maintenant!

GAMBILLARD.

Je ne sais si c'est la peur qui grossit les objets, mais elle me semble plus grande que ce matin... (Il présente une chaise à Paul, qui s'assied.) Au bout du compte, tant que je n'entendrai pas parler de municipalité... bon!... tout ça se casse en France!... tout ça se casse! (Regardant Paul.) Elle est gentille!... elle est belle femme!... je peux me distraire... (Il approche un siége qu'il va chercher au fond, et s'assied.) Maria! nous voilà donc fiancés?

PAUL, imitant la voix d'une femme dans toute la scène.

Oui!...

GAMBILLARD.

Ça vous fait-il plaisir?

PAUL.

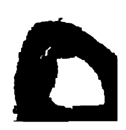
Oui!... mais vous m'aimez donc?

GAMBILLARD, à part.

Elle est enrouée!... C'est l'émotion! (Il tousse. Haut et prenant à son tour la voix de femme.) Si je vous aime!... mais vous, vous n'aimiez donc pas ce vilain douanier?... (Mouvement de Paul. Il reprend sa voix naturelle.) Ce n'est pas que je vous blâme!... je ne l'aime guère non plus!

PAUL.

Parce que vous avez peur de lui!



GAMBILLARD.

Moi, grand Dieu!... on voit bien que vous n'avez pas lu la lettre que je lui ai écrite.

PAUL.

Une lettre de vous?

GAMBILLARD, reprenant la voix de femme.

De moi!... adressée à lui!... je l'ai justement sur moi... écoutez ça. (A part.) Puisque je n'ai pas pu encore la montrer à Olympe, je ne suis pas fâché que celle-ci... (Haut.) C'est à Paul Guibert que je m'adresse.

PAUL.

A lui-même!

GAMBILLARD, lisant.

« Drôle que vous êtes !... »

PAUL, faisant un mouvement d'indignation.

Drôle!

GAMBILLARD.

L'expression est crue, mais elle est juste!... (Il lit.) « Vous avez pensé me faire faire le plongeon en m'ordonnant de quitter le pays sous douze heures; vous vous êtes trompé, maître gabelou !... »

PAUL, à part.

Misérable !... tu me le paieras!...

GAMBILLARD.

Gabelou est une expression dont on se sert pour vexer les douaniers. (Il lit.) « Mes affaires exigent que je m'éloigne... Je me rends, pour cause de santé, sur les glaciers les plus inaccessibles du Mont-Blanc; mais je vous y attends les armes à la main! » (Il replie sa lettre.) Ah ! ah ! ah! vous voyez que c'est un cartel en forme !

PAUL, à part.

L'insolent !

GAMBILLARD.

Voilà une lettre un peu salée, un peu poivrée, un peu vinaigrée !... Direz-vous encore que je suis un capon ?... hein ?... (Paul ne répond pas.) Maria !... belle Maria !...

PAUL.

Non.

Il se mouche très-bruyamment.

GAMBILLARD, fort surpris de ce bruit et regardant Paul d'un air stupéfait.

Plus que ça de musique ! (Il se lève, et dit en s'éloignant.) Je chéris peu les femmes qui se mouchent en faisant la trompette.

PAUL, le rappelant.

J'aime les hommes de cœur ; venez donc près de moi.

GAMBILLARD.

Avec plaisir ! (A part, avec joie.) Oh ! oh ! voilà une fiancée phosphorique ! (Reprenant tout à coup, d'un air triste.) O Olympe ! Olympe ! quelle opinion vas-tu avoir de l'espèce humaine ? pauvre petite malheureuse créature amoureuse que tu es de moi !

PAUL, lui prenant la main.

Monsieur Gambillard !

GAMBILLARD, à part.

Elle me prend la main ! (Il se lève, fait des contorsions, et jette des cris douloureux.) Oh ! sacrebleu ! ma bien-aimée ! ma bien-aimée ! (Paul le lâche, Gambillard se rassied.) Quelle poigne ! des pinces de homard !

PAUL, d'un air tendre, lui reprenant la main.

C'est que je vous aime, voyez-vous !

GAMBILLARD, cherchant à dégager sa main.

Oui, oui ; mais j'aimerais mieux un regard ! ça revient au même pour vous, un regard.

PAUL.

Je n'ose pas, je tremble !

GAMBILLARD, d'un air caressant, et imitant le son de voix de Paul.

D'amour?

PAUL, à part.

De colère, imbécile !

GAMBILLARD.

Air : *Change, change-moi.*

Tu m'aimes, je voi.
Oh ! par ma foi.
Fille divine,
Mon cœur est à toi !
Calme l'effroi
Qui te domine,
Regarde-moi !
Tourne vers moi tes yeux,
Tes yeux, tes jolis yeux,
Et qu'un instant par eux
Je sois heureux !
Oui, je veux me mirer,
Oui, je veux m'admirer ;
Dans ce double miroir
Je veux me voir !

Paul commence à soulever son voile.

Tu cèdes enfin,
Heureux destin !
Bonheur suprême !
Tu trembles !... pourquoi?

PAUL, levant peu à peu son voile, et reprenant sa voix naturelle.

Ah ! c'est pour toi !

Tremble toi-même!
Regarde-moi!

Paul se lève.

GAMBILLARD, avec terreur, se sauvant.

Ah! ah! qu'est-ce que c'est que ça? Qui vive? qui vive?

Il se sauve au fond.

PAUL, le ramenant par le bras.

Tu ne m'échapperas plus. Ah! tu veux m'enlever celle que j'aime! ah! je suis un drôle! ah! je suis un gabelou!

GAMBILLARD, toujours tenu par Paul.

Monsieur Paul, monsieur Paul, je ne savais pas que vous étiez là. Vous savez, quand les personnes ne sont pas là, on dit du mal d'elles; tandis que, si elles étaient là, au contraire même... au contraire... Pouvais-je vous deviner sous ce costume?

Il rit.

PAUL, très-animé jusqu'à la fin de la scène.

Ah! je te tiens, à la fin! il faut qu'un de nous deux reste sur la place.

GAMBILLARD, vivement.

Oui, oui, moi ou vous! allez-vous-en, je reste! vous voulez rester, je m'en vais... c'est conclu, adieu!

Il se sauve encore vers le fond.

PAUL, lui montrant des pistolets et l'arrêtant.

Non, non, voici qui décidera!

GAMBILLARD, épouvanté.

Un duel! il veut abuser de son talent sur moi.

PAUL.

Prends, et pas de bruit!

GAMBILLARD.

Pas de bruit! avec des pistolets? vous voulez donc me taper avec le manche? A la garde! à la garde!

PAUL.

Malheureux! voulez-vous bien vous taire!

GAMBILLARD, *exaspéré.*

Me taire! mais si je regrette une chose en ce moment, c'est de ne pas avoir la voix de Lablache. A la garde! à la garde! et au secours!

PAUL.

Le ciel le confonde! (*Soufflant la lumière qui est sur la table. Il fait nuit.*) Qu'au moins on ne me voie pas sous ce costume!

GAMBILLARD, *marchant d'un air effrayé dans l'obscurité.*

Qu'est-ce qu'il vient de faire?

En ce moment Gambillard est sur l'avant-scène à gauche du spectateur, Paul est au fond devant la fenêtre.

SCÈNE XIV

GAMBILLARD, OLYMPE *et* DESCHAMPS, *venant par la droite;* MARIA, *sortant du cabinet en costume de mariée et le voile baissé;* PAUL, *au fond.*

OLYMPE.

AIR *nouveau de Doche.*

Quel affreux mariage!
Me faire un tel outrage!
De ses serments trahis
Voilà, voilà déjà le prix.

MARIA ET DESCHAMPS.

Quel horrible tapage!
Dans un nouveau ménage,
Quoi! déjà des ennuis!
Déjà des cris! (*bis.*)

GAMBILLARD.

La voix d'Olympe, ô ciel, c'est la manne céleste
Qui vient me soutenir dans ce moment funeste.

A Maria, dont il saisit la main dans l'obscurité.

Olympe, ah! sacrebleu!

PAUL, passant rapidement près d'Olympe, qui est devant la porte du cabinet de droite.

Je suis Paul!

OLYMPE, à Paul.

Quoi! c'est vous?

PAUL, l'entraînant dans le cabinet.

Vous saurez tout; mais on vient, hâtons-nous!

Olympe et Paul entrent dans le cabinet.

SCÈNE XV

GAMBILLARD, MARIA, DESCHAMPS, TORELLO, CARLO, PAYSANS *et* PAYSANNES.

Ils apportent des lumières.

Reprise.

TOUS.

Quel horrible tapage!
Dans un nouveau ménage,
Quoi! déjà des ennuis!
Déjà des cris! (*bis.*)

TORELLO, entrant par la droite.

Tandis que j'étais à me réjouir avec mes amis, serait-il arrivé quelque chose à ma pupille?

GAMBILLARD, à Torello, avec exaspération.

Quelle est cette odieuse manigance? vous m'avez fait épouser un homme, vous!

TOUS.

Un homme!

TORELLO, à Deschamps.

A-t-il perdu l'esprit ?

DESCHAMPS.

C'est impossible.

GAMBILLARD, exaspéré.

Oui, un homme! un homme! un homme! mon semblable, sauf les moustaches! Levez le voile! levez le voile!

TORELLO, écartant le voile de Maria.

Voyez!

GAMBILLARD.

Maria! quelle est cette horreur? (Mouvement de Maria. Gambillard s'empresse de reprendre.) Je ne parle pas de vous, Maria! (à Torello) ni de vous, grand Dieu! je parle de la chose qui m'arrive. Où est l'autre? s'est-il tourné en fumée?

TORELLO.

Qui, l'autre?

GAMBILLARD, courant au cabinet et ouvrant la porte.

Mon fiancé! Paul Guibert, mon fiancé! (Le voyant sortir du cabinet avec Olympe.) Bon! avec Olympe!

SCÈNE XVI

DESCHAMPS, CARLO, GAMBILLARD, TORELLO, MARIA, OLYMPE, PAUL.

Paul a repris son costume ordinaire.

TORELLO, étonné.

Comment! Paul Guibert!

Il regarde alternativement Paul et Gambillard.

PAUL.

Oui, Monsieur. Moi, qui depuis longtemps aime Maria, et qui viens de prendre sa place auprès de monsieur.

TORELLO.

Che gusto! j'en suis ravi!

PAUL.

Monsieur, serait-il vrai?

TORELLO, à Paul.

Je ne pouvais vous en vouloir sérieusement, Monsieur, de notre rencontre de la frontière; vous aviez fait votre devoir; (indiquant Gambillard en riant) mais ayant pris monsieur pour vous, et le trouvant si...

GAMBILLARD, vivement.

Si quoi? si quoi?

TORELLO, riant toujours.

Je ne pus résister à l'envie de le mystifier. Aussi je pensais: pour un homme qu'on dit si brave, si spirituel... *che bestia!*

GAMBILLARD, avec humeur.

Monsieur Trombolino, je vous prie de retenir vos proverbes italiens. (S'animant beaucoup.) Parfois, je comprends cet idiome (d'un ton menaçant et s'approchant de Torello) et alors...

TORELLO, avec fermeté.

Eh bien!

GAMBILLARD, très-gaiement.

Ça m'ennuie.

TORELLO.

Je ne me nomme pas Trombolino.



GAMBILLARD, à Maria.

Pas brigand ?

MARIA.

Pas le moins du monde ! contrebandier, c'est bien assez !

PAUL.

Union et oubli, monsieur Gambillard !

GAMBILLARD.

Les oncles veulent-ils ?

TORELLO.

Eh ! de grand cœur !

DESCHAMPS, à Olympe.

Épouse-le, mon Dieu !

OLYMPE.

Ah ! mon oncle !

GAMBILLARD, à Deschamps.

Ah ! son oncle ! (Avec bonheur.) Je vais noter tout ça. Il y a six volumes là-dedans ! et ça finit par un mariage... par deux mariages ! ce qui est parfait pour les femmes de chambre. O Ambroise Dupont ! Ambroise Dupont ! si tu ne me paies pas ça dix mille francs, tu seras... (se reprenant) et avec des fleurons, tu seras... (se reprenant) et avec des culs-de-lampe, d'abord !... tu seras un vilain homme... (d'un air de dédain) comme tous les éditeurs, du reste !

TORELLO, le regardant en riant.

Per bacco! mio caro! vous ferez un excellent mari !

GAMBILLARD, après un temps, et cherchant à dissimuler sa mauvaise humeur.

Un excellent mari ! (Il s'éloigne un peu de Torello.) Si je

savais comment on dit : Tu m'*embêtes*, en italien, toi, je te répondrais dans ta langue !

CHŒUR.

Moment charmant
Qui les attend !
Fêtons ce jour
Et leur amour.

GAMBILLARD.

AIR : *Quadrille du Domino noir* (Musard).

Il existe un ancien adage
Qui dit : Tout voyageur
Est un menteur.
Mentir n'est point dans mon usage ;
Je vous prends, au besoin,
Tous à témoin !
Vous l'avez vu de vos yeux !
D'un mulet furieux
J'ai réfréné les penchants vicieux ;
Vous m'avez vu, hardi chasseur,
Terrasser un ours en fureur,
Puis, d'un œil sec,
Le réduire... en beefsteack.
A mes œillades amoureuses,
Jamais nulle beauté
N'a résisté ;
Des brigands, les hordes nombreuses,
Leur chef, j'ai tout vaincu,
Vous l'avez vu ! !

(Parlé et avec beaucoup d'aplomb.) Enfin, vous l'avez vu !

Illustré par mon recueil,
Je veux, qu'avec orgueil,
On cite un jour le quartier Montorgueil !
Tâchez, Messieurs, de le pousser,
Tâchez de le faire mousser,
Un coup de main suffit pour le lancer.
Ah ! dans mon vol, veuillez me suivre,
Ne m'abandonnez pas,
Guidez mes pas !



Et, quand je publierai mon livre,
Soyez mes éditeurs,
Mes protecteurs !

CHŒUR.

Moment charmant
Qui les attend !
Fêtons ce jour
Et leur amour.

FIN DES IMPRESSIONS DE VOYAGE.

ACTÉON

ET LE CENTAURE CHIRON

FARCE MYTHOLOGIQUE

MÊLÉE DE COUPLETS

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 19 mars 1835.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. THÉAULON ET DE LEUVEN.



PERSONNAGES

ACTÉON, jeune seigneur grec [1].
LE CENTAURE CHIRON, précepteur d'Actéon [2].
DIANE, chasseresse et déesse [3].
CLYTIE, jeune villageoise [4].
NYMPHES DE DIANE.

La scène se passe dans une forêt aux environs de Mégare.

1. M. Alcide Tousez. — 2. M. Sainville. — 3. Mademoiselle Augustine. — 4. Mademoiselle Pernon.

ACTÉON

Le théâtre représente une forêt. A droite, vers le fond, un buisson de roseaux masquant une fontaine. A gauche, sur le premier plan, un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE

CLYTIE, *entrant en pleurant.*

AIR *de Bérat (le Pâtre du Tyrol).*

Quel malheur d'être ainsi trompée !
Rien, non, rien ne m' consolera !
Ah ! de l'ingrat qui m'a dupée,
Qui donc, ici, me vengera?
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qui me vengera
De l'amant qui m'outragea ! (*bis.*)
Après des tracas et des peines,
J'espérais avoir un mari !
J' croyais en t'nir un dans mes chaînes,
Hélas ! hélas ! il s'est enfui !

Quel malheur d'être ainsi trompée ! etc.

Il ne m' reste plus qu'à m' périr... à seize ans ! c'était bien la peine de venir au monde ! (On entend une fanfare dans le lointain.) Un air de chasse ! si c'était Actéon, mon traître, mon scélérat !.. Sous prétexte que monsieur est grand chasseur, il a l'air de me mépriser à présent... On dit qu'on a vu des rois épouser

des bergères... je ne vois pas pourquoi les chasseurs feraient tant les renchéris. Ah ! si c'était lui, je ne suis pas méchante, mais je trouverais bien de l'agrément à lui arracher les yeux. (Le bruit du cor se rapproche ; elle va regarder vers le fond.) Mais non... c'est Diane, notre bonne déesse, qui court les bois, suivant son habitude, avec ses demoiselles d'honneur, qu'elle appelle ses nymphes, je ne sais pas trop pourquoi... J'ai bien envie de rester sur son passage, ma foi, oui... Si elle est de bonne humeur, elle pourra m'accorder quelque chose... c'est toujours comme ça que ça se fait... mettons-nous là... bien en vue...

Elle monte sur le banc à gauche.

SCÈNE II

CLYTIE, DIANE, SES NYMPHES, *en chasseresses, avec des arcs et des flèches.*

CHŒUR.

AIR *de Monpou (Le Lever).*

Assez courir, mes belles,
Les daims et les gazelles ;
Ici reposons-nous !
Sous cet épais feuillage,
Sous ce charmant ombrage,
Le repos sera doux.

DIANE.

Quelle heureuse journée !
La douce matinée !
Qu'il fait bon dans les bois !
Moi, je suis intrépide,
Et ma flèche rapide
Met le cerf aux abois.

CHŒUR.

Assez courir, mes belles, etc.

DIANE.

Quelle superbe chasse nous avons faite !... le grand air, les forêts, la liberté, ah ! voilà le bonheur... Ici, point d'hommes pour nous dicter des lois, nous séduire et nous tromper... ils sont à jamais bannis de ma cour et s'ils osaient nous regarder en face, malheur à eux ! (Apercevant Clytie.) Que fait là cette ieune fille ?...

CLYTIE, à part.

Comme elle me regarde !

DIANE.

Que demandes-tu, jeune fille ?

CLYTIE.

Oh ! rien !

DIANE.

Tu ne t'es pas placée sur mon passage sans avoir un projet !

CLYTIE.

Eh bien ! madame la déesse, puisque vous me le demandez... oui ! j'ai une grâce à solliciter de vous...

DIANE.

Parle !

CLYTIE.

Voyez-vous ? vous êtes déesse ; moi pas ; vous êtes immortelle ; moi pas ; vous dédaignez les hommes...

DIANE.

Eh bien ?

CLYTIE.

Vous qui êtes sûre d'être toujours jeune et jolie, vous vous dites en vous-même : si un jour je change d'avis, je serai encore en mesure.

DIANE.

Quel est ce langage ?

CLYTIE.

Tandis que moi, voilà que j'ai seize ans, je suis menacée d'en avoir dix-sept l'année prochaine ; je vieillis et je ne sais comment faire, car les hommes sont de grands misérables, à ce qu'on dit.

DIANE, à part.

Elle a du bon, cette jeune fille... (Haut.) Est-ce bien sincère, ce que tu me dis là ?

CLYTIE.

Si c'est sincère, grand Dieu !.. c'est-à-dire, grande déesse !

AIR *du Baiser au porteur.*

Ces homm's qui se prétend'nt nos maîtres,
Et qui n' le sont qu'en fait de trahison,
Ce sont des gueux, des scélérats, des traîtres !

DIANE.

Oh ! mon enfant ! vous avez bien raison.

CLYTIE.

Or, vous allez comprendre ma raison :
A tant de maux l'ignoranc' nous expose !
S' mettre en colèr' sans motif, c'est commun,
Pour les haïr en connaissanc' de cause,
J'voudrais au moins en avoir un.

DIANE.

Quelle audace ! ignores-tu donc, jeune insensée, que je suis la déesse de la chasteté ?

CLYTIE.

Raison de plus ; ça fait que vous ne serez pas jalouse.

DIANE.

Et si je consentais à protéger tes penchants, ce

qui pourtant ne convient guère à ma position... dis-moi, as-tu fait un choix?

CLYTIE.

Eh! mon Dieu, oui!

DIANE.

Qui?

CLYTIE.

Un drôle!

DIANE.

Un drôle! ce n'est pas une profession!

CLYTIE.

Il est séducteur de son état, et chasseur par goût... il en est insupportable; c'est un homme des bois.

DIANE.

Son nom?

CLYTIE.

Actéon! il n'est pas bien joli.

DIANE.

Si, Actéon, c'est doux!

CLYTIE.

Je ne parle pas de son nom, je parle de lui.

DIANE.

Bien, bien... alors, pourquoi l'aimes-tu?

CLYTIE.

C'est qu'il était si galant; la première fois que je le rencontrai, il me fit présent d'un canard sauvage qu'il venait de tuer; la seconde fois, il m'en donna quatre; ah! j'avoue que ce procédé m'alla au cœur... quatre canards!

DIANE.

Et c'est là ce qui t'a séduite, pauvre innocente! tu aimes donc bien le canard!

CLYTIE.

Dam' ! résistez donc à des choses comme ça... mais ce n'est pas tout... Ah ! ah !

Elle sanglote.

DIANE.

Qu'as-tu à pleurer ?

CLYTIE.

A présent, il me fuit, le monstre, et il ne parle plus du tout de m'épouser !

DIANE.

Mais peut-être devrais-tu être contente de sa conduite... il te fuit pour ne pas te tromper...

CLYTIE.

Il aurait bien dû me fuir plus tôt !

DIANE.

Que veux-tu dire ?... il aurait abusé de son rang au point...

CLYTIE.

Mais c'était bien me tromper que de me promettre le mariage et de m'abandonner ensuite.

DIANE.

Ah ! il t'avait promis...

CLYTIE.

Bien plus... il en avait fait le serment, sur votre propre autel.

DIANE.

Profanation ! le traitre a souillé mon temple d'un parjure, qu'il soit puni ; tu seras vengée, jeune fille !

CLYTIE.

Oh ! ne le faites pas trop mourir ; voyez-vous ?... il

a reçu de mauvais conseils; il a un vieux précepteur bai-brun.

DIANE, *vivement.*

Le centaure?...

CLYTIE.

Chiron! qui est le plus méchant des animaux.

DIANE, *à part.*

Diable! (*Haut.*) Écoute, jeune mortelle, le centaure Chiron est mon homme... ou plutôt mon cheval de confiance... punir son élève, ce serait le désobliger beaucoup. En attendant que je sois en mesure de te venger comme il convient, je t'admets au nombre de mes nymphes...

CLYTIE.

Eh mon Dieu! je le veux bien.

DIANE.

Après toutefois que tu auras subi l'épreuve à laquelle sont soumises toutes les beautés de ma cour.

CLYTIE.

Et quelle est cette épreuve?

DIANE.

Oh!... une bagatelle... tu monteras sur un bûcher enflammé, devant ma statue; si tu as été sage, la flamme te respectera; si tu me trompes, tu seras consumée sans qu'il en reste un vestige.

CLYTIE.

Oh! oh! (*A part.*) Ça mérite réflexion, ça!

DIANE.

Tu hésites?

CLYTIE.

Dame! c'est que... (*A part.*) Au fait, si toutes ces demoiselles... je ne vois pas pourquoi j'aurais peur.

(Haut.) Et vous me promettez, ô déesse, qu'à cette condition, vous punirez Actéon.

DIANE, étendant le bras.

Par Jupiter !

CLYTIE, d'un air résolu.

Allons! je suis des vôtres.

DIANE.

J'entends le galop de Chiron... Nymphes, conduisez cette néophyte à mon temple, je vous rejoins à l'instant pour lui faire subir la grande épreuve; mais, avant, je veux parler au centaure.

CHŒUR.

AIR *des Fileuses.*

Notre maîtresse l'ordonne,
Vite, allons ! il faut partir !
Aux ordres qu'elle nous donne
C'est un plaisir
D'obéir.

Clytie et les nymphes sortent par le fond.

SCÈNE III

DIANE, LE CENTAURE CHIRON.

Chiron a le train de derrière d'un cheval et la tête et les jambes d'un homme; il a une perruque poudrée, des bottes avec des éperons.

DIANE.

Voici le centaure... pourvu qu'il ait découvert la retraite de mon cher Endymion!

CHIRON, entrant par la gauche.

AIR : *La Meunière du moulin à vent.*

Ici, j'arrive en galopant,
Voilà ma manière;

On peut me confier, vraiment,
Le soin d'une affaire !
Je sais la mener rondement,
Car je suis, pour mon agrément,
Cheval par derrière,
Homme par devant.

DIANE.

Ah ! vous voilà de retour, Chiron !

CHIRON.

Déesse, je vous présente mes civilités ! (Il caracole et il hennit.) Hi, hi, hi !

DIANE.

Eh bien ! avez-vous découvert la retraite de mon volage, de mon cher Endymion ?

CHIRON.

Oui, déesse... Ah ! c'est un beau berger, un fameux berger.

DIANE.

Parbleu ! et où s'est-il réfugié, l'ingrat ?...

CHIRON.

En Arcadie ! lui et son troupeau, ils habitent un cabinet garni d'une grande malpropreté...

DIANE, à part.

Le perfide !... lui qui pourrait vivre à ma cour... entouré de soins et d'hommages ! (Haut.) Eh bien !... comment l'avez-vous trouvé ?

CHIRON.

Sans habit, ni veste, ni...

DIANE.

Fi !

CHIRON.

C'est le costume national des habitants de l'Arca-

die, ce qui fait que, dans ce pays, les tailleurs sont obligés de se faire clercs de notaire pour vivre; et comme il n'y a pas de notaires, ils s'en vont, n'ayant pas d'emploi.

DIANE.

Mais quel tissu de bêtises me contez-vous là, centaure Chiron? je vous demande comment il a accueilli votre démarche.

CHIRON.

Ah ! bon !... J'entre dans son hôtel, je dis au portier (qui était aussi sans habit, ni veste, ni...) : Je suis le centaure Chiron, je viens de la part de Diane, pour enlever Endymion ! Le portier me dit : Endymion ! un berger? au cinquième, la porte à gauche. Bon ! j'y grimpe, je frappe ! — Qui est là ? me crie-t-on... — Le centaure Chiron, sacrebleu ! — Ah, ah !... est-ce le centaure Chiron dont parle Chompré ? — Lui-même ! — Entrez ! — J'ouvre... j'entre... je le trouve...

DIANE, avec intérêt.

Était-il seul, l'ingrat?

CHIRON.

Non !

DIANE, à part.

Je m'en doutais.

CHIRON.

Son troupeau était sorti; mais il avait gardé avec lui un veau, qui était malade.

DIANE.

Il n'y avait pas de bergère ?

CHIRON.

Ni de chaise...

DIANE, à part.

Je respire !

CHIRON.

Je lui dis ces mots : Est-ce vous qui êtes le berger Endymion, si connu dans la fable? Il me dit : c'est moi ! Bon ! je lui dis : Je viens de la part de Diane, déesse de la chasse, vous dire qu'elle est éprise de vous... Elle vous prie de passer dans l'Olympe, au premier moment, pour vous entendre avec elle à cet égard-là.

DIANE.

Vous auriez pu, Chiron, vous servir d'expressions plus dignes de moi; qu'a-t-il répondu à cela?

CHIRON.

Alors, voilà un berger qui se met sur son séant, et qui me dit : comme ça se trouve ! je l'adore depuis plus de sept mois...

DIANE, avec joie.

Lui !... il t'a dit cela?

CHIRON.

Et il a ajouté : je l'aime depuis sept mois, au point de négliger ma profession... mes moutons errent à l'aventure, et je les laisse se livrer à tous les déréglements de leur âge... et puis il a porté la main à ses yeux, comme ça...

DIANE.

Vraiment?

CHIRON.

C'était pour éternuer...

DIANE, avec joie.

Est-il possible? j'étais aimée !

CHIRON.

Comme un fou!

DIANE.

Et tu l'as enlevé?

CHIRON.

Net! en croupe! il voulait emmener son compagnon; je n'ai pas voulu, je me suis un peu privé du veau.

DIANE.

Tu as bien fait, et en route que t'a-t-il dit?

CHIRON.

Oh déesse! il n'a cessé de me vanter vos grâces, votre habileté à la chasse, votre chasteté!

DIANE.

Que je suis heureuse!

CHIRON.

Il a le cœur si plein de sa passion que votre nom suffit pour lui faire perdre la tête; il est passé près de nous, deux tambours qui battaient la Diane, il sautait sur mon dos de la manière la plus pénible... en me disant: c'est la Diane!

DIANE, avec bonheur.

Endymion, tu m'es donc resté fidèle?

CHIRON.

AIR *de Julie.*

Il m'a chanté tous les morceaux d'musique
Pleins d'un éclat si suave et si doux,
Pris dans un opéra-comique,
Où, récemment, on a parlé de vous;
Cett' poésie, il l'a si bien comprise,
Que, par respect, et sans y rien changer,
A l'avenir le fidèle berger
Prendra ces vers-là pour devise!

DIANE.

Quel dévouement!... Et pourquoi ne l'avez-vous pas amené jusqu'ici?

CHIRON.

Déesse!... c'est qu'il lui faut le temps de passer un habit... cependant, si vous voulez...

DIANE.

C'est bien... (D'un air mystérieux.) Vous le conduirez dans mon temple, à Éphèse; je dirigerai ce soir ma chasse de ce côté, et je le rencontrerai... comme par hasard!...

CHIRON, hennissant.

Hi, hi, hi, hi!

DIANE.

Chiron! vous avez ma confiance! pas un mot de tout ceci à mes nymphes!

CHIRON.

A qui le dites-vous? elles sont cancanières comme des sages-femmes!

DIANE.

AIR : *Finale de la Prova* (Pilati).

Au revoir,
A ce soir;
Soyez leste,
Soyez preste,
Et servez, en ce jour,
Mon cœur et mon amour!
Il faut taire
Ce mystère.

CHIRON.

J'en sens l'utilité,
Oui, princesse,
Oui, déesse
De la chasse... teté!

ENSEMBLE
Au revoir,
A ce soir;
Je s'rai leste,
Je s'rai preste,
De tout cœur, en ce jour,
Je servirai votre amour

DIANE.

Au revoir, etc.

Elle sort.

SCÈNE IV

CHIRON, *seul.*

Porter encore cet animal d'Endymion à Éphèse!... quelle course!... c'est qu'il est très-lourd! je n'ai jamais transporté de si gros berger. Diane ne m'a jamais rendu justice; je ne suis qu'un demi-cheval, elle me traite comme un limonier. Dans quelle abjection suis-je tombé, mon Dieu! moi le professeur d'Achille et d'Actéon... d'Achille surtout. Quant à mon pauvre Actéon... (On entend un bruit de chasse.) Mais le voilà, sans doute; eh! mon Dieu oui! c'est lui... il maigrit beaucoup.

SCÈNE V

CHIRON, ACTÉON.

Actéon a le costume grec; un carquois sur le dos et un arc à la main; il porte des lunettes.

ACTÉON, s'avançant en scène, les yeux baissés et d'un air mélancolique, sans voir Chiron.

AIR *du chœur des chasseurs de Robin.*

Chasseur langoureux,
Cupidon me dévore,

Je pars dès l'aurore,
Déjà fiévreux.
Bientôt, je l'atteste,
J'aurai, si je vis encor,
L'embonpoint funeste
D'un hareng saur;
Je n' suis plus ingambe,
Je sens que j' me flambe,
Je n'ai plus d' gras d' jambe,
Chez moi tout s'en va.
Pour moi plus de joie!
Ça m'attaqu' le foie,
Et je suis en proie
A des douleurs...

CHIRON, s'avançan

Où ça?

ACTÉON.

Ah! c'est vous, Chiron!... vous me demandez où je souffre?...

CHIRON.

Oui!

ACTÉON.

Pauvre vieux malheureux Chiron que vous êtes!... où je souffre?... Donnez-moi votre main...

Mettant la main de Chiron sur son cœur.

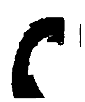
C'est là!
Holà là!
C'est là (quatre *bis*).
Holà! là!
Oui, oui, Chiron, c'est là!...

ENSEMBLE, d'un air tendre et à demi-voix.

C'est là!
Holà! là! etc.

CHIRON.

Et où as-tu attrapé cette incommodité-là?



ACTÉON.

O mon maître! ô mon précepteur! faut-il vous l'avouer franchement?

CHIRON.

Oui, mon ami!

ACTÉON.

Eh bien! je ne vous cacherai rien. (Il l'emmène de l'autre côté et lui dit d'un air mystérieux.) Je l'ignore?

CHIRON, étonné.

Ah, bah!

ACTÉON.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'y suis plus du tout; c'est que, depuis quinze jours que je suis dans cet état-là, je fais bêtise sur brioche.

CHIRON.

C'est pénible...

ACTÉON.

C'est dégoûtant!... voilà où l'amour m'a réduit...

CHIRON.

L'amour... c'est donc toujours cette petite Clytie qui te tient au cœur...

ACTÉON.

Clytie!... ah! bien oui... je ne peux plus la sentir... je l'exècre! j'aime ailleurs, centaure Chiron.

CHIRON.

Qui?

ACTÉON.

Une déesse...

CHIRON.

Hi, hi, hi!...

ACTÉON.

Chut! pas de bêtises! pas de cris!

CHIRON, étonné.

Ah, bah! et quelle est-elle?...

ACTÉON, avec mystère.

La chose de la chasse.

CHIRON.

Diane! ô ciel!... hi... hi... hi!...

ACTÉON.

Pas de bêtises, pas de cris! (D'un air égaré.) Elle s'est emparée de ma vie!... je ne bois plus, je ne mange plus, je végète, je ne suis plus un homme, je suis un châtaignier, une citrouille, un tubercule. Le jour, je ne vois qu'elle; je cours dans les bois, comme un aveugle qui a égaré... ce que vous savez... La nuit, je fais des rêves horribles! je la tutoie et je lui dis des inconvenances.

CHIRON.

Dans quel état vous êtes!

ACTÉON.

Centaure Chiron! je suis spirituel, bien certainement, mais je suis amoureux...

CHIRON.

Hélas! l'un n'empêche pas l'autre.

ACTÉON.

Vous, vous êtes à moitié bête, mais vous êtes médecin... l'un n'empêche pas l'autre, non plus... donnez-moi un remède... un remède quelconque... indiquez-moi un moyen de me faire adorer de Diane... Elle est déesse, c'est vrai; mais moi je ne suis pas issu d'une famille d'insectes. Mon grand-père Cadmus a inventé l'écriture... ce n'est déjà pas une chose si minime, ça! Si vous lui mettiez cette considération sous les yeux, je ne la crois pas sans valeur.

CHIRON.

Mauvais moyen ! Il vaut mieux lui parler toi-même...

ACTÉON.

Mais comment ?...

CHIRON.

Écoute ! tu vois bien cette fontaine, là-bas, derrière les roseaux ?

ACTÉON, après avoir regardé.

J'ai le plaisir de la voir.

CHIRON.

C'est la fontaine de Jouvence.

ACTÉON.

Qui rajeunit ?

CHIRON.

Précisément.

ACTÉON, avec joie et vivement.

Ah ! nom d'un chien ! j'y saucerai ma casquette, qui est accablée par l'âge et les infirmités.

CHIRON.

Ce soir, à la nuit tombante, Diane et ses nymphes viendront s'y baigner...

ACTÉON.

Ah ! diable !

CHIRON.

Place-toi sur son passage ; jette-toi à ses pieds, avoue-lui ton amour... et tout sera dit.

ACTÉON.

J'ai mieux que ça, j'ai mieux que ça !

CHIRON, étonné.

Quoi ?

ACTÉON.

Je préfère me cacher tout près, tout près, tout

près de la fontaine... J'ai mon petit plan!... Oh!... je donnerais six francs d'une lorgnette!

CHIRON.

Y pensez-vous?...

ACTÉON.

J'ai tout prévu. Vous savez que je nage comme une grenouille vivante... quand une fois ma déesse sera dans le bain avec toute sa suite, qu'est-ce que je fais, moi?

CHIRON.

Tu m'épouvantes!

ACTÉON.

Je me glisse entre deux eaux; je me joue gracieusement dans l'onde, et je me confonds parmi les nymphes, comme ça...

Il prend des poses gracieuses.

CHIRON.

A la bonne heure! à la bonne heure! mais je doute qu'elle te prenne pour une nymphe!

ACTÉON, *d'un air de pitié.*

Chiron! que vous êtes jeune!... quand je me serai joué gracieusement, d'après les procédés usités chez les tritons, je demanderai la déesse en mariage.

CHIRON.

Je n'ai jamais vu un plan plus imbécile... Elle sera furieuse!

ACTÉON.

Furieuse! autre plan; alors je fais du scandale dans l'eau; je bats les nymphes, je les roue de coups... les nymphes.

CHIRON.

Malheureux chasseur! mais tu cours à ta perte! d'abord, tu as un rival?

ACTÉON, *stupéfait.*

Un rival? qui ça?

CHIRON.

Endymion.

ACTÉON, *furieux.*

Oh! le gueux! j'en ai jamais entendu parler! Qu'est-ce qu'il fait?

CHIRON.

Berger.

ACTÉON, *d'un air confondu.*

C'est propre! et elle me préférerait un gardeur de bestiaux! un homme qui passe sa vie à traire des brebis!... c'est un état, ça? allons donc, Chiron! allons donc, Chiron! faites-y attention, mon cher ami, il y a des moments où c'est votre train de derrière qui domine dans vos raisonnements!

CHIRON.

Taratata! te voilà averti; sois prudent, sois adroit... Je connais Diane, on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre; mieux vaut douceur que violence; le chemin le plus long est souvent le plus sûr... chi va piano, va sano... il faut garder une *poêle* pour la soif... un bon *chien* vaut mieux que deux : tu l'auras!...

ACTÉON, *étonné.*

Devenez-vous fou, centaure Chiron?... (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a donc à évacuer des proverbes comme ça?

CHIRON.

Je connais Diane! méfie-toi, méfie-toi.

ACTÉON.

Je verrai! (A part.) Je donnerais douze francs d'une lorgnette!

CHIRON.

AIR *de la Galopade.*

A tantôt! (*bis.*)
Moi, je pars au galop,
De l'adresse,
Et ta maîtresse
D'abord t'écoutera,
Et bientôt fléchira
Et puis après te cédera.
A tantôt! (*bis.*)

ACTÉON.

A tantôt! (*bis.*)
Il me quitte au galop;
Quelle ivresse!
Quoi! ma déesse
D'abord m'écoutera
Et bientôt fléchira,
Et puis après me cédera.

Chiron sort en galopant.

SCÈNE VI

ACTÉON, *seul.*

Oui, oui, ma Diane! je vais te guetter; ô Dieu! Quand je pense à ça... brrr! c'est drôle!... Quant à cette petite saltimbanque de Clytie, ce n'est pas qu'elle soit trop délabrée; pour délabrée, elle ne l'est pas... elle est même... drôlette... elle a un petit nez tout cocasse et qui aurait pu, à la rigueur, embellir ma vie; mais j'aime diablement mieux une déesse...

pour six raisons : la première, c'est que c'est bien plus rare... les cinq autres, je les ignore. — Oui, mais comment la guetter sans être aperçu?... Ah! si je pouvais obtenir d'être transformé en quelque chose... avec des ailes... ou, en n'importe quoi... avec des pattes... ça ne serait pas mal, ça! Jupiter me le doit; si j'épouse Diane, il devient mon beau-père, et il est bien permis de faire une petite avance à son gendre. O Dieu! Jupiter, je t'invoque! mon pauvre ami, je t'invoque! Cristi! ne me refuse pas ça : je te donnerai un reçu!

Air *de la Chatte métamorphosée.*

Change, change-moi,
Mon cher Jupin, je t'en supplie,
Que j'puiss', grâce à toi,
Calmer l'effroi
D' femme jolie;
Tu sais pourquoi.

Comme un poisson léger
Que je puisse nager,
Fais-moi passer goujon
Ou barbillon,
Ou bien, au bord des eaux,
Au milieu des roseaux,
Ah! rends-moi champignon...
Ou cornichon.
Change, change-moi, etc.

Chang' moi d' forme et de nom,
Fais pour moi, mon garçon,
C' que tu fais chaqu' saison
Pour le hann'ton!
Fais-moi buse ou coucou,
Fais-moi perdrix (sans chou)!
J' prendrais mêm' sans chagrin
L' rôl' d'un serin.
Change, change-moi, etc.

Eh bien!... (Il s'agite comme pour faire tomber ses vêtements.) Je ne change pas! Il paraît que Jupiter ne se soucie pas de faire cette affaire-là avec moi.

SCÈNE VII

ACTÉON, CLYTIE, *au fond, sans être vue d'Actéon.*

CLYTIE, à part.

Actéon! écoutons!

ACTÉON, d'un air décidé.

Eh bien! tant pis... Diane va passer là, avec ses nymphes... j'en suis trop amoureux pour reculer.

CLYTIE, à part.

Amoureux de la déesse!... le monstre!

ACTÉON.

Je la suis de l'œil, et une fois que Diane sera immergée... ah! Dieu! je donnerais dix-huit francs d'une lorgnette!

CLYTIE, s'approchant.

Qu'est-ce que c'est que ces projets-là... indigne que vous êtes?

ACTÉON, stupéfait, à part.

Clytie! je tombe! je voudrais une canne.

CLYTIE.

Vous voulez surprendre ma déesse au bain?

ACTÉON.

Ta déesse!

CLYTIE.

Oui, monstre! je suis nymphe de Diane; il l'a bien fallu!... mais je sais tout et je cours la prévenir.

ACTÉON, effrayé.

Arrête!... (D'un air piteux.) Clytie... auras-tu la chose de vendre la mèche?...

CLYTIE.

Oui!

ACTÉON, vivement.

S'il est possible! un être que j'ai comblé de canards sauvages! voilà bien les femmes!

CLYTIE.

Osez-vous lever les yeux devant moi, parjure que vous êtes?

ACTÉON.

Clytie, je t'en prie, pas de bêtises, pas de cris!... tu as surpris mon secret... oui, j'aime Diane... je suis fou d'elle... j'en suis crétin!

CLYTIE.

Et il me le dit encore!

ACTÉON.

Ne me trahis pas... Voudrais-tu me faire punir? voudrais-tu m'exposer au sort d'Ixion, qui tourne sur une roue éternelle, comme un déplorable écureuil?... Clytie!...

CLYTIE.

Qu'est-ce que ça me fait?

ACTÉON.

Voudrais-tu m'exposer au sort de Prométhée, qui joue le rôle d'un colifichet vis-à-vis d'un oiseau qui est occupé à le becqueter incessamment? Clytie!...

CLYTIE.

Mais qu'est-ce que ça me fait? quand vous m'avez trompée, moi, pauvre fille, qui vous croyais de bonne foi...

ACTÉON, d'un ton caressant.

Moi! mais je t'aime, Clytie, je t'aime toujours, ça n'empêche pas! un cœur pour deux amours! veux-tu de l'or? veux-tu des pierres fines? Veux-tu que je te fasse un petit magot pour épouser un homme de classe?

CLYTIE.

Insolent!

ACTÉON.

Veux-tu un baiser... avec prime.

CLYTIE, avec humeur.

De vous?...

ACTÉON.

Clytie!... ô ma Clytie!... Veux-tu un gage de ma tendresse?... veux-tu mes cheveux? tonds-moi!

CLYTIE.

Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vos cheveux?

ACTÉON.

Tu me désoles!... tu veux me trahir!... eh bien! tu seras cause de mon décès! oui, mais tant mieux! tu auras des remords... tu en auras qui te gêneront sur tes vieux jours!... ah! voilà une vieille femme qui sera à plaindre dans l'âge caduc!... avoir fait périr un chasseur qui la chérissait!

CLYTIE.

AIR *des Trois couleurs.*

C'est un' couleur, Actéon, qu' vot' tendresse,
J' n'en suis pas dup' ; croyez pas m'abuser,
C'en était une encor que c'te promesse
Qu' vous m'avez fait' jadis de m'épouser ;
Second' couleur dont vous vouliez user ;
Troisièm' couleur, et c'est là la plus noire,
Vous v'nez r'nouv'ler tous vos serments trompeurs...

ACTÉON, à part.

N'y a pas moyen de lui fair' rien accroire,
J'vois à son air (*bis*) qu'ell' sait les trois couleurs.

CLYTIE.

Et, de ce pas, je vais avertir Diane...

ACTÉON, effrayé.

Clytie! reste là... écoute, Clytie! tu sais mon adresse...

CLYTIE.

Que j'aille chez vous?... par exemple!

ACTÉON.

Oh! to, to! je te dis : tu sais, mon adresse... tu sais comme je suis adroit;... eh bien! je te jure que, si tu veux me servir dans mon intrigue, il n'est pas une espèce de gibier qui te devienne étrangère.

CLYTIE.

Pour qui me prenez-vous?

ACTÉON, avec feu.

Aimes-tu le bouillon de tortue?

CLYTIE, étonnée.

Comment?

ACTÉON, avec véhémence.

Clytie! oh Dieu! c'est avec ça que les plus grands marins se retapent leur pauvre estomac racorni par la navigation, et qu'ils arrivent au grade de vieillard... si mon grand-père vivait, Clytie, il aurait cent trente ans à l'heure qu'il est... par le bouillon de tortue.

CLYTIE.

Mais que voulez-vous dire?

ACTÉON.

Eh bien! si tu me promets d'être discrète, tu sais

comme je suis agile à la course... je t'alimenterai de tortues jusqu'à la fin de tes jours. Je t'en fournirai, ô ma Clytie... Je veux qu'on dise : mais où cet animal-là prend-il toutes les tortues qu'il offre à sa bien-aimée? il en fait donc!... Ah! on ne connaît pas la puissance de l'amour!

CLYTIE.

Quoi! si je consens à ne pas vous trahir...

ACTÉON, se jetant à ses genoux.

Amour et tortue, voilà ma devise!... Tu connais mon vœu... Obtempères-y!

CLYTIE.

Comment dites-vous?

ACTÉON, avec feu.

Je te dis: Obtempères-y; condescends-y! cette fontaine... ô Clytie, mène-m'y, conduis-m'y!

CLYTIE, à part.

Il parle italien!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DIANE ET SES NYMPHES.

DIANE, et les Nymphes poussant un cri.

Ah!... que vois-je!...

ACTÉON, se relevant.

Diane!... je suis tremblant comme une gelée au rhum...

CHŒUR.

AIR : *Mon voisin.*

Insolent! téméraire!
Tu voulus l'outrager!

Un trépas exemplaire,
Bientôt va la venger.

DIANE, à Actéon.

Jeune audacieux, que faisais-tu aux pieds de cette nymphe?

ACTÉON.

Nous parlions politique.

DIANE, à Clytie.

Quel est ce jeune homme?

CLYTIE, les yeux baissés.

Déesse!... c'est le particulier en question.

DIANE.

L'homme aux canards?

CLYTIE.

Lui-même.

DIANE, avec fierté.

Audacieux mortel! qui t'a donné le droit de venir parler politique à mes nymphes?... qui es-tu?

ACTÉON, saluant avec crainte.

Jean Actéon, petit-fils de Cadmus, qui a inventé les accents circonflexes.

DIANE.

Mais, par Jupiter! ce n'est pas là ce que je te demande! que disais-tu à cette jeune vierge?

ACTÉON, jetant un cri, à part.

Oh!... ça ne fait rien!... (Haut.) Jean Actéon, petit-fils de Cadmus, inventeur...

Il dessine un accent circonflexe avec son doigt.

DIANE, en colère.

As-tu juré de mettre ma patience à bout, misérable mortel?

CLYTIE.

Ah! déesse, daignez lui pardonner, ce malheureux est devenu imbécile.

ACTÉON, sévèrement.

Clytie!

CLYTIE, l'interrompant.

Oui, déesse, il me parlait de sa passion...

DIANE.

A toi?... à une de mes plus chastes nymphes?

ACTÉON, à part.

Oh!... ça ne fait rien...

DIANE, à Actéon.

Réponds!

ACTÉON, avec sentiment.

O Diane!... ô déesse de la chasse, ô fille de Latone (et probablement de Jupiter), nièce de Pluton, petite-fille de Saturne (que je regarde comme un vieux acrobate, puisqu'il mange ses enfants, ce qui leur nuit beaucoup...).

DIANE.

Insolent!

CLYTIE.

Grâce, déesse!

ACTÉON, levant vivement la main.

Pas de bêtises, pas de cris... ce que vous dit cette jeunesse est historique... eh bien! oui, je lui ai parlé de ma passion...

DIANE.

Tu en conviens?

ACTÉON, levant encore la main.

Pas de bêtises!... pas de cris!... oui, déesse, mais ce qu'elle ne vous a pas dit... (Ah! la gaillarde!)

(A Clytie.) Tu ne lui as pas dit ça, toi..., que ce n'est pas elle que j'aime.

CLYTIE, effrayée.

Arrêtez, Actéon !

ACTÉON.

Oui, grande et forte déesse ! punissez-moi, frappez-moi, lâchez vos chiens, mettez-moi en loques, arrachez-moi le nez, jetez-le au caprice du vent.... et que les populations effrayées s'écrient en le voyant voltiger : voilà le nez d'un scélérat qui passe !... n'importe, il faut que je parle, je n'y tiens plus.

DIANE.

Mortel, quel est donc l'objet d'une passion si furieuse ? tu m'intrigues.

ACTÉON.

Hélas ! faut-il vous le dire ?

DIANE.

Parle, je te l'ordonne ?

ACTÉON.

Eh bien ! c'est vous.

DIANE, avec violence.

Moi ?

LES NYMPHES.

Ah !...

ACTÉON.

Pas de bêtises ! pas de cris !

DIANE.

Méprisable reptile !...

ACTÉON.

Jean Actéon, petit-fils de Cadmus...

DIANE.

Tu as osé élever tes vœux jusqu'à la déesse de la chasteté ?...

ACTÉON.

Qui a inventé les accents circonflexes.

DIANE, *aux nymphes.*

Nymphes de Diane ! que ce misérable soit saisi et donné comme curée à ma meute...

ACTÉON, *à part, fort étonné.*

Elle me nomme leur curé ! ah, bah !

CHŒUR DE NYMPHES.

AIR : *Mon voisin.*

Insolent téméraire !
Tu voulus l'outrager !
Un trépas exemplaire
Bientôt va la venger.

ACTÉON.

Comment, grande Diane, est-ce que vous auriez le cœur... car enfin, d'après ce que j'ai pu démêler dans le morceau d'ensemble que ces jeunesses viennent d'exécuter... vous voudriez... allons! allons! c'est un procédé que je qualifie de petit.

CLYTIE, *se plaçant entre eux.*

O déesse ! pardonnez-lui !... cet infortuné !... il est plus bête que méchant.

ACTÉON, *avec fierté.*

Clytie !

DIANE.

Au fait, les injures de ce mortel ne sauraient m'atteindre... Je lui laisse la vie ; mais qu'il y prenne

garde!... si, à l'avenir, il ose lever les yeux sur moi, s'il ose paraître à ma vue, à l'instant même...

ACTÉON.

Quoi?

DIANE, *d'un air menaçant.*

Il verra... il verra!... Venez, mes compagnes.

DIANE et les NYMPHES.

AIR : *Galop de Musard.*

Allons, partons soudain,
La chasse nous invite;
Puis nous reviendrons vite
Goûter le plaisir du bain.

Diane et ses nymphes sortent.

SCÈNE IX

ACTÉON, *seul.*

Si à l'avenir il ose paraître à ma vue, à l'instant même il verra! — Cette proposition pourrait flatter un aveugle; mais, moi! oh! c'est inquiétant... Elle agit à mon égard comme une drôlesse!... Je voudrais la haïr; et quand je fouille dans mon âme, j'y trouve toujours ce malheureux amour qui m'incommode; je voudrais la fuir... eh bien!, non!... je suis attiré sur ses pas comme par une ficelle invisible à l'œil nu!... c'est triste!... c'est piteux!... Et Chiron qui m'avait dit qu'elle m'écouterait... Ah!... vieux Chiron que tu es!... je n'ôte rien à ton intelligence comme cheval, mais comme homme, je te tarife à la hauteur d'un scarabée... Le voilà! qu'est-ce qu'il a?

SCÈNE X

ACTÉON, CHIRON.

CHIRON, arrivant au trot, et traversant la scène à plusieurs reprises sans voir Actéon.

Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!

ACTÉON, prenant la bride et courant avec lui comme au manége.

Holà! hé!... ho! ho donc!

CHIRON, s'arrêtant.

Ah! c'est toi, mon élève!... Il m'arrive une chose lugubre!

ACTÉON.

Et à moi donc?

CHIRON, d'un air triste.

J'ai égaré Endymion!

ACTÉON, avec joie.

Mon rival?... ah! tant mieux!... maudit berger! que Pluton te concasse!

CHIRON.

Tu sais que Diane m'avait chargé de le transporter à Éphèse?

ACTÉON.

J'ignorais ce fait.

CHIRON.

Et quand j'ai été pour le prendre, le gueux n'y était plus.

ACTÉON.

Oh! Dieu! ça remonte mes actions vis-à-vis de Diane; étant seul, je crains moins la concurrence.

CHIRON.

Erreur! tu n'as pas les mêmes moyens de plaire à la déesse, tu n'es pas berger le moins du monde.

ACTÉON.

Non, mais je suis chasseur au delà de toute expression.

CHIRON.

Tu ne sais pas jouer du chalumeau...

ACTÉON, stupéfait.

Chiron! est-ce que vous avez bu?... si vous avez bu, dites-le moi, et je romps tout commerce avec vous jusqu'à ce que vous soyez remis.

CHIRON.

Pourquoi me dis-tu ça?

ACTÉON.

Comment, vous venez me dire que je ne sais pas jouer du chalumeau?... moi! moi qui suis un des premiers *chalumistes!* un élève de Tityre.

CHIRON.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.

ACTÉON.

C'est son neveu... celui qui a repris son fonds.

CHIRON.

Mais tant mieux, mon ami!... ton succès auprès de Diane est assuré. Son cœur est insensible; mais c'est toujours par les oreilles qu'on l'a prise...

ACTÉON.

Elle a cela de commun avec les lapins! O Chiron! qu'est-ce que vous me dites là? vous me faites sauter en l'air!... Tenez! voilà des pipeaux... Allons, Chiron, prenons Diane par les oreilles... O Apollon! protége ton futur beau-frère...

AIR : *J'entends au loin sa chansonnette.*

Allez, Chiron! j' pari' que j'vous dégote.
Fait's-moi l' plaisir de jouer un p'tit morceau,
J'en pince un peu, j' vous suivrai not' pour note,
Fait's le berger, moi je ferai l'écho.

Chiron joue la ritournelle.

Je suis charmé d' sa clarinette;
A mon tour il faut que j' répète,
Écoutez, écoutez, m'y voici,
Oui,
Je crois que c'est ceci.

Actéon, qui croit l'imiter, joue le refrain de la *Monaco.*

CHIRON.

Ce n'est pas ça, c'est la Monaco que tu fais là!

ACTÉON, étonné.

Bah!

CHIRON.

Tiens! écoute-bien! (Chiron rejoue la fin de la ritournelle, Actéon joue le milieu de l'air de la Monaco.) Arrête! arrête donc! tu retombes toujours dans la Monaco.

ACTÉON, étonné.

Ah! c'est inouï que je produise un si grand nombre de Monaco! Changeons donc un peu. (Il échange son chalumeau contre celui de Chiron : cette fois, il joue l'air indiqué par Chiron.) Ah!... est-ce ça?

CHIRON.

Parfait!...

Chiron veut reprendre la ritournelle, et joue à son tour l'air de la *Monaco.*

ACTÉON.

Vous êtes en pleine Monaco, mon cher! vous pataugez dans la Monaco.

CHIRON, déconcerté.

C'est hideux, ce qui m'arrive là!

On entend un bruit de cor.

ACTÉON.

Paix ! c'est ma déesse et ses nymphes !

CHIRON.

Diane, qui se rend à la fontaine... Diable !... moi qui ai égaré Endymion... Sauve qui peut !...

Il se sauve. Diane et ses nymphes traversent le fond du théâtre.

ACTÉON, à Chiron.

Cachez votre monaco !...

SCÈNE XI

ACTÉON, CLYTIE.

ACTÉON, marchant avec précaution.

Je les tiens ! De quel diorama je vais jouir !... Avançons à pas de chat.

CHOEUR DES NYMPHES, hors de vue.

AIR *du chœur des Fiancés de Robin des Bois.*

L'asile est sûr,
L'onde d'azur
Nous invite aux folies
Au sein des eaux ;
Sous ces roseaux,
Jouons, nymphes jolies.
Aux sons joyeux
De chants harmonieux;
Nymphes de Diane,
Loin de tout œil profane,
Livrons-nous à nos jeux.

Pendant ce chœur, Actéon semble prêt à défaillir.

ACTÉON.

Je perds la conscience de mes jambes. (D'un air suppliant.) Uranie !... toi qui présides aux opticiens !... je

donnerais vingt-quatre livres d'une mauvaise lorgnette. (On entend des éclats de rire.) Voilà le vrai moment... voilà le quart d'heure... Prenons mon billet au bureau... (Il avance doucement et regarde du côté où sont les nymphes.) Ah!... je suis floué!... elles ont des peignoirs!... une, deux, quatre, six, sept... Je reconnais Caroline... supérieurement établie!... et celle-là? ah!... c'est Delphine... petite farceuse! elle est bien! (Il jette un cri.) Ah! voilà ma déesse!... oh! sacrelotte!... oh! sacrelotte! elle est cagneuse!... voilà qui est insupportable pour une immortelle; ça lui durera plus longtemps qu'à une autre!...

CLYTIE, sans être vue.

Garde à vous!

ACTÉON.

Dieu!... Clytie m'a vu!... elle donne l'alarme... c'est fait de moi!... (On entend des cris. — Éclairs et tonnerre.) La nature entière est sous les armes! Oh! (Il porte la main à sa tête, sur laquelle viennent de croître subitement d'immenses bois de cerf.) Grand Dieu! qu'est-ce que je sens là?... J'ai une végétation sur le front. (Il redescend rapidement le théâtre.) Un perruquier!... un perruquier!... Ah! drôlesse! tu me joues un tour ignoble! Est-ce que c'est là un divertissement à mettre sur la tête d'un particulier?... ça me gêne!... je ne peux pas les regarder sans loucher... Ah!... grand Dieu!... ah! grand Dieu! (Il marche d'un air égaré.) Une déesse! me faire une gredinerie pareille... Allons, allons... ce n'est pas aimable... Et cette femme-là ne sera pas précipitée par les dieux au fin fond de ce qu'il y a de plus révoltant! Je déclare que l'Olympe n'est tenu que par des escrocs et des polissons!

SCÈNE XII

ACTÉON, CHIRON.

ACTÉON, pleurant.

Ah ! c'est vous, Chiron ?

CHIRON, stupéfait.

Ah ! grands Dieux !

ACTÉON.

Vous voyez devant vous un chasseur bien affligé.

CHIRON.

Qu'as-tu donc sur la tête ?

ACTÉON, se baissant.

Je vous présente ce dont je jouis viagèrement, c'est gentil !... c'est régalant !

CHIRON.

C'est hideux ! où as-tu attrapé ça ?

ACTÉON, désolé.

Ça se voit-il beaucoup ?

CHIRON.

Ça saute aux yeux.

ACTÉON.

Je m'en doutais à la longueur !

Air *de l'Apothicaire.*

C'est un jeu de corn's tout entier,
Je conçois qu'un bœuf s'y résigne,
Je l' pardonne au cerf, au bélier,
Mais sur un chasseur, c'est indigne !
Quelle horreur ! un chasseur cornu !
C'est inouï, c'est un scandale !
Je crois que ça n' s'est jamais vu...

CHIRON, d'un air mystérieux.

Si, dans la garde nationale !
Oui, mon ami, cela s'est vu
Dans la garde nationale.

ACTÉON, fort surpris.

Bah !

CHIRON, bas.

On le dit... il y a même quelques bizets qui n'en sont pas exempts...

ACTÉON, seccuant la tête d'un air de doute.

Ça me paraît fort !... mais je ne peux pas rester comme ça... où trouverai-je un coiffeur pour me mettre cet inconvénient en papillottes... eh ! mais j'y pense ! et ma meute !... si elle m'aperçoit dans ce piteux état !... mes chiens me prendront pour un cerf... ma conformation va les agacer... Oh ! Chiron ! oh ! Chiron ! ma situation est dramatique ! Ah ! les voilà !...

CHIRON.

Non, c'est Diane...

ACTÉON.

J'aime mieux ça !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, DIANE, CLYTIE, NYMPHES.

CLYTIE et LES NYMPHES, entourant Diane et la suppliant.

AIR *du Calife.*

Accordez-lui votre pardon !...
Grâce, grâce pour Actéon !

CLYTIE.

Ah ! madame... madame... pitié ! pitié !

DIANE.

Non, non! mille fois non!... Un misérable qui a osé enfreindre ma loi, alarmer toutes mes nymphes par sa coupable curiosité. La vengeance de Diane le poursuivra jusqu'aux enfers.

ACTÉON, à part.

Jusqu'aux enfers!... il y a un fier ruban de queue d'ici là... Oh! que je bisque! mon Dieu! que je bisque!

CLYTIE.

Déesse! au nom de votre père...

DIANE.

Jamais!

CHIRON, s'avançant, et à demi-voix.

Au nom d'Endymion!...

DIANE, vivement.

D'Endymion! (Bas, à Chiron.) Veux-tu te taire, imprudent!

CHIRON, de même.

Je l'ai retrouvé et je l'amène ici; pardonnez à mon élève, ou je bavarde comme un vieux portier.

DIANE, avec hésitation.

Chiron! vous abusez de ma faiblesse.

ACTÉON, à part, avec joie.

Elle est collée, Chiron triomphe! (A Diane.) Oui, je suis coupable... oui, je me suis livré à une inspection déplacée; mais oublie mon audace, et que je puisse faire l'éloge de ton moral, comme...

DIANE.

Il suffit. (A Chiron.) Il s'exprime bien, ce jeune chasseur.

CHIRON.

Hi, hi, hi, hi! c'est mon élève!

DIANE, à Actéon.

Je te pardonne; mais, silence!

ACTÉON, montrant son bois.

Vous me pardonnez! à la bonne heure! mais... cette plaisanterie...

DIANE, l'interrompant.

Je te donne Clytie pour femme...

ACTÉON, montrant son bois.

Quoi! avec ça?... déjà!... votre montre avance.

DIANE.

Je te la donne pour femme... et je te délivre de l'ornement qui te gêne... Clytie, allez au bois!

Les cornes d'Actéon tombent.

ACTÉON.

Je respire! je jouis d'un front pur et sans nuages.

DIANE.

Mais songes-y, mortel; si tu ne fais pas le bonheur de Clytie, je lui donne le pouvoir de te rendre ce dont je viens de te délivrer.

CLYTIE.

Ah! ah!

ACTÉON.

Eh bien! à la bonne heure... à la bonne heure!... (A Clytie.) Je deviens ton mari, j'en suis horriblement flatté; mais, écoute, Clytie, si tu me fais les tours que je prévois... tu recevras une chasse... Oh! mais, la déesse des chasses!...

CHIRON.

Hi, hi, hi!

LES NYMPHES, riant.

Ah ! ah ! ah !

ACTÉON.

Pas de bêtises ! pas de cris !...

Au public :

Air de Joseph.

Vous le savez, je chasse comme un ange
Le p'tit gibier comme le gros ;
Je chass' le loup, le tigre, la mésange,
L'hippopotame et les perdreaux.
Si l'on voulait m'fournir un minotaure,
Je le chass'rais, messieurs, sans balancer :
Je chasse tout... et dans l' zèl' qui m' dévore,
Vous êt's les seuls que je n' veuill' pas chasser.

CHŒUR GENÉRAL.

Air du Calife.

Accordez-nous votre pardon,
Grâce ! grâce pour Actéon !

FIN D'ACTÉON.

LE MARI

DE LA

DAME DE CHŒURS

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 12 décembre 1836.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BAYARD



PERSONNAGES

VERDIÈRES, vieux garçon fat[1].

JULES DE CHEVILLY, jeune élégant[2].

MOQUET, tailleur en maillots[3].

NINETTE, sa femme, danseuse coryphée à l'Opéra[4].

LOLOTTE, mère de Ninette, ancienne danseuse, ouvreuse de loges[5].

JOHN, domestique anglais[6].

UN DOMESTIQUE[7].

La scène se passe, au premier acte, à Paris; au second, à Amiens.

1. M. Bardou. — 2. M. Brindeau. — 3. M. Arnal. — 4. Mademoiselle M. Mayer. — 5. Madame Guillemin. — 6. M. Ballard. — 7. M. Louis.

LE MARI

DE LA

DAME DE CHOEURS

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de Moquet; chambre de Ninette, à gauche, et de Lolotte, à droite; çà et là sont étendus des maillots et des formes en bois. Porte au fond, et deux portes latérales. A droite de l'acteur, une table placée devant la fenêtre; à gauche, un fauteuil devant la cheminée, qui n'a pour tout ornement qu'un miroir incliné.

SCÈNE PREMIÈRE

JULES, VERDIÈRES, *entrant par le fond.*

VERDIÈRES, à la cantonade.

C'est bien!.. j'attendrai Moquet! (En scène.) Diable d'homme!... Il devait sortir ce matin!... j'espérais trouver la petite seule...

Il tire un peigne de sa poche et arrange ses favoris en se regardant dans le miroir.

JULES, se glissant dans la chambre.

Personne ne m'a vu entrer... et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de voir la petite...

VERDIÈRES, devant la glace.

Hein! quelqu'un!



JULES, *effrayé.*

Quel est ce monsieur?

VERDIÈRES.

Eh! je ne me trompe pas, c'est M. Jules de Chevilly!

Il se retourne.

JULES.

M. Verdières!

VERDIÈRES.

Le gant jaune le plus entreprenant du balcon de gauche.

JULES.

L'amateur le plus enthousiaste, le plus épileptique de l'orchestre.

VERDIÈRES.

Qu'est-ce que vous venez faire ici, mon cher?

JULES.

C'est une question que je ne vous fais pas à vous. Rien que de vous voir chez Ninette, je sens un frisson qui me prend... Je viens trop tard?

VERDIÈRES, *avec fatuité.*

Si j'étais un fat, je vous dirais : oui! mais j'aime mieux vous dire tout franchement : non!... Cependant, tenez, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de retourner à votre balcon en lorgner une autre.

JULES, *déconcerté.*

Hein!... vous avez donc des intelligences dans la place?... vous faites votre cour?... vous êtes reçu?... oui... n'est-ce pas?...

AIR *de Partie et Revanche.*

C'est indigne! à l'âge où vous êtes,
Vous faire un plaisir odieux
De nous disputer nos conquêtes!

VERDIÈRES.

Je vous les enlève, c'est mieux,
L'Empire ne faisait pas mieux.

JULES.

A votre âge, il faut qu'on s'arrête ;
L'amour est un rude officier ;
Il punit ceux qui, passé la retraite,
Ne sont pas rentrés au quartier.

VERDIÈRES.

Mauvais plaisant! et si ces petits anges oublient mes quarante-neuf ans...

JULES, riant.

Au fait, elles peuvent en oublier quarante-neuf, puisque vous en oubliez dix.

VERDIÈRES, continuant.

Pour ne remarquer qu'une chose, c'est que j'ai la figure fraîche, le cœur chaud, la jambe fine, l'œil brillant et la taille élégante! je n'ai pas, il est vrai, une barbe de bouc, des cheveux de marchand de salade; je ne me suis pas établi derrière une paire de moustaches; je ne fume pas comme un chasseur de la garde nationale... c'est possible... mais j'ai quelques autres avantages. Oh! je sais qu'au foyer, ou dans vos avant-scènes, vous parlez de moi en souriant... vous m'appelez vieux fat!... (Jules fait un mouvement.) Eh! mon Dieu! je ne vous en veux pas... Il y a des personnes qui ne me trouvent pas si vieux... allez, allez toujours, je fais mon affaire... et je me venge de vous en vous gagnant vos louis à Chantilly, ou en vous enlevant la fleur des danseuses à l'*Opéra*.

JULES.

Et vous êtes le plus fin renard!... Comment? cette petite Ninette, qui était perdue dans les chœurs...

qui en est sortie hier pour la première fois... vous l'avez déjà remarquée! vous voilà déjà chez elle...

VERDIÈRES.

Vous y êtes bien, vous?...

JULES.

Oh! moi, c'est différent!... à vingt-cinq ans, on ne dort pas!... mais à votre âge...

VERDIÈRES.

A mon âge, on ne dort plus... j'ai chanté toute la nuit.

JULES.

Ah! oui... Est-ce que, par hasard, vous qui êtes le plus rude chanteur de romances du Directoire, de l'Empire et de la Restauration, vous donneriez des leçons de chant à la petite?

VERDIÈRES.

C'est possible!

JULES.

Vous êtes discret!

VERDIÈRES.

Encore un avantage sur vous.

JULES.

Allons, soyez bon enfant!... puisqu'il en est temps encore, cédez-moi le pas!... que diable!... ayez pitié de moi... c'est une affaire d'amour-propre... Hier, à l'orchestre, quand j'ai juré que Ninette ne serait pas insensible à mon hommage, ils ont tous ri comme des incrédules, et ils ont parié que j'en serais encore pour mes frais.

VERDIÈRES.

Si je m'étais trouvé là, j'aurais tenu le pari.

JULES.

Pour moi?

VERDIÈRES.

Non, contre... j'ai la main heureuse... N'est-ce pas contre vous qu'à Chantilly et à Verrière, j'en ai déjà gagné deux?...

JULES.

Oui, ma foi! j'ai encore ces deux paris-là sur le cœur!... je suis piqué au jeu!... et il ne sera pas dit que vous l'emporterez toujours sur moi.

VERDIÈRES, lui tendant la main.

Voulez-vous votre revanche?

JULES.

Soit!... Une poule.

VERDIÈRES.

Mille écus chacun.

JULES.

Six mille francs à celui qui arrivera le plus vite au cœur de Ninette... à une condition!

VERDIÈRES.

Laquelle?

JULES.

C'est que la lutte sera loyale... on ira de franc jeu... sans se dénoncer.

VERDIÈRES.

C'est juste! le mari ne doit rien savoir.

JULES.

Ah! il y a un mari?

VERDIÈRES.

Légitime!... c'est original!... et une mère... ancienne bayadère... ouvreuse au balcon de droite... cinq pieds quatre pouces.

JULES.

Oh! la mère, je m'en moque!... ça m'est égal... Je lui donnerai la poule à manger... mais le mari, qu'est-ce que c'est que ça?

VERDIÈRES.

Un brave homme qui adore sa femme, un berger, un trumeau, un dessus de porte. Il travaille pour l'*Opéra*... tout ce qui est couleur de chair le regarde.

JULES.

Diable!

VERDIÈRES.

AIR *des Frères de lait.*

C'est un artiste assez cher à nos belles,
Le confident de nos corps de ballet,
Qui, retouchant les formes naturelles,
Fournit, là-bas, et coton et corset;
A l'un la hanche, à l'autre le mollet;
Il arrondit nos sylphides volages
Par les maillots qu'il leur fait...

JULES, avec enthousiasme.

Quel métier!
Si je l'avais, je ne voudrais pour gages
Que le droit de les essayer.

VERDIÈRES, apercevant Lolotte qui arrive par la porte à droite.

Oh! la mère!...

SCÈNE II

LES MÊMES, LOLOTTE.

Elle arrive portant son chien sous un bras, sa chaufferette sous l'autre.

LOLOTTE.

Monsieur Verdières, la compagnie, je vous présente bien mes civilités.

VERDIÈRES.

Bonjour, ma chère Lolotte... quel plaisir de vous rencontrer ce matin chez vos enfants!... et Florette?... Elle va bien... je dois avoir un peu de sucre pour elle.

Il donne du sucre à son chien.

JULES, à part.

C'est ça, il fait la cour à tout le monde.

LOLOTTE.

Pauvre bête! ce n'est pas de refus... Nous avons passé une si mauvaise nuit!... c'est une terrible chose qu'un catarrhe!... Dieu vous en préserve, monsieur Verdières, la compagnie!...

VERDIÈRES.

Mais, ma chère, nous n'en sommes pas là, heureusement.

LOLOTTE.

Eh! Monsieur, il ne faut pas dire... à nos âges, voyez-vous, ça vient vite... Savez-vous que nous ne datons pas d'hier, tous les deux... ni même d'avant-hier?

VERDIÈRES.

C'est bien! c'est bien!

JULES, souriant.

Ah! ah! il y a longtemps que vous connaissez M. Verdières?... (Galamment.) Pour vous, cela m'étonne... avec votre fraîcheur... votre grâce...

Lolotte fait la révérence.

VERDIÈRES, bas.

Flatteur!

JULES, de même.

Je n'ai pas de sucre dans ma poche, moi! (Haut.) Il serait votre père.



VERDIÈRES.

Son grand-père... pourquoi pas?

LOLOTTE.

Ne m'en parlez pas, jeune homme... C'est lui qui, le premier, vint m'embrasser le soir de mon début à l'*Opéra,* en 1804, l'année du sacre, à Paris, que même Son Excellence le Pape y était.

VERDIÈRES, à Lolotte.

C'est Sa Sainteté qu'on dit.

LOLOTTE, d'un air résolu.

Ah! bah! il est mort.

JULES, à Lolotte.

Ah! il y a trente-deux ans que... Cela commence à compter.

VERDIÈRES.

Oh! j'étais un enfant.

LOLOTTE, minaudant.

Laissez donc! un enfant, mauvais garnement que vous êtes, allez!

Elle lui donne un coup de coude, Verdières remonte un peu la scène en prenant des airs avantageux.

JULES, riant.

Ah! ah! ah! (Bas à Verdières.) Dites donc, si la fille sait aussi bien les dates que la mère, vous serez distancé.

VERDIÈRES, bas à Jules.

Allez toujours.

LOLOTTE.

Ce n'est pas pour vous humilier, ce que j'en dis là, monsieur Verdières... Eh! mon Dieu! il y a des jeunes gens qui ne sont pas aussi bien conservés

que vous... et si l'on ne savait pas que vous avez trois fausses dents, un corset et des mollets...

JULES, riant.

Ah! ah! ah!

VERDIÈRES.

C'est faux! (A Jules.) Je vous assure...

LOLOTTE.

Enfin, où est le mal?... Un chacun se racornit; vous pouvez vieillir, vous; vous avez de quoi... et on dit que vous chantez la romance comme un rossignol. Mais moi, après avoir été ce que j'ai été, être ce que je suis... quand on a dansé des pas de trois avec Beaupré et Bigottini... Dieu de Dieu! je suis vexée!

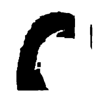
AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Quand on séduisit par ses grâces
Toute un' génération d' Français,
Ouvrir des log's, garder des places
Pour la génération d'après...
N'est-c' pas à maigrir de regrets?
Ainsi le temps brise les trônes!
C'est bien humiliant, entre nous,
D' voir les bravos et les couronnes
Se transformer en pièc's dix sous.

(Avec sentiment.) On m'a dit qu'il y avait un des chevaux du couronnement qui traînait un coucou de Charenton, en 1814... j'apprécie sa disgrâce. (Changeant de ton, et avec volubilité.) Et encore, ces animaux-là, ça n'a pas la raison de savoir... c'est moins à plaindre que des êtres organisés.

JULES.

Tenez, ma bonne madame Lolotte, il n'y a qu'une seule chose, c'est la philosophie.



LOLOTTE, avec un peu d'aigreur.

Oui ; mais il faut quelque chose avec. Présentez-vous au Trésor avec de la philosophie plein vos poches, du diable si on vous paie le coupon. (Reprenant le ton sentimental.) Et si je ne suis pas tombée plus bas encore, je le dois à ma fille ; un ange, monsieur, un ange... pour l'âme, le talent et les mœurs... qui serait aujourd'hui premier sujet à l'Académie Royale, sans ce monstre de directeur d'avant qui a porté au pinacle deux ou trois pimbèches d'Allemagne, d'Espagne, de Cocagne, est-ce que je sais? Moi qui ai tant vu de révolutions, j'avais prévu celle-là... aussi, j'ai marié ma Ninette à un... Moquet, qui fait son bonheur sous tous les rapports, excepté l'argent.

VERDIÈRES.

Ça viendra ; elle a dansé hier un pas avec Mazilier.

JULES.

Oh! avec un charme... et un aplomb! elle a enfoncé madame Alexis.

LOLOTTE.

C'est vrai! en l'absence des autres. (Avec onction.) Quant au directeur d'aujourd'hui, voilà un amour... qui est moralement et physiquement incapable de manquer à une artiste. Il met chacun à sa place... (que Dieu lui garde la sienne!) Mais de mon temps, ce début-là aurait fait un bruit, un éclat!... Moi, le lendemain, à l'heure qu'il est, j'avais déjà reçu les hommages de tout le corps diplomatique, telle que vous me voyez!

VERDIÈRES, ricanant.

C'est-à-dire, telle que vous étiez.

LOLOTTE.

Ça s'entend... et un cadeau de trente mille francs, d'un aide de camp de Sa Majesté Impériale et Royale... oh! l'Empire! l'Empire! (Elle soupire.) Si Napoléon m'avait écoutée!

JULES, étonné.

Vous connaissiez l'Empereur?

LOLOTTE, se rengorgeant.

Non; mais j'aurais pu le connaître. J'ai fait Eucharis dans *Télémaque*, à Ratisbonne. Il nous avait fait venir, et il m'a remarquée; il l'a dit à M. Gardel; oh! Clotilde bisquait! elle en était jaune.

Ici Verdières et Jules rient aux éclats.

MOQUET, dans la coulisse.

C'est bien! c'est bien! je porte ça à ma femme.

LOLOTTE.

Ah! mon gendre!

JULES.

Le mari!

SCÈNE III

JULES, VERDIÈRES, MOQUET, LOLOTTE.

Il a sur la tête une couronne de roses, et porte un pot au lait et une tasse dans laquelle se trouve un papier.

MOQUET, entrant avec empressement par le fond.

Voilà! voilà! c'est tout chaud, et... Ah! Messieurs, je n'avais pas l'honneur de vous apercevoir.

VERDIÈRES, lui tendant la main.

Mon cher Moquet...

MOQUET, lui prenant la main.

Monsieur Verdières...

JULES, à part.

Ah! il connaît le mari, la mère, le petit chien... tout le monde.

MOQUET, avec embarras à Jules.

Monsieur, je vous demande des milliers de millions de milliards de pardons de me présenter ainsi devant vous.

VERDIÈRES.

Mon Dieu! comme vous voilà coiffé.

MOQUET.

Ne faites pas attention... c'est un enfantillage, une puérilité...

LOLOTTE.

Cette couronne...

MOQUET, avec orgueil.

On vient de l'envoyer à mon épouse.

LOLOTTE, d'un air de dédain.

Une couronne!... tout ça!

MOQUET, étonné.

Tiens! est-ce qu'elle n'est pas gentille! je la portais à Ninette... avec un bouillon tout chaud, dans ce pot au lait.

JULES.

O ciel! est-ce qu'elle est malade?

MOQUET, souriant.

Du tout, Monsieur, du tout; mais l'émotion d'un premier début... et puis, elle s'est fatiguée hier, cette chère poule... c'est une vie si agitée que celle d'une danseuse! je n'aurais jamais pu l'être.

LOLOTTE.

Le fait est que, maintenant, on fait des pointes qui doivent vous ruiner les orteils.

MOQUET.

Et ces orteils-là, c'est notre fortune; à nous... aussi, je vais lui mettre ce bouillon sur l'estomac... de la Compagnie hollandaise.

JULES.

C'est très-bien vu, Monsieur.

VERDIÈRES.

C'est d'un bon mari.

LOLOTTE.

Donnez, mon gendre, donnez... je vais porter cela à ma fille... vous avez sans doute à causer avec ces messieurs?... je garde Florette.

MOQUET, regardant la chienne avec mauvaise humeur.

Tiens! elle vit encore?... vilaine bête!

LOLOTTE, piquée.

Qu'est-ce que vous dites?

MOQUET.

C'est de la chienne que je parle. Est-ce que je suis destitué du droit d'émettre mon opinion?

LOLOTTE, à mi-voix.

Grossier, allez!

MOQUET, avec force.

J'ai dit : vilaine bête... et je répète : vilaine bête. S'il était onze heures, je lui offrirais un bouillon... ce serait le vrai moment. Pardon, Messieurs, de cette digression ridicule.

LOLOTTE, scandalisée.

Quelle horreur! vous empoisonneriez ma chienne?

MOQUET.

J'en ai le droit; c'est la loi du talion... et encore,

si cet être-là savait faire quelque chose... mais rien! bête comme une oie!

Il donne une chiquenaude sur la tête de la chienne.

LOLOTTE.

Quoi? quelque chose? ne voulez-vous pas que je lui fasse apprendre l'italien, par hasard?

MOQUET.

Je ne vous parle pas de l'italien. (A Verdières et à Jules.) Voilà comme on exagère toujours. (A Lolotte.) Mais il y a des chiens qui savent travailler... ça flatte l'œil.

LOLOTTE.

Vous êtes d'une belle humeur, ce matin; qu'est-ce que c'est que ce papier-là?

MOQUET.

C'est une enveloppe à l'adresse de ma femme.

LOLOTTE, vivement, avec intérêt.

Des billets de banque?

MOQUET, avec fierté.

Par exemple! mademoiselle Lolotte, ma femme ne reçoit de billets de banque que de son mari... quand il en a... J'en manque, et je n'en suis que plus à plaindre.

JULES, à part.

Diable! des principes!

MOQUET.

Ça, ce sont des vers d'un jeune poëte de l'Opéra, qui en fait pour toutes ces dames, et qui prouvent que l'auteur aurait un talent réel... pour écrire des ballets.

LOLOTTE.

Ah! des *verses!* des *verses!* Joli moyen de faire sa cour! Sous l'Empire, on lui aurait envoyé une voi-

ture à deux chevaux... avec le cocher, les laquais... et une écurie pour les loger.

MOQUET, frappant du pied.

Allons! la v'là encore avec son Empire! (A Verdières.) Je ne connais pas de sergent de la vieille garde... Croiriez-vous que la semaine dernière elle a passé cinq heures d'horloge, par une pluie battante, devant l'Arc-de-Triomphe, à examiner les allégories colossales de cet édifice! Est-ce une fonction à remplir pour une femme d'âge? Je le demande à quiconque.

LOLOTTE, indignée.

S'il est permis...

MOQUET.

Allez donc, belle-mère, allez donc! le bouillon refroidit!... ah! j'oubliais!... (Il lui met la couronne sur la tête.) Allez, maman!

AIR : *Venez, qu'en mes bras je vous presse.*

Présentez-lui ce double hommage
Du public et de son mari!
Portez et couronne et potage
A cet objet tendre et chéri...
L'un et l'autre, je les lui donne.
Secondez mon intention;
Coiffez-la de cette couronne,
Et qu'elle avale ce bouillon. (*bis.*)

ENSEMBLE.
Présentez-lui ce double hommage, etc.
JULES et VERDIÈRES.
Présentez lui ce double hommage, etc.

Lolotte sort par la droite.

SCÈNE IV

JULES, VERDIÈRES, MOQUET.

JULES, bas à Verdières.

Dites donc, vous allez me présenter?

VERDIÈRES, bas.

Du tout!... du tout!... chacun pour soi.

MOQUET, descendant entre eux.

Je suis sûr que ma belle-mère vous parlait de ses anciens triomphes?... le fait est que c'était une belle Vénus sous le Directoire. (En ricanant.) A cette heure, nous tournons un petit peu à la momie; je ne lui en veux pas pour ça.

JULES.

Elle paraît fort gaie, fort aimable!...

MOQUET, avec mauvaise humeur.

Elle?... une vieille chipie qui me fait enrager, qui paralyse les dispositions que j'aurais à engraisser!... et c'est au point qu'il y a des moments... (parole d'honneur, vous me croirez si vous voulez), il y a des moments où je regrette de n'avoir pas soixante mille livres de rente...

VERDIÈRES.

Vous n'êtes pas le seul.

MOQUET.

Pour pouvoir lui dire : Voilà cinquante francs par mois; allez demeurer chez vous, emportez votre chienne, faites-la confire, faites-la empailler; mais laissez-moi la paix de mon foyer domestique!... laissez-moi la paix! voilà ce que je lui dirais... mais

je ne puis!... je suis retenu par la vénération... ah! si elle n'était pas la mère de sa fille!...

JULES.

Ah! sa fille!... c'est un joli mariage que vous avez fait là, monsieur Moquet!

MOQUET, avec amour.

Charmant, Monsieur!... il n'y a pas de jour, il n'y a pas de soir, il n'y a pas de... que je ne m'en applaudisse! c'est la bonté, c'est la vertu, c'est le rassemblement de toutes les qualités. (Il remonte de deux pas, et dit d'un ton imposant.) Messieurs! Voilà ce que je puis vous dire... c'est le rassemblement de toutes les qualités. Il n'y a que la mère!... ah!...

VERDIÈRES.

Bel éloge dans la bouche d'un mari!

JULES, à part, en riant.

Oui; mais dans celle d'un gendre!...

MOQUET.

Et quoique ma pauvre Ninette ne soit qu'une simple dame de chœurs, je la préfère à une foule de premiers sujets.

VERDIÈRES.

Vous vous y connaissez, vous qui fournissez des maillots à tout le personnel de l'Opéra.

MOQUET, d'un air suffisant.

Mais oui, un peu... je sais le secret de ces délicieux tibias qui font délirer l'orchestre!... coton!... et les formes ravissantes qui font pâmer les avant-scènes... coton!... et mademoiselle... (il parle bas à Jules) coton!... et madame... (il parle bas à Verdières) coton!... Eh! mon Dieu! toutes ces beautés qui font crier merveille... si on leur ôtait ce qu'elles s'ajoutent...

qu'en resterait-il?... (il rit aux éclats; puis, prenant tout à coup le ton sérieux) mais je m'arrête... le maillot est une chose de confiance, je n'en dirai pas plus.

JULES.

Mais madame Moquet?...

MOQUET.

Mon épouse? ce n'est pas pour me vanter... mais les détails... je puis vous le dire à vous qui êtes un ami... (à Verdières) car monsieur est un ami... votre ami?

VERDIÈRES, vivement.

Non pas, non pas... je ne connais pas monsieur!

MOQUET, à part, d'un air fort surpris.

Comment, il ne connait pas monsieur!

JULES, bas.

Eh! mais...

VERDIÈRES.

Qu'il fasse ses affaires lui-même.

JULES.

C'est juste.

MOQUET, regardant Jules avec embarras.

Mais alors je n'ai pas l'honneur de connaître. . (A part.) Il y a comme ça une foule de voleurs qui s'introduisent chez les danseuses, pour y dérober bijoux et autres.

JULES, embarrassé.

J'ai pensé que je pouvais venir comme monsieur...

MOQUET.

Comme monsieur Verdières? je vous trouve à croquer!... nous le connaissons, lui, c'est lui qui nous a mariés.

JULES, à part.

Le sournois! il ne me l'avait pas dit!

VERDIÈRES, à part, se frottant les mains.

On va le mettre à la porte!... bien!...

MOQUET.

Ainsi, Monsieur...

JULES, balbutiant.

Monsieur... Monsieur... je suis artiste... oui, je suis artiste... et en ma qualité d'artiste... je venais... je venais...

MOQUET, à Verdières.

Il se répète beaucoup, ce monsieur...

JULES, vivement.

Je venais commander plusieurs maillots de danseurs... une trentaine de maillots...

MOQUET, étonné.

Trente? trente maillots?... donnez-vous donc la peine de vous asseoir, Monsieur...

VERDIÈRES, à part.

Pas mal! pas mal!

MOQUET, le regardant aux jambes.

Mais Monsieur est donc dans la partie? (A part.) C'est quelque danseur de corde... il est bancal?

JULES.

Monsieur... Monsieur... je suis directeur d'une troupe qui va en province...

MOQUET.

Équestre?

JULES.

Non, Monsieur... de danseurs, qui partent pour le théâtre de Toulouse.

MOQUET, à part.

C'est ça? physique d'acrobate. (Haut.) Monsieur Verdières! hein! comme elle a dansé hier, ma femme... quel succès!... j'en suis malade d'émotion! et quand je pense qu'elle a été sur le point de partir pour Londres!

JULES.

Votre femme?

MOQUET.

Oui, monsieur... pour débuter à *Cowint-Gardin*... un engagement magnifique!... quinze mille francs! c'était pour ce soir... les malles étaient faites, les paquets tout prêts... ils le sont encore... les places retenues à la malle-poste ici près...

JULES.

Eh quoi! monsieur Moquet, vous laisseriez aller madame Moquet à Londres? le pays des séductions?

MOQUET, avec dignité.

Je ne crains rien, Monsieur... et pourtant je suis jaloux! jaloux!... (Avec gentillesse.) Nous avons nombre de tigres dans le Bengale qui sont plus endurants que moi sur cette matière... (Avec enthousiasme.) Mais une femme comme la mienne!... et puis, entre nous, mon épouse y allait à contre-cœur... elle m'aime tant!... mais plus tard, nous verrons, quand ce cher M. Verdières lui aura encore donné une douzaine de leçons de chant... pour chanter la romance...

JULES, un peu ému.

Des leçons!... permettez... M. Verdières lui donne des leçons?..... (Bas à Verdières.) Ah ça! mais des duos, des romances, ça vous avance joliment!

VERDIÈRES, *bas à Jules.*

Est-ce que vous reculez déjà?...

MOQUET.

Et vous concevez... quand elle pourra chanter et danser tout à la fois... il nous pleuvra des engagements. (*A Jules, d'un air confidentiel.*) Ça va-t-il un peu, la danse de corde dans le midi!

JULES, *étonné.*

Comment?...

Verdières remonte un peu la scène en dissimulant son envie de rire.

MOQUET, *toujours fort sérieusement.*

Ici, c'est tombé, Bobino joue des drames, et madame Saqui entreprend Racine.

On entend une clarinette au dehors.

VERDIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MOQUET, *avec humeur.*

Ne m'en parlez pas! c'est un voisin, un jeune homme qui est de notre orchestre, et qui dresse sa plainte sur sa clarinette, du matin au soir. J'aimerais assez que le ciel le confondît!

SCÈNE V

LES MÊMES, NINETTE, *enveloppée dans un châle et coiffée d'un bonnet du matin.*

NINETTE, *entrant par la gauche.*

Eh! mais, j'ai entendu... (*Les apercevant, elle s'arrête.*) Ciel!...

VERDIÈRES, *avec galanterie.*

Eh! mille hommages à la délicieuse Ninette!

JULES.

Madame... (A part.) Ah ! qu'elle est jolie comme ça !...

NINETTE, les saluant.

Messieurs...

Verdières lui baise la main.

JULES, à part.

Dieu ! si je pouvais attraper l'autre !...

MOQUET.

Tu as froid?... attends, ma bonne, attends, chère amie... je vais fermer la fenêtre.

Pendant que Moquet se dirige vers la fenêtre, Jules baise vivement l'autre main de Ninette qui jette un cri.

NINETTE.

Ah !

MOQUET, se retournant sans avoir fermé la fenêtre.

Quoi donc?

NINETTE, émue.

Rien, ce n'est rien... (A part, regardant Jules.) Il est aventureux, ce jeune homme.

VERDIÈRES.

Vous paraissez souffrir, mon ange?...

NINETTE.

Oui, un peu, j'ai des vapeurs ! les nerfs malades... (A part.) Je crois que c'est lui qui m'a fait compliment hier, d'un air si drôle... (Vivement à Moquet qui retourne à la fenêtre.) Oh ! ne fermez pas la fenêtre... (A part.) Je n'entends plus sa clarinette.

MOQUET, avec tendresse.

Assieds-toi donc !... Comme elle a l'air ondoyant ! (Il lui donne un baiser, et dit avec emphase.) Tu es belle, va... je vas te donner un fauteuil...

Il emporte la chaise sur laquelle Ninette allait s'asseoir, et va chercher un fauteuil au fond ; Verdières va chercher un tabouret, tandis que Jules s'approche d'elle.

JULES, bas.

Ninette, il faut que je vous voie ce soir... dans votre loge... je vous aime !...

NINETTE, sévèrement.

Monsieur !

MOQUET, toujours avec tendresse.

Tiens ! assieds-toi... repose-toi... ménage-toi... mon houri... (Gaiement à Jules). C'est mon houri... du paradis de Mahomet !

VERDIÈRES, mettant le tabouret sous les pieds de Ninette.

Tenez, ma colombe... mettez vos petits pieds là-dessus. Prendrez-vous une leçon de chant, ce matin ? (Bas.) J'ai à vous parler... mon amour me tue...

NINETTE.

Monsieur... (On entend de nouveau la clarinette, Ninette s'écrie avec joie.) Ah !

MOQUET.

Hein !... c'est cette clarinette qui te fait mal, n'est-ce pas ?... (Contractant ses doigts avec impatience.) Elle m'agace tout le système.

NINETTE, à part.

C'est lui !... j'en étais sûre... j'avais reconnu sa ritournelle.

JULES.

Madame ne va pas à la répétition, ce matin ?

NINETTE.

Non... j'ai rendez-vous chez le directeur, plus tard... (Bas à Moquet.) Qu'est-ce que c'est que ce petit ?...

MOQUET, bas.

Un funambule de province venant pour des maillots.

NINETTE.

Ah! fi donc!...

VERDIÈRES, appuyé nonchalamment sur le dos du fauteuil.

Puisque vous n'allez plus à Londres... nous allons prendre leçon... nous chanterons.

Il chante avec affectation :

Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir.

MOQUET, à part, voyant que Verdières ne peut pas se tirer de son point d'orgue.

C'est un bon professeur; mais il n'exécute pas.

NINETTE.

Merci, merci, monsieur Verdières, je ne chanterai pas... j'ai les pieds trop fatigués... (A part.) Plus il va, plus je le déteste, le vieux!...

MOQUET, l'embrassant sur le front.

Pauvre petite femme!... (avec tendresse) tu es mon Héloïse, toi, et moi, je suis ton Abei... (S'arrêtant tout à coup, et criant avec une sorte d'effroi.) Non, non! (avec tendresse) tu es ma Laure, et je suis ton *Plutarque*. (A part.) J'aime mieux ça!

NINETTE.

J'ai besoin d'être seule!... (à part, regardant la fenêtre) pour me recueillir.

MOQUET.

Tu veux être seule, mon amour? (A Verdières et à Jules.) Elle veut être seule, mon amour.

JULES, à part.

Seule! bravo! je reviendrai...

VERDIÈRES, à part.

Ça a déjà des airs de premier sujet.

MOQUET, quittant sa femme, et venant au milieu d'eux.

Dam ! messieurs, je n'aurais pas osé vous le dire... mais, puisque c'est sorti de la bouche des grâces...

VERDIÈRES, lui donnant la main.

Certainement... Adieu, mon cher, je vais chez votre directeur, lui recommander la petite... (Moquet se retourne vers Jules pour prendre congé de lui; Verdières revient à Ninette. Bas.) Il faut enfin que vous vous expliquiez, méchante...

JULES, à Moquet.

Adieu, Monsieur, je reviendrai bientôt... causer de ma commande. (Moquet se retourne vers Verdières; Jules s'approche alors de Ninette.) Prétexte pour vous revoir souvent.

VERDIÈRES, à Jules.

Eh bien?... eh bien?...

MOQUET, à Verdières.

AIR : *Je saurai bien le faire marcher droit.*

Portez-vous bien, et je compte sur vous !
Mais revenez, car je vous considère
Comme un ami, comme un dieu, comme un père !

Il va ouvrir la porte.

JULES, bas, à Verdières.

La chance est trop inégale entre nous.

VERDIÈRES, de même.

Vous renoncez au pari ?

JULES, de même.

Non, j'y tiens ;
Morbleu ! je gagnerai quand même.

On entend la clarinette.

NINETTE, à part.

Il joue encore ! ah ! que ça fait du bien
Le souffle de celui qu'on aime !

MOQUET.

Portez-vous bien, et je compte sur vous ;
Mais revenez, car je vous considère
Comme un ami, comme un dieu, comme un père !
Tout mon plaisir est de vous voir chez nous.

VERDIÈRES.

Vous obliger, c'est mon bien le plus doux ;
ENSEMBLE Car comme un fils, moi, je vous considère...
Mon cœur d'ami, mes sentiments de père,
Sauront bientôt me ramener chez vous.

JULES, bas, à Ninette.

Allons, je pars ; mais pour un soin plus doux
Je reviendrai bientôt, oui, je l'espère,
Je crois savoir ce qu'il me reste à faire...
Adieu, Ninette, adieu, je suis à vous !

Ils sortent.

SCÈNE VI

NINETTE, MOQUET.

MOQUET, revenant à Ninette, après avoir fermé la porte.

Enfin, les voilà partis... on peut donc être seul avec ses amours... pour baiser ses petits doigts... ses petits pieds... (Il se met à genoux devant elle.) Que tu es gentille, va... je voudrais te manger !

Il lui prend les mains et les baise avec transport.

NINETTE.

Moquet, tu m'aimes trop... Ah ! tu me mords !...

MOQUET, un peu stupéfait.

C'est possible ! c'est la passion ! (Reprenant le ton caressant.) Ce qui m'ennuie, c'est qu'on vienne toujours rôder autour de toi !... mais ça m'est égal !... tu es à moi, n'est-ce pas ?... à moi !... à moi !... à moi !... toujours et continuellement ?...

NINETTE.

Tu en doutes, petit ingrat?... (A part, en regardant la fenêtre d'un air triste.) Il ne joue plus!...

MOQUET.

C'est que je suis un peu jaloux... un peu beaucoup même. Souvent, la nuit quand je sommeille... (Il dit les premiers mots de cette phrase, de manière à rappeler l'air qu'elle indique) je m'éveille en sursaut, et je dis : (allongeant le bras d'un air furieux, par-dessus sa femme) Scélérat!

NINETTE, souriant.

Quelle folie!

MOQUET, tendrement.

Oui, c'est une folie... c'est que... si je craignais que tu me fisses... (Mouvement de Ninette.) Eh bien! non, non, je ne crains pas! (Il a les genoux tantôt par terre, tantôt sur le tabouret, et paraît fort gêné de cette alternative.) Vois-tu, ma Ninette, je passerais ma vie dans cette position aussi délicieuse... qu'incommode...

NINETTE, se levant.

Et tu le dois, Moquet; car, moi, je t'ai tout sacrifié.

AIR : *Belle Couturière* (*Bal d'ouvriers*).

Oui, pour rester sage
Et n'pas faire outrage
Au nœud qui m'engage,
Vois ce que j'ai fait :
Les brillant's parures,
Les riches voitures,
Les nobles fourrures,
Ont bien quelque attrait!
Je n'ai pas d' cach'mire,
D' bijoux qu'on admire,
Pourtant, quand je m' mire,
Je n' me trouv' pas mal;
Quand j'mets ma bell' chaîne,

J'entends avec peine
Dire à l'avant-scène :
C'est du chrysocal !
Et pourtant si j'voulais...
Mais non, non, jamais !
Et tout ça (*bis*)
Pour cet homm' là ! } (*bis.*)

MOQUET.

Même air.

Mais si quelqu' duchesse,
Épris' de tendresse,
V'nait, dans son ivresse,
Me dir' : Beau Moquet !
J'aime ta tournure,
Ta douce figure,
Je pris' ta chev'lure,
Ton p'tit nez coquet...
Et si quelqu' danseuse,
V'nait, bien amoureuse,
M' dir' : Rends-moi z'heureuse,
Réponds à mes vœux !
Je t'aim' sans partage,
Cède à mon langage ;
Je n'demand' pour gage
Qu'un' mèch' de tes ch'veux !
Je r'fuserais,
Je m' sauv'rais,
T'nant mon chef,
Comme Joseph...
Et tout ça (*bis*)
Pour cett' femm' là ! } (*bis.*)

Il se jette de nouveau à deux genoux devant Ninette, et lui baise les mains, lorsque Lolotte entre par la droite ; elle a mis son chapeau, un châle et des socques.

SCÈNE VII

NINETTE, LOLOTTE, MOQUET.

LOLOTTE.

Là ! vous voilà encore à ses genoux !... Ah ! que c'est bête !... mon Dieu ! que c'est bête !...

MOQUET, se levant et époussetant ses genoux.

Que le diable vous emporte, Lolotte ! vous nous dérangez toujours !...

NINETTE, regardant du côté de la fenêtre.

Et elle fait bien !...

LOLOTTE.

C'est que ça n'a pas le sens commun !... toujours à ses pieds !... vous les empêchez de travailler ! Si c'est comme ça que vous espérez faire fortune tous les deux !... (Bas à Ninette.) Tu me diras pourquoi tu pleurais tout à l'heure dans ta chambre ?...

NINETTE, à part.

O ciel !

Elle reste pensive devant la fenêtre, sans prendre part à la scène.

MOQUET, avec impatience.

Eh ! mon Dieu ! maman, on dirait que de votre temps une danseuse avait toujours le pied en l'air comme le cheval de la place des Victoires, et qu'un mari était un jobard...

LOLOTTE.

D'abord, de mon temps on ne se mariait pas..... Ah ! bien oui, se marier, quelle idée ! (se rengorgeant) on restait demoiselle...

MOQUET, très-fort.

Ah! ah! ah! vous appelez ça rester demoiselle?... vous êtes bien honnête! merci!

LOLOTTE, fâchée.

Oui, monsieur Moquet, quand vous rirez comme un fanatique! (avec dignité) on marchait à la gloire et à la fortune, dans ce temps-là... et on y arrivait.

MOQUET, d'un air goguenard.

Possible! mais il paraît qu'on n'y restait pas longtemps.

LOLOTTE, avec fierté.

Apprenez, monsieur Moquet, que si je n'ai rien, c'est que j'ai tout mangé.

MOQUET.

A qui le dites-vous?...

LOLOTTE.

Des cent, des deux cent, des trois cent mille francs... Sous l'empire, les grands officiers de la couronne n'y regardaient pas... avec le corps de ballet... j'avais équipage, hôtel, cuisinier, maison de campagne!

MOQUET, se croisant les bras, et d'un air de reproche.

Et vous avez tout consommé? (gaîment) ah ça! mais... vous donniez donc des festins... de Balthazar... chez vous... comme dans la gravure?

LOLOTTE, vivement et avec aigreur.

Est-ce que vous croyez qu'on pouvait recevoir la cour, et leur donner des dîners à vingt-deux sous?

MOQUET, riant.

Ah! bien! je vous conseille d'y aller aujourd'hui à la cour, avec votre chaufferette et votre caniche!... le factionnaire vous courra dessus, très-bien!

LOLOTTE.

La cour! la cour! est-ce que vous savez ce que c'est qu'une cour? avec votre budget, qui étrangle tout ce qu'il y a de mieux.

MOQUET, d'un air dédaigneux.

Hein? le budget étrangle quelqu'un? qu'est-ce que vous dites?...

LOLOTTE.

Je parle des appointements... au figuré. Des appointements!... mais il n'y en a plus d'appointements : votre budget a mis en circulation un tas de paltoquets, des moitiés d'agents de change, des courtauds de ministère, des vaudevillistes, des hommes d'état, des barbouilleurs de journaux, qui infectent le cigare, et qui viennent s'établir gratis dans le salon des danseuses... (Avec mépris et indignation.) Allez donc vous coucher, vilain monde que vous êtes!

MOQUET, à part, avec surprise.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

LOLOTTE, s'animant de plus en plus.

Aussi, qu'est-ce qui en résulte? qu'il n'y a plus d'Opéra, que l'art se perd, et que la gloire est à rien. (Avec mépris.) On épouse des coiffeurs, des auteurs, des tailleurs...

MOQUET, se retournant vivement et avec fierté.

Ah! mais... ah! mais... est-ce pour moi que vous dites ça?

LOLOTTE.

On rogne, on se prive; la belle poussée!

AIR *de Masaniello.*

Comme un' cuisinière rapace,
Tout l'argent qu'on doit à son jeu,
A la caiss' d'épargne on le place;
L'Opéra devient pot-au-feu!
Pour une artist', pour une femme,
N'est-c' pas un sort bien agaçant
De se tuer le corps et l'âme,
Pour n'en tirer que quat' pour cent!

MOQUET, à part.

Elle ragera toute sa vie... Ah! Calypso en demi-solde, va! (Haut.) Est-ce que vous sortez, que vous voilà ornée de vos socques?

LOLOTTE.

Vous savez bien que je conduis Ninette chez son directeur... n'est-ce pas, Ninette?

MOQUET.

A la bonne heure! dépêchez-vous.

LOLOTTE, bas à Ninette.

Qu'est-ce que tu as donc toujours à regarder à la fenêtre?

NINETTE, troublée.

Oui, oui, maman, je vais m'habiller.

MOQUET, avec un sentiment de bonheur.

C'est donc aujourd'hui que son sort se décide..... qu'on la met à sa place... (Lolotte se place entre Ninette et Moquet, qui lui tient le bras gauche, tandis que Ninette lui tient la main droite.) O Dieu!... oui, oui, nous aurons aussi une maison, un appartement magnifique, une voiture, et tout ça, sans que les mœurs aient gémi... et nous ferons un sort à la mère!

NINETTE, la caressant.

Cette pauvre mère!

MOQUET, de même.

Nous la mitonnerons.

NINETTE.

Et si jamais nous avons soixante mille livres de rente!...

MOQUET, vivement.

Oh! son compte est fait!

LOLOTTE, pleurant d'attendrissement.

Vous m'émouvez, mes enfants... vous m'émouvez... (Elle embrasse Moquet sur les deux joues; Moquet le lui rend, et elle continue avec expansion.) Oui, tu gagneras tout ça, ma fille, tu le gagneras... tu as dansé hier comme un bijou! au commencement surtout... à la fin il y a eu un écart équivoque.

NINETTE, modestement.

Vous trouvez?

MOQUET, avec fermeté.

Ce n'est pas vrai! illusion!

LOLOTTE.

Je vous dis que si.

MOQUET.

Illusion pure!

LOLOTTE.

Tenez, c'est au moment où ce petit jeune homme de l'orchestre s'est trouvé mal.

NINETTE, à part.

Pauvre Adolphe!

MOQUET.

Vous avez vu ça par votre lucarne; mais je dois le savoir, moi qui étais au milieu du parterre, à ap-

plaudir comme un battoir... j'en ai encore des *ampouilles*.

Il regarde ses mains.

LOLOTTE, étonnée.

Vous?... vous claquiez?

MOQUET.

Tiens! pourquoi pas?... ma femme!.... c'est permis... et si ces messieurs ne claquaient que leur famille, il n'y aurait rien à dire!...

LOLOTTE.

Tout ça n'empêche pas que Ninette n'ait dansé faux... son pied gauche n'a pas d'oreille... et pourtant ce pas-là est si facile!...

NINETTE.

Ah! facile!... pas trop!...

MOQUET.

Je voudrais bien vous y voir, vous, avec vos grâces de 1804.

LOLOTTE.

Tiens! il ne faudrait pas me presser beaucoup.

MOQUET.

Allons donc!... vous n'oseriez pas!... pour vous disloquer!...

LOLOTTE.

Moi!...

MOQUET.

Oui, vous.

LOLOTTE.

Oh! vous m'en défiez?

MOQUET.

Certainement!

LOLOTTE, jetant son châle à Ninette.

Tiens, mon enfant, je vas te donner une leçon.

MOQUET, au comble de l'étonnement.

Quoi! elle va danser?... ah! ah! ah! par exemple, je prends un billet de première! (Avec importance.) Pas d'orchestre!

LOLOTTE, ôtant son chapeau.

Tiens-moi ça!... et vous allez voir!... ah! et mes socques!... Elle les ôte.

MOQUET, riant.

Dis donc, Ninette, ta mère qui va te donner une leçon!... ah! ah! ah!

NINETTE.

Il ne faut pas vous moquer d'elle, Monsieur; c'était une belle danseuse!...

MOQUET, riant toujours.

Je l'ai ouï dire à mes aïeux.

LOLOTTE, se posant pour danser.

Voilà!

On entend la clarinette; Ninette se rapproche de la fenêtre.

MOQUET, se jetant sur le fauteuil à droite.

Tiens! tiens! tiens!... la clarinette! juste le pas de quatre que tu as dansé hier.

NINETTE, à part.

Il ne joue que ça du matin au soir.

MOQUET, à part, tandis que Lolotte se prépare à danser, et pendant la ritournelle de l'orchestre.

Qu'est-ce que nous allons voir? (Lolotte commence son pas, Moquet rit aux éclats.) Eh bien! eh bien! le diable m'emporte, elle danse! la voilà partie!

Il chante à demi-voix :

Hanneton vole, vole, vole...
Ton mari est à l'école...

NINETTE, de loin, à Moquet.

Voulez-vous bien vous taire?... pauvre mère!... a-t-elle encore du jarret!...

MOQUET, la regardant, et suivant du geste tous ses mouvements.

Est-il possible de se décarcasser comme ça? (Riant plus fort.) Ah! ah! ah! arrêtez donc!... ô louqsor! louqsor! louqsor! (se tordant) ah! ah! je n'en puis plus! j'ai la rate prise! oh! oh!

LOLOTTE, se renversant avec grâce.

Hein! une branche de saule!

MOQUET.

Pleureur! pleureur!... gare derrière!

LOLOTTE, dansant toujours.

Qu'est-ce que vous dites de cette passe-là?... Augereau en était fou!...

MOQUET, riant.

Casse-cou! prenez garde à la commode.

Aux dernières mesures du pas, Lolotte se dessine gracieusement et se dirige de côté, vers Moquet.

LOLOTTE.

Soutenez-moi!

MOQUET, effrayé, se levant précipitamment, et laissant Lolotte tomber exténuée sur le fauteuil.

Soutenez-vous vous-même... (A Lolotte, quand elle est assise.) Je vous demande un peu, à votre âge, se permettre des écarts de cette nature-là!

NINETTE.

Ah! que c'est bien! et que je voudrais danser comme ça!...

MOQUET, avec autorité.

Je te le défends, entends-tu!... (A Lolotte, se penchant vers elle.) Vous ne vous êtes rien démis, la mère?

LOLOTTE, rayonnante.

Il me semble que je n'ai que vingt ans, et que je suis redevenue déesse!...

MOQUET, après l'avoir regardée un instant sans rien dire, dit, comme pour la satisfaire, et très-sérieusement.

Allons, c'est très-bien! c'est très-bien!

On entend un coup de sonnette.

NINETTE.

On sonne!...

MOQUET, à Lolotte d'un air goguenard.

Eh bien! déesse... allez ouvrir la porte...

LOLOTTE.

Je ne peux pas, je suis tout essoufflée!

MOQUET, redescendant la scène et à part.

Je le crois bien!... des pas comme ça!... j'aimerais mieux être cheval des Hirondelles. (On sonne encore.) On y va!...

AIR *de l'Apothicaire.*

Ma parol', j'en suis tout saisi,
Diable de Vénus que vous êtes...
Est-ce en vous démanchant ainsi
Que vous faisiez tant de conquêtes ?

LOLOTTE, avec fierté.

Oui, mon cher, après un tel pas,
Les plus fiers dev'naient mes esclaves!

MOQUET, à part.

Dam! dans ce temps-là, je n'dis pas...
L'empir'! c'était l'époqu' des braves.

(Il sort.)

LOLOTTE, se levant.

Hein? qu'est-ce que vous dites?... qu'est-ce qu'il a dit?...

Elle s'arrête et regarde Ninette.

SCÈNE VIII

NINETTE, LOLOTTE.

NINETTE, toujours à la fenêtre.

Je ne l'entends plus !...

LOLOTTE.

Ninette ?...

NINETTE.

Maman ?...

LOLOTTE.

Qu'est-ce que tu regardes encore là ? tu as le teint animé... les yeux humides.

NINETTE, vivement, poussant la fenêtre.

Je n'ai rien du tout... voulez-vous m'aider à m'habiller.

Elle va se placer devant le miroir à gauche ; Lolotte est derrière elle.

LOLOTTE.

Avec plaisir... à condition que tu me diras tout...

NINETTE.

Quoi donc ?

LOLOTTE.

Ah ! ce n'est pas moi qu'on trompe ! je ne suis pas sans connaître les ravages du cœur humain... passe-moi ta ceinture. (Avec sentiment.) Nous sommes toutes mortelles, mon enfant... mon Dieu !... tu n'es pas busquée aujourd'hui... tu as tort... ça dessine la taille.

NINETTE, donnant la ceinture.

Oui, maman... la voici...

LOLOTTE, attachant la ceinture de Ninette.

Ninette, tu as quelque chose... tu deviens rê-

veuse... tu pleurniches en cachette... tu n'as plus le cœur à la danse... avoue, mon enfant, avoue... confie tes chagrins dans le sein maternel.

NINETTE, se jetant dans ses bras.

Ah ! maman... Je n'en puis plus... j'étouffe... j'en mourrai.

LOLOTTE, effrayée.

Qu'est-ce que c'est? tu me surprends. (Avec fermeté.) D'abord, on n'en meurt pas... une !

NINETTE.

Oh ! si fait.

LOLOTTE.

Quand je te dis que non... (L'habillant toujours.) Cambre-toi un peu. (Elle la prend doucement par la main, l'amène sur le devant de la scène, et lui dit avec douceur :) Ça, voyons, voyons... tu considères quelqu'un?

NINETTE.

Ah ! c'est plus fort que moi... j'ai résisté longtemps, voyez-vous?... mais il est si bon, si aimable... il m'aime tant !

LOLOTTE.

Et toi, pauvre chérie ! ça t'affecte ! eh bien ! quand tu t'abîmeras les yeux de pleurer...

NINETTE.

Ah ! quand on a un mari qui vous adore, qu'on aime, qui est aux petits soins pour vous...

LOLOTTE, d'un air de compassion.

C'est bien dur pour lui... pauvre cher homme ! (Sèchement.) Il n'est pas beau, je te le dis. (Avec onction.) Mais ce n'est pas une raison : la beauté est une chose qui passe, et certainement je ne te conseillerai ja-

mais des inspirations qui ne sont pas à conseiller... qu'est-ce que c'est, l'autre insolent?

NINETTE, tremblante.

C'est un artiste... sans fortune... comme moi... un musicien.

LOLOTTE, avec explosion, et jetant un cri.

Ah ! quelle horreur !

NINETTE.

Mais il est très-bien, au contraire... et puis, il m'aime... à en devenir fou... et tiens ! hier, quand j'ai fait un faux pas, c'est lui qui s'est trouvé mal à l'orchestre.

LOLOTTE, avec mépris.

Un musicien ! (Avec dignité.) Ma fille, vous savez ce que vous devez à votre mari... et j'espère bien que tu n'as pas de remords à te faire?

NINETTE.

Ah ! jamais, jusqu'à ce jour, je n'ai pas voulu l'écouter... mais il est si pressant, si malheureux !

LOLOTTE, d'un ton sentencieux.

Un artiste qui n'a pas le sou est toujours malheureux.

NINETTE.

Aussi, n'ai-je pas pu lui refuser .

LOLOTTE, vivement.

Quoi donc?

NINETTE.

Un rendez-vous pour ce soir, avant le ballet.

LOLOTTE, vivement.

Tu n'iras pas. (Avec autorité.) Ninette, tu n'iras pas; je te défends de t'y rendre... un rendez-vous!

NINETTE.

Mais il est accordé, ma mère; il en mourrait.

LOLOTTE.

Je te dis qu'il n'en mourra pas, ni toi non plus... et à quelle heure?

NINETTE.

C'est lui qui doit me l'indiquer, par un bouquet de roses-pompon, en comptant les heures par les roses.

LOLOTTE, à part, d'un air émerveillé.

Tiens, c'est gentil, ce moyen-là... je ne le connaissais pas.

NINETTE.

A moins qu'il ne vienne lui-même.

LOLOTTE, avec fermeté.

En ce cas, ma chère, je le recevrai, moi.

NINETTE.

Oh ! ce n'est pas la même chose !

LOLOTTE.

Je ne lui dirai pas de malhonnêtetés... sois tranquille. Allons, lève la tête, et surtout n'oublie jamais la fidélité que tu dois à ton grigou de mari... (Elle l'embrasse.) Un artiste! ah! fi donc!

NINETTE.

C'est égal, je l'aimerai toujours... c'est plus fort que moi.

SCÈNE IX

LOLOTTE, MOQUET, *entrant par le fond, d'un air sombre, et un bouquet à la main*, NINETTE.

MOQUET, d'une voix caverneuse.

Ninette! Ninette!

NINETTE, bas à sa mère.

Le bouquet! il le tient!

LOLOTTE, bas.

Silence!

MOQUET.

Ah! c'est vous, Lolotte?... est-ce que vous ne pourriez pas nous laisser seuls tous les deux?

LOLOTTE, l'observant.

Mon Dieu! monsieur Moquet, comme vous êtes pâle!

MOQUET.

Pâle! c'est possible... chacun a sa couleur qui lui est propre. (Ninette se dirige vers la droite pour sortir; il lui dit avec autorité:) Ninette, restez! (A Lolotte.) Je voudrais deviser seul avec mon épouse.

LOLOTTE.

Non, certainement, je ne partirai pas, dans l'état d'exaspération où je vous vois.

MOQUET, croisant les bras, et d'une voix étouffée.

Ah! oui; je suis exaspéré!... je concentre une foule de choses, et je tremble de tout mon être, comme... n'importe!

LOLOTTE.

Oh! Dieu! vous ressemblez à M. Levasseur, dans *Gustdve III*.

MOQUET, vivement.

Vous trouvez?... je plains cet artiste alors.

NINETTE, avec hésitation.

Est-ce que la personne qui a sonné?....

MOQUET.

C'était pour cet engagement de Londres. (Ninette fait un mouvement de joie.) On venait chercher la réponse, mais tu l'as refusée.

NINETTE, avec embarras.

C'est que... quitter Paris!... te quitter!

MOQUET, traînant sa phrase avec une intention ironique.

Oui, tu y tiens... à Paris...

LOLOTTE, effrayée.

De quel air il dit ça!

NINETTE.

Vous me faites peur! mais qu'est-ce que vous avez donc!

MOQUET, à pleine voix et d'un air décidé.

C'est que, ce qui vient de m'arriver est si dramatique!

NINETTE.

Quoi donc encore?

MOQUET, prenant le bras de Ninette et celui de Lolotte, et les amenant brusquement près de lui.

Je reconduisais ce monsieur qui a sonné tout à l'heure, et un autre jeune homme qui venait pour une paire de mollets... je les lâche au pied de l'escalier, dans l'allée qui est très-noire, lorsque je suis accosté par une jeunesse.

LOLOTTE.

Une jeunesse!

MOQUET.

Je dis une jeunesse, je n'en sais rien; je n'ai pas vu sa figure. Elle me dit: (Imitant une voix de femme.) Mademoiselle Ninette de l'Opéra? C'est moi, je lui réponds. Cette vieille femme se met à rire indécemment.

LOLOTTE, étonnée.

Une vieille femme!

MOQUET.

To, to... c'est ici, quoi! qu'est-ce que vous lui voulez? Elle répond: (Se reprenant.) Ah!... Et voyez l'ingénuité de cette enfant...

LOLOTTE, plus étonnée.

Une enfant!

MOQUET.

Elle me dit: C'est vous qui êtes son domestique? (Avec indignation.) Son domestique? j'ai donc le physique d'un serf? j'ai donc l'air d'un groom, actuellement? Hein! (Avant que Lolotte ait eu le temps de lui répondre, il crie:) Laissez-moi!

LOLOTTE, cherchant à le calmer.

Eh bien! voyons! tout le monde peut se tromper... vous lui avez dit qui vous êtes?

MOQUET.

Oui.

NINETTE, à part.

Ah! je respire!

MOQUET.

Je ne lui ai rien dit du tout... et j'ai même ajouté: c'est moi.

NINETTE, à part.

O ciel !

LOLOTTE.

Mais c'est un mensonge !

MOQUET.

C'était un piége... assez grossier... que je tendais sous ses pas; cet homme y est tombé en plein.

LOLOTTE, encore plus étonnée.

C'était un homme à présent !

MOQUET, imitant la voix de femme.

Tenez, me dit-elle, remettez-lui cela... qu'elle se trouve au rendez-vous de ce soir... Silence... (Avec fureur.) Et il ajoute: Silence ! ce qui veut dire: Motus !

Il remonte un peu la scène et s'agite avec indignation.

NINETTE, à part.

Ah ! je suis morte !

LOLOTTE.

Eh bien! après? voyons... vous avez une manière de dire les choses...

MOQUET, avec fureur.

Alors, tremblant, hors de moi, je me rue sur ce vieillard.

LOLOTTE, n'y comprenant plus rien.

Mais c'était une femme !

MOQUET, continuant sans l'écouter.

Je le saisis par son peigne d'écaille, et je lui dis: Petite malheureuse ! qui est-ce qui t'envoie ? (Imitant la voix de femme.) Grâce ! grâce !... me répond-elle; c'est moi qui porte les bouquets de madame Prévost... (Tranquillement à Lolotte, en reprenant sa voix naturelle.) Madame Prévost, la marchande de bouquets du Palais-Royal. (Lolotte le regarde, il semble croire qu'elle ne le comprend pas.) Près

de Chevet. (Même jeu; il dit plus fort:) Chevet! qui tient des homards. (S'avançant vers Lolotte, et d'un air furieux.) Chevet! quoi? Chevet! (Tranquillement.) J'allais en savoir davantage (et ça m'aurait obligé) quand cet homme s'est échappé, me laissant seul avec les idées que j'ai, et cet attroupement de roses-pompon.

Lolotte prend le bouquet.

LOLOTTE, à part, comptant les roses.

Sept! il y en a sept!

NINETTE, à part.

Sept heures!

MOQUET, prenant une pose digne, et d'un ton calme.

Ninette, voudriez-vous me donner la clef?

NINETTE.

Quelle clef?

MOQUET.

La clef de ceci... qu'en dis-tu? Je voudrais connaître votre *conclusum!*

LOLOTTE, s'avançant.

J'en dis, j'en dis...

MOQUET, la repoussant du bras.

Permettez... je n'ai pas l'honneur de vous adresser la parole, à vous.

NINETTE.

Mon Dieu! mon ami, je t'assure que je ne sais pas... et puis... enfin... au reste...

MOQUET.

Ce n'est pas là un *conclusum!*

LOLOTTE.

Je vous demande un peu s'il y a de quoi se mettre martel en tête pour un méchant bouquet de trois livres dix sous.

MOQUET.

Je m'importe peu du prix! Je me mettrai en tête ce que je voudrai... moi-même! mais provisoirement, vous m'excédez, vous me fatiguez, vous m'ennuyez.

Il remonte la scène avec colère et tourne le dos aux deux femmes.

LOLOTTE.

Vous êtes un malhonnête.

NINETTE, se plaçant près de Lolotte.

Ah! si vous insultez ma mère...

MOQUET, redescendant la scène.

Je ne suis pas un malhonnête, je n'insulte pas ta mère; je ne lui dis rien, je lui porte l'estime... nécessaire... je la prie seulement de me laisser tranquille... (A Lolotte.) Faites-moi le plaisir de me laisser tranquille dans mes foyers... ah!

NINETTE.

Venir me chercher querelle, parce qu'on m'achète des roses-pompon... Est-ce ma faute, à moi?

MOQUET.

Et ce rendez-vous?... Quel est votre *conclusum?*

LOLOTTE, furieuse.

Allez, vous n'êtes qu'un jaloux, et avec un mari comme vous...

MOQUET, allant pour s'élancer vers Lolotte.

Hein?... qu'est-ce que vous feriez?...

NINETTE, retenant Moquet.

Monsieur Moquet!... mon ami!...

MOQUET, à Lolotte, d'un air furieux, et parlant par-dessus l'épaule de Ninette qui lui barre le passage.

Ne donnez pas de mauvais conseils à ma femme.

LOLOTTE.

Moi !

MOQUET, criant.

Je vous prie de garder le silence le plus religieux dans vos avis. J'ai épousé ma femme pour moi, pour moi tout seul, (il donne un baiser à Ninette) entendez-vous? je tiens l'emploi en chef... et sans partage...

Il quitte Ninette.

NINETTE.

Mais oui... mais oui... qui vous dit le contraire?... (Pleurant.) Aussi, je t'aime, Léon !...

MOQUET.

Tu m'aimes, Léon ; tu m'aimes! mais ce bouquet, mais ce rendez-vous? tu m'aimes, Léon! mais cet inconnu, quel est-il?

NINETTE, baissant les yeux.

Je ne sais...

LOLOTTE.

Vous ne devez pas le connaître!... vous ne le connaîtrez pas!... (Étendant le bras devant Ninette, en signe de protection.) Je défends à ma fille de vous le nommer.

NINETTE.

Ma mère!... voyons!...

MOQUET, frappé de stupeur.

Comment! mais, c'est donc vrai? Je voulais me renfermer dans le doute, vous me dépouillez de cette faculté? (D'un air de mépris.) Vous me réduisez à employer le canal du commissaire!

LOLOTTE, passant au milieu et s'animant tout à coup.

Eh bien! quand cela serait vrai!... quand elle serait aimée, cet ange!... qui vaut mieux dans le bout de son doigt, que...

NINETTE, cherchant à calmer Lolotte.

Mais non, maman!

LOLOTTE.

Mais si! laisse donc!... je veux lui dire à ce monstre d'homme...

MOQUET, riant de pitié, et se croisant les bras.

Allez, allez toujours... je me croise les bras... comme Napoléon... sur la colonne... Allez, invectivez-moi!... j'en ris, ainsi...

LOLOTTE, s'approchant de lui avec rage.

Oui, oui, votre femme est aimée...

MOQUET, les bras croisés.

Bon!

LOLOTTE, criant.

Adorée!

MOQUET, criant.

Bien!

LOLOTTE, criant plus fort.

Adulée!

MOQUET, criant plus fort.

Très-bien!

LOLOTTE, criant de toutes ses forces.

Idolâtrée!

MOQUET, imitant toujours Lolotte.

Bon! la Marseillaise! (A part.) Hein! hein!... en voilà-t-il des couleuvres que j'avale... à longs traits!... en voilà-t-il une matelotte de couleuvres... qui m'est offerte!

AIR *de Julie.*

C'est un supplice, une horrible torture !
Je n'connais rien d' plus affreux sous le ciel !
J'aimerais mieux être dans la posture
Où se trouvait l'ouvrier Dufavel.

LOLOTTE.

Oui, vous y gagneriez, je le parie,
D'être à la plac' du pauvre Lyonnais,
Car si vous ét's sauvé jamais,
Ce n' sera pas par le génie.

Moquet, qui d'abord n'a pas compris l'intention de Lolotte, reste un instant à réfléchir, et témoigne par un geste de fureur qu'il comprend enfin, lors de la répétition des deux derniers vers.

MOQUET, d'un air menaçant.

Ouvreuse! ouvreuse!

LOLOTTE.

Mais elle n'a rien à se reprocher, monstre que vous êtes; elle repousse héroïquement les séductions... voilà ce qu'elle fait.

NINETTE, pleurant.

Non, non, je n'ai rien à me reprocher, bien sûr!

MOQUET, à sa femme, avec noblesse.

J'aime à le croire... j'aime à me bercer de cette chimère...

LOLOTTE.

L'artiste qui l'aime en sera pour ses soupirs et ses bouquets.

MOQUET.

Un artiste!... ah! c'est un artiste!... (à part) en cheveux, peut-être... En effet, le nouveau coiffeur la regarde toujours d'un air inquiétant.

LOLOTTE.

Viens, ma fille, viens; laissons ce tigre à toutes les fureurs de la jalousie! Viens! (Mettant la main sur son cœur.) Tu as de ça, toi!

NINETTE, mettant aussi sa main sur son cœur.

Oh! oui, ma mère?

MOQUET, se méprenant sur l'intention de Lolotte, et mettant à son tour sa main sur sa poitrine, dit avec hauteur :

Qu'entendez-vous par ce geste?... qu'entendez-vous? Elles vont pour sortir, Verdières les ramène.

SCÈNE X

NINETTE, VERDIÈRES, LOLOTTE, MOQUET.

VERDIÈRES, entrant par le fond.

Qu'est-ce que c'est? on dispute!... (A part.) Tant mieux!

LOLOTTE.

C'est monsieur mon gendre.

MOQUET.

C'est mademoiselle ma belle-mère!

NINETTE.

C'est mon mari!

VERDIÈRES, à Lolotte.

Allons, allons, du calme, belle-maman!

LOLOTTE.

Laissez-moi, vieux faquin!

Elle remonte la scène, et va dans le fond, à gauche.

MOQUET, à part.

Il paraît qu'elle en a pour tout le monde.

VERDIÈRES, à part.

Quel diable d'accueil me fait-on!... (A Ninette.) Ma belle, nous allons chanter.

NINETTE, lui tournant le dos.

Non, vous m'ennuyez, vous m'êtes insupportable... Partons, maman...

Elle se rapproche de Lolotte, qui est au fond.

MOQUET, d'un ton impérieux, s'approchant de Ninette.

Non, non, restez, je le veux!

LOLOTTE, *lui jetant le bouquet à la figure.*

Tenez, jaloux, voici votre bouquet.

MOQUET, *stupéfait, portant la main à ses yeux.*

Bon! juste dans les yeux! C'est mon appoint, j'ai mon compte.

Elles sortent; Moquet marche un instant sans y voir, et d'un air égaré.

SCÈNE XI

MOQUET, VERDIÈRES.

VERDIÈRES, *à part.*

Insupportable! j'en étais sûr... elles commencent toutes par me trouver comme ça...

MOQUET, *toujours la main sur ses yeux, heurte Verdières.*

Mais c'est à en perdre la tête!...

VERDIÈRES.

Qu'y a-t-il donc, mon cher Moquet?

MOQUET.

Il y a... il y a... *(Lui prenant les mains.)* Vous êtes mon ami, vous; vous êtes pour moi un deuxième père, vous êtes ma plus ancienne pratique... Il m'arrive une chose...

VERDIÈRES.

Mais vous m'effrayez! parlez!

MOQUET.

Ma femme!... *(Il se donne une tape sur le front.)* O ciel!

VERDIÈRES, *étonné.*

Pas possible!

MOQUET.

J'ignore le nom de mon antagoniste... mais il existe... on me l'a avoué.

VERDIÈRES, à part.

Est-ce que Jules serait déjà si avancé que ça?... Ah! diable!...

MOQUET, avec émotion.

Je voudrais me jeter dans vos bras un moment.

VERDIÈRES, étendant les bras, d'un air résigné.

Jetez-vous-y.

Moquet se jette dans les bras de Verdières et l'embrasse à deux reprises.

MOQUET, d'un petit air dégagé.

Je suis un homme très à plaindre, savez-vous? Il y a un rendez-vous pour ce soir.

VERDIÈRES.

Ah! bah! (A part.) Déjà?

MOQUET, allant ramasser le bouquet qui est resté par terre.

Voilà le signal!

VERDIÈRES.

Et votre femme l'aime?

MOQUET.

La rose-pompon?

VERDIÈRES.

Non... lui... cet amant...

MOQUET, avec douleur.

Si elle l'aime? elle en est insensée!

VERDIÈRES.

Elle vous l'a dit?

MOQUET.

A moi! à moi-même!... parlant à ma personne, (avec indignation) comme disent ces gueux d'huissiers.

VERDIÈRES.

La chose est grave!

MOQUET, avec importance.

Pour moi!... de la plus haute gravité!

VERDIÈRES.

Et à quoi attribuez-vous ce refroidissement?

MOQUET, fort étonné et gaiement.

Refroidissement?... le mot est hasardé.

VERDIÈRES.

Elle a donc été égarée?

MOQUET, avec désespoir.

Perdue! c'est sa mère... c'est son obélisque de mère... une femme qui survit à toute son espèce... le dernier type d'une race éteinte... comme les carlins!... On n'en voit plus!...

VERDIÈRES.

Et que prétendez-vous faire?

MOQUET.

Je vous le demande... à vous... (avec amertume) qui nous avez mariés!... (Se reprenant vivement.) Je ne vous en veux pas!... à vous, à qui je fournis des corsets depuis quatre ans... et des mollets... depuis six... (élevant la voix) des mollets!

VERDIÈRES, impatienté.

C'est bon! c'est bon!... vous criez!...

MOQUET.

Je vous le demande... que feriez-vous? Conseillez-moi, car je n'y suis plus... (Montrant son front.) J'ai tout ceci entrepris... je suis fou... je ferai quelque malheur.

Il remonte la scène, saisit une chaise, et l'agite violemment en l'air.

VERDIÈRES.

Arrêtez!

MOQUET.

Je jetterais mon mobilier par la fenêtre... s'il ne m'appartenait pas.

VERDIÈRES, *le ramenant.*

Allons, vous êtes trop violent!

MOQUET.

Oui, je le suis violent!... oui, je le suis... la jalousie me ronge... elle me mine!... je n'ai pas sur le corps large comme ça qui ne soit jaloux!

VERDIÈRES.

Voyons, voyons, croyez-vous qu'il y ait réellement du danger?

MOQUET, *prêt à pleurer.*

Vous me le demandez, vieillard? Vous demandez à un somnambule qui se promène sur une gouttière s'il y a du danger? êtes-vous sourd? ou êtes-vous ivre? puisque je dis qu'il y a un rendez-vous pour ce soir!

VERDIÈRES, *à part.*

Ce petit drôle est si avancé que ça! Comment a-t-il fait? il va se moquer de moi.

MOQUET, *s'éloignant d'un air anéanti.*

Eh bien! vous ne me donnez pas de conseil? ah! les malheureux n'ont pas d'amis.

VERDIÈRES.

Si fait!

MOQUET, *revenant vivement.*

Ils en ont?

VERDIÈRES.

Oui, et je vais vous le prouver.

MOQUET.

Je vous écoute avec respect.

VERDIÈRES.

Je ne vois qu'un moyen pour vous empêcher d'être...

MOQUET, l'interrompant vivement.

Je sais... (Après un temps.) Achevez !

VERDIÈRES.

Et le moyen est tout simple... c'est d'accepter l'engagement de Londres.

MOQUET, avec joie.

Oh !

VERDIÈRES.

Et de faire partir votre femme ce soir même ; il n'y a pas un instant à perdre.

MOQUET, lui saisissant la main avec cordialité, puis la quittant aussitôt et faisant deux pas en arrière.

L'idée est majeure ! (il se rapproche de Verdières) et j'en embrasse toute la portée.

VERDIÈRES, d'un air satisfait.

Hein?

MOQUET, avec joie.

Je les sépare violemment.

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Oui, par cette ruse nouvelle,
Je vais poser la Manche entre eux.

VERDIÈRES, à part.

Dans huit jours, je suis auprès d'elle,

MOQUET.

Ah ! pour un mari, c'est affreux !
Ma femme part pour l'Angleterre,
Je vais vivre seul, dédaigné !

Gaiement.

Mais je vais perdre aussi sa mère,
Et c'est toujours ça de gagné. (*Bis.*)

Et la chienne !... et la chienne ! quel placement !

VERDIÈRES.

La malle-poste vous répondra de tout...

MOQUET.

La malle-poste! vous avez raison! pourvu que les places soient encore libres!

VERDIÈRES.

Je cours les retenir.

MOQUET.

Vous auriez cette bonté?... Moi, je vais faire les paquets... les malles sont toutes prêtes... et à son retour, elle aura beau crier... je resterai sourd à tout comme un pot... je ne répondrai que ces quatre mots : *Tu partiras!*... moi, je vais faire les paquets... allez à la malle-poste... vous êtes mon appui, vous êtes mon soutien, vous êtes... (il cherche longtemps le mot, et dit avec force:) ma canne.... oui!

Il sort par la gauche.

VERDIÈRES, seul.

Et moi, je cours... me voilà lancé dans une intrigue subalterne... courant pour une danseuse, de concert avec un tailleur, un mari, ah! ah! ah! et pour enlever ce trésor à un jeune niais...

SCÈNE XII

VERDIÈRES, JULES.

JULES, arrivant par le fond.

Maintenant je puis venir...

VERDIÈRES, d'un ton railleur.

Ah! vous voilà encore, mon cher?

JULES, de même.

Et vous, mon très-cher, vous voilà toujours?...

VERDIÈRES.

Je parlais de vous.

JULES.

Qu'est-ce que vous disiez?

VERDIÈRES.

Que vous étiez un garçon habile, prompt à vous faire aimer.

JULES.

Pourquoi me dites-vous cela?

VERDIÈRES.

Oui, faites donc l'ignorant... la petite en est convenue.

JULES.

Pas possible?

VERDIÈRES.

On vous aime...

JULES.

Vrai.

VERDIÈRES.

Mais on part... psitt!...

JULES.

Ah! bah!

VERDIÈRES.

Sur ce, mon ami, si vous gagnez le pari, ce sera à la course... je vole à la malle-poste... ah! mes petits messieurs! vous croyez, parce qu'on n'a pas la barbiche, vingt-cinq ans et une jolie figure, qu'on ne peut pas... ah! ah! ah! ah! mes compliments!... bonsoir!

Il sort en riant.

SCÈNE XIII

JULES, *puis* MOQUET.

MOQUET, en dehors.

Fermez les malles, entendez-vous?... et descendez par le petit escalier.

JULES, à lui-même.

A la course... et pourquoi pas?

MOQUET, à la cantonade, apportant deux cartons à chapeau, un petit coffre de toilette et un grand carton carré. Il a un habit et un chapeau.

Bien! bien! je porte le carton... robe de sylphide!

JULES.

Ah! c'est monsieur Moquet!

MOQUET, portant son bagage devant le fauteuil à gauche.

Tiens, vous voilà? ah! bien! j'ai bien autre chose à penser qu'à vos satanés maillots. (A part.) Il est bon enfant, le sauteur!

JULES.

Eh non!... je venais vous parler... mais vous partez...

MOQUET, très-affairé.

Pas moi, mais ma femme... (Il porte la main sur ses yeux pour réfléchir.) Ah! l'ombrelle... le parapluie!...

Il entre à gauche, toujours en courant.

JULES, pendant que Moquet a disparu.

Le mari n'en est pas... c'est déjà quelque chose.

MOQUET, revenant chargé de hardes et de deux parapluies, à la cantonade.

Remettez le tout au commissionnaire... Voilà!

JULES.

Ces dames vont?...

MOQUET, préoccupé.

A Londres... (Il se place de nouveau au milieu du bagage.) C'est que, voyez-vous? je suis en affaires...

JULES.

Ah! oui, le fameux engagement.

MOQUET.

Pour *Covint-Gardin!* quinze mille francs par an!... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ah! j'oubliais...

Il sort par la droite.

JULES.

Eh bien! morbleu! je n'en aurai pas le démenti... elle m'aime, elle en est convenue... c'est assez invraisemblable, à moins que je n'aie produit à la première vue un effet!... tiens, pourquoi pas?... mais, pour le savoir, je n'irai pas jusqu'à Londres... (Il tire son agenda et écrit jusqu'à la rentrée de Moquet.) La route de Calais... par Amiens... la place près du courrier... quand je devrais prendre la place du courrier lui-même.

Il déchire le feuillet et le plie.

MOQUET, apportant un sac de nuit et plusieurs gilets de flanelle sous un bras, et la chienne sous l'autre.

Voilà le sac-omnibus de la Vénus du Directoire!... (S'adressant à la chienne.) Toi, mon ennemie personnelle... (Il fourre la chienne au fond du sac de nuit et le remplit de gilets de flanelle jusqu'en haut, puis il serre la coulisse, et le porte à son oreille.) Tu dis?...

JULES.

Je vois que vous êtes bien occupé... je reviendrai, ne faites pas attention.

MOQUET, ricanant.

Il me semble que je m'en acquitte assez bien... Ah! voilà le coffre de toilette!... (Il va à la fenêtre à droite.) Ah! voilà le commissionnaire qui s'en va!... (A la can-

tonade.) Dites donc, commissionnaire, prenez ce sac, puisqu'il y a encore de la place sur les crochets... (Il jette le sac par la fenêtre.) Eh ! houp, à vous ça !

JULES, à part, regardant le coffret, tandis que Moquet est resté à la fenêtre.

Le coffre de toilette, ce sera le plus tôt ouvert... (Il l'ouvre et y glisse son billet.) Maintenant, je n'ai pas un instant à perdre... (Haut.) Adieu, monsieur Moquet, bon voyage ! Il sort.

MOQUET.

Merci pour ma femme, merci... (Seul.) Il me semble que voilà tout... et à présent, cuirassons-nous... emmaillottons-nous de la tête aux pieds de notre dignité de mari... ma femme criera, ma belle-mère grincera des dents... rien ! une borne ! un terme ! voilà ma pose !

Il prend une attitude calme et imposante.

SCÈNE XIV

MOQUET, LOLOTTE, NINETTE.

NINETTE, entrant très-vite et jetant son châle sur le fauteuil à gauche.

C'est une indignité !

LOLOTTE, de même.

C'est une horreur seulement !

Lolotte et Ninette sont placées de manière à ne pas voir le bagage que Moquet a disposé.

MOQUET, les bras croisés et avec calme.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?

LOLOTTE.

Laissez-nous... avec votre grande flamberge de directeur... c'est un monstre comme les autres.

NINETTE.

Ah! j'en pleure de colère.

MOQUET.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

NINETTE.

Pas d'augmentation.

MOQUET.

Tant mieux!

LOLOTTE.

Comment? tant mieux? figurante!... on la laisse figurante toute sa vie.

MOQUET, sans changer d'attitude.

Supprimez vos gémissements... elle a un mari qui veille.

LOLOTTE, passant de l'autre côté de Ninette.

Un mari! belle ressource... à quoi est-ce bon? je vous le demande... pas même à faire avoir un engagement à sa femme.

MOQUET.

Belle-mère, tâchons d'être un peu parlementaire, s'il y a moyen... (A Ninette, d'un ton d'autorité.) Tu pars pour Albion!

NINETTE, étonnée.

Quoi?

LOLOTTE, s'avançant.

En Angleterre?

NINETTE.

Quitter Paris?

MOQUET, avec fermeté.

Dès ce soir..... j'ai accepté l'engagement de Londres.

NINETTE.

O ciel! oh! non, non, Monsieur, je ne puis partir ainsi... c'est impossible...

MOQUET, élevant la voix, et d'un ton ferme.

Tu pars pour Albion!

NINETTE.

Mais rien n'est prêt... je ne peux pas...

MOQUET.

Tout est prêt; les paquets sont faits, les malles sont déjà en route... voici les cartons.

NINETTE, se retournant.

Ah! mon Dieu! mes cartons... il a tout bouleversé.

MOQUET, avec calme.

Rien n'est bouleversé; ça ne bronchera pas; j'ai bourré, bourré... tout tient.

LOLOTTE, indignée.

S'il est permis de se conduire ainsi?

NINETTE, avec amertume.

Ah! je vous comprends, Monsieur, vous vous débarrassez de moi.

MOQUET.

Du tout.

LOLOTTE, avec sentiment.

Vous l'arrachez des bras maternels...

MOQUET.

Nullement! loin de là!

NINETTE, pleurant.

Vous voulez m'éloigner de tout ce qui m'est cher.

MOQUET, lui saisissant la main, et avec intention.

En partie!... Quant à votre mère, elle vous ac-

compagnera; du reste, je comprends votre résistance..., on tient à certain rendez-vous?

LOLOTTE, passant rapidement devant Ninette, et poussant Moquet qu'elle fait trébucher.

Mon gendre! respectez les scrupules d'une danseuse qui connaît ses devoirs... c'est vous qu'elle regrette, et c'est là sa bêtise.

MOQUET, avec dignité.

Je veux le croire.

LOLOTTE, revenant près de Ninette.

Tu partiras... c'est une passion qui n'a ni pieds ni tête...

NINETTE.

Non, non! c'est de la tyrannie, du despotisme.

SCÈNE XV

MOQUET, VERDIÈRES, LOLOTTE, NINETTE.

VERDIÈRES.

Eh vite! deux places retenues... on part dans un quart d'heure.

NINETTE.

Je ne pars pas...

VERDIÈRES.

Permettez...

MOQUET, d'une voix tonnante.

Tu pars pour Albion!

VERDIÈRES, avec galanterie.

S'il y a résistance, j'enlève la maman, moi, d'abord.

LOLOTTE.

Comment, vous m'enlevez?... apprenez qu'on ne m'a jamais enlevée... vous seriez le second (se reprenant) le premier!...

VERDIÈRES, à part.

Et probablement le dernier.

LOLOTTE.

Partons!... viens, mon enfant.

La clarinette se fait entendre.

NINETTE, chancelante et émue.

Ah! je me meurs...

MOQUET.

Ma femme! ma femme!... elle se trouve mal.

LOLOTTE, soutenant Ninette dans ses bras.

Laissez donc tranquille... vous êtes un benêt..... (A part.) Il avait bien besoin de souffler dans ce moment-ci... (Secouant Ninette.) Allons, Ninette, ma fille, pas de bêtises... c'est un amant qu'il faut oublier.

VERDIÈRES, à Moquet, bas.

Il paraît que décidément...

MOQUET, bas à Verdières, et avec douleur.

Ça tenait ferme... et sans ce départ... j'y étais.

NINETTE, pleurant.

Eh bien! maman... puisque vous le voulez, c'est pour vous obéir d'abord... partons! mais c'est égal... ça me fait bien du mal.

MOQUET, à part.

Bravo! la voilà sauvée! et moi aussi.

VERDIÈRES, remontant la scène, et prenant sur son bras les châles que Ninette et Lolotte ont jetés sur le fauteuil.

Eh vite!... vos manteaux... vos châles... donnez-

moi ça... prenez mon bras... c'est à deux pas... je vous conduis... (A part, entre elles.) Je la tiens.

Il offre son bras.

MOQUET.

Et moi, je porte le bagage... je vous suis; allez devant.

NINETTE, à Moquet.

Prenez garde à mes cartons.

LOLOTTE, à Moquet.

Donnez-moi mon cabas... (Moquet le lui donne.) Eh bien! et Florette?..... (Elle appelle.) Florette... Florette!...

Elle a quitté le bras de Verdières, qui appelle aussi *Florette*, à la porte de droite.

MOQUET.

Soyez tranquille, je n'ai pas voulu vous en séparer... elle est sous les gilets de flanelle, au fond du sac de nuit.

LOLOTTE, jetant un cri de désespoir.

Quelle horreur!

MOQUET.

De chienne, oui.

LOLOTTE, avec égarement.

Courons, courons, ma fille.

AIR : *Ah! que le nouvel an achève.*

Assouvir sa brutale rage
Sur cet innocent animal!
C'est un trait dign' du moyen âge;
Vous êt's plus féroc' qu'un chacal!
Mais vous aurez des r'mords, infâme!

MOQUET.

C'est encor pour moi tous profits;
Les r'mords ne déchir'ront qu' mon âme,
Tandis qu' vot' chienn' déchirait mes habits.

ENSEMBLE

LOLOTTE.

Viens, ma fill', viens en Angleterre,
Contre sa rag' tu trouv'ras un abri,
Tu seras heureus', je l'espère,
On l'est toujours loin d' son mari !

NINETTE.

Oui, je vais, sur une autre terre,
Chercher un plus tranquille abri.
Le bonheur m'attend, je l'espère,
Loin d'un si terrible mari.

MOQUET.

En l'envoyant en Angleterre,
Je mets mon honneur à l'abri
De l'accident assez vulgaire
Qui tient à l'état de mari.

VERDIÈRES.

Moi, dans huit jours, en Angleterre,
Je rejoins cet objet chéri ;
Et je pourrai bientôt, j'espère,
Gagner son cœur et mon pari.

SCÈNE XVI

MOQUET, *seul.*

Eh ! vite... emportons ces cartons, tout ça... (Il prend d'abord les deux parapluies sur son bras gauche.) Celui-là, ici... (Il prend de la main gauche le carton carré, ainsi que le plus petit des deux cartons ronds.) Et maintenant, ce petit coffre..... (il place le coffret sur le carton rond, et le presse contre lui pour l'empêcher de tomber) et l'autre, ici... (Il prend de la main droite le grand carton à chapeau et se met en marche.) C'est lourd, tout ça... (Avec sentiment.) Dieu ! qu'on a de peine à se mettre à l'abri... (En passant devant le public, il dit avec l'accent de la plus profonde conviction.) C'est une plaie de l'ordre social, ça... (Ici, le coffret lui échappe et roule en tombant ; tout ce qu'il contenait



tombe sur le théâtre.) Patatras! allons, bon! bien! ça m'avance... (Il dépose son bagage et ramasse tous les objets épars.) Je n'arriverai pas aujourd'hui... le rouge, le blanc, le bleu pour les veines, la patte de lièvre, la fausse natte, le diable et son train... (Il remet les objets dans le coffret : apercevant le papier déposé par Jules.) Qu'est-ce que c'est que ça? une lettre? un billet? (Il lit.) « Ne craignez « rien, mon adorée, je pars avec vous. Je vous em- « brasserai au premier relai, et, au sixième, je serai « le plus heureux des hommes. JULES. » (Avec effroi.) Jules!... ah! mon Dieu! ah ciel! ah! c'est gentil... je ne me soutiens plus... c'est l'artiste en cheveux... je me meurs!... (Il chancelle et tombe assis dans le plus grand des cartons à chapeaux; effrayé de l'accident, il se retire aussitôt, écarte les débris du carton et tire du fond un chapeau de satin tout aplati; il essaie de lui rendre sa forme, puis s'écrie, comme par inspiration.) Eh bien! non, ils ne partiront pas... je cours arrêter...

Il s'élance rapidement pour sortir par le fond, Verdières entre très-vite et se heurte; Verdières va tomber sur le fauteuil à droite; Moquet va tomber sur le fauteuil à gauche.

SCÈNE XVII

VERDIÈRES, MOQUET.

MOQUET, jetant un cri et allant tomber sur le fauteuil.

Ah! bien!... pour m'achever...

VERDIÈRES, furieux.

Que le diable vous emporte, Moquet!

MOQUET, à Verdières.

Il s'appelle Jules!

VERDIÈRES.

Qui!

MOQUET, se levant.

L'amant.

VERDIÈRES, se levant, et accourant au milieu de la scène.

Eh bien?

MOQUET, lui montrant la lettre.

Tenez !

VERDIÈRES, regardant la lettre et avec effroi.

Quoi ?

MOQUET, criant.

Ils partent ensemble.

VERDIÈRES, criant aussi.

Ah! bah ! je suis perdu !

MOQUET, étonné, à part.

Lui ! et moi donc !... (Criant avec indignation.) Et par un perruquier !...

Ils sortent tous deux, en courant, par la porte du fond. Musique bruyante. Le rideau baisse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Le théâtre représente une chambre dans un hôtel garni à Amiens. Entrée au fond ; portes latérales. A droite de l'acteur, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

LOLOTTE, NINETTE, *puis* JULES.

Au lever du rideau, Lolotte, placée devant la table, est occupée à ficeler un grand bocal de verre, couleur de bouteille. Elle est fort triste.

NINETTE.

Mais, maman, maman, dépêchez-vous ; on nous a déjà prévenues deux fois !... le courrier n'arrête que vingt minutes à Amiens.

LOLOTTE, *avec sentiment.*

Ma fille, respecte un petit peu la douleur de ta mère.

NINETTE.

Mon Dieu !... quand vous vous désolerez !

LOLOTTE.

Si ton mari n'était pas ton mari, je te dirais ce que j'en pense... ce n'est qu'un assassin ! il a assassiné Florette !... pauvre chérie !... la mettre au fond d'un sac de nuit !... m'obliger de mettre sa dépouille dans de l'esprit de vin ! n'est-ce pas une horreur ? pour qui est-ce que nous passerons ? arriver en Angleterre avec une chienne à l'eau-de-vie !

Elle pleure.

NINETTE.

Avec tout ça nous manquerons le courrier, voyez-vous !

LOLOTTE.

Un courrier est fait pour attendre...

Elle se cache la figure pour pleurer.

JULES, entrant.

Mesdames, le courrier est parti.

NINETTE.

Ah ! mon Dieu !

LOLOTTE, tout à coup, et d'un ton sec.

Parti sans nous ! Eh bien ! c'est gentil !

JULES, à part.

Ça m'a coûté cher, pour le décider.

NINETTE.

Mais c'est une indignité ! nous laisser à Amiens !

LOLOTTE.

Ça n'a pas de nom !... c'est un courrier sans éducation ; il déshonore la malle-poste !

JULES.

Calmez-vous, mes chères compagnes d'infortune, la diligence ne peut tarder à passer... s'il y a des places, eh bien ! nous nous pourvoirons en appel.

LOLOTTE, avec aigreur.

Mais l'argent, Monsieur ?... je vous trouve charmant, par exemple !

JULES, légèrement.

Oh ! c'est la moindre des choses !

NINETTE.

Aussi, maman, je vous disais bien que vous étiez trop longtemps à déjeuner.

LOLOTTE.

Ah ça ! est-ce que ce pataud de courrier s'imagine que nous ferons soixante lieues sans rien prendre, comme les dromadaires d'Égypte ? et d'ailleurs, qu'est-ce que j'ai pris ?... moins que rien !... une aile de poulet, deux tranches de pâté, une tasse de café, des côtelettes et un peu de fruit... ce qui n'empêche pas que j'étouffe (elle se frotte l'estomac) grâce à leur croûte de pâté d'Amiens... J'ai cru que ça se mangeait... est-ce que l'on peut prévoir qu'il y a des villes où les pâtés sont entourés de maçonnerie? c'est bien ingénieux ! j'ai l'estomac comme un tambour.

JULES, riant, à part.

Je crois bien... elle dévorait.

NINETTE.

Et qu'est-ce que nous allons faire à Amiens ?... deux femmes seules !...

JULES.

Il faut tuer le temps, et, si vous voulez accepter mes services et mon bras... les bords de la Somme sont très-riants, très-pittoresques... une petite promenade à nous trois... en attendant la diligence.

LOLOTTE, à part.

Joli moyen de se refaire... maudit courrier !

JULES, à Lolotte.

Eh bien ?

LOLOTTE.

Je n'ose pas vous refuser... vous avez déjà été si aimable en route, jusqu'à m'offrir votre place dans le cabriolet ; mais ma fille n'a pas voulu.

JULES.

Ce dont je me plains, puisque c'eût été une occasion de vous être agréable.

LOLOTTE, enlaçant sa fille de son bras.

Elle m'aime tant ! elle ne veut pas me quitter. (Bas à Ninette.) Il est fort aimable ce jeune Anglais. (Haut.) Car Monsieur est Anglais ?

JULES.

Oui, Madame !

LOLOTTE, le regardant fixement.

C'est bien particulier ! Monsieur est Anglais, et sa figure ne m'est pas étrangère.

JULES.

Mon Dieu ! Madame, je puis venir en aide à votre mémoire. Hier matin, je me suis présenté chez M. Moquet, rue Pagevin, pour y commander quelques objets... une commission dont je me suis chargé.

LOLOTTE, avec explosion, et se donnant une tape dans la main.

Sapristi ! je vous remets ! on a raison de dire : Les montagnes ne se rencontrent pas ; mais les hommes en sont susceptibles.

NINETTE, à part.

Et maman qui ne se doute pas que c'est une ruse de ce jeune Anglais...

JULES.

Et, ma foi, en qualité d'ami, je revendique mon privilége, je m'attache à votre destinée ; je veux être votre chevalier jusqu'à Londres... si Madame daigne y consentir ?

NINETTE, regardant Lolotte.

Dam ! Monsieur, je ne sais pas...



LOLOTTE, à Ninette.

Je dis que monsieur a l'air très-bien, et que deux femmes seules sur une grande route, c'est bien risquable.

NINETTE.

Pourvu, néanmoins, que notre voyage se continue à frais communs... nous ne sommes pas...

LOLOTTE, avec dignité.

Nous ne sommes pas des artistes à nous faire régaler. (A part.) Oh ! une bêtise, ça !

SCÈNE II

JULES, JOHN, LOLOTTE, NINETTE.

JULES.

Ah ! John ! *have you found a coach* [1] ?

JOHN.

Yes, sir.

JULES.

Pardon, c'est un domestique anglais que je viens d'arrêter, et qui m'annonce qu'il a trouvé une voiture de poste. J'ai deux places à vous offrir.

LOLOTTE.

En poste ? il y aurait peut-être de l'indiscrétion... J'accepte, pourvu que nous ne partions pas tout de suite.

JULES.

Quand il vous plaira.

1. On prononce : *Eve iou faounde é coetche.*

LOLOTTE.

C'est que... cette infamie de pâté... ça me... gêne, ça me... je voudrais me faire faire un peu de thé.

JULES.

Voici mon domestique ; je désire que vous le considériez comme le vôtre... Je vais le mettre à votre disposition. John ! *you shall obey to those ladies*[1].

JOHN.

Yes, sir.

JULES, à Lolotte.

Il est à vos ordres.

NINETTE, modestement.

Monsieur, je suis vraiment confuse de tant d'attentions.

LOLOTTE, à John.

Eh bien ! mon cher ami, dites qu'on me fasse du thé.

JULES.

Ah ! pardon, c'est qu'il ne comprend pas le français.

LOLOTTE.

Ah bien ! c'est bien incommode pour jaser, ça ; au reste, j'y vas moi-même, car ils ne savent peut-être pas ce que c'est que du thé, dans des pays sauvages comme ça; ah ! si on me reprend à la croûte d'Amiens, par exemple !... Je reviens, je reviens. (A part en sortant, regardant John.) Il est gentil, ce domestique ; mais je suis vexée qu'il ne soit pas nègre. (D'un air triomphant.) Autrefois ils étaient nègres.

Elle sort par le fond, le domestique la suit.

1. On prononce : *Djone, iou chal obé tou zose lédisse.*



SCÈNE III

JULES, NINETTE.

JULES, retenant Ninette qui allait sortir.

Ne sortez pas... oh ! je vous en supplie !...

NINETTE, surprise.

Monsieur...

JULES.

Ne paierez-vous pas d'un mot, d'un regard, l'amour qui m'attache à vos pas ?...

NINETTE.

Mais, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître... je ne sais pas si je puis entendre?...

JULES.

Oui, ma chère Ninette, oui, vous le pouvez... que diable, je vous aime !... vous n'en pouvez pas douter...

NINETTE.

Mais, Monsieur, je suis une femme mariée, et si vous croyez, parce qu'on est dans la danse... je vas appeler maman, d'abord !

Elle remonte un peu.

JULES, la retenant.

Écoutez-moi donc! Ninette... ne craignez rien, fiez-vous à moi.

NINETTE.

C'est ça, pour que vous me trompiez, pour que vous abusiez de ma crédulité.

JULES.

Mais non... il ne s'agit pas de ça... je vous aime,

vous dis-je !... et pour me faire aimer de vous, aucun sacrifice ne me coûtera... je suis riche !

NINETTE.

Riche !... est-ce que vous croyez que c'est pour cela?... (Appelant.) Maman !... maman !...

Elle remonte la scène.

JULES, la retenant encore.

Allons, soyez raisonnable... Jugez donc... c'est pour me rapprocher de vous que je me suis jeté dans cette voiture qui vous emportait.

NINETTE, d'un air incrédule.

Oui, pour moi, et pour aller dans votre pays... vous êtes Anglais.

JULES, vivement.

Moi ? Anglais ?... Anglais pour votre mère, comme j'étais hier danseur pour votre mari... (avec feu lui prenant les mains) mais pour vous, ma Ninette...

AIR : Vaudeville du *Jour des noces.*

En douanier, je m'attache à vos traces,
A ces Anglais je vais vous disputer !
Tant de beauté, tant d'esprit, tant de grâces...
C'est un trésor qu'on ne peut exporter !
En politique on ne craint plus la guerre,
Mais en amour ils sont nos ennemis ;
Et moi, Français, je veux, en Angleterre,
Veiller encor sur les droits du pays.

NINETTE.

C'est gentil à vous, je ne dis pas, mais je ne peux pas vous écouter ; c'est impossible.

JULES.

Aurais-je été devancé dans votre cœur? Aimeriez vous quelqu'un ?



NINETTE, hésitant.

Mais dam! mon mari...

JULES.

C'est de droit ça, ça ne compte pas.

NINETTE, un peu piquée.

Monsieur !...

JULES.

Alors, je lis dans votre cœur: vous aimez M. Verdières?

NINETTE, à part.

Le vieux? (avec dédain) ah! par exemple!...

JULES.

Mais alors, c'est moi, ça ne peut être que moi... à l'Opéra, vous n'avez pas d'amant connu... vous êtes la seule... ça fait scandale!... vous m'aimerez, oui, il le faut... Déjà, pour ne pas vous quitter, j'ai fait partir le courrier.

NINETTE, étonnée.

Vous, Monsieur!... mais c'est affreux! nous ne pouvons pas accepter, alors... (Appelant.) Maman!... maman!...

Elle remonte jusqu'à la porte du fond.

JULES, la ramenant encore.

Laissez donc! vous voulez la priver du plaisir de voyager en poste... non! vous ne refuserez pas à l'amant le plus tendre...

Il lui prend la taille.

NINETTE, se dégageant.

Certainement, Monsieur, je ne dis pas... c'est d'un bon cœur... mais je vous l'ai dit... (A part.) Pauvre Adolphe!... lui faire un trait comme ça.

JULES.

Allons, allons, vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas?...

Il veut l'embrasser.

NINETTE, se défendant.

Eh! non, Monsieur, non.

LOLOTTE, en dehors.

Ninette! Ninette!

NINETTE.

Ah! maman!...

JULES.

Que le diable emporte l'ouvreuse!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LOLOTTE.

LOLOTTE, essoufflée, et arrivant très-vite.

En v'là une d'anecdote... la diligence de Paris qui arrive... ton mari est dedans... je crois qu'il m'a vue.

NINETTE.

Mon mari?

JULES.

Moquet! (A part.) Diable! s'il me voyait ici après ce qui s'est passé hier chez lui...

LOLOTTE.

Je n'ai vu que sa figure; mais je suis sûre que c'est lui... l'indigne... le bourreau de Florette... le voilà! le voilà... je reconnais son pas.

JULES.

Eh! vite...

Il se jette dans un cabinet à droite.



SCÈNE V

LOLOTTE, *devant la table et tournant le dos à la porte du fond*, MOQUET, *entrant par le fond*, NINETTE.

MOQUET, apercevant Ninette.

Je ne m'étais pas trompé... ah !

Il reste à la porte du fond, et étend les bras comme pour la barrer.

NINETTE.

Vous ici, monsieur Moquet !

MOQUET, avec fermeté.

Oui, moi z'ici, monsieur Moquet !... (Avec tendresse.) Ninette... (Il la prend dans ses bras et descend la scène d'un air tragique.) O Dieu, qui me la rends, me la rends-tu... chrétienne ?

NINETTE.

Que voulez-vous dire ?

MOQUET, pleurant.

Tu me le demandes ? Depuis hier, je n'existe pas ; tout mon moral est déménagé ; j'ai inondé la diligence de mes larmes. (Il s'essuie les yeux, et reprend d'un ton bref :) Où est le perruquier ?

NINETTE.

Quel perruquier ?

MOQUET.

Le perruquier du cabriolet ?

NINETTE.

Je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

LOLOTTE, à part, étonnée.

Comment, un perruquier ?

MOQUET, furieux, et souriant avec amertume.

Celui qui t'a suivie, et dans le sang duquel je veux me désaltérer quelque peu.

NINETTE, le regardant d'un air inquiet.

Mais vous êtes fou !

LOLOTTE, à Ninette.

Il est enragé.

MOQUET, se tournant vers Lolotte, qu'il n'avait pas vue jusque-là.

Ah ! c'est vous, belle-mère.

LOLOTTE.

Monstre ! ne me regardez pas en face, car vous me faites horreur !

MOQUET, à part.

Tiens ! tiens ! tiens !

LOLOTTE, lui montrant le bocal, en pleurant.

Voilà votre ouvrage !

MOQUET, s'avançant d'un pas, et se baissant un peu pour l'examiner.

Des cornichons ?

LOLOTTE.

C'est Florette, scélérat ! c'est votre malheureuse victime !

MOQUET, surpris.

Quoi !... vous l'avez fait infuser?

LOLOTTE.

Oui, indigne que vous êtes.

MOQUET, avec âme, et étendant le bras vers le bocal.

Que l'esprit de vin lui soit *légère!* Elle emporte mes regrets... (Gaiement.) Mais n'en parlons plus. (A Ninette.) Il s'agit d'un bipède qui trouble ma vie. J'ai appris des choses.. (il prend une attitude tragique) entièrement basses.



NINETTE.

Quoi donc? vous m'effrayez, Moquet.

MOQUET, vivement.

Je remonte à l'origine. Hier, au moment où je me disposais à porter à la malle le restant de ton bagage, un billet... (Changeant tout à coup de ton.) Mais non, je ne veux te rien dire... j'attaque les résultats... Il y avait un homme auprès du courrier... (Criant.) Y avait-il un homme auprès du courrier?

LOLOTTE.

Oui, un jeune Anglais.

MOQUET, un peu étonné, à part.

Un Anglais?... ça ne fait rien. (Haut.) Et que s'est-il passé depuis le commencement du trajet? Il y a trente lieues de Paris à Amiens. (Avec importance.) Il y a trente lieues de Paris à Amiens, même les connaisseurs en comptent trente et une.

NINETTE.

Eh bien?

MOQUET.

Vous ne me comprenez pas, Ninette. (A part.) J'ai une peine infinie à formuler mes questions. (Haut.) Comment s'est-il comporté pendant la route?

NINETTE.

Très-honnêtement.

MOQUET.

Qu'entendez-vous par honnêtement?

NINETTE.

J'entends que ce monsieur nous a comblées d'égards, que chaque fois que nous sommes descendues de voiture, il m'a offert son bras pour monter les côtes.

MOQUET, à part, et très-vite.

Les côtes?... bon!

Il fait le geste de frapper.

NINETTE.

Qu'il a eu même la galanterie d'offrir sa place à maman.

MOQUET, vivement à Lolotte, d'un ton menaçant.

Ils ont permuté?

NINETTE.

Non, j'ai refusé.

MOQUET, avec bonheur.

Embrasse-moi... et puisque tu es digne encore d'entendre la vérité, je vais te la montrer toute nue, et telle qu'elle est sortie de son puits. Il y a un pari, un exécrable pari... à mon préjudice, entre deux intrigants que j'ignore... c'est pour cela que j'en suis parti inopinément (de Paris) et que j'ai dévoré les trente lieues (trente et une même).

NINETTE.

Quel pari?

MOQUET.

Un pari que tu tomberas dans le piége de la séduction. (Voilà-t-il quelque chose de trivial? hein?) Et cet Anglais, ce faux Anglais, ce misérable Anglais... (d'un air entendu) que je soupçonne perruquier!

LOLOTTE.

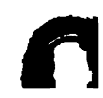
Ce n'est pas possible!

MOQUET, appuyant et élevant la voix.

Que je soupçonne perruquier, est un de mes adversaires. (A part.) Oh! j'ai de l'animosité contre lui!

NINETTE.

Et comment as-tu su cela?



MOQUET.

Par un digne jeune homme, par un vertueux artiste, excellente clarinette (quoiqu'il en joue comme un aveugle).

NINETTE, avec émotion, et baissant les yeux.

Une clarinette?

MOQUET, avec joie, d'un air confidentiel.

Notre voisin d'en face, à qui je n'avais jamais parlé, et qui se trouve me porter le plus tendre intérêt.

LOLOTTE, à part.

C'est l'autre... (Haut, s'oubliant.) Est-il bête!

MOQUET, se méprenant sur l'intention de Lolotte.

Non, non, il n'est pas bête. Il arrive chez moi une heure après ton départ...

NINETTE.

Eh bien?

MOQUET, à Lolotte, qui tient le bocal, et s'est approchée de lui.

Posez donc votre bocal, vous me taquinez avec.

NINETTE.

Mais parle donc!

MOQUET.

Il arrive chez moi, les cheveux égarés, les yeux tout en désordre.

NINETTE, à part.

Pauvre Adolphe!

MOQUET.

Il me dit : Est-ce que madame Moquet serait partie? — Oui. — Courez sur ses traces... je vous préviens qu'on en veut à votre bonheur intérieur... tout le monde en jase au théâtre... il y a ça, ça, ça, ça,

et ça, ça, ça, ça, ça, et ça !... seulement, je ne sais pas les noms.

LOLOTTE, s'avançant de nouveau.

Est-il possible?

MOQUET, la repoussant avec colère.

Reculez donc votre bocal !... (A Ninette.) Et il ajoute... la clarinette... d'un air sombre : « Si votre femme vous demande ce qu'il y a de nouveau au théâtre, vous lui direz qu'un musicien va se jeter à l'eau, pour cause de trahison de choriste. »

NINETTE.

Grand Dieu!

Elle chancelle et tombe sur le fauteuil à droite. Lolotte passe à la gauche de Ninette.

MOQUET.

Eh bien!... quoi?... elle se trouve mal!

LOLOTTE, soutenant la tête de Ninette.

Eh ! c'est vous, butor, avec vos histoires!... Ninette, Ninette ! reviens à toi!...

MOQUET, à Lolotte.

Tapez-lui dans les mains, fourrez-lui une clef dans le dos... Ninette! ma femme! est-ce que je savais que ça te ferait un effet comme ça? (Il donne furtivement un baiser à sa femme évanouie, et continue tranquillement sa narration.) Alors, moi, pour te suivre, j'ai pris la diligence... mais il s'est trouvé qu'il n'y avait plus que la rotonde ; alors je me suis dit...

LOLOTTE, l'interrompant.

Vous voyez bien qu'elle ne vous entend pas. Vite! un flacon... il y en a un dans la chambre.

MOQUET.

Où ça? par là ?

Il va au cabinet de droite.



LOLOTTE.

Non, par là !

MOQUET.

J'y vais! (Il se dispose à aller à gauche, puis redescend la scène d'un air fort inquiet, et dit à part.) Voilà qui est un peu drôle! c'est moi qui suis... et c'est elle qui se trouve mal. Ceci m'intrigue!

LOLOTTE.

Mais allez donc!

MOQUET.

J'y vais. (A part, en sortant par la gauche.) Ceci m'intrigue.

SCÈNE VI

LOLOTTE, NINETTE.

LOLOTTE.

Ninette! Ninette!

NINETTE, revenue à elle.

Ah! maman! il mourra!

LOLOTTE.

N'aie donc pas peur!... un musicien ne meurt jamais... que de faim.

NINETTE.

Non, non, je le connais... il se tuera!

LOLOTTE.

Laisse donc tranquille!... il y en a vingt qui m'ont dit cela... et il n'y en a qu'un qui l'ait fait... en sautant par une fenêtre... et de chez une autre encore... quand le mari est rentré.

SCÈNE VII

LOLOTTE, JULES, NINETTE.

JULES, rentrant doucement par la porte à droite.

Ninette !

NINETTE, effrayée.

Ah !

LOLOTTE.

L'Anglais !... Sortez, Monsieur !... Moquet vous prendra pour un autre, il vous mangera vif !

JULES, avec chaleur, se tournant alternativement vers Ninette et vers Lolotte.

Je ne crains rien si je suis aimé de Ninette.

NINETTE, avec réserve.

Monsieur !

LOLOTTE, avec dignité.

Comment... de Ninette?... Monsieur ! apprenez que ma fille...

JULES, à Ninette.

C'est un tyran auquel je veux vous enlever.

NINETTE.

Oh ! oui ! c'est un tyran, et un affreux encore?

JULES, à Lolotte.

C'est son bonheur... que je veux !

Il se jette aux pieds de Ninette.

LOLOTTE, faisant de la dignité.

Je ne vous dis pas ; mais devant moi... des termes pareils... (A part.) Grande nation ! on a beau dire !

JULES, quittant Ninette, et allant vers Lolotte.

Calmez-vous... tenez ! voici un papier, une lettre pour M. Verdières qui vous expliquera...

LOLOTTE.

Comment?

MOQUET, en dehors.

Me voici! me voici!

LOLOTTE, effrayée.

Mon gendre!

NINETTE, vivement.

Éloignez-vous!

JULES.

Ne craignez rien... il ne me reconnaîtra pas...

Jules fait quelques pas de danse en tournant le dos à la porte de la chambre où est Moquet, et se dirige vers celle du fond, lorsque Moquet paraît, un flacon à la main.

SCÈNE VIII

JULES, *au fond*, LOLOTTE, NINETTE, MOQUET.

MOQUET.

Se trouve-t-elle encore mal?

NINETTE, à Jules, qui est au fond.

Partez donc?

MOQUET, devant la porte qu'il barre.

Quoi! partez donc! à qui adressez-vous cette locution de : Partez donc!

Il aperçoit Jules qui sautille, en tournant le dos à tous les personnages; il veut voir son visage et passe entre lui et le mur, lorsque Jules se retourne, et danse en tournant, et tenant ses doigts dans l'emmanchure de son gilet; Moquet le poursuit sans dire un mot; ils font ainsi le tour de la scène, et Jules disparaît par le fond sans que Moquet ait pu voir sa figure; il redescend la scène d'un air inquiet.

MOQUET, avec autorité.

Quel est ce tonton qui s'en va? (Plus fort.) Quel est ce tonton qui s'en va?

LOLOTTE.

C'est notre jeune Anglais, quoi !

MOQUET, avec joie.

Le perruquier? ah ! je le tiens! ah! tu profites de l'intervalle d'un flacon pour venir faire tes petites supercheries ici, toi ! Attends ! attends!

Il sort en courant par le fond.

NINETTE, l'appelant.

Moquet! Moquet! (A Lolotte.) Il va tuer ce jeune homme!

LOLOTTE.

Moi, je ne sais plus où j'en suis... l'émotion... la croûte de pâté... j'aurai une *gastrique!*

SCÈNE IX

LES MÊMES, VERDIÈRES, *puis* MOQUET.

Verdières entre par le fond en boitant.

LOLOTTE.

Monsieur Verdières!

NINETTE.

Ici? vous?

Moquet rentre furieux et saisit Verdières au collet sans voir sa figure.

MOQUET.

Ah ! je te tiens ! je te tiens! être vil et plat!

VERDIÈRES, poussé en avant par Moquet.

Eh bien! eh bien! eh bien! qui est-ce qui me tient! Lâche donc! lâche!

MOQUET.

C'est toi qui en es un. (Il jette violemment Verdières sur la



chaise à gauche; celui-ci, en s'asseyant, pousse un cri de douleur; Moquet paraît stupéfait.) Monsieur Verdières?

VERDIÈRES, étonné.

Moquet!...

MOQUET, confondu.

Mille pardons! grand Dieu! est-ce que j'ai dégradé vos vêtements?

VERDIÈRES.

Rien! rien! (Il se soulève et jette un petit cri.) Aïe!

MOQUET.

Mais comment êtes-vous ici?

VERDIÈRES, d'un air piteux.

Bonjour, chère Ninette, bonjour Lolotte! (A Moquet.) Eh! cher ami, pouvais-je vous abandonner à vous-même; n'était-il pas du devoir d'un ami de courir sur vos traces?...

MOQUET, lui prenant la main, avec attendrissement.

Généreux vieux!

VERDIÈRES.

Par malheur, je n'ai pas trouvé de place dans les voitures publiques, et je suis venu... hélas! mon Dieu! je suis venu à franc étrier!... que voulez-vous que je vous dise?... oh!

MOQUET, à demi-voix.

Vous êtes entamé?...

VERDIÈRES, bas à Moquet.

Je le suis... (Il se lève.) Les chevaux étaient d'une humeur! je suis assez bon cavalier... ces animaux-là sentent parfaitement quand ils ont en selle un homme qui s'y entend.

MOQUET.

C'est sensible!

VERDIÈRES.

Je ne suis tombé que quatorze fois de cheval pendant ces trente malheureuses lieues.

MOQUET.

Trente et une malheureuses, au dire des géomètres.

VERDIÈRES, avec humeur.

Et, pour m'achever, vous venez me secouer comme un prunier de mirabelles.

MOQUET.

C'est que je croyais que c'était mon jeune homme, (bas) l'homme à la lettre.

VERDIÈRES, bas.

Il est ici ?

MOQUET, bas.

Lui-même !

VERDIÈRES.

Et vous ne lui avez pas !...

LOLOTTE.

Dites donc, monsieur Verdières, si vous venez pour monter la tête à mon gendre, vous pouvez vous en retourner.

NINETTE.

Et tout de suite, encore !

MOQUET, avec dignité.

Quel est ce langage adressé à un vieillard de mes amis ? je vous prie de vous taire.

LOLOTTE.

Je me tairai si ça me fait plaisir ; vous n'êtes pas ici chez vous ; vous êtes à l'auberge.

MOQUET, à Verdières.

Ne faites aucune attention à ce que dit ma belle-

mère. J'ai supprimé Florette, et le chagrin a timbré cette ouvreuse.

LOLOTTE.

Oui, monstre!

MOQUET.

Vous voyez? elle en convient.

VERDIÈRES.

L'essentiel pour nous, c'est que vous soyez arrivé à temps. J'avais une peur...

MOQUET, lui prenant la main.

Généreux ami!

LOLOTTE, s'avançant avec colère.

Comment, t'à temps? comment, t'à temps? ne semble-t-il pas à vous entendre?...

MOQUET.

Oui, t'à temps! je reproduis son expression, moi.

LOLOTTE.

C'est une horreur, c'est une indignité! vous insultez ma fille, mon sang...

Elle prend Ninette dans ses bras.

MOQUET, l'interrompant.

Terpsichore, je vous enjoins de vous calmer.

LOLOTTE.

Moi?...

NINETTE.

Venez, maman, car je n'y tiens plus...

LOLOTTE, très-animée.

Du temps de l'Empire on aurait mis un être comme ça dans les charrois; il n'était bon qu'à ça! Viens, ma fille, ton mari me tuera!

MOQUET, *tranquillement à Ninette.*

Vous n'approuvez pas ce que dit votre mère, j'imagine?

NINETTE.

Vous n'êtes qu'un vilain homme! allez, je vous abhorre!...

MOQUET.

Comment?

Il reste un moment stupéfait.

LOLOTTE, *bas à Verdières.*

Et vous! voilà un papier! je ne sais pas ce que c'est; mais ça vous regarde.

VERDIÈRES, *prenant le papier.*

Moi?

Elles sortent, Lolotte, par le fond, Ninette par la gauche.

SCÈNE X

VERDIÈRES, MOQUET.

MOQUET.

A-t-elle dit : *abhorre* ou adore?

VERDIÈRES.

Abhorre.

MOQUET, *se passant la main sur les yeux.*

J'éprouve une sensation pénible.

VERDIÈRES, *lisant.*

« Vous avez perdu les mille écus que vous paierez... » Il a gagné!

MOQUET, *inquiet.*

Quoi?

VERDIÈRES, *légèrement.*

Une poule.

MOQUET, *plus inquiet.*

Qui?

VERDIÈRES, *de même.*

Une poule de six mille francs.

MOQUET, *au comble de l'anxiété.*

Qu'est-ce que vous venez me parler d'une poule? j'en ai la chair. Expliquez-vous!

VERDIÈRES.

Vous dites que le jeune homme à la lettre...

MOQUET, *très-vite.*

Le perruquier? il est ici, j'ai vu son dos; il est frisé.

VERDIÈRES.

Écoutez, Moquet! vous êtes un homme exalté!

MOQUET.

Très-exalté.

VERDIÈRES.

Il ne faut rien brusquer.

MOQUET.

Ne brusquons rien.

VERDIÈRES.

J'obtiendrai de votre femme des éclaircissements qu'elle vous refuserait, à vous...

MOQUET.

Oui, vous obtiendrez de ma femme des éclaircissements qu'elle me refuserait... à vous... enfin, c'est égal, nous nous entendons parfaitement.

VERDIÈRES.

Oui! je vais aller la trouver.

MOQUET.

Allez la trouver... c'est ça, moi je vais chercher l'Anglais... Allez, mon brave monsieur Verdières...

je vous confie ma tête... (Avec importance.) Ma tête, je la mets dans vos mains; car je crains de la perdre ..

VERDIÈRES, à part, en sortant.

Si ce petit drôle a réussi, je suis déshonoré; je n'oserai plus reparaître à l'Opéra.

Il sort en boitant et en jetant des cris de douleur.

SCÈNE XI

MOQUET, *le regardant partir avec intérêt.*

Il est entamé! excellent homme... comme il s'identifie à ma peine! hein? en voilà un, d'ami, qui s'identifie? Est-il possible, grand Dieu! ma Ninette! une femme qui faisait l'admiration de toute l'Académie royale; elle aurait tout d'un coup pataugé dans le crime!...

Air : *C'était Renaud de Montauban.*

A l'Opéra tout est donc faux,
Que l'orchestre me le pardonne;
Quand la nature a des défauts,
On se rembourre, on se cotonne!
C'est ainsi que l'air ingénu
N'est bien souvent qu'une écorce factice.
Ninette, tu cachais le vice
Sous le maillot de la vertu! (*Bis.*)

SCÈNE XII

MOQUET, JOHN.

JOHN, entrant.

Médème Mockett?

MOQUET, se retournant.

Monsieur... Qu'est-ce que celui-là?...

JOHN, tenant une lettre qu'il cache à Moquet.

Médème Mockett...

MOQUET.

Madame Moquet!... madame Moquet!

JOHN.

Yes.

MOQUET, fort étonné.

Yes! c'est anglais ça... (Avec une joie qu'il cherche à dissimuler.) C'est mon homme... la Providence le jette dans mes griffes... bouchons les issues.

Il va fermer toutes les portes, et redescend près de John, qu'il regarde de près.

JOHN, sans bouger de place.

Médème Mockett?

MOQUET, redescendant la scène, et à part.

Minute ici; dois-je le prendre par le raisonnement? ou par les cheveux? M. Verdières m'a dit de ne rien brusquer... c'est peut-être un lord qui se donne pour coiffeur; sur le continent, c'est très-commun ça... attaquons-le par la logique.

JOHN.

Médème Mockett!

MOQUET, avec respect.

Mylord, votre conduite est celle d'un lâche et d'un polisson, savez-vous?

JOHN.

Y do not understand[1].

MOQUET, s'animant.

Parlez-moi dans mon *idiot*... ma femme est ma-

1. On prononce : *Aï dou note onderstand.*

riée, et, en France, il n'est pas permis d'enlever une femme à son mari, quand elle en a un... ça ne se fait pas, c'est illégal, c'est incongru... comprenez-vous? .

JOHN.

Médème Mockett?

MOQUET, élevant la voix.

Oui, j'entends, madame Moquet.

JOHN, s'impatientant.

Médème Mockett?

MOQUET.

J'entends parfaitement. (A part.) Il paraît qu'il comprend difficilement, parlons-lui anglais, à ce cuistre... (Il se pose devant John, et lui dit en gesticulant beaucoup pour lui faire comprendre ses paroles.) Moi dire à vous, à vous, moi, mon femme être là, dans son chambre ; mais vous, entrir pas, moi nix, pas permettre, nix.

JOHN, allant vers la chambre.

Yes, sir.

MOQUET, l'arrêtant.

Yes, yes, moi je dis nix, vous dites yes, moi je dis nix... vous entrir pas chez mon femme.

JOHN, le repoussant.

Yes, yes, Médème Mockett! yes, yes.

MOQUET, le prenant par le bras et le faisant pirouetter.

Ah! mais si l'outrage s'en mêle,.. (A part.) Mettons-y des égards, c'est un lord. (A John.) Vous êtes un homme d'honneur... moi aussi... nous nous battrons; l'épée, le pistolet, tout me va... (Avec véhémence.) J'aurai ma vie, ou tu auras la tienne.

JOHN, se plaçant comme pour boxer.

Goddam! médème...

MOQUET.

Yes, yes... (A part.) Il veut boxer... c'est un lord.

SCÈNE XIII

MOQUET, NINETTE, JOHN.

NINETTE.

Qu'est-ce donc? quel tapage faites-vous? que se passe-t-il?

JOHN, reconnaissant Ninette.

Médème Mockett!

MOQUET.

C'est moi, Madame, qui défends à milord de vous voir, et qui veux me couper la gorge avec lui.

NINETTE, étonnée.

Avec son domestique?

MOQUET.

Vous dites?

NINETTE.

Eh! oui, c'est son domestique, John.

MOQUET, étonné.

Son domestique Jaune! (Avec indignation.) Comment? cet homme devant qui je m'inclinais, avec qui je prenais toute espèce de mitaines... c'était un domestique!... un laquais!... une négation sociale!... et je lui proposais un duel!... moi, fabricant... attends, attends, drôle!...

Il passe devant Ninette pour atteindre John, qui passe derrière elle, et se place à sa droite, tandis que Moquet, par suite de ce mouvement, se trouve arrêté par Ninette.

NINETTE, le retenant.

Monsieur Moquet, mon mari!...

MOQUET.

Non... laissez-moi...

JOHN, remettant furtivement un billet à Ninette.

Médème Mockett... *for you.*

MOQUET, redescendant la scène avec indignation.

Et il lui remet un billet encore... un domestique anglais!... il faut que je le tue!... je paierai le droit.

Il passe devant Ninette, et veut se précipiter sur John, qui se pose en boxeur.

NINETTE.

Mon mari!...

MOQUET.

Attends, misérable, je vais... ah! ah! (John lui donne un coup de poing dans le côté droit et s'esquive.) Oh!

Il tombe sur la chaise à droite, en se tenant le côté.

NINETTE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

MOQUET, reprenant sa respiration.

Décidément, c'est un domestique...

SCÈNE XIV

MOQUET *et* NINETTE.

NINETTE, avec inquiétude.

Il vous a blessé?

MOQUET, douloureusement.

Dans ce que j'ai de plus cher... dans ma montre... qui est en cinquante millions de miettes... (Il tire sa montre qui est brisée.) Mais brisons là... (Avec force.) Il t'a remis un billet?

NINETTE.

Je te demande si...

MOQUET, *impérieusement.*

Moi, je demande ce billet.

NINETTE.

Eh ! mais vous le prenez sur un ton...

MOQUET, *criant.*

Le billet... le billet...

NINETTE.

Vous ne l'aurez pas.

MOQUET, *lui saisissant la main.*

Je l'aurai...

NINETTE, *se défendant.*

Monsieur Moquet... c'est indigne ce que vous faites là !

MOQUET, *lui forçant la main.*

Je ne dis pas... mais je l'aurai.

NINETTE.

Non, non.

MOQUET, *prenant le billet.*

Je le tiens !...

NINETTE, *derrière Moquet, tandis que celui-ci déplie le billet.*

Rendez-moi ce billet... je ne sais pas ce qu'il y a... je ne l'ai pas autorisé à m'écrire des choses comme ça... mais c'est égal, je veux...

MOQUET, *sans l'écouter.*

Juste ! l'écriture d'hier... ah ! milord !... ah ! perruquier !... (*Lisant.*) « Ma chère Ninette, laissez-moi vous rendre heureuse. » (*A Ninette.*) Hein ! comme j'arrive à temps !

NINETTE.

Qu'est-ce que ça prouve ?

MOQUET, lisant.

« Je vous aime et veux vous enlever à votre butor de mari... » (A Ninette.) Butor ! pour qui me prend-il cet homme-là ?

NINETTE.

Je n'approuve pas son expression.

MOQUET, avec importance.

Ni moi ! (Lisant.) « Dans un instant, ma chaise de poste sera à la porte de l'hôtel pour vous attendre. » (A Ninette.) Voilà qui est vigoureux.

NINETTE.

Je ne lui ai rien promis.

MOQUET, lisant.

« Dès que vous y serez montée, le postillon a ordre de partir ventre à terre, jusqu'à la porte de la ville, où je vous attendrai à cheval. » (A Ninette.) Voilà-t-il un toupet marqué !

NINETTE, de l'autre côté.

Mais je ne savais pas...

MOQUET, lisant.

« Pour faire arrêter la voiture et me placer auprès de vous, j'attendrai votre singe... » Qui ton singe? qui? (Ninette baisse les yeux d'un air confus.) Qui? qui? qui? ton singe?

NINETTE.

Je ne sais.

Il la regarde avec dédain et s'éloigne un peu.

MOQUET, lisant.

Ah ! « j'attendrai votre signe... » (A Ninette d'un ton plus calme.) Il y a votre signe. (Continuant de lire.) « Il suffira de lever les stores ; répondez-moi en secret. JULES. »

NINETTE.

Cette lettre est affreuse.

MOQUET, se promenant.

Ah! le drôle!... Ah! le manant!... parce que je suis fabricant de maillots, et que lui, il est Anglais... une puissance maritime!... mais qu'il navigue... mais qu'il navigue... je lui laisse la suprématie sur les mers... même sur les belles-mères... mais sur les épouses!...

AIR : *Pêcheurs, la matinée est belle.*

Ah! ce serait un peu trop drôle,
Ce serait un peu trop joyeux,
De vouloir me souffler mon rôle,
Et qu'pour le jour nous soyons deux!
Tu voudrais bien, au fond de l'âme,
Épris d'ses appas,
Vil insulair' m'enl'ver ma femme;
Ah! ah! mais non pas,
Le roi des mers ne l'emportera pas.

(Avec force.) Si, une idée me frappe.

NINETTE.

Quoi donc?

MOQUET.

Il t'enlèvera.

NINETTE.

Jamais!

MOQUET, lui montrant la table.

Toujours... mets-toi là.

NINETTE.

Pourquoi faire?

MOQUET, impérieusement.

Écris.

NINETTE, s'asseyant avec effroi.

O Dieu ! vous me faites peur... Je suis comme mademoiselle Mars dans *Henri III*.

MOQUET.

Tant mieux... O Alexandre Dumas ! je te pille, mon pauvre ami; mais la chose m'y force... Écris !

NINETTE.

Que j'écrive... quoi?

MOQUET.

Ce que je vais te dicter.

NINETTE.

Je ne sais pas l'orthographe.

MOQUET.

Ce n'est pas nécessaire pour écrire aujourd'hui... (avec violence) écris, écris donc !

NINETTE.

Mais quoi donc ?

MOQUET, d'un ton arrogant.

« Mylord, vous avez, pardieu ! bien raison. »

NINETTE, étonnée.

Comment? pardieu !

MOQUET.

En effet, l'expression est un peu... verdâtre... (D'une voix caressante.) « Vous avez bien raison... » Oui, comme ça. (D'une voix douce et cadencée.) Vous avez bien raison... mon mari est une espèce de magot que je ne puis souffrir. »

NINETTE.

Comment, un magot ?

MOQUET.

Va ton petit chemin, j'en fais mon affaire.

NINETTE, réfléchissant.

Magot? magot avec un *t?*

MOQUET, vivement.

Oui... c'est-à-dire, non... magot, sans *t* comme *gigo*.

NINETTE, écrivant.

« Que je ne puis souffrir... » Après ?

MOQUET, dictant.

« Je consens à me laisser enlever. »

NINETTE.

Je n'écrirai pas cela.

MOQUET, lui serrant la main sur la table.

Écris, ou je casse ta main.

NINETTE, jetant un cri.

Ah ! vous me faites mal.

MOQUET, d'un ton décidé.

Henri III en plein. (Dictant.) « Je consens à me laisser enlever, et je lèverai les stores quand il le faudra. »

NINETTE.

Quelle horreur !...

MOQUET, dictant.

« Adieu, mon ange. »

NINETTE.

Mais c'est d'une indécence !...

MOQUET, avec autorité.

Adieu, ton ange ? « Votre syphilde, pour la vie, Ninette, femme Moquet, dame de chœurs à l'Académie royale. »

NINETTE.

Que je signe de pareilles choses?

MOQUET.

J'en fais mon affaire... (Dictant.) « Amiens, le 12 dé-

cembre 1836. » (Descendant la scène avec agitation.) Et ils appellent ça la Picardie... si j'étais la ville d'Amiens, je rougirais de voir ce qui se passe dans mon sein... (A Ninette.) As-tu fini? donne-moi ça... où est ton auguste mère?

NINETTE.

Là, au nº 10.

MOQUET.

Bien !... bravo !... (à Ninette d'un ton solennel) et ensuite, s'il le faut, une séparation éternelle !...

NINETTE.

Grand Dieu !

MOQUET.

AIR *de Panseron.*

Ma vengeance sera complète,
Je plane dans les cieux !

NINETTE.

Mais quoi?
Que veux-tu donc faire?

MOQUET.

Ninette !
J'ai mon idée, elle est à moi ! (*bis.*)
Tout est prêt... hâtons-nous.

Montrant la lettre.

Voilà mon piége, allons le tendre...
Ensuite, il faudra nous entendre;
Si je suis... très-bien, garde à vous!

ENSEMBLE

Ma vengeance sera complète!
Oui, mon honneur m'en fait la loi.
Pour le séparer de Ninette,
J'ai mon idée, elle est à moi.

NINETTE.

Eh mais! qu'est-ce donc qu'il projette?
Ses regards causent mon effroi.
Mon âme est troublée, inquiète,
Je me sens trembler malgré moi.

Moquet sort sur l'ensemble.

SCÈNE XV

NINETTE, *puis* VERDIÈRES.

NINETTE.

Nous séparer !... ah ! quelle idée ! quel scandale... j'en mourrai d'abord..... (On entend la clarinette jouant l'air du premier acte dans la coulisse.) Grand Dieu !... qu'est-ce que j'entends !... c'est lui !... Adolphe ! mais comment?... oh ! non, non, c'est impossible !...

Elle est au comble de l'émotion lorsque Verdières entre à bas bruit, par la porte à gauche.

VERDIÈRES.

Ninette ! elle est seule !

NINETTE.

Ah ! vous voilà, monsieur Verdières... qu'y a-t-il donc ? que se passe-t-il dans l'hôtel?...

VERDIÈRES.

Oh ! rien, rien... c'est la voiture de la rue du Bouloi qui vient d'arriver.

NINETTE, à part.

Oh ! si c'était !

VERDIÈRES.

Mais j'ai saisi le moment où votre mari est auprès de Lolotte... Nous n'avons qu'un instant... Ninette, rassurez-moi sur un point.

NINETTE.

Sur quel point?...

VERDIÈRES.

Est-ce que ce jeune homme aurait touché votre cœur?

NINETTE.

Pas le moins du monde... je me soucie bien de sa passion, par exemple...

VERDIÈRES, à part, avec joie.

Il a perdu !

VERDIÈRES, s'animant.

Écoutez, ma Ninette ! on peut nous surprendre : je n'ai pas le temps de périphraser. Il y va de mon bonheur, de ma gloire même...

NINETTE, à part.

Tiens ! lui aussi !... (Haut.) Et l'autre qui va m'enlever !

VERDIÈRES.

Comment ? l'autre !... mais moi, il y a de la poésie, il y a du drame dans mes affections ! malgré mon âge je suis palpitant d'actualité !.. revenez à Paris avec moi, je vous aime, Ninette... je vous aimerai toujours.

NINETTE.

Mais, monsieur !...

Il lui saisit la main et lui prend un baiser.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MOQUET.

MOQUET, à la porte du fond, sans être vu de Verdières ni de Ninette.

Quoi ! le vieux drôle !... Oh ! *tu quoque !* (Il ressort rapidement, et dit à la cantonade.) Oui ! la voiture est en bas ; descendez vite !

VERDIÈRES, interdit.

Moquet !

NINETTE, à Verdières.

Voyez, si mon mari vous avait entendu !... ce serait joli !

Elle entre à droite.

SCÈNE XVII

MOQUET, VERDIÈRES.

MOQUET, à part, descendant la scène d'un air malin.

Abusons-le !

VERDIÈRES, avec hésitation.

Qu'avez-vous donc, mon brave Moquet ? vous avez l'air... tout drôle !...

MOQUET, à part.

Dupons-le ! (Haut.) Vous êtes mon vieil ami, vous êtes ma vieille pratique... (Il s'approche et lui crie à l'oreille : Savez-vous une chose ? il y a des gueux de tout âge sur la terre.

VERDIÈRES, tranquillement.

Je l'ai remarqué.

MOQUET, de même.

On veut m'enlever mon unique épouse !

VERDIÈRES, feignant la surprise.

Pas possible !

MOQUET.

Voilà la hideuse vérité. (A part.) Je vais te faire courir aussi, toi. (Haut.) Concevez-vous les conséquences de cet acte ? voyez-vous où ça va ? prévoyez-vous ce qui m'arriverait ?

VERDIÈRES, hochant la tête d'un air affirmatif.

J'en ai un soupçon.

MOQUET, avec importance.

Quel préjudice pour moi, si je n'avais pris mes mesures en raison de ce. (Il écoute.) Eh mais !... ah ! mon Dieu !... j'entends crier... on crie !...

VERDIÈRES, courant à la fenêtre.

Une chaise de poste qu'on ferme !... une femme qui se débat !

MOQUET, feignant le désespoir.

C'est la mienne.

Il rit, à part.

VERDIÈRES.

La vôtre? mais courez donc !... mais opposez-vous !...

MOQUET, d'un air désolé.

J'ai perdu ma femme !...

On entend le fouet du postillon et le bruit d'une voiture qui part.

VERDIÈRES, à part.

Et moi le pari !

MOQUET, criant.

Un cheval ! un cheval ! garçon ! garçon !

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Vous appelez, Monsieur?

MOQUET, hors de lui.

Un cheval, mon ami ! servez-moi un cheval !... elle est donc partie ?

LE DOMESTIQUE.

Cette dame? oui ! elle a crié ; mais vous avez dit de ne pas...

MOQUET, lui mettant la main sur la bouche.

C'est bien! c'est bien! mais je vous demande un cheval... à genoux.

LE DOMESTIQUE.

Il y en a un tout sellé, je vais le faire brider.

Il sort.

SCÈNE XIX

MOQUET, VERDIÈRES.

VERDIÈRES, étonné.

Vous allez la poursuivre à cheval?

MOQUET.

Moi? du tout! je monte à cheval comme une paire de pincettes. (Avec force.) C'est vous qui allez les poursuivre! je vous invoque.

VERDIÈRES, effrayé.

Moi? encore à cheval?

MOQUET.

Oui, vous! (criant avec intention) mon vieil ami! ma vieille pratique! (A part.) Vieux coquin! va! (Haut.) Vous voyez que je suis entouré d'une légion de scélérats: vous m'aimez, vous? (A part.) Je l'exècre! (Haut.) Vous êtes incapable de me trahir... dites?

VERDIÈRES.

Sans doute, mais je suis dans un état...

MOQUET, à part, avec joie.

Bien! bon! bien! (Haut.) Route de Calais... (Lui donnant le billet.) Tenez, il en est encore temps! vous sauvez ma femme!... vous me sauvez!...

VERDIÈRES, à part.

Au fait, je me sauve peut-être aussi, et mes mille écus avec.

MOQUET, à la fenêtre.

Tenez! le cheval est prêt... on vous attend... partez, partez, (criant) mon vieil ami, ma vieille pratique!

Il le pousse vers la porte.

VERDIÈRES, s'arrêtant avec mauvaise humeur.

Il est insoutenable avec ses épithètes. (Moquet le pousse dehors et lui lance un coup de pied qui ne l'atteint pas. En ce moment Ninette sort de la chambre à gauche; Moquet lui fait signe de garder le silence, lorsque l'on entend la voix de Verdières. Hors de vue.) Route de Calais?

MOQUET, se précipitant vers la porte comme pour l'empêcher de rentrer.

Oui! oui! allez! allez!

SCÈNE XX

NINETTE, MOQUET.

NINETTE.

Qu'y a-t-il donc?

MOQUET.

Chut! silence! (d'un air de mystère et avec hauteur) il vous faisait la cour?

NINETTE.

Qui?

MOQUET, vivement.

Le vieux, l'exhumé!

NINETTE.

M. Verdières?

MOQUET.

Oui.

NINETTE.

C'est vrai.

MOQUET, riant, d'un air de mépris.

Je vous demande un peu ! une cariatide couverte de flanelle !... ma parole ! il n'y a plus de vieillards que dans les établissements *ad hoc*.

NINETTE.

Mais encore une fois...

MOQUET, écoutant.

Écoutez !... il part... il court après Lolotte que j'ai fait enlever.

NINETTE, effrayée.

Ma mère ? enlevée ?

MOQUET, vivement.

A la baïonnette.

NINETTE.

Comment cela ?

MOQUET.

J'ai fait remettre votre poulet... et puis j'ai dit à Lolotte que nous partions... quand une fois elle a été montée dans la voiture, avec les mânes de Florette sous son bras... fouette cocher !... en route, la Terpsichore du Tribunat !

NINETTE, très-émue.

Maman abandonnée ainsi au milieu d'une route !...

MOQUET.

Elle roule, laissons-la rouler !... qu'elle aille ouvrir des loges à Mascara, à Ténériffe. (D'un air brutal.) Je fais des vœux pour son bonheur.

NINETTE.

Mais c'est indigne !

MOQUET, d'un ton calme et imposant.

Et maintenant que nous voilà dans une position solennelle...

NINETTE, le regardant avec crainte.

Grand Dieu !

MOQUET.

Madame ! regardez-moi en face... Où en sommes-nous ?

NINETTE.

Comment? où nous en sommes?

MOQUET, avec une émotion croissante.

Dois-je considérer la ville d'Amiens... comme le chef-lieu... de mon infortune?... répondez-moi.

NINETTE, tremblante.

Que veux-tu dire?

Elle s'éloigne avec crainte.

MOQUET, s'éloignant aussi.

Dois-je dérouler ma honte... au Palais-de-Justice?

NINETTE.

Nous séparer?

MOQUET, pleurant.

Suis-je?

NINETTE.

Malheureux !

MOQUET.

Achève !

NINETTE.

Tu en doutes ! tu croirais ta femme capable...

MOQUET, faisant un pas en avant.

Eh bien ! non !... jamais !

NINETTE, le regardant avec tendresse.

Léon !

MOQUET, de même.

Ninette !

NINETTE, de même.

Mon mari!

MOQUET, de même.

Ma femme!... ah! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et restent un instant dans cette position, lorsque Moquet dit avec un accent de bonheur.) Tu me jettes du baume ! (Puis d'un ton sec et accentué.) Sacristi ! je suis flatté de ça!

NINETTE, avec douceur.

Ingrat!

MOQUET, attendri, et d'un air caressant.

Tu l'aimes donc toujours, ton pauvre petit fabricant de maillots? Veux-tu que je te dise le mot? il t'en sait gré.

On entend la clarinette.

NINETTE, à part.

O ciel! encore!

MOQUET, avec joie.

Ah! tu ne sais pas? C'est lui!... notre voisin!... mon ami... cette bonne et précieuse clarinette!

NINETTE.

Adolphe?

MOQUET.

Oui, Adolphe!... je viens de le voir... il descendait de voiture... il quitte l'Opéra, la France... Il va en Angleterre... partons avec lui pour Londres.

NINETTE, avec un mouvement de joie qu'elle réprime aussitôt.

Pour Londres! (D'un ton résigné.) Oh! non, pour Paris... loin de lui, bien loin de lui.

MOQUET, frappé de surprise.

Ah bah!... ah bah! la clarinette aussi!

NINETTE.

Ne m'interroge pas.

MOQUET, à part.

Je tombe des Grandes-Indes!

NINETTE.

Ne m'interroge pas... et crois-moi!

MOQUET, prenant son parti d'un air résolu.

Eh bien! oui, oui... je te crois. (Avec exaltation.) Voilà un aveu qui... Je suis sûr de toi... Je ne crains plus personne... partons!

Moquet et Ninette, chacun d'un côté de la scène.

MOQUET.

AIR : *Connaissez-vous dans Barcelone.*

ENSEMBLE

A l'Opéra, Paris t'appelle,
O ma Ninette, ô mes amours!
Des danseuses c'est le modèle,
Et de nos chœurs, quoique fidèle,
Ninette fera les beaux jours!

NINETTE.

A l'Opéra, Paris m'appelle,
Moquet sera mes seuls amours.
Des maris il est le modèle,
Et de Moquet, toujours fidèle,
Je veux faire encor les beaux jours.

MOQUET, s'approchant et la prenant dans ses bras.

Mon bonheur sera ton ouvrage!

NINETTE.

Ne crains plus rien de hasardeux...

MOQUET.

Ah! que c'est doux le mariage!

NINETTE.

Quand on s'aime dans son ménage.

MOQUET, avec enthousiasme.

Et surtout quand on n'est que deux! (*bis.*)

Par un mouvement spontané, ils se poussent mutuellement, et vont reprendre l'ensemble chacun d'un côté de la scène.

Reprise de l'ensemble.

MOQUET.

A l'Opéra, Paris t'appelle, etc.

NINETTE.

A l'Opéra, Paris m'appelle, etc.

On entend des coups de fouet et le roulement d'une voiture.

NINETTE.

Mais, qu'est-ce que j'entends?

MOQUET, à la fenêtre.

C'est la chaise de poste.

NINETTE, allant à la fenêtre.

Et ces messieurs à cheval?

MOQUET, avec une joie délirante.

Ah! ils peuvent venir à présent... je les méprise, je les foule aux pieds comme deux insectes.

NINETTE.

Ah! gardez-vous...

MOQUET.

Moralement parlant. (A part.) Ah! je vais donc voir mon perruquier en face. (On entend un grand bruit de voix en dehors.) C'est elle! gare aux yeux! je voudrais des besicles.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, LOLOTTE, *appuyée sur les bras du domestique, puis* VERDIÈRES *et* JULES.

LOLOTTE, hors d'elle-même, allant s'asseoir sur la chaise à droite.

Enlevée! moi... enlevée!... ça ne m'était pas arrivé depuis 1804.

NINETTE, allant près d'elle, avec intérêt.

Maman!

VERDIÈRES, entrant, et se plaçant à gauche.

En voilà un tour... pendable!... me faire courir après une vieille de cet âge-là.

JULES, entrant, et se plaçant près de Verdières.

Parbleu! je l'enlevais bien, moi.

MOQUET, au milieu, apercevant Jules.

Ah! l'homme aux maillots... je reconnais ses jambes.

JULES, un peu déconcerté.

M. Moquet.

LOLOTTE, essoufflée.

Ah! ma fille, j'en échappe d'une belle... Quand j'ai eu levé les stores, ce jeune Anglais s'est jeté dans la voiture.

JULES, riant.

Par erreur, bien certainement.

LOLOTTE, montrant Verdières.

Lorsque le papa est arrivé... ça m'a sauvée.

VERDIÈRES, fâché.

Le papa, le papa!... mais je voudrais savoir quel est l'impertinent qui s'est permis...

MOQUET, fièrement.

C'est moi.

LOLOTTE, se levant d'un air menaçant.

Vous, scélérat! laissez-moi lui arracher les yeux.

MOQUET, reculant d'un pas, et avec dignité.

Ninette, contenez l'ouvreuse; contiens ta mère! (A Verdières et à Jules.) Oui, c'est moi, moi seul, et si vous voulez m'en demander raison.

NINETTE, effrayée.

Grand Dieu!

VERDIÈRES ET JULES, faisant un mouvement violent vers Moquet.

Oui, certes.

MOQUET, avec calme.

La voilà, ma raison... c'est que... étant l'époux de

ma Ninette, je ne me suis pas soucié... Dans la position de la question... je sais bien que vous allez me dire : il y a des maris qui... bon... bien... ça les arrange... c'est leur manière de voir... mais moi, non... sensible... j'aime mieux autre chose. (Il rit.) Ah ! ah ! ah ! et je vous ai prêté l'ouvreuse.

LOLOTTE, à Moquet.

Insolent !

VERDIÈRES, bas à Jules.

Dites donc, je crois que nous avons perdu tous les deux ?

JULES, de même.

Alors, nous ne perdons ni l'un ni l'autre.

MOQUET.

Des amis comme ça, merci ! (Avec sentiment.) Je n'en ai plus qu'un, d'ami... un bon, un sensible...

NINETTE, avec intérêt.

Qui donc ?

MOQUET.

C'est moi ! (On entend la clarinette.) Tu, tu, tu ! (Il chante en faussant, et d'un air goguenard, l'air que joue la clarinette.) Souffle, souffle, toi !... partons !

LOLOTTE, d'un ton décidé.

Je pars avec vous.

MOQUET, à Lolotte.

Il n'y a plus de place... mais demain, avec M. Verdières, à cheval... en croupe.

VERDIÈRES.

Encore ?

MOQUET, à sa femme, avec tendresse.

Et quittons pour jamais cette ville d'Amiens, qui

ne se recommande réellement que par ses pâtés et sa cathédrale.

LOLOTTE, à part, avec humeur.

Dont il est impossible de manger la croûte.

CHŒUR.

Air *de Mathilde de Sabran.*

Hâtons-nous, partons pour Paris,
Partons en diligence !
Et cette leçon doit, je pense,
Profiter aux amis.

MOQUET.

Air *du Code et l'Amour.*

J'ai dit et fait bien des sottises ;
Il est difficile, je crois,
Messieurs, qu'ell's soient toutes comprises,
En un seul jour, en une fois !
De s' prononcer quand on se presse,
En vingt-quatre heur's un avis peut changer ;
Ce soir, applaudissez la pièce, } (*bis.*)
Et rev'nez d'main pour la juger. }

CHŒUR.

Hâtons-nous, partons pour Paris, etc.

FIN DU MARI DE LA DAME DE CHŒURS.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

